
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DE RUSSIE.

TYPOGRAPHIE DE MARCELLIN-LEGRAND, PLASSAN ET COMP.

IMPRIMERIE DE PLASSAN ET COMP.,
RUE DE VAUGIRARD, N° 15.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE
DE RUSSIE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS;

PAR J. ESNEAUX ET CHENNECHOT.

TOME TROISIÈME.



PARIS.
J. CORRÉARD J^e, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE,
DIRECTEUR DU JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES,
PASSAGE SAULNIER, N° 13.

1830.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DE RUSSIE.

DMITRI III CONSTANTINOVITCH,

1359 — 1363.

A Berdibeck avait succédé son parent Koulpa, qui, au bout de cinq mois de règne, avait été assassiné et remplacé par Naurous, descendant de Tchouki-khan, l'un des fils de Tchinguis-khan.

Le khan nomme Dmitri.

Un double motif appela donc les princes russes à la horde ; ils allaient y *connaître*, suivant l'expression mogole, leur nouveau maître étranger, et recevoir de sa volonté suprême un nouveau chef choisi parmi eux. Ce chef fut Dmitri Constantino-

vitch (prince de Souzdal), son frère aîné André ayant refusé cet honneur.

Effets de cette nomination.

Dans l'état actuel des choses, la promotion d'un prince de Souzdal à la dignité de grand-prince était un événement de la plus haute importance. L'essor audacieux de la branche moscovite se trouvait arrêté; la fortune des princes de cette maison, les destinées de leur capitale, les projets de leurs courtisans, étaient également entravés pour le présent, et compromis pour l'avenir; toutes les chances de domination et de prospérité revenaient à Vladimir; les khans ressaisissaient le droit de choisir à leur gré le chef des princes russes dans toutes les branches, parmi tous les individus de la race royale; tous les antécédens qui promettaient de rendre un jour et peut-être bientôt cette dignité héréditaire dans la branche moscovite étaient frappés de nullité; les princes de Moscou et leurs courtisans allaient être obligés de recommencer toutes leurs trames, ou de renoncer aux brillantes espérances de l'autocratie. Par toutes ces considérations la faction moscovite, c'est-à-dire la faction des princes actuels de Moscou, leur noblesse et le clergé de cette province avaient dû proposer et appuyer de toutes leurs forces la nomination d'un de ces princes (Dmitri Donskoï, Jean et Vladimir-le-Brave); et par les mêmes raisons, les autres provinces et les autres princes, avec leur noblesse respective, avaient dû combattre cette nomina-

tion. Sans doute il y eut alors bien des brigues à la horde à cette occasion. Les Moscovites succombèrent; fut-ce à cause de la réunion plus forte des brigues contraires, ou bien le khan comprit-il de lui même, ou lui fit-on comprendre que les princes de Moscou semblaient déjà les chefs héréditaires de la Russie; que, profitant de leur nominations successives depuis plusieurs règnes, pour assurer et exploiter cette présomption, qui deviendrait bientôt un droit, ils avaient déjà acquis trop de considération et de forces, et qu'il était temps de les arrêter si on ne voulait les rendre tout-puissans? Quels que fussent ses motifs, Naurous se déclara d'abord pour André de Souzdal, et, sur son refus, nomma ensuite Dmitri, frère de cet André.

«Les contemporains, dit Karamsin, virent une » injustice dans cette faveur du khan; car, *selon » leur opinion, un fils, et surtout un fils cadet, n'avait » aucun droit de prétendre à une dignité que n'avaient » possédée ni son père ni son aïeul*, et qui appar- » tenait de fait aux souverains de Moscou. Cette » opinion n'avait d'autre fondement que l'usage, » car André et Dmitri Constantinovitchs étaient en » effet d'une génération entière plus proches pa- » rens d'Yaroslaf II, que les petits-fils de Kalita, » que leur minorité éloignait d'ailleurs du premier » trône de Russie, environné à cette époque de » dangers si nombreux, de tant d'inquiétudes!» (K. 4; 371). Droits.



Cette opinion des contemporains, rapportée ici par Karamsin, paraît contraire aux règles ou usages qu'il a précédemment indiqués relativement à la succession à la couronne. Cependant on pourrait concilier les deux systèmes, en supposant que le frère succédait d'abord, et le fils ensuite. On a pu voir, par tout ce qui précède, que jusqu'à l'invasion des Tatars, il n'y avait, pour la succession à la couronne, ni règle précise ni coutume respectée. Depuis l'invasion, tous les droits, s'il y en avait eu, se seraient anéantis devant la volonté des conquérans; les grands ne régnaient et ne vivaient que par et selon le bon plaisir du khan. Depuis quelque temps les princes de Moscou avaient su plaire, et par cela seul ils avaient obtenu successivement la dignité de grand-prince. Comme le khan avait pu les nommer grands-princes, au préjudice de toutes les autres branches royales, il pouvait aujourd'hui reporter sa faveur sur une autre branche; et il n'avait pas à s'enquérir si le père ou le grand-père de son favori actuel avait ou non porté le titre de grand-prince. Le droit antérieur à la conquête était un chaos; le droit actuel était la volonté du khan. Tant que la volonté du khan avait favorisé les Moscovites, les Moscovites l'avaient reconnue comme une loi suprême, et l'avaient opposée avec succès à leurs rivaux; à présent qu'elle dérange les projets de la faction, cette faction en conteste la légitimité, elle invoque une autre

règle. Mais cette règle qu'elle rappelle n'est qu'indiquée dans l'histoire des temps antérieurs, comme plusieurs autres qui lui sont contraires, sur lesquelles elle a parfois prévalu, et qui parfois aussi ont prévalu sur elle.

Ce n'est pas dans la succession des princes à la couronne, c'est dans la succession des seigneurs aux charges de la cour, qu'il faut chercher l'origine, l'esprit et la force de cette règle, ou de cette prétention, qui refuse à tout individu toute dignité que n'aurait pas obtenue son père ou son aïeul.

Noblesse.

Tout prince veut une noblesse, quoique presque toujours la noblesse soit le premier, souvent le seul ennemi du prince. Toute noblesse tend à se rendre héréditaire, quoique presque toujours un père illustre ait une postérité indigne de son nom. Les princes russes eurent naturellement pour noblesse les chefs, je dirais volontiers l'état-major de l'armée qui fit avec eux la conquête de la Russie. Selon l'usage et les lumières du temps, cette noblesse eut des fiefs, et les fiefs de chaque noble durent être proportionnés à son importance absolue et relative. L'admission de nouveaux individus aux emplois nécessita la création de nouveaux fiefs[1], parceque, pour s'attacher les anciens fonctionnaires, les princes avaient été bientôt obligés de rendre leurs fiefs héréditaires, de telle sorte qu'il fallut, ou que les princes se dépouillassent de tous leurs domaines, ou qu'ils donnassent les an-



ciens fiefs à leurs nouveaux favoris. Quand les choses en vinrent là, les nobles durent imaginer, comme un moyen infaillible de se perpétuer dans la possession de leurs biens, eux et leur postérité, le principe ci-dessus énoncé, que nul ne pourrait obtenir une charge publique à moins que son père ou son aïeul n'en eût été revêtu ; par là ils assuraient à la fois à leur ordre et à leurs enfans toutes les charges publiques et l'hérédité des fiefs.

Au temps où nous sommes, et encore auparavant, la noblesse russe était d'autant plus puissante que la grande majorité du peuple était esclave : lors donc que la noblesse voulait une chose, le prince, n'ayant aucune force à lui opposer, était souvent obligé d'y consentir. La noblesse commandait et était même la garde des princes, elle composait leur conseil, elle jugeait en leur nom, elle avait une immense clientelle, et, sous le nom de *pages* ou de *gardes*, une véritable armée à ses ordres. Les princes l'avaient fait forte, pour s'appuyer sur elle ; elle accepta tous les avantages qu'ils lui firent, et plus d'une fois les tourna contre eux, comme il arriva en Gallicie, au temps de Mstislaf-le-Brave et de Daniel. Les princes ne purent donc refuser à la noblesse le privilége exclusif qu'elle exigeait, et les dignités devinrent en quelque sorte une partie de son patrimoine. Remarquez que les boyards s'étaient réservé le droit de quitter leur prince et de passer au service d'un autre en remettant au

premier les domaines qu'ils tenaient de lui, ce qui leur constituait une indépendance bien large et très-productive, car, selon toute apparence, ils ne quittaient une bonne condition que pour prendre mieux ; à la vérité, le prince, en vertu de son droit de punition arbitraire, pouvait les dépouiller, les faire mourir, ou les réduire en esclavage ; mais quand il s'agissait d'un noble, toute la noblesse devait être attentive, et l'exercice du droit de punition arbitraire devenait délicat et dangereux. Ce qu'on entreprenait contre un noble pouvait être entrepris contre chaque noble; tous devaient regarder la cause de leur compagnon comme la leur propre, et en protégeant l'accusé, coupable ou non, assurer leur propre inviolabilité; c'est ce qui explique l'excès de clémence de Mstislaf-le-Brave et de Daniel envers les traîtres boyards de Galitch ; et ce qui justifie Roman-*le-Terrible* d'avoir, d'un seul coup, proscrit tous les boyards de cette principauté. La puissance de la noblesse était telle, que plusieurs fois Mstislaf-le-Brave et Daniel, qui certes ne manquaient ni de politique ni de caractère, crurent devoir lui céder, et que, pour entreprendre de la réduire, il fallait être, comme Roman, résolu à l'exterminer tout entière et tout d'un coup.

Je ne sais s'il faut attribuer à la noblesse ou aux princes de Moscou le hardi projet de faire de cette ville, si nouvelle encore, la capitale de la Russie, Fortune de Moscou.

le berceau et le trône de l'autocratie; mais ce projet réalisé promettait à la haute noblesse plus d'avantages qu'aux princes mêmes, la noblesse exerçant naturellement le pouvoir absolu, sous les despotes incapables ou inappliqués, qui sont de beaucoup les plus nombreux. Si la noblesse n'avait pas conçu le projet, elle l'adopta avec ardeur, et le suivit avec constance. Quels que fussent ses motifs, le vieux métropolitain Pierre favorisa singulièrement l'entreprise, en donnant à Moscou un caractère sacré, en prophétisant la grandeur future et de la cité et des princes de cette branche, en y préparant lui-même le tombeau où reposeraient ses reliques (car il se voyait déjà canonisé dans l'opinion publique), et en engageant ainsi les métropolitains ses successeurs à y choisir, comme lui, leur résidence et leur sépulture.

Le tissiatchsky de Moscou

Le prince, la noblesse, le clergé étant d'accord à Moscou pour y commencer l'autocratie, rien ne semblait pouvoir s'opposer à l'exécution, et rien ne s'y opposa que la puissance populaire. Cette puissance n'était pas à beaucoup près à Moscou ce qu'elle était à Novgorod; mais à Moscou même, sous l'épée de l'esclave despote, et sous les yeux des baskaks tatars, la puissance populaire était encore quelque chose, malgré toutes les puissanees contraires et par la force seule des institutions. Quand la liberté, triomphante à Novgorod, se glissa dans les autres cités, Novgorod devint

naturellement, pour toutes les cités, un exemple, une sorte de patron sur lequel les citoyens auraient voulu tailler les institutions de leurs villes. Par la peine qu'eut la puissante Novgorod à faire respecter les siennes, on doit juger de ce que les premières concessions, ou conquêtes des communes, en les supposant pareilles, ont pu devenir, avec le temps, sous la triple verge du despotisme, de l'aristocratie et du clergé, et au milieu de la guerre civile, et pendant la domination des Tatars. Comme depuis quelques règnes, le siége réel de la grande principauté était Moscou, et que la faction autocratique avait choisi cette ville pour sa capitale, il semble que les institutions populaires devaient y avoir décliné plus qu'ailleurs; cependant nous y trouvons une magistrature qui, sans avoir tout-à-fait l'importance et l'esprit de celle du possadnik à Novgorod, gênait beaucoup la faction, et pouvait traverser tous ses projets. Cette charge était celle de *tissiatchsky*. Nous avons déjà parlé, dit Karamsin, des célèbres *seigneurs moscovites* connus sous le nom de tissiatchskys; « ainsi que les princes, » ils avaient une garde noble; selon les anciennes » coutumes, ils étaient choisis par les citoyens » pour les commander à la guerre. Dmitri (Dons- » koï, qui va régner tout à l'heure) abolit cette » charge *éminente*, *trop contraire aux progrès de* » *l'autocratie et désagréable aux boyards*, qui se » voyaient *obligés de céder le pas aux dignitaires du*

» *peuple*. Le dernier tissiatchsky de Moscou fut Vas-» sili Véliaminof, qui mourut moine et ne laissa » qu'un fils, qui s'expatria. » (K. 5; 41).

Par les mots *seigneurs moscovites*, il ne faut pas entendre qu'il n'y avait des tissiatchskys qu'à Moscou; il y en avait un à Novgorod, et probablement dans chaque ville importante, ou du moins dans chaque cité. C'était le commandant des milices locales, et la nomination de ce commandant des milices appartenait au peuple. Maintenant il resterait à savoir si le peuple devait le prendre dans la caste noble, ou s'il l'y prenait par un respect imprudent pour la noblesse, ou si le tissiatchsky, dans le cas où le peuple aurait choisi un simple homme libre, devenait un seigneur par le seul fait de sa nomination. Dans le premier cas, le peuple n'avait, dans la nomination de ce chef, qu'une garantie incertaine, et qui pouvait devenir une déception; dans le dernier cas, il y avait donc une noblesse qui pouvait s'acquérir par le suffrage du peuple, et devait lui être fidèle, si tout ne s'accordait presque toujours pour trahir le peuple. Néanmoins, si le citoyen élu tissiatchsky pouvait trahir le peuple pour s'agréger à la noblesse de la cour, le noble de cour élu tissiatchsky pouvait aussi se ranger du parti du peuple, dont les suffrages le rendaient le premier des nobles, le premier dans l'État après le prince, puisque les boyards étaient obligés de lui céder le pas. Notez que ces

deux genres de désertion sont également vraisemblables; car ordinairement le plébéien profite de tout et sacrifie tout pour s'agréger à la noblesse, et le noble n'est guère moins disposé à se retrancher dans un emploi qui lui procure des avantages sur toute sa caste. Pour bien apprécier l'importance et l'utilité de cette magistrature militaire, il faudrait savoir beaucoup de choses que nous ignorons ; notamment, si elle était héréditaire, si elle était du moins inamovible, et, dans le cas où elle ne serait ni l'un ni l'autre, qui du peuple ou du prince avait le droit de destitution. Novgorod nommait son possadnik, le conseil national pouvait seul le destituer ; mais Novgorod était une république, où le possadnik était un tribun institué pour surveiller et contenir la puissance princière. L'institution du tissiatchsky paraît toute différente à Novgorod et partout ailleurs. C'était ou ce devait être purement et simplement le chef militaire de la cité ; et, si l'organisation de la cité avait été tant soit peu régulière, ses fonctions auraient dû se restreindre au service que son titre désignait ; mais depuis l'origine de l'empire jusqu'à l'époque où nous voilà parvenus, aucune distinction n'ayant été admise entre les diverses branches et natures de pouvoir, le tissiatchsky, comme tous les fonctionnaires, devait se mêler de tout. S'il était élu par le peuple, c'était pour que le peuple, allant à la guerre, eût plus de confiance dans un chef de son choix ; c'est

que l'origine de cette magistrature remontait à une époque où les Russes étaient encore dans une barbarie à peu près complète, et que des barbares ne conçoivent pas qu'on puisse leur donner pour la guerre des chefs qui ne seraient pas de leur choix. Si, en supposant aux Russes plus de lumières politiques qu'ils n'en avaient au temps où ils commencèrent d'avoir des tissiatchskys, cet officier avait eu mission de défendre leurs intérêts et leur liberté contre le prince et la cour, ce n'était pas assez pour le peuple du droit de l'élire; ce n'était pas assez pour la sûreté des tissiatchskys d'avoir une garde particulière, il fallait, pour le peuple et pour lui, qu'il fût inamovible, ou que le peuple seul pût le destituer et le juger. Cette garde, que nous lui voyons, n'est bonne qu'à le préserver d'un assassinat, qu'à lui assurer l'avantage du pas que lui auraient disputé des courtisans jaloux; mais elle ne pouvait le garantir ni d'une destitution de la part du prince, qui l'aurait ainsi ramené sous sa juridiction en le rejetant dans les rangs de la noblesse ou du peuple, ni contre le terrible droit de punition arbitraire, toujours prétendu, souvent exercé par les princes. Héréditaire ou non, destituable ou non par le prince ou le peuple, mais entouré de sa garde noble, et ayant le peuple derrière lui pour attaquer s'il l'osait, pour se défendre si on osait l'attaquer lui ou le peuple de manière à autoriser une insurrection, le tissiatchsky

excitait la jalousie des boyards, et gênait, ou du moins inquiétait la faction qui visait à l'autocratie. Cette faction avait préludé à la suppression de cette magistrature, en assassinant le magistrat sous le règne de l'insignifiant Jean II. Sous les règnes précédens, le temps n'était point mûr, ou les circonstances n'étaient point propices pour une tentative aussi importante que celle de la suppression des tissiatchskys. Jean II aurait pu l'entreprendre; mais il ne l'osa point, ou on ne lui supposa pas un caractère capable d'exécuter et de soutenir une pareille mesure, qui pouvait soulever toute la population. Cependant on avait résolu d'ouvrir les hostilités; des seigneurs assassinèrent le tissiatchsky à l'heure de matines, et laissèrent le corps sur la place publique. Le tissiatchsky était-il sorti sans gardes? ses gardes l'avaient-ils abandonné ou vendu? C'est ce qu'on ne nous dit point. Mais le peuple connaissait, et nommait, et menaçait les meurtriers, et la noblesse ne disait rien, et le prince restait inactif. « Le tissiatchsky, disait le peuple, venait de périr, comme autrefois André Ier, victime de la scélératesse des seigneurs. » Jean II était-il complice ou instigateur du meurtre? ou craignait-il lui-même le sort d'André Ier, si, comme André Ier, il punissait un crime capital commis par des seigneurs? Était-ce déjà une instruction traditionnelle pour les grands-princes, qu'ils périraient par les mains des boyards, s'ils

Assassiné par l'aristocratie

Comme André Ier.

s'avisaient de poursuivre des boyards assassins? Lorsque les clameurs du peuple indigné devinrent inquiétantes, les deux boyards, plus spécialement désignés par la voix publique, quittèrent Moscou avec leur famille, pour y revenir ensuite à la sollicitation de Jean II, dès que la première colère du peuple fut un peu assoupie. En cela Jean II obéissait-il toujours à la crainte d'effaroucher la susceptibilité de ses boyards? Ou bien rappelait-il auprès de lui des officiers qui l'avaient bien servi, mais que la prudence l'avait contraint d'éloigner un instant? Toujours est-il que le prince ou la noblesse avait impunément assassiné, dans la capitale même, le chef militaire de la cité, l'élu du peuple, le défenseur présumé du peu de liberté qui restait au peuple. D'un autre côté, depuis plusieurs règnes, les princes de Moscou, en succédant à la dignité de grand-prince, avaient considérablement augmenté leurs domaines par la réunion de plusieurs apanages, leur influence par l'établissement de leur autorité, comme autorité suzeraine, dans quelques autres, et par la protection, quelquefois illusoire, mais parfois trop effective, des Tatars; ils s'étaient prétendus princes de Novgorod, et y avaient apporté leur génie despotique, et leur haine pour toutes les institutions populaires, et leur rapacité fiscale. Novgorod, qui, autrefois, avait cru trouver son compte à recevoir le grand-prince pour son prince particulier, n'y avait rien

Novgorod s'inquiète des progrès des Moscovites.

gagné, et beaucoup perdu. Outre l'argent et les domaines que lui volaient ses princes tous parjures, ils s'apprêtaient à lui ravir un droit bien précieux, celui d'élire son prince; elle ouvrit les yeux, et tout à l'heure nous l'avons vue tenter de traverser la nomination de Jean II, par cela seul peut-être qu'il était prince de Moscou, où se forgeaient les chaînes qui devaient un jour enlacer tout l'empire; de cette Moscou, où déjà peut-être des courtisans s'apprêtaient à massacrer le magistrat du peuple, et le pourraient impunément. Rien dans le règne de Jean II n'avait dû changer ces dispositions de Novgorod, elle accueillit donc avec joie la nomination de Dmitri Constantinovitch (prince de Souzdal) à la dignité de grand-prince. Et, en retour, Dmitri, en devenant son prince particulier, lui prêta de bonne grâce les sermens d'usage et les respecta mieux que ses prédécesseurs.

Dmitri couronné à Vladimir.

Ce fut à Vladimir que Dmitri monta au trône avec les cérémonies accoutumées; il promit aux Vladimiriens de rendre à leur ville tous les avantages qu'elle avait perdus. Le premier point était d'y ramener le siége métropolitain; mais soit opiniâtreté de dévot, soit dévouement au parti moscovite, Alexis, qui sera un saint, résista à toutes les instances, et immédiatement après le couronnement retourna près des reliques de son prédécesseur, saint Pierre. Ainsi la faction autocratique n'était pas encore vaincue; pour la première

Ressource et vues de la faction moscovite.



fois un métropolitain se mettait en opposition avec le grand-prince; un peuple dévot comme les Russes s'obstinerait à voir toujours la capitale politique là où serait la métropole religieuse. Malgré la décision de Novgorod, malgré la protection du khan, malgré toutes choses contraires, la seule opiniâtreté du métropolitain suffisait pour maintenir la balance en faveur de Moscou, et peut-être même pour la faire pencher de ce côté. Les moyens de douceur épuisés en vain, il ne restait qu'à employer l'autorité ou la violence ; mais la prudence ne permettait guère alors d'user de rigueur envers le métropolitain, déjà universellement regardé comme un saint, et de plus, soutenu et peut-être dirigé par l'aristocratie moscovite, reconnue si redoutable. Soit scrupule religieux, car les princes n'étaient guère moins dévots que les peuples, soit calcul politique, Dmitri, résigné, laissa partir le prêtre obstiné qu'il n'osait ou ne pouvait retenir ; et Moscou comprit que ses espérances ambitieuses étaient ajournées, mais non ruinées.

Dans les choses humaines on rencontre bien rarement, et peut-être ne rencontre-t-on jamais rien qui soit tout bon ou tout mauvais. Le projet de la faction moscovite, considéré dans les intentions de ses auteurs, estimé selon les moyens adoptés jusqu'ici pour l'exécution, est absolument détestable. Le but des factieux, tantôt conduisant le prince, tantôt le suivant, tantôt marchant

de front avec lui, était de ruiner, n'importe comment, tout ce qui restait de libertéet d'institutions populaires, de fonder sur la ruine des libertés publiques, de bâtir avec des cadavres, de cimenter avec autant de sang qu'il en faudrait le despotisme royal, que la noblesse exploiterait à son profit et aux dépens et au péril du prince et du peuple ; mais en prenant la chose du bon côté, qui, certes, touchait moins la faction, on pouvait se dire que la puissance souveraine devenant héréditaire dans la race moscovite, étant assurée et concentrée dans les mains des princes de cette branche, leur donnerait les moyens d'établir l'unité nécessaire au salut, à la résurrection, à la force, au bonheur de l'empire. Considéré sous ce point de vue, le projet pouvait paraître patriotique ; mais quel insensé pouvait de bonne foi le considérer ainsi, quand tout démontrait qu'il avait un tout autre but que le bonheur public, qu'il devait avoir, et qu'il aurait infailliblement un tout autre résultat ? Novgorod ne se laissa pas prendre aux belles paroles de la faction qui démentait ses discours par ses actes ; le peuple de Moscou, ou comprimé, ou trop oublieux et imprévoyant, laissa impuni l'assassinat de son possadnik, et, de ce moment, on put prédire avec assurance que la magistrature avait été tuée avec le magistrat ; qu'en assassinant le possadnik, l'aristocratie avait pris possession de la cité, qui, en abandonnant son chef, s'était abandonnée

elle-même. De ce fait décisif date une nouvelle ère politique et commence définitivement en Russie le règne de l'aristocratie et de l'autocratie.

Au premier coup d'œil, ces deux puissances paraissent incompatibles, le prince ne pouvant être despote sans que la noblesse soit sujette, ni la noblesse souveraine sans que le prince soit esclave. Oui, mais il se peut aussi que le prince ait le titre et l'apparence du despotisme et que la noblesse exerce pour lui, malgré lui, et même contre lui, le despotisme dont elle ne lui laisse que le semblant et la responsabilité ; à la vérité, un prince énergique et jaloux de ses droits ne s'accommodera pas d'un pareil rôle ; il entreprendra de saisir et d'exercer en effet le pouvoir absolu, il pourra même y réussir, et alors la noblesse, en croyant travailler pour elle-même, aura travaillé contre elle ; elle sera, comme le peuple, écrasée sous les pieds du despote ; et ses plus rudes coups tomberont sur elle, parce qu'elle est naturellement plus près de lui, parce qu'il l'aura trouvée ambitieuse, hostile, et rebelle à ses premiers efforts. Mais pour un prince énergique, combien dans l'ordre de succession, soit naturel, soit électif, se rencontrent habituellement des princes faibles, qui sont les jouets et les instrumens d'une noblesse qui ne manque jamais de membres capables de maîtriser de semblables princes ! et puis ces princes énergiques, d'ailleurs si rares, ne réussissent

encore que lorsque les circonstances secondent leurs tentatives; quelquefois ils les attendent vainement toute leur vie, souvent elles échappent avant qu'ils aient pu les saisir; presque toujours ils passent une bonne partie de leur règne en hésitations et en tâtonnemens, et après tout, quand ils ont réussi ils ne sont pas immortels comme l'aristocratie, dont les traditions ambitieuses se perpétuent, dont l'expérience ne meurt pas. Ils ne sont pas non plus invulnérables; et comme on a pu le voir, on avait déjà en Russie la recette des morts subites. L'autocratie était donc en définitive une inépuisable mine d'honneurs, de pouvoir et de richesses pour la noblesse; pour quelques chances fâcheuses, mais rares et non sans remède, elle lui présentait beaucoup de chances de plein succès; il n'y avait pas à balancer, et la noblesse moscovite ne balança point.

Ce que voulait cette noblesse, c'était l'exploitation, par elle et pour elle, du pouvoir absolu. Elle avait trois moyens de s'en saisir: l'usurper franchement en son propre nom, comme avaient tenté de le faire les boyards de Galitch pendant les revers de Daniel, gendre de Mstislaf-le-Brave; ou l'exercer au nom du peuple, en établissant le simulacre d'une république comme celle de Novgorod; ou l'exercer au nom du prince, en fondant l'autocratie sur les débris de toutes les institutions populaires. L'exemple des boyards de Galitch, et

celui de Novgorod, leur fit rejeter les deux premiers moyens. Ils s'en tinrent au troisième, indiqué par les usages nationaux depuis la fondation de l'empire, car Rurik et ses successeurs, sans songer au titre d'autocrate, se prétendaient monarques absolus, et sous la plupart, sous la presque universalité de ces princes, la noblesse avait largement profité de toutes les prérogatives, de tous les abus du pouvoir absolu, de manière qu'il ne s'agissait, en quelque sorte, que de constituer plus fortement l'ancien ordre de choses en le débarrassant de tous les principes libéraux. C'est ce que fit la noblesse moscovite. Si les princes avaient bien compris leur propre intérêt, au lieu de s'appuyer sur la noblesse, qui les embarrasse et les trahit plus qu'elle ne les sert, et qui, suivant la nature des choses, doit les embarrasser et les trahir, ils se seraient appuyés sur le peuple, qui ne les trahit jamais, qui ne demande jamais, et qui donne toujours, et en qui réside une force, qui, pour être invincible et inattaquable, n'a besoin que d'une tête qui réunisse et dirige ses millions de bras. Par une fatalité à peu près universelle, les princes veulent avoir autour d'eux une noblesse, et ils la veulent riche, influente et forte, comme s'il leur importait d'avoir à leur porte un ennemi capable et toujours tenté de les subjuguer. Les princes de Moscou subirent cette loi commune, et se liguèrent avec leur noblesse contre le peuple. Le

clergé entra dans la ligue, et avec le temps elle réussit ; les faits nous diront qui du prince et de la cour y a gagné ou perdu. Toujours est-il, et il faut le noter ici, que le principe de l'autocratie remonte aux premiers temps de la conquête du pays par les Varègues ; que le génie usurpateur de la noblesse date de la même époque ; que la participation du clergé au pouvoir remonte au règne de Vladimir Monomaque, et a commencé le jour même où, affectant un air humble et tremblant, tout en se mêlant de la politique intérieure, un métropolitain osa adresser à ce despote une lettre pastorale, qui, au fond, était une censure, pateline dans la forme, peut-être juste en soi, mais enfin était une censure de quelques actes de rigueur exercés contre des courtisans.

Le clergé est dans la faction.

A Novgorod, le clergé même était patriote, parce qu'à Novgorod le peuple nommait et le prince, et les magistrats, et les fonctionnaires ecclésiastiques. Peut-être le peuple ne nommait-il directement que son archevêque, mais il suffisait que ce chef du clergé novgorodien fût l'élu du peuple, pour que les subalternes dont il aurait eu la nomination reconnussent que l'origine de leur propre élection résidait dans le peuple. Ce n'était pas sans doute une garantie suffisante d'une inviolable fidélité aux intérêts populaires, et lorsque, sans trop se compromettre, le clergé de Novgorod croyait avoir des intérêts autres que ceux de

la cité, et pouvait penser à lui avant de penser à elle, je pense qu'il n'y manquait guère; mais l'existence de ce clergé et ses principaux intérêts étaient liés à ceux de la république, où il avait de si grands avantages; et quand il se présentait une circonstance capitale, quand il y avait à faire une dépense nécessaire à la sûreté de l'État, le clergé avait le bon esprit de prêter tous ses talens, tous ses moyens de succès, et d'ouvrir le trésor de l'Église; ce qui ne peut guère arriver que dans une république organisée de manière que le clergé y soit citoyen. Partout ailleurs il fait corps à part, il a des intérêts entièrement distincts et souvent contraires à ceux de l'État; il demande toujours, obtient souvent, et ne donne jamais que ce qu'on peut lui arracher. Sous le règne de Dmitri Constantinovitch, Novgorod, voulant se mettre à l'abri des perpétuelles hostilités de ses voisins occidentaux, jugea nécessaire d'augmenter et d'améliorer ses fortifications, et le clergé donna volontiers les trésors de Sainte-Sophie amassés par l'archevêque Moïse.

Progrès des Lithuaniens.

Vers ce temps, Olgerd, profitant de la mort de Jean Alexandrovitch (prince de Smolensk), son allié ou plutôt son vassal, s'était approprié les villes de Mstislavle et de Rjef; auparavant il s'était saisi de Beloï, après il assiégea Smolensk même, et inquiéta la province de Tver.

Des deux ennemis attachés à ses flancs, la Russie

voyait l'un, le Lithuanien, grandir et s'irriter par le succès, et l'autre, le Tatar, s'affaiblir en tournant sa rage contre lui-même. Khydir, un chef mogol, arrive de l'Oural au Volga, séduit les seigneurs de Kaptchak, assassine Naurous et sa mère Taïdula, et se fait proclamer grand-khan. Ce Khydir donne à Constantin de Rostof tout l'apanage héréditaire de sa famille, autorise un Dmitri Ivanovitch, petit-fils de David de Gallicie, à régner à Galitch, quoique Kalita eût acheté cet apanage, et somme le grand-prince, son frère, André de Nijni-Novgorod, et Constantin de Rostof, d'aller à Kostroma pour s'y justifier, devant ses députés, du pillage exercé sur des Bulgares par des brigands russes. Depuis long-temps façonnés à la servitude et toujours soumis à l'empire de la terreur, les princes s'empressent d'obéir, recherchent les coupables, et les envoient au khan, *auquel ils firent en même temps hommage d'un tribut*. Khydir n'était plus; son fils Témir-Koja l'avait massacré et remplacé, et lui-même, au bout de sept jours, avait été égorgé par le puissant prince Mamaï, qui passa sur la rive droite du Volga, et, ne voulant point encore prendre le titre de grand-khan, fit proclamer Andoul. D'autres concurrens se présentèrent, Kaldibeck, se disant fils de Tchanibeck, en cherchant le trône trouva la mort. Mourouth, frère de Khydir s'installa et s'enferma dans la capitale Saraï, où l'entoura la foule de la noblesse; Boulak Témir s'empara de la Bulgarie,

Discordes chez les Tatars.



Tagaï de Bazdéje, du pays de Mordviens, et une guerre furieuse et dévorante s'alluma entre ces rivaux.

La faction fait nommer Dmitri IV, et

Dans cette horrible confusion, il était impossible de prévoir lequel des prétendans serait vainqueur, lequel devait être alors considéré comme le maître de la Russie. Toutefois, la possession de Saraï, sans assurer la fortune de Mourouth, lui donnait au moins en apparence quelque avantage sur ses concurrens. Ce fut à lui que résolut de s'adresser la faction moscovite. « D'après les conseils de sa » mère Alexandra, ceux du métropolitain Alexis, » et des fidèles boyards..... Dmitri Ivanovitch, de » Moscou (âgé de douze ans, notez ce point), osa » se déclarer compétiteur de Dmitri de Souzdal à » la dignité de grand-prince. » Il est bien clair que cet enfant de douze ans, dans un climat où la nature n'est point précoce, ne fut que le prête-nom et le mannequin du parti, et il doit être démontré qu'après les cérémonies religieuses de l'avénement de Dmitri de Souzdal, c'était la politique, du moins autant que l'amour des reliques du métropolitain saint Pierre, qui avait ramené Alexis à Moscou, et lui avait fait refuser opiniâtrément de prendre sa résidence à Vladimir, comme l'y invitait si instamment le grand-prince, comme le demandait la restauration de Vladimir. Quels que soient les prétextes religieux dont Alexis colora son refus, ce refus avait un motif tout politique;

il agissait dans les intérêts de la faction moscovite, et ce n'était point par un jeu du hasard, puisque en moins de trois ans le voilà d'accord avec cette faction pour arracher la couronne au prince qu'il a sacré, et la donner au jeune prince de Moscou, qui n'y avait pas plus de droit. L'exécution de ce projet amènerait certainement la guerre, et pouvait causer la ruine définitive de la Russie, l'extermination presque entière de la nation russe; car, si l'on obtenait une autorisation spéciale et une armée d'un des prétendans au trône de Kaptchak, un autre de ces prétendans pourrait donner à l'autre prince une autorisation pareille et une armée; ainsi il faudrait en venir aux mains, Russes contre Russes, Tatars contre Tatars, et dans cet horrible conflit la population et l'empire pouvaient périr à la fois; Olgerd même pouvait survenir, tirer encore à lui quelques lambeaux, et mettre le comble au malheur général; et ces considérations n'arrêtèrent ni le métropolitain, ni la noblesse moscovite. Celle-ci s'était dit : Je régnerai, ou tout périra; celui-là s'était dit : Le chef du clergé régnera avec la noblesse, ou tout périra; et celui-là et celle-ci marchèrent à leur but avec une résolution et une persistance bien caractéristiques. Dès à présent on peut présumer ce que sera et fera l'aristocratie moscovite, dans laquelle il faut comprendre le haut clergé; car, dès aujourd'hui, et par cette entreprise, l'aristocratie mosco-

vite dessine sa physionomie et dévoile tout son génie. Sa devise est : Ambition, audace et persévérance.

Ces trois années de répit, accordées à Dmitri de Souzdal, étaient nécessaires pour se concerter, pour attendre l'occasion, et pour laisser grandir un peu l'enfant dont on voulait se servir, et qui n'avait que neuf ans à la mort de son père. Un prince de douze ans, et surtout en Russie, est une bizarrerie bien étrange ; mais il est convenu presque partout, sinon pour l'avantage des peuples, au moins pour le profit de la noblesse, qu'un adolescent qui ne peut encore se passer de gouverneur peut gouverner les peuples ; et le jeune Dmitri paraissait déjà capable de *jouer son rôle* ; d'ailleurs, l'occasion était trop belle pour qu'on ne la saisît pas. Dans les habitudes actuelles et dans l'état de faiblesse morale et politique où était la Russie, il fallait, avant tout, obtenir l'autorisation du khan ; justement il y en avait alors plusieurs ; si l'un refusait de la donner ou de la vendre, un autre serait certainement plus traitable ; mais le premier en serait tout aise ; car, en donnant un diplôme de chef des princes russes, il prenait, ou paraissait prendre possession de la suzeraineté sur un immense État, qui avait maintefois fourni, outre les tributs annuels, de grandes sommes et de nombreuses troupes ; et, de plus, ces diplômes, même lorsque le khan les donnait, n'étaient jamais don-

nés gratis; les postulans appuyaient toujours leurs requêtes des plus riches présens, et tous les compétiteurs mogols avaient besoin de richesses pour combattre leurs adversaires. S'il fallait réunir des valeurs énormes pour acheter ce diplôme, qui, dans les circonstances actuelles, devait être moins cher que jamais, vu la concurrence des vendeurs plus nombreux que les acheteurs, le métropolitain, engagé dans la faction, puiserait dans les trésors des églises et rançonnerait les évêques, comme avait fait son prédécesseur pour grossir sa propre bourse et intriguer à Constantinople.

C'est donc à l'instigation et sous la direction de sa mère Alexandra, du métropolitain Alexis et des boyards moscovites que le jeune Dmitri entreprit de disputer la dignité de grand-prince. On ne nous dit pas de quels titres il appuya ou pouvait appuyer ses prétentions. Était-ce comme l'aîné des princes de Moscou qu'il se croyait légitimement appelé à la couronne? mais rien ne disait que la couronne était ou devait être attachée à la principauté particulière de Moscou. Etait-ce en qualité de fils aîné du grand-prince Jean II Ivanovitch? mais rien n'établissait l'ordre de succession à la couronne de père en fils; l'ordre de succession n'avait jamais été réglé avant les Tatars, et depuis leur invasion jusqu'à présent le premier titre, le titre péremptoire pour monter au trône, gisait dans l'autorisation du khan. Or, Dmitri de Souz-

dal, prince de la race royale, régnait précisément en vertu d'une autorisation de ce genre. Si l'on regardait comme une usurpation le droit du khan pour n'invoquer que la règle russe, cette règle était incertaine; et au titre de fils aîné du dernier grand-prince, qui avait été plus d'une fois un motif d'exclusion, mais dont Dmitri de Moscou semblait se prévaloir, Dmitri de Souzdal pouvait en opposer un plus souvent admis : il avait l'avantage, sur son rival, d'être d'une génération plus près d'Yaroslaf II, dont les deux prétendans descendaient; ainsi il était l'aîné par l'ordre des générations comme il était l'aîné par l'âge.

Mais dans cette affaire la faction moscovite s'occupait beaucoup moins du droit que du succès. Dmitri somma son rival de comparaître, en personne ou par députés, devant le souverain de Saraï. Les routes n'étant point sûres, les princes restèrent chez eux et envoyèrent à la horde des ambassadeurs chargés de plaider leur cause respective. Mourouth, quoique chancelant sur son trône entouré d'ennemis, n'en donna pas moins, par une grave sentence et un orgueilleux diplôme, le trône de Russie au jeune prince de Moscou, « dans l'espérance, dit Karamsin, que le puissant » État de Moscou, absorbant tous les autres apa- » nages de la grande-principauté, pourrait un jour » lui procurer des secours pour consolider son » trône. » Si tel fut le motif de Mourouth, il con-

naissait mal les hommes, et surtout les princes : une fois affermis chez eux et devenus puissans, les princes de Moscou ne devaient plus songer aux Tatars que pour les repousser ou les écraser.

Mourouth n'avait pu donner au Moscovite qu'un diplôme sans armée qui l'appuyât. Un diplôme du faible Mourouth ne valait guère mieux qu'un diplôme de Tchanibeck enterré ; Dmitri, qui en avait un de ce dernier, refusa d'évacuer Vladimir et Péréaslavle. Mais la faction avait tout prévu ; elle courut aux armes, et les deux jeunes princes de Moscou, avec leur cousin Vladimir Andréïévitch, ouvrirent brusquement la campagne à la tête d'une armée considérable. Le grand-prince, comprenant alors qu'il avait affaire à des ennemis puissans, se retira dans son apanage de Souzdal, et son rival fut solennellement couronné à Vladimir ; ensuite le nouveau grand-prince licencia ses troupes et revint habiter Moscou. renverse Dmitri III.

DMITRI IV IVANOVITCH.

1362—1389.

D'ABORD simple instrument de la faction aristocratique et théocratique, Dmitri en deviendra le directeur, le maître peut-être, et finira par en être la victime, si les apparences ne me trompent point. Son règne de vingt-sept ans sera laborieux et mélangé de succès et de revers. Tout lui réussira d'abord : il repoussera plusieurs rivaux ; il réduira plusieurs princes indépendans ; il ruinera la démocratie en abolissant la charge de tissiatchsky, chef militaire de Moscou, élu par le peuple ; il battra les Tatars ; il résistera aux Lithuaniens ; il humiliera Novgorod ; il abaissera au-dessous de lui, puis au-dessous de son fils aîné, puis il éloignera définitivement de la succession au trône réservé à ses fils, son cousin Vladimir Andréïévitch, le seul

prince dont il eût paru, dans le commencement, ménager les droits ou les prétentions. Mais sa victoire sur les Tatars aura épuisé ses forces, et les Tatars reparaîtront en maîtres courroucés dans la Russie, qu'ils mettront à feu et à sang; mais deux princes, Oleg de Rezan et Michel de Tver, lui susciteront d'éternels embarras; mais sa conduite envers son cousin Vladimir Andréïévitch divisera le parti; mais des prêtres, après l'avoir servi, lui désobéiront, se disputeront la dignité métropolitaine et le tromperont; et l'évêque Denis s'enfuira peu d'instans avant qu'une mort prématurée, inattendue, presque subite, vienne enlever dans sa quarantième année ce Dmitri dont l'âge et la vigueur promettaient une bien plus longue vie.

Répétons encore une fois qu'en fondant le pouvoir absolu ce n'est jamais pour les princes, c'est toujours pour elle-même que travaille la noblesse. Elle sait trop qu'à peu d'exceptions près les princes ne savent ou ne peuvent l'exercer, et qu'il doit presque toujours lui revenir. Pour le lui arracher, il faut que des princes énergiques emploient des moyens si violens, si atroces qu'il devient facile de les dépopulariser, de les replacer sous le joug, et quelquefois de les renverser. Certainement le jeune Dmitri, âgé de douze ans, n'aurait su que faire du pouvoir absolu; et si, à cette époque, la noblesse chercha et réussit à l'établir aux dépens des princes apanagés et du peuple, ce fut pour l'ex-

ploiter à son profit, se promettant bien de n'y laisser participer le prince, quand il atteindrait l'âge viril, qu'autant qu'elle le jugerait à propos. On ne peut supposer à cette noblesse, en un pareil projet, la moindre intention patriotique : d'abord parce que toute noblesse, par cela seul qu'elle est noblesse, a des intérêts contraires à ceux du peuple, et qu'elle est toujours en minorité dans la nation; ensuite, parce que les premiers soins de celle de Moscou furent d'arracher au peuple, en abolissant la charge de tissiatchsky, une garantie nécessaire quoique insuffisante, consacrée par les usages, entrée dans les mœurs nationales, et tolérée par tous les despotes antérieurs. Si la faction tendait à l'unité de l'empire et à l'expulsion des Tatars, ce n'était point en vue du bien public, c'était pour son propre intérêt; elle voulait réunir tout l'empire pour se l'approprier tout entier; elle voulair l'arracher aux Tatars pour le prendre elle-même, et non pour le délivrer. Mais comme, en ces deux points, l'intérêt du grand-prince, celui du peuple et de la noblesse étaient les mêmes, en dirigeant le prince et le peuple dans la voie de leurs intérêts communs, la noblesse se donna un air de patriotisme dont il ne faut pas être dupe.

Il y avait alors plusieurs princes mogols parés du titre de khan. C'était Mourouth (Lévesque l'appelle Amurath) qui avait donné le diplôme de grand-prince sollicité pour Dmitri; mais si Mourouth, ré-

gnant dans la capitale (Saraï) paraissait plus khan que ses compétiteurs, il n'était pas, à beaucoup près, le plus redoutable. Mamaï et sa puissante horde, établis depuis peu sur la rive droite du Volga, avaient poclamé un certain Andoul, sous le nom duquel régnait en effet le terrible Mamaï. Il n'y avait nul péril à mécontenter l'impuissant Mourouth; il y en avait beaucoup à laisser un rival s'insinuer le premier dans les bonnes grâces de Mamaï : on résolut donc d'obtenir de lui un diplôme. Mamaï, qui le donna ou le vendit, l'envoya par un ambassadeur chargé de présider au second couronnement de Dmitri, le premier paraissant au moins nul à Mamaï.

Ce fut à Vladimir que se fit cette cérémonie. Vladimir était donc toujours considérée comme la capitale politique, bien que Moscou fût déjà devenue la résidence du prince et de la cour, et la métropole religieuse. Sans doute la faction jugeait que la prudence ne permettait pas de transporter trop brusquement tous les avantages de Vladimir à Moscou. Ce ménagement politique paraissait nécessaire, alors que les cités étaient encore si jalouses de leurs priviléges, et qu'on s'apprêtait à froisser tant d'autres intérêts et de si chatouillantes susceptibilités.

Comme on avait dû s'y attendre, Mourouth tint pour une trahison la soumission de Dmitri à Mamaï; mais, comme on l'avait prévu, Mourouth ne

Vaine colère de Mourouth.

put se venger ; seulement il envoya à Dmitri Constantinovitch un diplôme de grand-prince. En acceptant ce titre, en essayant de s'en prévaloir, le prince de Souzdal risquait à son tour d'irriter Mamaï, comme le prince de Moscou avait irrité Mourouth ; il était sûr, du moins, d'armer contre lui toutes les forces moscovites, déjà éprouvées plus puissantes que les siennes ; et partant, il s'exposait à tout perdre en voulant tout gagner. Cependant Dmitri de Souzdal n'hésita point à s'emparer de Vladimir ; mais Dmitri de Moscou l'en chassa aussitôt, le poursuivit et l'assiégea dans Souzdal même, et ne lui permit d'y régner qu'*en qualité de vassal*. Cette affaire fut achevée en huit jours.

Nouveaux succès de la la faction.

Après cet heureux début, la faction réunit à la couronne Starodoub et Galitch, dont elle chassa les princes héréditaires ; celui de Rostof fut contraint de se soumettre au *vasselage*. Les premiers se réfugièrent chez André de Nijni ; le dernier se retira à Oustiougue : tous criant à la violation des usages, des lois et de leurs droits. Plaintes inutiles : la faction ne connaissait plus d'usages, ni de lois, ni de droits que ses convenances. Elle marchait à son but avec mesure, et en même temps avec audace.

Vers cette époque moururent la mère (Alexandra) et le frère (Jean) du grand-prince. Les meneurs du parti firent pour lui et son cousin, Vla-

dimir Andréïévitch, un arrangement que les deux jeunes princes scellèrent en baisant la croix, tenue par le métropolitain Alexis. Voici la substance de ce traité : **Traité avec Vladimir Andréïévitch.**

Vladimir promet d'avoir le respect et l'obéissance d'un *fils* pour Dmitri : de lui payer le tribut appelé *tribut du khan;* de le suivre en toutes ses expéditions, et de mener tous ses boyards et serviteurs sous les drapeaux du grand-prince, qui, *comme de raison*, pendant le temps de ce service, paiera leur solde.

Dmitri s'engage à n'offenser son cousin en aucune manière, à lui témoigner l'amour d'un *frère aîné.*

De plus, chacun d'eux régnera tranquillement dans son patrimoine ; les amis et les ennemis seront communs entre eux ; ils s'informeront mutuellement des complots formés contre eux ; les boyards de l'un pourront passer au service de l'autre, *en restituant leur solde ;* les princes renoncent à toute acquisition de domaine, à toute contribution, à tout exercice du pouvoir judiciaire dans le pays l'un de l'autre ; à prendre à leur service les *gens du peuple inscrits dans une centurie,* et les *laboureurs libres* de leur dépendance commune. Les émigrés de la horde (Tatars autorisés à s'établir dans les villes russes) serviront comme par le passé ; si un prince accuse un boyard de l'autre prince, les deux princes nommeront cha-

cun un juge, et, en cas de partage, la sentence sera rendue par un *tribunal médiateur.*

Dans ce pacte, l'article relatif au *tribut du khan* révèle toute la pensée ambitieuse de la faction. Les divisions et la faiblesse progressives des Tatars permettaient déjà, ou du moins allaient permettre de leur refuser le tribut, et le traité l'exige pour Dmitri, *en sa qualité de grand-prince.* Sans doute il fallait prévoir le cas où les Tatars se trouveraient en état de le faire payer; mais Vladimir devait aussi prévoir le cas où ils ne le pourraient point, et stipuler, en conséquence, si lui, ou ses boyards pour lui, avaient traité librement. Le fait est que le *tribut du khan* va cesser d'être payé à la horde; le grand-prince, qui l'exige des princes et des cités, le gardera donc pour lui; et se préparera ainsi à devenir le successeur de tous les droits, de toutes les prétentions du khan. Et, en effet, nous allons voir le gouvernement russe se modeler sur celui de la horde, où la cour paraît disposer de tout au nom du monarque.

Encore quelques mots sur la transaction précédente :

Les princes, s'appuyant bien moins sur le peuple que sur la noblesse, leurs boyards faisaient leurs forces. Le traité est donc à l'avantage de Dmitri, qui, étant le plus puissant et le plus riche, pouvait attirer à lui les boyards de son cousin. Cette stipulation formelle, qui réserve aux boyards la faculté

de changer de princes, était inutile, si les lois ou les usages les y autorisaient. Il faut donc croire que cette faculté leur était contestée ou retirée, du moins alors. Il se peut que la faction, cherchant à conserver tous ses membres, ait voulu ôter cette liberté aux boyards du grand-prince; et que, pour affecter des égards particuliers envers Vladimir Andréïévitch, elle ait inséré dans le pacte cette clause dont, au reste, il ne devait point profiter, puisque déjà l'on s'apprêtait à l'abaisser davantage encore.

La faction se réserve un avantage bien plus décisif par la disposition relative au jugement des boyards. Un prince pouvait toujours accuser les boyards de l'autre, et nommer son juge de manière à procurer ce cas de partage où devait intervenir le *tribunal médiateur*, qu'on ne désigne pas. Ce tribunal ne pouvant plus être mi-parti (car le même partage se serait représenté), devait toujours incliner pour le plus puissant des deux princes; de sorte que les boyards de Vladimir Andréïévitch étaient mis à la merci du grand-prince, c'est-à-dire de la faction.

On voit que, tout en affectant pour ce Vladimir des égards tout particuliers, la faction le soumettait au tribut, au service militaire indéfini, et s'emparait même de son conseil en se ménageant les moyens d'influencer, de perdre ses boyards; en un mot, Vladimir Andréïévitch était, par ce traité,

devenu, dans toute la rigueur du terme, le vassal du grand-prince. Et lorsque, déjà, la faction avait osé dépouiller des princes sans aucun motif que sa propre convenance, et par un simple arrêt de sa propre volonté, Vladimir Andréïévitch devait encore se trouver favorisé dans le fait, et surtout dans la forme. Ces faveurs même étaient de nature à décourager les princes qui auraient aspiré à l'indépendance.

La faction marchait à son but par des chemins divers; le simple énoncé de sa volonté avait suffi pour dépouiller entièrement les princes de Starodoub et de Galitch de leurs apanages héréditaires, et pour contraindre le prince de Rostof à se reconnaître vassal de la grande-principauté; maintenant la faction soumet Vladimir Andréïévitch, par un traité captieux dont la perfidie est palpable, mais que ni lui ni ses boyards n'osent et ne pourraient ni refuser ni discuter; Oleg de Rezan, qui, sous le règne précédent, avait audacieusement rompu avec la faction moscovite, fera, pour maintenir son indépendance et accroître sa fortune, d'excellens calculs politiques que dérangera l'issue imprévue des événemens; et la faction emploiera à le soumettre les négociations et les armes spirituelles et temporelles. Michel, prince de Tver, aspirant à la couronne, risquera de perdre sa principauté; il obtiendra des Mogols le diplôme de grand-prince, et refusera l'armée qu'ils lui offriront; il s'alliera

avec les Lithuaniens, et les conduira plusieurs fois jusqu'à Moscou sans pouvoir renverser la faction, qui se relèvera de tous ses échecs, toujours plus opiniâtre et non moins redoutable.

Peu après le traité conclu avec Vladimir Andréïévitch, un événement assez remarquable atteste les progrès de la puissance moscovite. Azis, successeur de Mourouth à Saraï, avait envoyé le diplôme de grand-prince à Dmitri de Souzdal, qui ne le demandait point, et qui s'empressa, comme s'il eût craint de se compromettre en le gardant, de l'envoyer à Dmitri de Moscou. Peu auparavant, ce même Dmitri de Souzdal avait sollicité un pareil titre de Mourouth, et s'en était armé pour reprendre la couronne à Vladimir; mais, depuis, tout avait bien changé, et Dmitri de Souzdal, s'estimant trop heureux qu'on voulût bien le souffrir, même en qualité de vassal, dans son propre patrimoine, n'a plus qu'une crainte, c'est de déplaire à la faction, et plus qu'un espoir, c'est de mériter ses bonnes grâces à force de soins et de prévenances. La faction comprit alors qu'elle n'avait plus rien à redouter de Dmitri Constantinovitch ainsi résigné; et, ne fût-ce que pour l'exemple des autres princes, elle résolut de saisir la première occasion de montrer à tous que si elle châtiait les audacieux, elle savait, au besoin, protéger les princes qui acceptaient son joug. C'était déjà la politique du sénat romain, cette politique adroite

Impuissance du khan Azis.

Dmitri de Souzdal est subjugué.

Politique de la faction.

et forte avec laquelle l'aristocratie, qui ne meurt point, peut projeter, entreprendre et exécuter la conquête du monde.

L'occasion désirée se fit peu attendre; elle s'offrit à la mort d'André Constantinovitch, prince de Nijni-Novgorod. Dmitri de Souzdal, frère aîné de cet André, se prétendit l'héritier légitime; et un cadet, plus prompt que lui, s'étant saisi de l'héritage, Dmitri de Souzdal porta ses plaintes au grand-prince. Le conseil les accueillit avec empressement. Outre le motif que nous venons d'indiquer, il y avait encore des raisons très-graves qui intéressaient la faction à suivre cette affaire: on pouvait profiter de la conjoncture pour citer les deux prétendans devant le tribunal du grand-prince, et créer ainsi un antécédent qui soumettrait à ce tribunal les princes et leurs intérêts. Cette prétention du grand-prince n'était pas chose nouvelle: dans le principe, les monarques l'avaient, autant que possible, convertie en droits; mais, avec le temps, ce droit, contesté par les princes assez forts, s'était à peu près effacé. Les khans l'avaient renouvelé à leur profit; il s'agissait de le restituer au grand-prince, de le légitimer par des exemples, et, si l'on pouvait, par le consentement des princes eux-mêmes. Déjà, dans le cas présent, l'une des deux parties en avait appelé à la justice du grand-prince, il ne fallait plus que déterminer l'autre partie, sinon à le demander, du moins à

Affaire de Nijni.

Progrès de la suzeraineté.

l'accepter pour juge. Une négociation de ce genre dut paraître extrêmement importante aux courtisans moscovites, car elle ne tendait à rien moins qu'à les constituer juges des princes, qui, avec un titre supérieur, deviendraient, en effet, leurs inférieurs, et pour ainsi dire leurs sujets. Aussi le choix du négociateur répondit-il aux vues de la faction. C'était encore l'usage, dit Karamsin, *d'employer les ecclésiastiques dans les négociations politiques de haute importance*. Saint Serge, abbé du monastère de Troïtsky, fut appelé du *fond des forêts*, et envoyé pour sommer le prince de Nijni-Novgorod de se présenter avec son frère devant le tribunal du prince de Moscou. Sans doute la cour aurait bien trouvé sous sa main des ecclésiastiques capables de remplir cette mission, sans aller chercher saint Serge *au fond des forêts*, s'il ne s'était agi que de porter ce message au prince de Nijni, et, en cas de résistance, de fermer les églises; il ne fallait pour cela qu'un courrier et un portier; mais on aurait surtout désiré de réussir par la persuasion, parce que toute apparence de résistance de la part du prince constituerait une sorte de protestation; mais s'il fallait en venir à un éclat, s'il fallait, en attendant qu'on fût prêt à la guerre, faire de la religion une arme politique, et jeter l'interdit sur la principauté, pour essayer de violenter le prince, on voulait que le sacrilége d'une pareille manœuvre fût couvert, et, en quel-

Saint Serge.

L'anathème, arme politique.



que sorte effacé par la réputation de l'exécuteur. Serge, qui déjà passait généralement pour un saint, convenait, on ne peut mieux, à une mission de ce genre. Aux yeux dévots de la population russe un saint ne paraîtrait jamais abuser de la religion, quoi qu'il en pût faire; et ce nouvel exemple, après ceux qu'on avait déjà observés tout récemment à Pskoff, habituerait le peuple à voir la religion devenir un moyen de gouvernement, et l'anathème, un mode de contrainte politique, plus commode et non moins légitime que tout autre. Si l'excommunication avait tous les résultats de la victoire, c'était un bénéfice tout clair; on évitait bien des périls et des travaux; on s'épargnait bien des sacrifices en hommes et en argent; pour triompher, en toutes circonstances, il ne s'agissait que d'avoir pour soi les fabricateurs d'anathèmes, et c'était tout justement l'avantage de la faction moscovite, qui comptait parmi ses premiers membres le chef du clergé russe. A la vérité, les métropolitains n'étaient pas immortels; mais à Pierre, et à Théognoste, évidemment gagnés par la faction, avaient succédé à Alexis, élu par l'influence de la faction. Le patriarche et l'empereur grecs prétendaient nommer le métropolitain; un long usage avait, en quelque sorte, légitimé cette usurpation; mais déjà les Moscovites (je désignerai souvent par ce titre la faction dominante à Moscou, et qui voulait instituer le régime aristo-

Importance du métropolitain.

cratique sous le titre et les apparences de l'autocratie) avaient entrepris avec succès, sinon de nommer elle-même le métropolitain, du moins de désigner au patriarche et à l'empereur le sujet qu'ils devaient accepter et consacrer. Peut-être les fréquens voyages de Théognoste à Constantinople, où il prodiguait de si riches présens, avaient-ils pour but secret quelque transaction utile aux vues de la faction. Dans les circonstances terribles où la Grèce se trouvait alors, on pouvait espérer que l'empereur et le patriarche seraient assez disposés à renoncer à une prérogative évidemment usurpée, qui leur était à présent fort inutile ; et que, pressés par le besoin, comme ils l'étaient, s'ils paraissaient refuser de la vendre, ce n'était sans doute que pour en obtenir un prix plus élevé. Je n'oserais dire que cette négociation eût effectivement lieu, je n'en vois aucune révélation écrite ; mais les conjonctures où se trouvaient les deux empires, et la conduite des deux cours, autorisent à soupçonner qu'elle dut être l'un des principaux motifs qui conduisirent si souvent Théognoste à Constantinople, et qui le déterminaient à laisser le patriarche puiser à pleines mains dans sa bourse, où il avait à grand'peine souffert que le khan glissât le bout des doigts, et pour une fois seulement. Si par une transaction quelconque avec Constantinople, la faction pouvait s'assurer la nomination du métropolitain, le métropolitain, étant sa créature, l'ai-

Nomination du métropolitain.



derait à s'emparer de la religion pour gouverner les princes, tous, ou presque tous très-dévots, et les populations, plus dévotes encore. C'était un immense moyen de succès qu'elle ne pouvait guère négliger, alors qu'elle semblait résolue à n'en négliger aucun. Déjà, sur un ordre du grand-prince (Jean Ier Kalita), un métropolitain avait, dans un but évidemment tout politique, essayé l'anathème, non pas avec un plein succès, comme on aurait pu s'y attendre, mais enfin avec assez d'avantage pour étonner un peuple révolté et le disposer à poser les armes, et pour engager un prince audacieux, que soutenait ce peuple, à se défier de son appui, à s'exiler lui-même, et à chercher un asile chez les Lithuaniens; et ce prince, c'était cet Alexandre Mikhaïlovitch, qui avait osé massacrer à Tver un prince tatar avec toute sa suite! et ce peuple était celui de Pskoff, l'un des plus éclairés, des plus hardis, des plus intraitables de tout l'empire. Si l'interdit avait eu à Pskoff même un pareil résultat, que ne produirait-il pas dans les provinces moins riches, moins populeuses, moins guerrières, moins indociles, et sur des princes moins téméraires? Quand l'archevêque de Novgorod avait, un peu plus tard, essayé de jeter à son tour l'interdit sur la même cité de Pskoff, ce prélat n'avait pas, à beaucoup près, aussi bien réussi que le métropolitain; cela même prouvait que les peuples mettaient une grande différence

Effets de l'anathème.

entre les prélats et le métropolitain, et que les anathèmes de celui-ci avaient une tout autre puissance que les anathèmes de ceux-là; il suffisait donc à la faction de posséder le métropolitain, qui lançait des foudres plus redoutées et plus sûres que celles des prélats. D'ailleurs, on était déjà parvenu à donner ou à rendre au métropolitain une utile influence sur la conduite des évêques; influence long-temps nulle à Novgorod, mais que Novgorod, moins vigilante ou plus facile, avait, en une récente circonstance, laissée s'insinuer chez elle. Avec le temps on pouvait espérer de subjuguer tous les prélats au nom du métropolitain, comme on se promettait de subjuguer tous les princes au nom du grand-prince; alors la faction, tenant d'une main le glaive spirituel et de l'autre le glaive temporel, et les employant tour à tour ou à la fois, selon ses vues et les circonstances, pouvait espérer d'être invincible; elle aurait pour elle les âmes par la religion, les bras par l'autorité du prince, et l'argent, ce nerf de la guerre, lui arriverait par les caisses publiques et les trésors des églises, par les impôts et les pratiques des prêtres.

A la vérité les métropolitains, quoique nommés par la faction, pourraient un jour s'en détacher et tenter de la desservir; mais les métropolitains y regarderaient à deux fois, quelque sujet de mécontentement que pût leur donner la faction. Ils la redouteraient d'autant plus qu'ils la connaîtraient

mieux, et si quelque téméraire s'avisait d'en vouloir courir le risque, on aurait après tout, pour les métropolitains indociles comme pour les princes intraitables, la dernière et commode ressource des morts subites. Quant aux prélats, ils oseraient bien rarement se compromettre, en luttant contre la faction et le métropolitain; on pourrait, au surplus, les agréger à la faction, et, une fois qu'ils en seraient membres, ils ne manqueraient pas d'en prendre l'esprit, puisqu'ils auraient les mêmes intérêts. Il semble même que déjà la faction avait gagné des personnages influens dans l'Église, et de ce nombre était l'abbé Serge.

Boris résiste aux négociations.

Fidèle à ses instructions, et sous la garantie de sa réputation et de sa robe, cet abbé se rendit à Nijni-Novgorod. Il essaya d'abord de persuader à Boris de se soumettre, comme Dmitri de Souzdal, son frère et sa partie, à la décision du grand-prince. Boris répondit qu'il n'y consentirait jamais, et qu'*à Dieu seul appartenait le droit de juger les princes*. C'était dans les mêmes termes qu'Oleg Sviatoslavitch avait jadis décliné la compétence du congrès devant lequel l'habile Monomaque le cita d'abord vainement, et le traîna ensuite. Les prétentions de la haute aristocratie sont toujours et partout les mêmes; tant qu'elle peut contester, elle ne veut *relever que de Dieu et de son épée*.

Sur la réponse de Boris, et *conformément aux*

ordres du métropolitain, saint Serge ferma toutes les églises de Nijni-Novgorod. Cette mesure ou cet essai ne réussit point; Boris comptait sur le secours de quelques princes tatars, et le même motif agissait sur le peuple. On sait, d'ailleurs, que ce pays était un de ceux où George Ier avait eu tant de peine à faire pénétrer les premiers germes de la civilisation et à étendre le christianisme. Après avoir attendu quelque temps, peut-être ce qui paraissait nécessaire pour constater le résultat de l'épreuve, les Moscovites armèrent, et remirent le commandement de cette expédition à Dmitri de Souzdal, leur protégé. Boris, abandonné à lui-même, conjura l'orage en se soumettant, et en bornant ses prétentions à Gorodetz. La faction voulut lier par un mariage le prince, à peine adulte, au nom duquel elle régnait, et le prince qu'elle avait subjugué; en conséquence, elle fit épouser au grand-prince Dmitri de Moscou, la fille (Eudoxie) de Dmitri de Souzdal. Cette princesse, ainsi fixée à Moscou, pourrait servir à diriger son père, et, au besoin, deviendrait une sorte d'otage entre les mains des Moscovites. Ici, surtout, il ne faut pas craindre de supposer à la faction dirigeante plus de calcul qu'elle n'en eut; elle qui employait à ses fins le ciel et la terre.

Anathème sans effet à Nijni,

qu'on soumet par les armes.

Mariage du grand-prince.

Vers le même temps la peste, apportée par le commerce à Nijni-Novgorod, à Kalomna, à Péréaslavle, et bientôt s'étendant à d'autres pro-

Peste.

vinces, qu'elle dépeupla horriblement, sembla seconder les Moscovites, appliqués à réduire les apanagistes. Une foule de princes furent enlevés par ce fléau, qui ne laissa que cinq personnes à Smolensk. Un peu auparavant un incendie avait dévoré tout Moscou. Ce fut à cette occasion (en 1367), que l'on bâtit en pierre le Kremlin jusque-là construit en bois. Sous ce rapport, cet incendie de Moscou devait être très-utile et vint fort à propos. Il était temps de renoncer à ces fortifications de bois, si commodes aux assiégeans pour incendier les villes. Les Tatars, plus ménagés en apparence qu'en réalité par la faction moscovite, n'attendaient sans doute qu'une occasion opportune, une trêve à leurs propres dissensions, et viendraient un jour ou l'autre fondre sur la Russie. La population non guerrière serait à l'abri dans les forteresses en pierre; les troupes y trouveraient un asile après un échec, un point d'appui dans leurs opérations, et pourraient y attendre en sûreté le moment de tomber sur l'ennemi quand il s'éparpillerait ou se déciderait à la retraite. Il ne paraissait guère possible encore de lutter en plaine contre les Tatars, il fallait donc des forts qu'ils ne pussent brûler. La substitution des fortifications en pierre aux fortifications en bois, dut paraître d'une si haute importance, d'une si urgente nécessité à ceux qui avaient le secret ou la direction des affaires, que tout moyen jugé indispensable

Incendie de Moscou; Kremlin bâti en pierres.

pour arriver à cette amélioration dut être réputé juste et légitime. Je ne m'étonnerais donc pas qu'un autre Rostopkin eût alors incendié Moscou. A la vérité, on pouvait refaire le Kremlin en pierres sans brûler la ville ; mais toutes les volontés qu'il aurait fallu réunir pour cette opération auraient-elles été unanimes ? Que de motifs, et surtout de prétextes, auraient exposé les dissidens! et la discussion, poussée trop loin, pouvait amener une scission dans le parti ; au lieu que l'incendie de la ville, forçant à la rebâtir, engageait naturellement à discuter sur le choix des matériaux. Dans la faction même il y avait certainement une sorte de comité dissimulé, ou avoué, ou même autorisé, qui, sans doute, se voyait souvent obligé d'employer l'adresse et la ruse pour faire prévaloir ses vues. Au reste, les incendies étaient assez communs à cette époque, celui dont il s'agit a pu être fortuit ; cependant on observe qu'il consuma les quatre quartiers de la ville, ce qui n'était encore jamais arrivé, et ce qui devait nécessairement arriver, si, voulant détruire le Kremlin, des émissaires, forcés de se cacher, avaient mis le feu sur beaucoup de points de cette charpente. D'ailleurs, Moscou était devenue le centre, le quartier-général de la faction ; elle devait tenir à cette ville comme à son existence, et pour la rendre plus forte, se décider facilement à la refaire tout entière. Si, comme il est très-probable, la

faction avait alors une politique si prévoyante, si résolue, elle devait à la fin triompher de tout, et elle triompha. Karamsin n'indique pas même le soupçon que j'énonce, car, après tout, ce n'est de ma part qu'un soupçon fondé sur l'esprit reconnu de la faction moscovite. Néanmoins, immédiatement après avoir annoncé la reconstruction en pierres du Kremlin, Karamsin dit en propres termes : « Il fallait se hâter de prendre toutes les me-
» sures nécessaires pour la sûreté de la patrie et de
» la capitale, au moment où la Russie commen-
» çait à braver la puissance de ses oppresseurs. » La Russie, je le répète, ne pouvait guère espérer de résister en rase campagne à une grande invasion des Tatars; les fortifications en bois étaient bien moins une défense qu'un piége, l'ennemi les brûlant quand il voulait; il fallait donc des fortifications en briques, comme à Novgorod, ou comme le fut dès lors le nouveau Kremlin de Moscou, et si la construction de ce nouveau Kremlin trouvait de trop puissans ou trop nombreux contradicteurs, le génie de la faction, sollicité par la nécessité avouée de Karamsin, aura bien pu allumer l'incendie, qui permit de proposer et de faire adopter cette mesure de salut public. Un trait si caractéristique, bien que soupçonné plutôt que reconnu, méritait la discussion à laquelle je me suis livré. L'aristocratie russe de cette époque est Hercule au berceau.

Peu après, le mourza Tagaï vint brûler Rezan ; Oleg, prince de cette ville, réuni aux princes de Pronsk et de Kozelsk, battit complétement les bandes de ce mourza : presque aussitôt Boris (prince de Kozelsk) et son frère Dmitri (prince de Souzdal et de Nijni) n'eurent qu'à se montrer pour hâter la fuite d'un autre mourza, Boulat-Témir, qui désolait les domaines de Boris. Par ces guerres partielles, les Russes s'aguerrissaient contre les Tatars, et les Tatars perdaient peu à peu la confiance en leur invincibilité. Succès contre les Tatars.

Une occasion se présenta d'essayer sur Novgorod, non les forces, mais le crédit des Moscovites. Des aventuriers, partis des domaines de la république, reprenant les traditions des anciens Normands, s'embarquent, sous le nom de volontaires, les uns sur l'Oby, les autres sur le Volga et la Kama, pillent les rives de ces fleuves, égorgent ou enchaînent tout ce qu'ils rencontrent, et retournent chez eux avec un riche butin et une foule de captifs. Le grand-prince (il avait alors au plus seize ans), ou plutôt la faction, fit arrêter le gouverneur novgorodien à Vologda, et manda à la république que *les marchands étrangers en Russie étaient sous la protection immédiate du grand-prince*. Le gouvernement de Novgorod, ne contestant pas le principe émis par les Moscovites, ceux-ci le regardèrent comme admis; et, contens de ce succès, accueillirent favorablement les excuses de la répu- Succès à Novgorod.

blique, qui déclara ignorer les fautes de ses citoyens.

L'affaire des princes de Tver est plus remarquable.

Intrigues et lutte des Moscovites contre Michel Alexandrovitch de Tver.

On se souvient que pendant quelque temps la branche de Tver a prévalu sur la branche de Moscou, puis lui a disputé la grande-principauté, et enfin est devenue sa vassale après la mort d'Alexandre Mikhaïlovitch. Moins docile que Dmitri de Souzdal, un prince de Tver va recommencer la lutte avec les Moscovites. Voici à quel sujet : les princes de Tver, qui auraient dû s'accorder pour être plus forts contre leurs ennemis communs, se faisaient une guerre si acharnée, que la peste même ne put les arrêter un instant. Siméon, le chef de cette branche, étant mort, deux princes, l'un neveu, l'autre oncle, prétendirent lui succéder. Je suis le frère de Siméon, donc son héritier au premier trône de l'apanage de notre branche, disait celui-ci ; et moi, répliquait celui-là, je suis le fils du frère aîné de Siméon, donc mes droits sont meilleurs que les tiens ; et ainsi recommençait en eux cette longue et inextricable querelle des oncles et des neveux. On ne dit point s'ils songèrent à vider ces différends par les armes, ni s'ils convinrent de s'en rapporter à quelque tribunal, ni si le grand-prince les y contraignit en qualité de suzerain ; on se borne à nous apprendre : que la querelle fut portée au *tribunal ecclésiastique* (mais par qui ?) ; et que le *métropo-*

litain donna à *l'évêque de Tver plein pouvoir à ce sujet.* Une querelle, entre princes se disputant la succession d'une principauté capitale, portée devant le tribunal ecclésiastique ! Ce tribunal ecclésiastique, composé de l'évêque tout seul de la principauté contestée, ou du moins présidé par cet évêque, qui paraît seul prononcer ! Le métropolitain donnant à cet évêque *plein pouvoir à ce sujet !* En vérité, on ne comprend point tant d'humilité dans les princes, un pareil pouvoir dans le clergé. Nos papes ont jadis prétendu disposer des couronnes; ils donnaient aussi parfois des pleins-pouvoirs à leurs légats; mais ces papes ne reconnaissaient plus de suzerain sur la terre, et agissaient comme *vice-Dieu*, ainsi que les appelle Voltaire. Mais les princes, quand ils n'étaient point nés idiots, ou hébêtés par le fanatisme, ou réduits par la nécessité, résistaient plus ou moins ouvertement à ces insolentes usurpations des papes. Ici, c'est peut-être moins comme délégué du métropolitain que comme évêque de Tver, que l'évêque de Tver juge les princes de Tver, et reçoit un plein-pouvoir pour nommer celui qui doit régner à Tver. Par là, on rendait le prince sujet de son évêque, on soumettait la puissance princière à l'épiscopat. Cela même convenait à la faction, parce que les princes, prétendant régner par le droit de leur naissance, seraient toujours ennemis de la faction qui les voulait dominer; et les évêques, au contraire, devant tout à la faction

qui les aurait nommés, dont ils seraient les membres et les créatures, pourraient et devraient s'identifier avec elle. D'ailleurs, on voulait qu'ils dominassent les princes, mais qu'ils fussent dominés par le métropolitain, et on n'entendait point permettre que le métropolitain s'érigeât en vice-Dieu; on voulait qu'il parût sujet du monarque, et qu'il fût, comme le monarque, un instrument de plus dans les mains de la faction. On voulait posséder à la fois le métropolitain et le prince, pour les faire servir tous les deux aux vues du parti, et au besoin pour dominer l'un par l'autre. Un peu plus tard nous verrons ce plan se développer et réussir.

Soit de gré, soit de force, les deux princes de Tver soumirent donc leur contestation au tribunal ecclésiastique, c'est-à-dire à l'arbitrage de leur évêque. Muni, comme on l'a vu, d'un plein-pouvoir du métropolitain, l'évêque constitué juge d'un pareil débat *donna tort à l'oncle.* Il fallait bien qu'il donnât tort à l'un des prétendans, et si ce plein-pouvoir n'était pas un leurre, l'évêque devait avoir, du moins aux yeux du métropolitain, le droit de juger selon sa conscience, et par conséquent de donner tort à l'oncle, s'il lui semblait que l'oncle eût tort. Quand ce prélat aurait écouté la politique locale, ou ses propres intérêts plutôt que sa conscience, il pouvait, il devait soutenir qu'il n'avait suivi que sa conscience; on ne pouvait lui prouver le contraire, et il restait couvert de son plein-pou-

voir, qu'il ne fallait pas lui donner, si l'un des prétendans avait évidemment plus de droit que l'autre. Néanmoins, deux des princes de Tver étant allés à Moscou déférer la sentence au métropolitain, il fallut que l'évêque vînt se justifier; et le neveu (Michel), à qui il avait donné gain de cause, ne tarda pas à s'apercevoir que le grand-prince, encore bien jeune pour avoir une opinion à lui, et le métropolitain, l'un des chefs ou des membres de la faction, favorisaient son oncle Basile. Ainsi, l'évêque de Tver, abusé par son plein-pouvoir, avait jugé contrairement aux vues de la faction moscovite, qui peut-être ne s'était avisée qu'après la sentence de préférer l'oncle au neveu: autrement elle aurait donné au prélat des instructions secrètes que sans doute il n'eût pas enfreintes. Mais peut-être aussi voulait-elle maintenir à Tver les prétentions des oncles contre les neveux, par la même raison qu'elle les proscrivait à Moscou. L'ordre de succession, suivant lequel l'oncle arrivait au trône avant son neveu, amenait des débats perpétuels, et favorisait singulièrement le morcellement des principautés; car chaque prince régnant, avant de mourir, détachait de la province prête à passer à ses frères, le plus qu'il pouvait de domaines pour apanager ses fils. Cet ordre de succession, multipliant et appauvrissant les apanagistes, convenait parfaitement aux vues de la faction, qui voulait les dompter ou les gagner les uns après les autres;

donc l'évêque de Tver avait péché en *donnant tort à l'oncle;* et le métropolitain, en admettant l'appel de cette sentence que lui déférait l'oncle, et le grand-prince et le métropolitain, c'est-à-dire la faction, en favorisant cet oncle, servaient les intérêts de la faction. A Moscou, au contraire, comme c'était au nom du prince que la faction voulait s'approprier le pouvoir absolu, il fallait proscrire l'ordre de succession qui affaiblissait la couronne, et adopter celui qui la rendait stable et forte; et c'est à quoi la faction va tendre de toutes ses forces.

Lorsque le jeune Michel se fut aperçu de la faveur que les oncles obtenaient à Moscou, il songea lui-même à chercher ailleurs une alliance capable de rétablir l'équilibre, et se jeta entre les bras des Lithuaniens. Un autre motif l'y déterminait encore. Il ne fallait pas beaucoup de pénétration pour voir que les Moscovites tendaient à subjuguer tous les princes russes; et le jeune Michel, en convoitant le trône de Tver, ne prétendait pas s'y asseoir en simple vassal du grand-prince, mais en prince indépendant et souverain. Peut-être l'évêque de Tver, qui devait connaître le caractère résolu de ce Michel, s'était-il décidé à user de ses pleins-pouvoirs pour lui donner le trône, espérant sans doute l'empêcher ainsi d'armer les étrangers contre la Russie. Mais par cela même que ce prince avait un caractère énergique et un esprit fécond en ressources, la faction devait l'écarter à tout prix d'un trône où

il saurait tôt ou tard se rendre redoutable. Dans ce cas, la politique du prélat était plus prudente, celle des Moscovites plus vigoureuse, et telle qu'il faut l'avoir pour réussir; car, en pareille conjoncture, c'est presque toujours la prudence qui ruine et la hardiesse qui sert. Et puisque l'on voulait en finir avec les princes de Tver, il valait mieux avoir Michel pour ennemi déclaré que de l'avoir pour ami nécessairement infidèle. La faction ne s'y trompa point; et Michel se rendit auprès d'Olgerd, prince de Lithuanie et son beau-frère.

Sa retraite parut d'abord un coup de fortune à tous ses ennemis; ses oncles, Basile et Jérémie, à la tête des troupes moscovites qu'on leur prêta complaisamment, saccagèrent son apanage particulier, persécutèrent ses boyards; mais, contre leur attente, il revint brusquement avec une armée lithuanienne, s'empara de Tver, y prit la femme de Basile, l'un de ses oncles et son compétiteur, et l'assiégea lui-même dans Kochin. L'évêque, qui lui avait d'abord donné gain de cause, intervint alors, et le réconcilia avec Basile, à condition que l'oncle se contenterait de Kochin et laisserait le trône de Tver au neveu. Ainsi Michel obtint, par les armes étrangères, l'avantage que lui avait décerné le tribunal ecclésiastique, en vertu du plein-pouvoir émané du métropolitain, mais que le métropolitain et le grand-prince, c'est-à-dire la faction, avaient prétendu lui ravir.

C'était un échec pour la faction : après s'être ainsi déclarée contre Michel, elle ne devait guère compter sur ses bonnes dispositions, ni sur sa soumission, puisqu'il savait si bien trouver les moyens de la braver. Aussi Michel prit-il incontinent le titre de *grand-prince de Tver*, ce qui signifiait prince indépendant, prince souverain de Tver. Mais aussi la faction songea sérieusement à le réduire. On pouvait essayer la guerre, mais Michel était brave; les Tvériens le soutiendraient avec chaleur pour recouvrer l'indépendance de leur province, les Lithuaniens par haine des Moscovites, et leur prince par politique. La guerre offrant trop de chances incertaines, et devant même, en cas de succès, affaiblir l'armée moscovite, on résolut d'employer la ruse et la perfidie.

Le grand-prince, toujours dirigé par la faction, avait, comme l'évêque de Tver, concouru à terminer entre l'oncle battu et le neveu vainqueur, une guerre qui ne pouvait qu'ajouter aux avantages déjà obtenus par le neveu. La paix convenue, le grand-prince l'avait *ratifiée*, dit Karamsin. Je suppose qu'il l'avait garantie comme médiateur, mais non ratifiée comme souverain. Michel, vainqueur et qui prenait déjà ou se disposait à prendre le titre de *grand-prince de Tver*, qui avait encore autour de lui les bandes lithuaniennes, n'aurait point souffert que son ennemi déclaré intervînt en maître dans un différend déjà décidé par la vic-

toire ; mais il a pu permettre, il a dû désirer que cet ennemi, en garantissant le traité de paix, reconnût ses droits, naguère contestés et trahis à Moscou. Il importait de préciser le sens de ce mot *ratifier*, certainement employé ici par erreur. Tver n'est pas encore ou n'est plus vassale de Moscou.

Toutefois, et de quelque manière qu'on veuille interpréter ce mot *ratifier*, le grand-prince avait reconnu les droits de Michel. C'était un acheminement à la réconciliation que l'on désirait pour attirer le prince de Tver dans un piége odieux. Puis, des boyards moscovites, parlant en leur propre nom de peur d'éventer la mine, persuadèrent à Jérémie (l'un des oncles de Michel), « de venir » porter au grand-prince Dmitri de nouvelles plain- » tes, et le supplier de régler d'une manière défini- » tive l'ordre de succession dans les apanages de » Tver. » C'était une manière détournée de ramener dans cette principauté la suzeraineté moscovite. Jérémie, que l'avénement de son neveu au trône principal de la province, privait de son tour de succession après Basile, n'avait guère moins perdu que Basile lui-même par la dernière guerre ; les négociations lui seraient peut-être plus favorables; il savait les Moscovites disposés en faveur des oncles; il ne devait point hésiter à leur déférer le jugement de cette grande affaire ; aussi n'hésita-t-il point ; et déjà, par le consentement de l'une des

parties, le grand-prince était autorisé à exercer, sur les princes de Tver, un acte de justice qui révélait ou fonderait au besoin sa suzeraineté sur la province. C'était un premier pas, mais ce n'était point le plus difficile. Comment persuaderait-on à Michel de remettre en litige un procès si important, et déjà décidé en sa faveur par la sentence de l'évêque agissant avec plein-pouvoir du métropolitain, par la victoire qui l'avait installé à Tver, par l'accession du grand-prince au traité de paix? Puisqu'on était si bien résolu à le tromper, il est permis de croire qu'en l'invitant à venir à Moscou pour régler cette affaire, on la lui présenta de la manière la moins propre à l'effaroucher. Il est certain « qu'on em» ploya tour à tour les caresses les plus engageantes, » les protestations les plus amicales pour l'attirer à » Moscou. Saint Alexis même lui donna l'assurance » qu'il n'avait rien à craindre pour sa sûreté per» sonnelle; que la décision du grand-prince réta» blirait pour toujours la tranquillité dans le pays » de Tver. » Michel s'était assez fait connaître pour penser qu'on n'espérait point rétablir la tranquillité à Tver, à moins de le laisser sur le trône. D'ailleurs Michel était aventureux; la parole du métropolitain le détermina. Il partit, et tomba dans le piége que la faction lui tendait, et où l'attirait saint Alexis. A peine arrivé à Moscou, on l'arrête, on l'éloigne de ses boyards qu'on sépare et qu'on renferme; et une commission, nommée exprès, est chargée de

lui prescrire des lois. Il n'est pas facile de prévoir ce que serait devenue cette affaire, si un événement imprévu n'avait tiré Michel des mains de la faction, qui s'était donnée tant de peine pour l'amener à Moscou. Yaroslaf-le-Grand avait, toute sa vie, tenu dans une dure captivité son frère Soudislaf, pour garder son apanage. Tout récemment, Vsévolod III ayant attiré, à une fête, les princes de Rezan, en avait fait assassiner plusieurs à sa table même. Plus anciennement, Igor II, quoique moine, captif et résigné, portant ombrage à Ysiaslaf II, avait péri dans une émeute dont cet Ysiaslaf paraît l'auteur. La faction moscovite, alors toute résolue à renverser tous les obstacles, aurait-elle été plus débonnaire envers un prince redoutable comme Michel, que Yaroslaf-le-Grand envers son frère, l'innocent Soudislaf; que Vsévolod III envers ses parens les princes de Rezan, qu'il fit calomnier afin d'avoir un prétexte pour les égorger et les dépouiller; qu'Ysiaslaf II envers Igor? aurait-elle emprisonné ou assassiné son ennemi tombé dans ses mains : c'est ce que je n'ose dire; mais Karamsin déclare que « le » métropolitain saint Alexis, entraîné involontaire- » ment *sans doute* dans une affaire contraire à sa » conscience, employa son crédit pour arrêter les » violences auxquelles le conseil aurait encore pu » se porter. » Quelles étaient ces violences? Après ce qu'on avait fait à Michel, il ne restait plus qu'à l'assassiner.

Ce fut l'arrivée inopinée du mourza Karatcha, envoyé du khan, qui sauva Michel. Soit que la politique tatare voulût conserver un prince capable de tenir tête à celui de Moscou, soit que le mourza y fût engagé par des présens ou tout autre motif; il se déclara pour Michel, et le fit mettre en liberté. Ce fut alors que les remontrances de saint Alexis arrêtèrent les *violences auxquelles* LE CONSEIL *aurait pu se porter*. Michel partit précipitamment. Il n'eut pas la simplicité de se croire lié par les sermens qu'on lui avait arrachés : la renonciation absolue à tous ses droits, que la violence lui avait imposée, lui parut un outrage de plus; et il accusa de perfidie le grand-prince, et le métropolitain saint Alexis, qui avait concouru à le tromper, et dont rien ne prouve ici la loyauté.

Je ne vois pas bien clairement le but du voyage de Karatcha à Moscou, mais j'observe qu'il y avait un énorme pouvoir, puisqu'il put sauver et délivrer Michel. La faction n'était pas encore en mesure de heurter les Tatars, et, sans doute, elle aima mieux gagner du temps en laissant échapper sa proie que de se mettre en insurrection avant d'être en mesure.

Mais elle n'avait pas renoncé à ses vues sur le pays de Tver; et Michel avait appris à quels hommes il avait affaire. Il fut moins audacieux; ses ennemis furent plus opiniâtres : il crut devoir, par prudence, céder Gorodetz à son oncle Jérémie; et

Jérémie y amena un magistrat moscovite, comme pour attester qu'il se reconnaissait vassal du grand-prince. Un autre oncle de Michel, Basile de Kochin, étant venu à mourir, laissa un fils appelé aussi Michel; la faction prétendit que cet enfant courait des périls, et, sous prétexte de le protéger, envoya une armée à Tver. A cette nouvelle, Michel Alexandrovitch retourne vers Olgerd. Quoiqu'Olgerd guerroyât depuis vingt ans contre l'Ordre teutonique, contre les Polonais et les Russes; quoiqu'alors il fût occupé à subjuguer les hordes tatares des environs du Dniéper, il détacha contre les ennemis de son beau-frère fugitif quelques troupes qui prirent Rjef et la perdirent presque aussitôt. Cet échec irrita l'ardeur du vieil Olgerd; et, suivant le conseil de Michel, il conduisit droit à Moscou une armée formidable. Chemin faisant, il écrasa le peu de forces que le grand-prince, pris au dépourvu, eût pu envoyer à sa rencontre; il passa trois jours devant Moscou, dont les murs de briques l'étonnèrent, et il s'en retourna, brûlant tout sur son passage, et poussant devant lui un monde de captifs, avec les chevaux et le bétail des pays qu'il traversait. Personne ne fut plus discret qu'Olgerd; son armée, ses généraux même n'avaient appris le but de l'expédition qu'en franchissant la frontière; et le grand-prince, n'ayant pas le temps de rassembler assez de milices pour tenir la campagne, avait dû se renfermer dans le Kremlin.

Après cette invasion, que les annalistes comparent à celles des Mogols, le grand-prince, ou la faction, avait restitué à Michel la province de Gorodetz, précédemment démembrée de l'État de Tver. Mais aussitôt qu'on se crut en mesure, on recommença les hostilités contre lui, et il retourna en Lithuanie. Dans cette nouvelle guerre, les Moscovites traitèrent les Tvériens comme les Lithuaniens les avaient traités eux-mêmes; ils s'emparèrent aussi de quelques places. Alors Michel, comprenant qu'il n'y avait plus de paix possible entre lui et le grand-prince, résolut de le détrôner. Pour cela il se tourna vers les Tatars. Mamaï avait réuni sa horde du Volga à celle de Saraï; il avait assis sur le trône de cette capitale Mamant-Sultan, à la place d'Azis, et régnait lui-même sous le nom de cet automate. Mamaï était l'allié d'Olgerd, beau-frère et protecteur de Michel; il importait également à l'ambition et à la sécurité d'Olgerd et de Mamaï de renverser Dmitri et sa faction, dont les forces et les progrès devaient donner, à l'un et à l'autre, de justes sujets d'ombrage; dont les dépouilles, même partagées, pouvaient agrandir et enrichir Michel, Olgerd et Mamaï. Celui-ci accueillit donc favorablement Michel, lui donna un diplôme de chef des princes russes, chargea un ambassadeur de le conduire au trône de Vladimir, et lui offrit une armée qu'il refusa.

Les Moscovites sentirent alors qu'il était temps

d'essayer leurs forces. Au lieu de se soumettre comme autrefois, d'attendre en esclaves les décrets du khan, ils envoyèrent sur toutes les routes des détachemens de cavalerie pour enlever le protégé des Tatars, qui parvint, non sans peine, à gagner Vilna. Olgerd se reposait alors; sa femme, sœur de Michel, le décida sans peine à marcher une seconde fois sur Moscou. Son honneur l'y conviait aussi; car les Moscovites attaquaient sa ville de Briansk, et le prince de Smolensk, allié de Michel. Les Lithuaniens brûlèrent deux faubourgs de Moscou; mais les murs en pierres du Kremlin les arrêtèrent encore. Dans cette forteresse était le grand-prince et sa cour, attendant le prince de Pronsk avec les milices de Rezan, tandis que Vladimir Andréïévitch, à la tête d'une autre armée, manœuvrait pour couper la retraite à l'ennemi. D'un autre côté, un hiver précoce et terrible désolait les troupes lithuaniennes, et l'Ordre teutonique s'apprêtait à entrer en Lithuanie : toutes ces circonstances engagèrent Olgerd à proposer la paix, qui fut aussitôt conclue. Toutefois, le vieux guerrier opéra sa retraite avec méthode et précaution; « car, infidèle à sa foi, il ne croyait pas à la loyauté d'autrui, dit Karamsin. » Or, je le demande, les ennemis avaient-ils plus de loyauté?

Dans les conjonctures présentes, l'unique pensée d'Olgerd avait dû être de traiter au plus vite et de revenir chez lui avec toutes ses forces; il était

trop avisé pour risquer de retarder les négociations en les embarrassant par aucune stipulation relative à son beau-frère, et pour diviser ses forces en lui donnant des secours quand il était menacé lui-même par un ennemi redoutable. Michel retourna donc vers Mamaï; celui-ci lui donna un second diplôme de grand-prince et lui offrit une armée qui l'aurait conduit à Vladimir. Michel ne voulut y être conduit que par un ambassadeur. Plus tard j'expliquerai cette conduite; Michel avait dernièrement éprouvé qu'un ambassadeur tatar n'était plus une sauvegarde suffisante contre l'audace moscovite; il avait bien amené deux fois en Russie les Lithuaniens, que les annales disent aussi dévastateurs que les Tatars, pourquoi n'y voulait-il pas amener une fois les Tatars, quand ces Tatars promettaient de le porter jusqu'au trône? Quel que fût son motif, il se mit en route avec l'ambassadeur Sarikoja. Cette fois, les Moscovites ne paraissent pas avoir songé à le faire enlever sur les routes; mais les boyards et le peuple furent appelés à prêter à Dmitri un nouveau serment de fidélité: et le peuple et les boyards le prêtèrent. C'était un heureux moyen de tâter le peuple, d'éprouver ses dispositions envers le grand-prince, d'un côté, et de l'autre envers les Tatars. Avec le concours de la population, on pouvait essayer de résister aux Tatars; sans le peuple, on ne le pouvait pas. Il n'y a pas long-temps encore, Novgorod

Mamaï nomme Michel, qui refuse une armée tatare.

Les Moscovites le repoussent habilement.

elle-même déclarait qu'on ne pouvait reconnaître grand-prince que celui que les Tatars désignaient, et voilà qu'aujourd'hui les boyards et le peuple de la grande-principauté osent prêter un nouveau serment de fidélité à Dmitri, quand un ambassadeur tatar, et tout justement parce qu'un ambassadeur tatar conduit au trône Michel, nommé par le khan pour remplacer ce Dmitri. On peut juger par là des progrès de la faction moscovite, et du discrédit où était tombée la puissance des khans. La simple demande d'un pareil serment, en pareille occurrence, était déjà un commencement d'insurrection; mais, dans cette mesure, la faction montrait encore plus de prudence que d'audace; car si l'on obtenait le serment demandé, on reconnaissait, on montrait sa force; on n'avait plus qu'à oser, on pouvait presque tout; si on ne l'obtenait pas, ou si le peuple le prêtait par une timide obéissance, et de manière à faire douter de sa résolution, on avait encore l'avantage de savoir à quoi s'en tenir; on ne s'engagerait pas plus avant, on attendrait de meilleures circonstances. A la vérité, on aurait courroucé le khan, mais déjà on avait apaisé des khans non moins outragés, on en avait bravé d'autres impunément, et si Mamaï était plus puissant que ceux-ci, plus implacable que ceux-là, son courroux, comme celui d'Usbeck, tomberait et s'épuiserait sur le prince et le peuple; car le serment était demandé au nom

du prince, et, en apparence, à son profit. C'était donc au péril du prince que la faction avait tenté l'utile et dangereux essai d'un commencement d'insurrection contre les Tatars. Cet essai réussit complétement, et la faction connut ses forces. Toutefois, comme elle devait profiter du temps, elle jugea convenable de ne faire alors que ce qu'il fallait pour ne point être dépossédée du trône; et tout en résistant aux ordres du khan elle affecta de lui rester soumise. Le khan ne serait point dupe d'une semblable ruse, mais on gagnerait du temps; peut-être quelque considération politique le porterait lui-même à dissimuler sa colère comme les Moscovites dissimulaient leur révolte; et le temps amènerait de meilleures occasions, que l'on épierait, et que l'on n'aurait garde de laisser échapper.

Je ne sais si Dmitri, qui avait alors vingt ans, ignorait encore les vues de la faction, ou s'y soumettait; mais à tout prendre, elle préparait la destruction de la domination étrangère; elle habituait les peuples et les princes à le regarder comme leur monarque absolu; elle s'appliquait avec persévérance et bonheur à soumettre à son sceptre les apanagistes les plus intraitables et les plus puissans : il put se flatter de l'abattre elle-même quand elle aurait brisé le joug étranger et étendu le sien sur toute la nation. Il put feindre de la croire aussi dévouée qu'elle feignait de l'être : et ces deux puissances, également ennemies, mais

ayant un égal besoin l'une de l'autre, ont pu s'aider mutuellement et grandir ensemble. Quoi qu'il en soit, il fut résolu que Dmitri se mettrait à la tête d'une armée, pour agir suivant l'occurrence, mais avec une extrême circonspection.

C'était à Vladimir que l'ambassadeur devait procéder à l'intronisation de Michel; c'était à Vladimir que semblait devoir se rendre Dmitri avec son armée, pour en fermer les portes à son rival. La faction se montra plus habile. Jugeant qu'en pareille conjoncture les meneurs ne peuvent jamais trop compromettre le peuple avec l'ennemi, elle voulut que les Vladimiriens parussent libres dans leur conduite, et repoussassent eux-mêmes le prince nommé par le khan. Ce ne fut donc pas à Vladimir, mais à Péréaslavle-Zalessky que se rendirent Dmitri et son armée, laissant ainsi tout ouverts les chemins de la résidence de Mamaï à Vladimir. Michel et Sarikhoja (l'ambassadeur tatar) se présentèrent devant cette ville, qui leur ferma ses portes, et résista à toutes les séductions de Michel. « Nous avons un souverain légitime, di»saient les Vladimiriens, nous n'en connaissons »pas d'autres. »

Désobéissance au khan.

L'ambassadeur ayant sommé Dmitri de venir à Vladimir recevoir les ordres du khan, « Je n'irai »point, répondit Dmitri; et j'en défends l'entrée à »Michel. Quant à vous, ambassadeur, je vous *per-*



» *mets* de vous retirer librement. » Il fallait répondre ainsi ou obéir.

Mamaï était assez puissant pour venger cette insulte ; l'ambassadeur, ainsi éconduit, devait sur-le-champ retourner vers son maître. Mais cet ambassadeur aurait perdu les riches présens qu'en pareilles occasions avaient reçu tous ses prédécesseurs, et sur lesquels il avait dû compter lui-même. Il avisa donc au moyen de ne pas les perdre, et le parti qu'il prit détermina les Moscovites à tenter d'éloigner encore une rupture ouverte avec Mamaï. Sarikhoja remit à Michel l'inutile diplôme de grand-prince, lui souhaita bonne chance, et se rendit lui-même à Moscou, où les princes et les boyards, et surtout le grand-prince, lui prodiguèrent les honneurs et les présens. A l'instant où va s'ouvrir une lutte périlleuse, lors même qu'on l'a provoquée, on éprouve une vive inquiétude, et, sans y renoncer, on aimerait à l'éloigner, ne fût-ce que pour se mieux préparer à la soutenir : c'est ce qui arrivait à la faction. Après avoir délibéré sur les chances bonnes et mauvaises, sur l'opportunité de l'occasion, le conseil jugea convenable de temporiser encore. Mais pour cela, il fallait apaiser Mamaï ; et pour l'apaiser, il fallait que le grand-prince allât lui porter sa tête, que peut-être ce barbare aurait la fantaisie de prendre. Au fond, la faction s'en moquait ; mais elle feignait sans doute d'y tenir beaucoup ; et l'épreuve répugnait à Dmi-

Dmitri va à la horde,

tri, qui devait en courir les risques. Cependant les princes de Moscou savaient mieux que personne cajoler les khans; ils savaient également ce que pouvait à la horde l'hypocrisie aidée de la corruption; et Sarikhoja, promettant sa protection auprès du khan, répondait de tout. Dmitri se décida ou se laissa décider. Il partit avec une suite assez nombreuse; le métropolitain Alexis l'accompagna jusqu'au bord de l'Oka, lui donna sa bénédiction, et revint assister au *conseil*, qui continua de gouverner en l'absence du prince comme en sa présence.

Dmitri eut un succès complet à la horde; le khan le confirma dans sa dignité, lui accorda une diminution sur le tribut de Moscou, lui livra Jean, fils de Michel, retenu pour une dette de dix mille roubles empruntés au khan par son père, et que Dmitri paya comptant; enfin tous les seigneurs, qu'il avait sans doute largement gratifiés, le comblèrent de caresses : le khan manda même à Michel qu'il eût à chercher d'autres protecteurs, puisqu'il avait refusé l'armée tatare offerte pour le conduire au trône. Dmitri revint donc triomphant à Moscou; tout avait réussi à la faction au-delà de ses désirs. y réussit

Jean pouvait être dans ses mains un précieux otage: Michel offrit de le racheter en payant les 10,000 roubles, et elle y consentit, soit de peur de le pousser à bout, soit pour essayer ce que pourrait

sur un tel homme un procédé juste, mais qui paraissait généreux, soit pour se donner aux yeux du monde un air d'équité. Michel, ayant recouvré son fils, recommença les hostilités, et les Moscovites ravagèrent le pays de Tver.

Tranquille du côté des Tatars, qui avaient si bien fêté Dmitri, et des Lithuaniens, avec qui le *conseil* avait définitivement conclu la paix en l'absence du grand-prince, la faction concentra toute son attention sur les apanagistes encore indépendans, et qu'elle voulait réduire. Ce ne fut point d'abord Michel qu'elle entreprit, parce qu'on ne pouvait espérer de le soumettre qu'en l'écrasant, et qu'alors son beau-frère, Olgerd, sollicité par sa sœur, ne manquerait pas de venir encore à son secours. Olgerd, occupé ailleurs, laisserait sans doute la Russie tranquille s'il n'y était rappelé par la nécessité de sauver la vie ou le trône de Michel. Que si on guerroyait encore contre ce Michel, c'était par représailles et moins pour le renverser que pour le contenir lui-même, toutes les dernières agressions venaient de lui, non des Moscovites, qui, selon toute apparence, lui avaient rendu son fils pour ôter à sa sœur un motif à l'aide duquel elle aurait déterminé Olgerd à rompre avec le grand-prince; ce fut Oleg de Rezan que la faction attaqua d'abord. Oleg avait parfois obtenu la protection et l'appui des Tatars; mais, souvent aussi il s'était brouillé avec eux Il ne pouvait pas compter

On attaque Oleg de Rezan.

sur eux comme Michel sur les Lithuaniens. D'ailleurs, on était décidé à rompre tôt ou tard avec le khan. Si Oleg était leur allié, en l'accablant on leur ôtait une partie de leur force, sinon ils le verraient tranquillement tomber. Cet Oleg avait commencé sa résistance aux projets de la faction dès le règne de Jean II le débonnaire; c'était une raison de plus pour le châtier et le soumettre. A la vérité, lorsque Dmitri et sa cour, assiégés dans le Kremlin par l'armée lithuanienne, appelèrent Oleg à leur secours, il s'était empressé d'accourir avec son armée ; mais la reconnaissance n'est point une vertu permise en politique, et puisque les grands projets de la faction ne pouvaient s'accomplir que par sa chute ou sa soumission, il fallait qu'il se soumît ou qu'il tombât.

On lui fit donc une mauvaise querelle sur un prétexte frivole, et un voïévode mena contre lui une puissante armée. Oleg se présenta avec une armée aussi forte, mais il fut mis en pleine déroute, et « la *souveraineté* de Rezan fut donnée à » Vladimir Dmitriévitch, prince de Pronsk, qui » consentit à se reconnaître dépendant du grand- » prince de Moscou. » Voilà une étrange *souveraineté* qui se donne à charge de vasselage ! Au reste, Oleg, chéri du peuple, reprit presque aussitôt toute la principauté de Rezan, et d'autres embarras contraignirent la faction à traiter avec lui sans qu'il fît aucune concession.

Nouvelle invasion des Lithuaniens.

Michel était parvenu à provoquer une nouvelle invasion des Lithuaniens, qui, cette fois, sous la conduite de Kestouti, digne frère d'Olgerd, coururent le pays, brûlèrent des faubourgs et aidèrent le prince de Tver d'abord à rançonner la ville de Dmitrof et à forcer un prince allié des Moscovites à se déclarer pour lui. Après le départ de Kestouti, Michel, maître de Torjek (dépendance de Novgorod), y installa ses lieutenans. En 1370, lorsque Michel et Dmitri se disputaient la grande principauté, Novgorod s'était déclarée pour Michel; elle se déclara pour Dmitri quand il revint de la horde; et c'était pour punir cette défection que Michel avait pris Torjek; les Novgorodiens la reprirent; Michel les battit et la brûla. Puis, Olgerd lui-même ramena contre Moscou son armée réunie à celle de Tver. Les Moscovites lui vinrent barrer le passage, et cette guerre se termina par un combat d'avant-garde, où les Moscovites eurent l'avantage, et une trève (du 1er avril au 26 octobre), qui renvoya les Lithuaniens dans leur pays.

Traité captieux avec Michel.

Le traité confirme l'indépendance de Michel à Tver; mais il le dépouille de plusieurs conquêtes, et il établit des cas où Olgerd s'engage à ne pas soutenir son beau-frère. On y voit de plus que la faction cherchait en même temps à le faire condamner par le khan, et que le grand-prince était tout prêt à se constituer, comme Kalita, l'exécuteur des sentences qu'il obtenait des Tatars, et c'était

là précisément l'un des cas où Olgerd devait abandonner Michel. J'insiste beaucoup sur toutes ces finesses et ces menées de la faction, parce qu'il s'agit actuellement de constater son existence, ses vues et ses procédés; ensuite, les faits parleront d'eux-mêmes, il suffira de les exposer.

Se confiant toujours dans les bonnes dispositions des Tatars, la faction espérait bien perdre Michel; le faire condamner à la horde semblait chose facile; le traité défendait à Olgerd de le soutenir; et les Moscovites étaient plus forts que lui. Mais Olgerd l'aurait-il abandonné plutôt que de se parjurer? Mais les Tatars étaient-ils toujours aussi bien disposés pour Dmitri?

Demandes de Mamaï,

On continuait à leur payer exactement le tribut tel que l'avait réduit Mamaï; et voilà qu'au moment où on s'y attendait le moins, et contrairement à ses promesses, des ambassadeurs de ce Mamaï, suivis d'une nombreuse escorte, tombent à Nijni, insultent le prince (Dmitri Constantinovitch) et pillent les habitans. Le peuple, ou de son propre mouvement, ou sur l'ordre ou l'aveu du prince, ou par suite d'une sorte de convention entre Russes de ne plus souffrir impunément de pareilles avanies, s'arma et massacra mille Tatars. Le chef de cette bande, Mourza Saraïka, fut enfermé avec sa garde dans une forteresse, pendant une année entière, après quoi on lui signifia que ses gens allaient être répartis en différentes maisons. Le Tatar croit qu'on

Tatars massacrés à Nijni-Novgorod.



en veut à sa vie, il échappe à ses gardes, il se jette avec quelques braves dans l'archevêché, y met le feu, se défend au milieu des flammes et finit par être massacré.

Ainsi commença, par des faits, la rupture définitive entre les Russes et les Tatars; mais on peut en reculer l'origine à l'époque où le grand-prince de Moscou, bravant la déchéance qu'impliquait le choix d'un autre grand-prince par le khan, osa demander un nouveau serment de fidélité aux boyards et au peuple qui vinrent le prêter. Dès lors, le projet d'insurrection était conçu, la détermination était prise, le peuple était préparé.

Courroux de Mamaï.

Il n'y avait guère apparence de pouvoir justifier le massacre de Nijni aux yeux de Mamaï, qui d'ailleurs, par le seul envoi de cette étrange ambassade, paraissait résolu, même avant ce massacre, à se jeter sur la Russie. Vraisemblablement on n'essaya point de le désarmer. Il envoya d'abord un détachement considérable ravager le pays de Nijni-Novgorod, puis il amena lui-même jusqu'à Moscou une grande armée; et si la faction moscovite avait déployé moins de résolution et d'énergie, elle aurait eu à la fois sur les bras Mamaï avec ses Tatars, Michel avec les Tvériens, Olgerd et Kestouti avec les Lithuaniens. La combinaison de cette triple attaque avait été conseillée par deux émigrés de Moscou : un marchand appelé Nékomat, et le fils du dernier tissiatchsky.

Triple coalition contre les Moscovites.

Abolition de la charge de tissiatchsky à Moscou.

On a vu que, sous le règne de l'imbécile Jean II, la faction avait assassiné le tissiatchsky sur la place publique, à l'heure des matines. Malgré le courroux très-légitime du peuple, les nobles assassins, quoique bien connus, désignés et menacés par la voix publique, en avaient été quittes pour une assez courte absence. Mais ce n'était pas seulement à la personne du tissiatchsky, c'est à l'institution elle-même que la faction portait une mortelle haine. Tant que le peuple aurait pour garantie une semblable magistrature, il serait quelque chose dans l'État; tant que le peuple serait quelque chose, la noblesse ne serait pas tout : et la noblesse voulait être tout. Il fallait donc ou que le peuple exterminât la noblesse, ou que la noblesse détruisît la charge de tissiatchsky. La faction prit son temps, et au nom, et sans doute avec l'aide de Dmitri, elle abolit cette magistrature populaire; «charge éminente, »dit Karamsin, trop contraire aux progrès de l'au»tocratie, et désagréable aux boyards, obligés de »céder le pas aux dignitaires du peuple. » Ces lignes sont certainement un résumé fidèle de l'acte d'accusation dressé contre cette institution, que le peuple aurait dû défendre de toutes ses voix et de tous ses bras, s'il n'eût pas déjà mérité d'être esclave. Le dernier titulaire s'appelait Vassili Véliaminof; comment et sur quel prétexte fut-il destitué, et la charge anéantie? On ne nous le dit point, et certes cela méritait d'être dit. Mais quand il ne s'agit que d'une

Le dernier tissiatchsky meurt moine.

perte éprouvée par le peuple, l'histoire affecte un laconisme dédaigneux. On veut bien nous apprendre pourtant que Véliaminof mourut moine. Se cloîtra-t-il lui-même volontairement, ou ceux qui le destituèrent, en abolissant sa charge, le confinèrent-ils dans un cloître comme un prince détrôné ? on ne le dit pas non plus ! Ce serait donner trop d'attention au sort d'un élu du peuple. Mais on nous apprend que Véliaminof le fils, mécontent du grand-prince, se retira, avec le marchand Nékomat, vers Michel de Tver. Peut-être ce Véliaminof n'était-il plus en sûreté à Moscou : sa retraite ne saurait être condamnable; ce qui l'est, c'est qu'il conseilla à ce Michel de profiter du courroux de Mamaï contre les Moscovites pour obtenir le trône, c'est qu'il accepta de ce prince la mission anti-patriotique de solliciter la protection de Mamaï pour Michel, qui lui-même alla décider les Lithuaniens à une nouvelle invasion en Moscovie, tandis que lui et les Tatars l'attaqueraient par deux autres côtés. Que Michel ait armé les étrangers contre sa patrie, cela se conçoit : il était prince, et c'est un péché habituel des princes; mais que le fils d'un premier magistrat élu du peuple soit descendu à une pareille infamie cela ne peut ni se concevoir ni se pardonner.

Son fils Jean Véliaminof.

Précipitation de Michel, qui est

Michel réussit également à la horde et en Lithuanie ; Mamaï et Olgerd lui promettaient même des troupes qu'il n'eut pas la patience d'attendre

pour commencer les hostilités; et les Moscovites, toujours prompts à prendre le meilleur parti, résolurent de l'écraser avant l'arrivée de ses alliés. Tous les princes, vassaux ou amis de Dmitri, se rassemblèrent sous ses drapeaux; Tver, bloquée, soutint héroïquement de violens et nombreux assauts. D'un côté, les Novgorodiens, irrités des entreprises de Michel sur Torjek, vinrent augmenter l'armée assiégeante; d'un autre côté, les Lithuaniens arrivèrent au secours des assiégés, mais ils se retirèrent en apprenant le nombre des Moscovites. Force fut à Michel de capituler; de reconnaître, pour lui et ses successeurs, le grand-prince de Moscou comme *un frère aîné*, de renoncer à la grande principauté de Vladimir, de ne la point même recevoir du khan; de renoncer à ses prétentions sur plusieurs pays; de rendre ses conquêtes, ses prisonniers, et certaines natures de butin, telles que les cloches enlevées à Torjek; de suivre Dmitri ou son cousin Vladimir Andréïévitch dans toutes leurs guerres; de rompre avec Olgerd, et de régler sa conduite envers les Tatars sur celle du grand-prince. En un mot, Michel se soumettait à un véritable vasselage, quoiqu'on lui permît de prendre ou de garder le titre de grand-prince de Tver, comme ceux de Smolensk et de Rezan portaient celui de grand-prince de leur pays respectif. D'autres articles révèlent ici la même exigeance et la même adresse qui avaient présidé à la rédaction du traité

écrasé.

Sa capitulation.

avec Vladimir Andréïévitch, surtout en ce qui concerne les procès intentés aux boyards d'une des parties contractantes par l'autre partie, et la faculté laissée aux boyards de passer du service de Moscou à celui de Tver et réciproquement. De son côté, Novgorod fit, avec Michel, un traité particulier qui ne pouvait manquer d'être avantageux à la république, puisqu'elle était dans les rangs des vainqueurs, et que Michel était vaincu.

Les Moscovites prennent aux Tatars la Bulgarie d'Orient.

Ainsi, les Moscovites avaient obtenu un éclatant, un très-profitable succès; la province de Tver semblait ruinée pour long-temps; les Lithuaniens n'avaient point osé venir jusqu'à eux, et les Mogols ne se montraient pas encore. En les attendant, on résolut de leur enlever la Bulgarie d'Orient; une armée marcha donc contre Kazan, fondée ou par Saïn ou Sartak, l'un des fils de Bati, ou par Bati lui-même, que le Tatar Aboulgazy nomme ordinairement Sahin. Deux princes tatars régnaient dans le pays; leurs bandes, mal montées, mal armées, mal disciplinées, furent écrasées par les Russes; ils se soumirent, payèrent deux mille roubles pour les princes Dmitri de Moscou et Dmitri de Souzdal, dont les fils et les milices concouraient à l'expédition, et trois mille pour l'armée; de plus, ils se reconnurent vassaux du grand-prince et reçurent dans leur ville un magistrat ou douanier moscovite.

C'était pour la Russie une étrange, une bien encourageante nouveauté, que la conquête d'une pro-

vince tatare par un grand-prince. Aussi, lorsqu'on apprit que le tzarévitch Arapcha marchait, avec les bandes de Mamaï, sur Nijni, le grand-prince, à la tête d'une nombreuse armée, alla couvrir sa frontière, et attendit long-temps l'ennemi, qui ne se montra point. Enfin, Dmitri retournant à Moscou, chargea ses voïévodes de pousser plus loin. Ils se laissèrent surprendre et tailler en pièces. Les Tatars, vainqueurs, vinrent brûler Nijni et Rezan, et saccager tout le pays, puis ils disparurent. Les Mordviens, sujets des Tatars, les avaient guidés et étaient venus après eux achever la ruine des provinces envahies. L'année suivante, les Russes portèrent le feu et la flamme chez les Mordviens, dont les chefs, condamnés à mort à Nijni, furent traînés sur la glace par le peuple, qui les donna vivants à dévorer aux chiens.

Quelque temps après la paix de Tver, Jean Véliaminof et Nékomat, dont les biens avaient été confisqués au profit du grand-prince, suivant les termes du traité, ayant eu l'imprudence de revenir dans le territoire moscovite, avaient été arrêtés, condamnés à mort et exécutés. Et ce fut, selon Karamsin, la *première peine capitale à Moscou*. Mais George Ier n'avait-il pas aussi condamné à mort et fait exécuter, dans ce pays, peut-être dans l'emplacement même de Moscou, ce Koutchko, seigneur et propriétaire de ces beaux domaines, que le prince, juge ou assassin, n'oublia pas de s'approprier. Mais

Peine de mort.

le droit de punition arbitraire n'existait-il pas dès que le prince voulait s'en ressaisir; et croira-t-on qu'aucun prince de Moscou n'en ait usé jusqu'à l'époque où nous sommes? Nous connaissons le vrai motif de la condamnation de Koutchko : ses biens faisaient envie à George Ier, qui trouvait plus économique de le tuer pour les confisquer, que de les lui acheter; nous en connaissons aussi le prétexte : il avait mal reçu le prince, et dans ce temps, et dans ce pays, il fallait apparemment, sous peine de mort, recevoir bien les princes. Nous connaissons le crime de Jean Véliaminof et de Nékomat; ils avaient, comme tant de princes russes, appelé sur leur patrie le fléau des armes étrangères; et, n'étant pas princes, ils méritaient la mort. Mais à quel droit, pour quel motif et sous quel prétexte les princes russes purent-ils condamner les chefs mordviens, qui étaient sujets des Tatars, et qui, après tout, n'avaient fait au pays de Nijni que ce que les Moscovites avaient fait au pays de Tver, chez des compatriotes? C'était peut-être en vertu du droit de la guerre, qui constituait esclaves les prisonniers, et du code qui ne défendait point aux maîtres de tuer leurs esclaves; aussi avons-nous vu plusieurs fois des prisonniers égorgés ou pendus. Mais peut-on donner à de pareils actes le nom de *condamnation*, qui suppose des lois, un tribunal et une procédure!

Nous voyons ici le mode d'exécution. Les *con-*

damnés, puisqu'on veut employer ce terme, sont livrés au peuple, qui les fait déchirer par des chiens. Mais comment furent exécutés, tout à l'heure, à Moscou, Jean Véliaminof et Nékomat? comment fut exécuté Koutchko sous le règne de George Ier? comment étaient exécutés tous les condamnés? Il paraît qu'alors, comme dans les temps antérieurs, il n'y avait ni bourreaux en titre, ni mode déterminé pour l'application de la peine de mort. Un boyard avait fait pendre, par ses gardes sans doute, les prétendus sorciers de Souzdal, au temps d'Ysiaslaf Ier. Saint Vladimir avait fait tuer son frère par deux gardes Varègues, et à coups d'épée : selon toute apparence, le juge désignait l'exécuteur et le genre de mort; et quand il ne le désignait pas, les exécuteurs agissaient à leur guise. Ici, par exemple, le peuple de Nijni est chargé de faire périr les chefs mordviens; et comme ce peuple est exaspéré contre eux, pour les maux que ces chefs ou leurs compatriotes lui ont fait, il veut savourer sa vengeance, et la rendre terrible, et il choisit ce qu'il imagine de pire en supplice.

Cependant ces chefs pouvaient se racheter; pourquoi consent-on à perdre leur rançon en les immolant? ne serait-ce pas encore pour compromettre davantage envers les Tatars le peuple à qui on les livre? Ne voulait-on pas aussi montrer par cet exemple que la protection des Tatars ne suffi-

sait plus aux nations voisines pour les sauver de la vengeance des Russes ; et n'avait-on pas envie de prouver aux Tatars qu'on était décidé à briser leur joug, et qu'on ne les craignait plus ?

Mamaï était outré de colère ; depuis long-temps il aurait envahi la Russie avec toutes ses forces si les ravages d'une épidémie dévorante ne l'avaient retenu à la horde. En attendant qu'il pût frapper un grand coup, il envoya désoler encore les provinces russes. Le grand-prince marcha contre les Tatars, les rencontra dans le pays de Rezan, et remporta une victoire complète au bord de la Voja. « *Leur temps est passé*, s'écria-t-il, *et Dieu » est avec nous !* » Cette parole, tirée de la Bible, devint plus tard une prophétie.

Première victoire remportée sur les Tatars.

D'autres princes avaient précédemment obtenu quelques succès sur des corps tatars isolés ou agissant comme auxiliaires dans les guerres civiles ; mais c'était la première victoire, méritant ce titre, que les Russes aient encore remportée sur ces terribles ennemis depuis leur apparition. On peut juger de l'effet qu'elle produisit en Russie et à la horde. Mamaï devint furieux, et jura de se venger d'une manière éclatante ; les Moscovites se réhabilitèrent dans leur propre opinion, et se promirent de ne plus déchoir. La faction sentit toute sa puissance, et résolut de pousser plus vivement l'exécution de ses grands projets : et dès lors il fut certain que le joug étranger serait bientôt brisé ;

que les apanagistes encore indépendans, ou prétendant le redevenir, seraient subjugués ; que les libertés publiques allaient être écrasées ; et que l'autocratie, fondée sur leurs débris, s'établirait et serait exploitée par l'aristocratie. La route était ouverte et aplanie ; la faction avait surmonté les plus grands obstacles, elle allait continuer sa marche, elle devait grandir à chaque pas ; chaque succès doublerait ses forces ; nul revers alors probable ne pourrait la renverser ni même la faire reculer, mais tout au plus l'arrêter un instant. Le destin avait ouvert le livre de ses décrets, et qui voulait y jeter les yeux pouvait y lire bien des pages de l'avenir de la Russie.

La victoire était assurée à la faction ; mais la lutte ne faisait encore que commencer, il fallait redoubler d'application et de vigueur, et les Moscovites ne manquèrent pas à leur fortune.

Mamaï devait se hâter de réparer la brèche faite, par des tributaires révoltés, à l'honneur de ses armes. Il accourt donc lui-même, et saccage de nouveau la principauté de Rezan. Son apparition fut si terrible et si soudaine que l'habile et brave Oleg n'eut que le temps de sauver sa personne. Cependant, soit que d'autres soins le rappelassent chez lui, soit que sa politique ou sa colère ne lui eût pas laissé le loisir de préparer une invasion plus complète, Mamaï se retira quand il eut

brûlé, massacré ou enchaîné tout ce qu'il rencontra dans le pays de Rezan.

A peine vainqueurs des Tatars, les Moscovites s'étaient tournés contre les Lithuaniens pour leur reprendre leurs conquêtes sur la Russie. L'occasion était belle : les Russes se présentaient dans cette lutte avec toute l'énergie que donne une victoire récente et inespérée ; et la mort d'Olgerd, et la jalouse ambition de Jagellon, son fils et successeur, causaient de grands troubles en Lithuanie, et divisaient tous les princes. L'un d'eux même, André, fils d'Olgerd et neveu de Dmitri, passa au service de ce dernier, qui lui donna en apanage Péréaslavle-Zalessky. Les Russes reprirent aux Lithuaniens Starodoub et Troubtchevsky, et peut-être ils auraient ressaisi une grande partie ou la totalité de leurs anciennes provinces, s'ils n'avaient appris alors que Mamaï s'apprêtait à fondre sur eux avec toutes ses forces. Il fallut songer à lui opposer toutes celles de la Russie. Et ici nous devons faire un retour sur le passé.

Le clergé lié à la faction.

A la marche générale des choses, à l'esprit qui les dirige, on a pu reconnaître l'influence du clergé, que prouvent d'ailleurs quelques faits bien concluens, tels que la translation à Moscou de la résidence du métropolitain par le vieux Pierre, au temps de Kalita ; la prédiction de ce Pierre, tendant évidemment à donner à cette ville un caractère sacré, et à la branche moscovite un air de pré-

destination; tels que les excommunications complaisamment fulminées, à la voix du prince de Moscou, contre des cités indociles; tels que la résistance opiniâtre du métropolitain saint Alexis aux instantes sollicitations du grand-prince Dmitri de Souzdal, qui l'engageait à reporter de Moscou à Vladimir le siége métropolitain. Si la faction aristocratique ne s'était pas adjointe le clergé, elle aurait mis moins d'adresse dans ses efforts, moins de souplesse dans sa persévérance, moins d'esprit de suite et de calcul dans la poursuite de ses projets; cela paraît évident, car les boyards moscovites devaient être, comme ceux de Galitch, barbares et insolens, et incapables de réussir dans une entreprise qui demandait au moins autant d'habileté que de force, et de prudence que d'audace.

Il y avait d'ailleurs des raisons déterminantes pour que le clergé s'associât à la noblesse; et voici ces raisons:

On a dit que les propriétaires étaient seigneurs dans leurs domaines; que les grands propriétaires étaient presque des princes. Or, le métropolitain, les prélats, tous les dignitaires ecclésiastiques, les églises, les monastères étaient propriétaires, et grands propriétaires, donc seigneurs, donc naturellement portés à s'allier à la noblesse pour défendre, pour étendre les priviléges seigneuriaux et amener un autre ordre de choses, où la foule des princes serait rejetée au-dessous des seigneurs, où un au-

tocrate deviendrait un instrument à l'aide duquel les seigneurs exploiteraient le pouvoir absolu, la toute-puissance. Le clergé devait d'autant mieux s'adjoindre à la noblesse laïque pour arriver à ce but, qu'après ce but atteint, elle avait elle-même dans son caractère sacré, dans sa prodigieuse influence sur les peuples et sur la plus grande partie de la noblesse même, un moyen presque infaillible de dominer dans l'aristocratie. Voilà un motif d'ambition suffisant pour déterminer l'accession des prêtres; et, dans les affaires de Galitch, ce motif avait déjà suffi pour engager l'évêque à faire cause commune avec les boyards contre Mstislaf-le-Brave et son gendre Daniel.

Mais une autre raison, plus puissante peut-être, dut encore pousser le clergé russe tout entier dans le parti moscovite. Il s'agissait d'assurer les biens, les priviléges, les personnes même des gens d'église, menacés par les Tatars.

Il n'est pas bien sûr que ces barbares aient jamais accordé au clergé russe les immunités qu'il prétendait tenir d'eux, et dont les titres, rapportés dans les chroniques, ne paraissent pas très-authentiques à Karamsin lui-même. Dans leurs débuts, les Tatars ne ménageaient pas l'Église plus que la nation; et les prêtres excitèrent çà et là, comme à Kief par exemple, de terribles résistances. Les Tatars, non moins politiques que féroces, durent bientôt reconnaître qu'un des moyens de

faciliter et de hâter la soumission des Russes était de ménager et de caresser l'Église, afin de la désintéresser dans ces grands débats; et s'ils n'accordèrent point à l'Église les immunités qu'un peu plus tard elle assurait tenir d'eux, et dont elle opposa les titres, vrais ou forgés par elle, à l'un des khans (Tchanibeck), ils durent au moins recommander sévèrement à leurs agens et à leurs généraux de s'interdire à eux-mêmes, et d'empêcher tout ce qui pourrait blesser les intérêts ou la susceptibilité de l'Église russe. Certainement les Tatars n'entendaient pas s'imposer pour toujours une pareille réserve; mais elle était nécessaire au premier temps de l'occupation; elle entra sans doute dans leur politique. Plus tard, quand ils auraient suffisamment dompté et pressuré la nation et les princes, ils reviendraient sans danger sur l'Église, et les trésors qu'ils lui laissaient n'étaient, pour ainsi dire, qu'un dépôt entre ses mains, qu'un dépôt qu'ils prendraient quand les temps seraient mûrs. Ainsi durent raisonner et agir les Tatars; et le clergé russe pria pour eux. Mais enfin les temps étaient venus où les Tatars, moins politiques, ou plus nécessiteux, ou plus âpres, cessèrent de ménager l'Église dans ses prêtres et dans ses biens; et le clergé se tourna contre eux.

Souvent les fonctionnaires tatars avaient étendu leurs glaives sur les prêtres, et leurs mains rapaces sur les trésors de l'Église. En 1308, le métropoli-

tain Pierre (celui qui fut mis au rang des saints) n'avait échappé à la férocité d'une bande tatare, envoyée pour installer le prince de Briansk, qu'en se réfugiant dans une église; en 1316, une autre bande, conduisant au trône de Rostof un prince de cette maison, avait pillé les trésors des églises. Les faits de ce genre commençaient à être assez fréquens. Le clergé devait y voir ou l'insouciance ou l'impuissance des khans à le protéger, et peut-être l'intention de tâter les dispositions du peuple et des prêtres, avant de risquer une mesure générale qui soumît aux tributs et au joug le clergé comme la nation. Tout récemment le khan Tchanibeck avait tenté d'exiger du métropolitain Théognoste une contribution, que le chef de l'Église n'aurait pas manqué de répartir sur les membres et les propriétés de l'Église, s'il n'avait eu l'adresse et la fermeté de profiter des circonstances pour refuser de payer ce tribut annuel, et ne payer qu'une somme une fois donnée. Mais à son retour, Théognoste ne manqua pas d'apprendre au clergé ce qui venait de lui arriver à la horde; et, tout en le félicitant du succès de son courage, le clergé dut se dire qu'un autre khan pourrait avoir les mêmes projets dans des conjonctures moins favorables à la résistance, qu'alors il faudrait se soumettre, et que le métropolitain, érigé en collecteur, comme le grand-prince, rançonnerait l'Église pour les Tatars comme le grand-prince rançonnait le peuple. Il n'en

fallait pas tant pour déterminer le clergé à s'allier à la noblesse, et à chercher avec elle tous les moyens de constituer une force nationale capable de briser le joug des Tatars.

Et, de peur que tout cela ne suffît pas encore, Usbeck était accusé, peut-être à tort, mais peut-être aussi avec raison, d'avoir voulu exterminer la race royale et la religion grecque, en Russie, pour y substituer les princes de sa race et le mahométisme; ce qui avait amené le massacre des Mogols, à Tver, par Alexandre Mikhaïlovitch. Et voilà qu'aujourd'hui Mamaï, poussant un cri de guerre et de mort contre les Moscovites, proclame l'intention de *brûler toutes les églises chrétiennes!* Il était clair que les prêtres russes, ainsi menacés, lui rendraient guerre pour guerre, haine pour haine, et ne seraient ni moins opiniâtres ni moins implacables. Dès cet instant, s'il y avait une dissidence dans le clergé, il devait se serrer tout entier contre le métropolitain, depuis long-temps engagé dans la faction moscovite, et prêter le secours de toutes ses forces à cette faction, qui allait devenir son glaive et son bouclier.

Au reste, ce ne fut pas une grande imprudence à Mamaï; le parti du clergé devait déjà être pris avant cette guerre; et, en promettant à ses bandes la ruine et le pillage des églises russes, il excitait le peu de fanatisme qu'elles pouvaient avoir; il était sûr au moins d'exalter leur passion effrénée

pour le pillage, car il leur offrait une proie longtemps engraissée de la substance des peuples.

Si les Russes rassemblaient avec ardeur et combinaient de leur mieux tous leurs moyens de résistance, Mamaï, de son côté, ne négligeait rien pour le succès de son invasion. A ses bandes innombrables, il avait joint une foule d'auxiliaires; il avait renoué ses relations avec les Lithuaniens, qui pouvaient attaquer par l'occident en même temps que lui par l'orient; et il ne négligea point de pratiquer des intelligences avec les Russes eux-mêmes.

Position d'Oleg de Rezan.

Dans la guerre qui s'apprêtait, la position d'Oleg, prince de Rezan, devenait effroyable. Après avoir lutté avec adresse et vigueur contre la faction moscovite, Oleg était devenu sinon l'ami, du moins l'allié, et l'allié utile du grand-prince Dmitri. Plusieurs fois il avait conduit son armée au secours de ce prince, assiégé dans Moscou par Olgerd; et il s'était soumis enfin à quelques devoirs de vasselage, tout en conservant le titre de grand-prince de Rezan, qui devait lui sembler une protestation suffisante à la conservation de ses droits. Comptant sur son dévouement ou sa soumission, les Moscovites l'avaient même fait déclarer arbitre des différends à venir entre Tver et la grande-principauté, dans les cas où un tribunal mi-parti ne s'accorderait point. Oleg ne cherchait point à livrer sa patrie aux étrangers, puisqu'il avait marché contre les Lithuaniens assiégeant Moscou;

il n'était pas l'ami des Tatars, puisque tout récemment ils avaient saccagé sa principauté, et que lui-même ne leur avait échappé que par une fuite précipitée. Mais quelles que fussent ses dispositions réelles, ses aversions et ses affections, les conjonctures où il se trouve actuellement paraissent de nature à bouleverser toutes ses idées, à renverser tous ses principes, à violenter ses résolutions. Il dut croire que les Moscovites, attaqués en même temps à droite et à gauche par les Lithuaniens et les Tatars, seraient infailliblement écrasés; et que, trop faible lui-même, surtout après les désastres que venait d'éprouver sa principauté, pour rien changer à ce résultat inévitable, il était de son devoir, non pas de se perdre avec les Moscovites qu'il ne pouvait sauver, mais de les laisser périr seuls, et d'aviser au moyen de mettre lui et son peuple en sûreté, et, si faire se pouvait, de ne pas laisser les étrangers profiter seuls des dépouilles de la Russie. Fallait-il qu'il se piquât d'une fidélité héroïque, alors qu'en Russie chacun ne songeait qu'à soi, et qu'il s'obstinât à se perdre pour des ingrats qui l'avaient attaqué peu d'instans après que lui-même avait volé à leur secours? et puisque Moscou voulait subjuguer Rezan, Rezan ne pouvait-elle pas profiter de l'occasion qui se présentait d'échapper pour jamais à la tyrannie de Moscou? Sans doute un patriotisme pur devait engager Oleg et son peuple à s'associer à la fortune

de la patrie, pour se sauver ou périr avec elle; mais y avait-il alors en Russie un seul prince patriote? et les diverses principautés, formant des États distincts et ennemis, avaient-elles un lien commun qui en fît un corps de nation? Les annalistes ont maudit Oleg parce que le triomphe de Moscou vint, en dépit de toutes les probabilités politiques, démentir tous ses calculs et tromper toutes ses prévisions. Toutefois il faut, avant de le condamner, se supposer à sa place, dans les mêmes circonstances, avec les mêmes griefs d'un côté, et de l'autre, les mêmes périls, le même espoir, les mêmes chances de succès.

Supposé qu'Oleg pût espérer, en se rangeant du côté des Moscovites, de leur donner, contre toute vraisemblance, une victoire inespérée, c'était à son détriment et au préjudice de son peuple qu'il les eût aidés à vaincre les Mogols; car un pareil succès assurait la prépondérance de Moscou, et tous les princes, et tous les Russes étaient dès lors forcés d'accepter son joug et de s'humilier devant elle. Oleg prêta donc l'oreille aux insinuations de Mamaï, ou lui fit les premières avances, et le boyard Epiphane alla secrétement conclure, à la horde, un traité par lequel son prince s'engageait à se joindre aux Mogols sur les rives de l'Oka au commencement de septembre; de plus, Mamaï cédait aux princes de Rezan et de Lithuanie toutes les provinces de la grande-principauté dont ils

pourraient s'emparer, à la condition, toutefois, de continuer à payer à la horde le tribut ordinaire imposé à ces provinces. On dirait que ces partages anticipés des États à conquérir portent malheur aux alliés.

Mamaï, poussant devant lui toutes ses bandes, auxquelles devaient se réunir les armées lithuaniennes et rezanaises pour agir ensemble et tout écraser de leur masse, entra en campagne vers la fin de l'été : ce fut Oleg lui-même qui en donna avis à Moscou, soit qu'il balançât encore, malgré son traité, à se joindre aux Tatars; soit qu'il voulût mieux cacher sa défection aux Moscovites, qui pouvaient tomber les premiers sur son pays et l'accabler avant l'arrivée de ses alliés. Grande invasion de Mamaï.

A cette grande nouvelle, toute la population s'émeut, non de crainte, mais d'espoir et de courage. Les prêtres allument, attisent partout les feux de l'enthousiasme, qui s'exalte et se propage rapidement dans toutes les principautés liées au sort de Moscou; les princes et les boyards, les troupes et les milices de Rostof, Biélozersk, Yaroslavle, Vladimir, Souzdal, Péréaslavle, Kostroma, Mourom, Dmitrof, Mojaïsk, Zvénigorod, Ouglitch, Serpoukhof, accourant au nom de la patrie et de la religion, vinrent défiler devant le Kremlin au nombre de cent cinquante mille hommes, infanterie et cavalerie. On préluda aux batailles par des pratiques religieuses. Saint Serge vivait encore dans

son monastère de la Trinité; le grand-prince, tous les princes et les voïévodes réunis allèrent solennellement lui demander sa bénédiction. « Vous » triompherez! dit le saint d'un air inspiré, vous » triompherez; mais après une terrible lutte. » Après avoir dîné au couvent, tous les chefs reçurent la bénédiction de saint Serge, qui leur donna pour compagnons deux de ses moines : Alexandre Péresvet, ancien boyard de Briansk, fameux par maintes prouesses, et Osliaba, non moins célèbre champion. L'abbé fit le signe de la croix sur le bonnet de ces deux moines, disant : « Voilà une » arme immortelle; qu'elle vous serve de casque. » Puis les prêtres, portant les croix et les images à la tête de l'armée, qui avait déployé toutes ses enseignes, la conduisirent hors du Kremlin. A cet instant le grand-prince, laissant défiler les troupes, alla encore prier à Saint-Michel-Archange, sur le tombeau de ses pères; ensuite il embrassa son épouse en lui disant « Dieu est avec nous! » et monta à cheval au milieu d'un peuple ivre d'espoir et d'enthousiasme. Ainsi partit l'armée moscovite, portant avec elle toutes les destinées d'un grand empire. André et Dmitri, princes de Polotsk et de Briansk, tous deux fils d'Olgerd, joignirent avec leurs troupes l'armée à Kolomna.

Depuis trois semaines, Mamaï, arrêté au-delà du Don, attendait Jagellon et l'armée lithuanienne, lorsqu'il envoya demander à Dmitri le tribut tel

qu'on le payait à Tchanibeck, Dmitri offrit de le payer tel que l'avait réduit Mamaï : et cette négociation, où chacun s'obstina dans sa résolution, ne fit qu'irriter les deux princes et les deux peuples.

Ce fut seulement alors qu'on apprit la défection d'Oleg. Les derniers détachemens étant arrivés de Moscou, le grand-prince reçut encore la bénédiction de l'évêque de Kolomna, et marcha en avant. La principauté de Rezan fut envahie ; on balançait si on attendrait l'ennemi derrière le Don, ou si on passerait ce fleuve, d'abord pour empêcher la jonction des Tatars et des Lithuaniens qui approchaient, ensuite pour donner du cœur aux courages douteux en leur ôtant les moyens de fuir. Mais, du sein de Moscou, la faction veillait sur tous les événemens, et dirigeait toutes les opérations. Instruite de la marche des Lithuaniens et de la défection d'Oleg, elle jugea que la célérité devenait plus que jamais nécessaire ; il fallait attaquer les Tatars tandis qu'ils étaient seuls encore, et à peu près égaux en nombre à l'armée moscovite ; il fallait surtout ne pas laisser se refroidir l'ardeur et le fanatisme que les prêtres avaient pris tant de soin de donner à cette armée ; une lettre de saint Serge, ou arrivée fort à propos, ou tenue en réserve par quelque compère, leva tous les doutes. Le saint envoyait sa *bénédiction pour la bataille*, et recommandait surtout de ne pas perdre

un instant. On obéit à cette voix vénérée; on passa le Don; on culbuta quelques détachemens de l'armée tatare, qui approchait seule encore; et le lendemain, 8 septembre 1380, les Russes gagnèrent la terrible bataille de Koulikoff, qui valut au grand-prince le surnom de *Donskoï*, et à son cousin Vladimir Andréïévitch, celui de *Brave*.

Bataille de Koulikoff.

Mamaï seul avait combattu à Koulikoff, mais les Russes avaient vaincu à la fois Mamaï, les Lithuaniens et Oleg. Mamaï retira ses débris dans les déserts, où il eût été difficile et imprudent de les poursuivre; les Lithuaniens, qui n'étaient qu'à trente verstes du champ de bataille, s'en retournèrent précipitamment; Oleg s'enfuit prudemment avec sa famille et sa cour en Lithuanie, d'où il traita avec le grand-prince, et recouvra sa principauté à des conditions qui l'aigrirent encore.

La victoire de Koulikoff est la plus célèbre que les Russes aient remportée jusqu'à celle de Pultawa; elle n'eut pourtant pas tous les résultats qu'on en pouvait attendre; la Russie ne fut pas délivrée, mais elle fût préservée d'une invasion terrible, peut-être de sa ruine comme nation; mais elle apprit qu'elle pouvait, si elle le voulait, résister aux Tatars et les battre. C'était déjà, dans les conjonctures, un assez beau prix de cette victoire.

Mamaï n'était plus un épouvantail pour les Russes; mais un autre khan, Tokhtamouisch,

descendant de Tchinguis et protégé de Tamerlan, vient battre et remplacer Mamaï, et se proclame successeur de Bati. Tokhtamouisch mande à tous les princes qu'il a renversé leur ennemi commun. Son ambassadeur lui rapporte des complimens et des présens; or, il voulait des soumissions et un tribut annuel. L'été suivant (1381) il envoie un tsarévitch avec une escorte de sept cents hommes, pour sommer les princes russes, *anciens tributaires des Mogols*, de comparaître à l'instant devant lui. A cette nouvelle, qui devançait le député, la population indignée se demandait à quoi servait donc la victoire de Koulikoff. Et la faction moscovite sut profiter habilement de ce sentiment populaire, que peut-être elle avait préparé. A Nijni-Novgorod, un message du grand-prince annonça au tsarévitch qu'on ne pouvait répondre de sa vie s'il paraissait à Moscou avec sa garde. Le tsarévitch se tint pour averti, et retourna vers son maître; et les malheureux qu'il envoya à Moscou par forme d'essai trouvèrent partout une si violente haine du nom tatar, qu'ils partirent au plus vite. On se flatta que la terreur dont ils étaient saisis s'emparerait de toute la horde, et qu'on en avait fini pour long-temps avec les Tatars. On ne songea plus qu'à la politique intérieure; et toute l'attention du prince et de la faction fut absorbée par des intrigues et des débats dont nous parlerons tout-à l'heure.

Invasion de Tokhtamouisch.

Au bout d'une année, et à l'instant où on s'y attendait le moins, on apprend par hasard que Tokhtamouisch, guidé par Oleg, traverse le Volga et marche sur Moscou. On s'étonne; on s'épouvante; on perd le temps à de vaines discussions; l'ennemi avance; et Dmitri de Souzdal envoie, au-devant des Tatars, ses deux fils, pour faire sa paix particulière. Le conseil ne sait que résoudre, et le grand-prince se retire à Kostroma. La faction, ordinairement si habile et si prévoyante, s'était laissée prendre au dépourvu; les boyards, le métropolitain même, n'étaient plus écoutés du peuple; les citoyens tentaient de ressaisir leur ancien droit de décider eux-mêmes les affaires de la cité; mais les uns voulaient défendre la ville, les autres voulaient l'abandonner; et les premiers prétendaient retenir les seconds, qu'ils laissèrent enfin partir. Le métropolitain (ce n'était plus le Russe Alexis, mais un Servien nommé Cyprien) s'enfuit avec eux. Ainsi, abandonné du chef de l'État et du chef de l'Église, et se défiant des boyards, le peuple reçut comme un ange tutélaire Ostei, jeune prince lithuanien, que lui envoya Dmitri, et qui organisa les moyens de défense. Bientôt l'incendie des campagnes voisines annonça les Mogols.

Après trois jours d'inutiles assauts, Tokhtamouisch essaya la perfidie. Il déclara ne point faire la guerre aux Moscovites, mais au grand-prince (les Russes ont bien retenu cette leçon),

et ne vouloir que visiter la ville. Deux princes russes (les fils de Dmitri de Souzdal) garantirent ses protestations. On le crut; on lui ouvrit les portes; les chefs et les prêtres allèrent à sa rencontre, ceux-là avec des présens, ceux-ci portant les croix : et les Tatars égorgèrent tout. La ville fut pillée et brûlée. L'ennemi se répandit dans toute la grande-principauté, et, après l'avoir saccagée, se retira avec un immense butin et une foule de captifs.

On n'avait pas encore enterré tous les morts dont la capitale était encombrée, que déjà les voïévodes moscovites partaient pour ravager la principauté de Rezan, dont la capitale fut entièrement ruinée. Le crime de ce malheureux peuple était d'avoir été dévoué à son prince, et celui du prince, de s'être trouvé si près des Mogols, que, pour ne pas être écrasé le premier, il avait dû, bon gré mal gré, se jeter dans leur parti. Pourquoi Oleg, dont l'attention était distraite par le besoin de se défendre contre les éternelles tentatives des Moscovites, n'aurait-il pas été comme eux surpris par la subite invasion des Tatars? La preuve que ces barbares ne le regardaient que comme un ennemi déguisé, c'est que maintes fois ils avaient ravagé ses provinces, et que tout à l'heure même, en traversant ses États pour retourner chez eux, ils ne s'y étaient pas montrés moins dévastateurs qu'à Moscou. Oleg les avait attendus

Les Moscovites envahissent les États d'Oleg.



chez lui ou s'y était laissé surprendre par eux, et avait tâché de leur complaire; mais Dmitri de Nijni-Novgorod, étant à Moscou, à côté du grand-prince, au milieu de la cour et d'un peuple disposé à se défendre, leur avait envoyé ses deux fils; et ces deux princes, trompés eux-mêmes, ou forcés de se prêter aux ruses de leur politique, les avaient aidés à tromper et à prendre Moscou. Pourquoi Oleg seul était-il coupable, détesté et puni, tandis que Dmitri de Nijni-Novgorod n'encourait ni châtiment ni blâme? Pourquoi le grand-prince lui-même avait-il abandonné sa capitale, au lieu de diriger la défense? Mais il fallait donner le change à l'opinion publique en choisissant une victime expiatoire pour la faute de tous; et en choisissant Oleg, on avait le double avantage de détourner sur sa tête toute l'animadversion publique, et en même temps de ruiner une province puissante et indocile, et de renverser un prince redoutable par son courage opiniâtre, par les ressources de son esprit, par l'amour de son peuple, et qui ne voulait pas descendre du rang de prince indépendant à celui de vassal. Après la ruine de Rezan, on s'occupa de restaurer Moscou. Les Tatars n'avaient renversé ni les murailles ni les tours du Kremlin; on se hâta de déblayer les rues et les édifices, de réparer ou de reconstruire. Mais la population était considérablement éclaircie; mais une foule de prêtres avaient péri sous le glaive des

Tatars. Il fallait aviser à recomposer les milices de l'Église ; et le métropolitain continuait à rester à Tver, sans paraître songer ni à Moscou ni aux devoirs qui l'y rappelaient. C'est ici le lieu d'expliquer pourquoi la faction moscovite, ordinairement si clairvoyante, si résolue, si prompte, s'était laissée prendre au dépourvu, et n'avait rien su décider à l'approche de Tokhtamouisch.

Succession du métropolitain saint Alexis.

Il n'est pas toujours très-commode pour un prince d'avoir un saint à la tête de son clergé ; ordinairement cette espèce d'hommes a l'esprit absolu, impérieux, inflexible. Ce n'était peut-être pas sans une secrète joie que Dmitri, voulant enfin avoir la toute-puissance dont il avait le titre, voyait approcher la fin de saint Alexis. Déjà le prince avait jeté les yeux, pour le remplacer, sur un ecclésiastique nommé Mityaï (Michel), qui, à tous les avantages du corps et de l'esprit, joignait tous ceux d'un parfait courtisan; mais, de son côté, le vieil Alexis avait désigné pour son successeur un autre saint homme, dont le caractère ressemblait au sien : c'était saint Serge, fondateur et abbé du monastère de la Trinité. Serge, en sa qualité d'abbé, avait un grand avantage sur son rival, qui n'était que simple prêtre séculier. Mais le grand-prince s'était appliqué à rétablir l'équilibre, ou plutôt à faire pencher la balance en faveur de son favori ; Mityaï était devenu son garde-des-sceaux, son confesseur, et celui de tout ce qui



cherchait à plaire au prince : lui-même avait un luxe et une cour de prince ; et enfin, Dmitri le fit tout d'un coup abbé du couvent de Saint-Sauveur, au grand déplaisir des gens d'Église, au grand scandale du peuple ; car il était inouï qu'un prêtre séculier fût devenu tout à coup abbé d'un grand monastère. Le prince dédaigna toutes ces improbations, et redoubla d'instances auprès de saint Alexis, qui redoubla d'opiniâtreté. A la vérité, saint Serge déclarait que rien au monde ne le déterminerait à quitter sa retraite ; mais Mityaï aussi avait déclaré qu'il n'accepterait pas la dignité abbatiale ; saint Alexis lui-même n'avait point paru d'abord vouloir accepter les fonctions de métropolitain ; et pourtant Alexis et Mityaï s'étaient assez facilement laissé faire violence ; saint Serge, à son tour, se résignerait de même, et Alexis et Dmitri s'obstinaient tous deux en faveur de leur candidat. Il y eut donc une véritable scission non-seulement entre le métropolitain et le prince, mais dans la cour et le clergé, c'est-à-dire dans la faction même.

Dmitri, parvenu à l'âge mûr, aspirait à se dégager de la tutelle du parti, et tous ceux qui se promettaient plus de sa faveur que de leur mérite, ou de leur influence dans le parti, s'attachèrent au prince ; les autres persévérèrent dans leur premier plan. Le métropolitain, resté parmi eux, balançait l'influence du prince et soutenait leur

espoir. Mais si le prince parvenait à porter à la dignité métropolitaine une de ses créatures, tout l'avantage était à lui, et c'était justement parce que les deux partis rivaux voyaient leur défaite ou leur triomphe attaché au choix du successeur d'Alexis, qu'ils s'obstinaient également à faire prévaloir leur créature. C'était l'objet de toute leur attention, de tous leurs soins et de mille intrigues; prêtres et seigneurs, confondus dans les deux factions, ne pensaient qu'à cette grande affaire.

Entreprise du patriarche, qui nomme Cyprien.

D'un autre côté, dès 1376, le patriarche Philotée avait, de son propre mouvement, et sans en prévenir personne, et sans attendre même la mort d'Alexis, qui vécut assez long-temps encore, nommé le Servien Cyprien métropolitain de toute la Russie, probablement parce qu'Alexis, occupé des affaires du sacerdoce et de l'empire, s'abstenait de ces voyages à Constantinople, que son prédécesseur Théognoste rendait si fructueux pour le patriarche; ou, peut-être, les Lithuaniens lui avaient demandé, moyennant finances, de jeter parmi les Russes, tendant à une unité redoutable, ce ferment de discorde. Quoi qu'il en soit, les Moscovites apprirent l'insolente entreprise ou la trahison du patriarche par l'arrivée de Cyprien. La scission dont nous avons parlé n'avait pas encore éclaté, et d'ailleurs, ce n'était pas une créature du patriarche qu'il fallait au grand-prince ni à la



faction; Cyprien fut donc repoussé d'un commun effort. Ses tentatives auprès du clergé de Novgorod ne furent pas plus heureuses; et il se retira à Kief, alors soumise aux Lithuaniens, où il put librement se constituer chef du clergé, en attendant la mort d'Alexis, qu'il voulait toujours remplacer.

Vaincu enfin par les continuelles obsessions du grand-prince, Alexis avait béni Mityaï et l'avait désigné pour son successeur; mais il avait eu soin de mettre à cette espèce de capitulation une condition qui en rendait le résultat nul ou incertain: « Pourvu, avait-il dit, que Dieu, le patriarche et » le concile national le jugent digne de gouverner » l'Église. » Dieu ne manifesterait pas, sans doute, sa volonté en cette affaire; quoique le patriarche eût déjà sacré Cyprien, avec de l'argent on pouvait encore obtenir son adhésion; mais le concile national, c'est-à-dire le haut clergé russe, dont chaque membre pouvait avoir à la dignité métropolitaine de plus justes prétentions que Mityaï, et que l'exaltation de ce simple prêtre à un poste si envié avait blessé au vif, ne consentirait jamais, selon toute apparence, à le reconnaître pour son chef, quand saint Alexis lui préparait ainsi un si bon moyen de le rejeter.

Alexis mourut. Mityaï, s'autorisant de la bénédiction d'Alexis, sans songer à la condition imposée, s'empara brusquement de ses ornemens, de

son palais, de toutes ses attributions. Le voyage à Constantinople semblait inutile à Mityaï et peut-être impolitique à Dmitri. Tous deux convinrent d'assembler le concile et d'y faire agir l'autorité du prince pour arracher le consentement des évêques. Tous les prélats se montrèrent dociles, à l'exception du seul Denis, évêque de Souzdal. Un homme de tête suffit parfois pour changer la face des affaires; Denis ramena tous les évêques à son opinion; et Mityaï, qui avait entrevu le triomphe, échoua complétement. Il conçut une haine implacable contre l'audacieux Denis, qui le paya de retour; et l'un et l'autre eurent leurs partisans. Mityaï accusant un jour Denis de n'être point encore venu recevoir sa bénédiction : « Il n'est »que prêtre, répliqua fièrement celui-ci, et moi »je suis évêque! » Mityaï, furieux, menaça de le dégrader en revenant de Constantinople, où il songeait alors à s'aller faire sacrer; Denis, voulant y courir le premier, on le fit garder à vue; et, pour recouvrer sa liberté, il fut obligé de jurer qu'il renonçait à ce voyage; encore fallut-il que saint Serge garantît ce serment, que Denis ne manqua pas de violer, soit qu'il se moquât de saint Serge, soit qu'il y fût autorisé par saint Serge lui-même, qui, en sa qualité de saint et de rival supplanté, devait détester Mityaï comme un prêtre mondain et comme un rival favorisé par la puissance laïque.

La fuite de Denis hâta le départ de Mityaï, qui emporta des trésors, des blancs-seings de Dmitri, et emmena une suite nombreuse où l'on voyait des boyards et des dignitaires ecclésiastiques. Il tomba, en route, entre les mains de Mamaï, et s'en tira avec adresse; mais, soit caprice du destin, soit plutôt que, parmi ses compagnons, il se fût glissé des hommes attachés à la faction, qu'ils feignaient d'abandonner pour la mieux servir, comme il arrive souvent, il périt frappé de mort subite à la vue de Constantinople. Ce qui semblerait prouver que cette mort fut le résultat d'un complot, et que la partie influente de sa suite trempait dans ce complot, c'est que, sans daigner seulement avertir le grand-prince, on procéda sur-le-champ au choix d'un nouveau candidat (nommé Pimen, archimandrite de Péréaslavle), qui fit usage des blancs-seings, des trésors et des habits pontificaux de Mityaï, et par ce moyen obtint, ou plutôt acheta, de l'empereur et du patriarche, la dignité métropolitaine. Cette nomination coûta si cher, et Pimen dut, au moyen des blancs-seings, emprunter de si fortes sommes, que le grand-prince ne put les acquitter de long-temps.

Mort subite de Mityaï, candidat du grand-prince.

Pimen, candidat de la faction.

La faction.

La mort de Mityaï fut un coup de foudre, et devait être un utile avertissement pour Dmitri. Il était à peu près évident que le parti prêtre, comme l'appellerait M. de Montlosier, avait écarté par un assassinat le favori du prince, et que le prince lui-

même serait écarté, par un moyen pareil, s'il s'obstinait toujours à lutter contre ce parti, qui ne recule jamais devant un crime utile à ses vues.

Dmitri parut le sentir, car il renonça au projet de faire un métropolitain; mais, ne voulant pas accepter celui de la faction, dont il essayait de briser le joug, il prit celui du patriarche, c'est-à-dire Cyprien, qu'il avait d'abord repoussé, et qu'alors il appela de Kief à Moscou. Ne pouvant commander à la faction, il ne voulait pas du moins lui céder; et, quelque répugnance que son désir de s'affranchir de toute espèce de tutelle lui donnât pour le choix du patriarche, il le préféra pourtant à celui de la faction. Il n'en resta pas là; il n'osait, il ne pouvait encore attaquer le parti même, mais il entreprit de punir les factieux qui s'étaient déclarés en prenant une part ostensible au complot dont il était la dupe forcée, dont son favori était la victime; et toutefois, il n'osa pas, envers eux, proportionner la peine au crime, tant la faction conservait de prépondérance, malgré la scission indiquée plus haut. Pimen et ses complices étaient certainement coupables de la mort de Mityaï; il était du moins avéré qu'ils étaient coupables d'avoir trahi les intentions du prince, d'avoir dérobé ses blancs-seings, d'en avoir impudemment abusé à leur profit et au profit de la faction, et au préjudice du trésor, de la politique, du pouvoir, et probablement de la sûreté du prince. Armés

Cyprien, accepté.



du droit de punition arbitraire, les premiers grands-princes n'auraient point hésité d'appliquer la peine capitale à de pareils criminels. Un fils de Sviatoslaf Ier avait mis à mort le fils du premier voïévode Svéneld, coupable d'un mince délit de chasse. Plus tard, George Ier avait fait mourir le puissant seigneur Koutchko, accusé d'un simple manque de respect. A la vérité, le fils de Svéneld et Koutchko étaient des laïques, et George Ier lui-même n'avait osé sévir contre l'odieux Théodore, coupable de tant d'horribles cruautés, de si criantes rapines, par cela seul que ce Théodore était évêque, quoique installé d'une manière peu orthodoxe; et George avait long-temps souffert toutes les infamies de ce Théodore avant de le renvoyer devant le tribunal du métropolitain, qui, lui-même, ne le punit pas pour ses crimes, mais pour ses blasphèmes. Mais un peu avant George Ier, sous le règne de son père (Vladimir II Monomaque), le chef du clergé, humble sujet du grand-prince, n'osait qu'en tremblant, et avec une extrême réserve, élever une voix suppliante en faveur des *condamnés innocens;* mais après George Ier, un prince, un simple apanagiste, par esprit de vengeance ou de cupidité, put condamner injustement et impunément un évêque universellement vénéré, dont il confisqua les biens, et qui paraît avoir perdu son siége par suite de cette condamnation, à en juger, du moins, sur ce qu'on dit

de sa mort. Oui, mais à toutes ces époques, le clergé n'était pas encore ligué avec l'aristocratie; l'un et l'autre faisaient bande à part; chacun de ces deux ordres, travaillant isolément pour son compte particulier, la faction n'existait pas encore. Elle allait bientôt naître sous la protection intéressée, mais imprudente, des princes de Moscou; et, en attendant, la puissance princière avait, contre chacun de ces deux ordres, plus de moyens de puissance, plus de chances de succès, et partant plus de courage. Mais à présent que cette faction existe, qu'elle dispose de tout, qu'elle se transmet d'âge en âge son expérience et ses ruses, qu'elle prépare de loin ses projets et qu'elle sait également bien les laisser mûrir et saisir l'instant de l'exécution; maintenant qu'elle a rendu le trône à la branche moscovite, qu'elle a tué la liberté publique avec le tissiatchsky, qu'elle domine les consciences par la religion, qu'elle a subjugué ou renversé les plus fiers apanagistes, qu'elle a résisté aux Lithuaniens, qu'elle a vaincu les Tatars et qu'elle vient de montrer tout à l'heure, par la mort de Mityaï, qu'on ne pouvait lutter contre elle sans périr subitement comme si on avait touché l'arche sainte, le grand-prince, qui n'osait pas même songer à la détruire, devait concevoir combien il était périlleux de la heurter. Cependant il s'était acquis lui-même une réputation brillante; la célèbre victoire de Koulikoff (car Mamaï venait

d'être vaincu) se rattachait à son nom; il s'était fait lui-même un parti, et il put croire que, si les circonstances exigeaient beaucoup de ménagemens et de mesures, elles demandaient aussi un peu de hardiesse et de vigueur. En n'attaquant la faction que dans ceux de ses membres qui paraissaient coupables d'un meurtre, qui étaient certainement coupables de dol, de vol, et d'une véritable trahison, il espéra de mettre la faction dans une position fausse où elle se perdrait dans l'esprit des peuples si elle entreprenait de lui résister. Le succès qu'il se promettait devait encourager ses partisans, lui en attirer un plus grand nombre, faire déserter des rangs ennemis une foule d'ambitieux toujours prompts à suivre le pouvoir en quelque main qu'il passe, et enfin, réaliser à son profit le système de l'autocratie.

L'exemple récent de ce qui venait d'arriver dans l'affaire de Mityaï et de Pimen aurait dû lui ouvrir les yeux; il aurait dû voir que, parmi les courtisans dont il se croyait sûr, il y avait des traîtres chargés, par la faction, de se mêler à ses amis pour espionner et déconcerter ses espérances et ses projets, comme avaient déjà fait l'archimandrite Pimen lui-même et le boyard Oléchinsky, chef de l'escorte donnée à Mityaï; il aurait dû comprendre aussi que toutes les cérémonies religieuses, à l'aide desquelles on avait fanatisé les peuples et les troupes dans la guerre contre Ma-

maï, l'intervention continuelle des prêtres dans les cérémonies et les affaires militaires, leurs prédictions vérifiées par le résultat, reportaient au ciel et à l'Église le principal mérite de la victoire, et ne laissaient au prince, dans l'opinion nationale, qu'une place secondaire au-dessous du clergé. Mais, soit qu'il fermât les yeux à l'évidence, soit qu'il espérât qu'une prompte justice préviendrait de nouvelles infidélités, soit qu'enfin parvenu à l'âge mûr, et voyant fuir les années, il voulût tout risquer pour commencer une lutte qu'il n'aurait pas le temps de finir s'il ne se hâtait de la commencer, Dmitri se prononça et réussit d'abord. Pimen, déclaré usurpateur de la dignité métropolitaine, fut arrêté à Kolomna et conduit à Tchoukholm, où on lui ôta publiquement le bonnet blanc. Le boyard Olechinski, chef de l'escorte donnée à Mityaï, et tous les partisans de Pimen furent jetés en prison. Ce dénouement arriva en 1381, après la bataille de Koulikoff, appelée aussi bataille du Don. Déjà Cyprien avait pris possession, à Moscou, de la dignité métropolitaine.

Dans cette affaire capitale, aucune des deux parties adverses n'avait ni complétement échoué ni complétement réussi. Ni le grand-prince ni la faction n'avaient le métropolitain de leur choix. Pimen était repoussé, mais Mityaï était mort. La faction n'osait soutenir Pimen, mais le grand-prince n'osait tenter de lui substituer un autre

courtisan. Cyprien, qu'il installa à Moscou, n'était pas plus agréable à la faction qu'à lui-même; et ce fut justement la neutralité de cet étranger qui détermina le grand-prince à l'appeler, et la faction à le laisser arriver. Toutefois, le grand-prince sortait de cette crise avec quelque apparence de triomphe: il avait dégradé Pimen, puni ses adhérens publics, et installé Cyprien; en un mot, comme disent les enfans taquins, il avait eu le dernier. Mais, après tout, ce succès n'était qu'apparent; il n'avait point affaibli, il avait seulement blessé la faction, et la faction lui garda rancune.

Il persistait à lui résister, à la dominer, elle cherchait à le remettre sous son joug, lorsqu'apparut Tokhtamouisch. On peut maintenant concevoir comment et pourquoi le conseil manqua d'ensemble; le clergé, de prestiges et d'exhortations; les boyards, de crédit; le prince, de résolution et de force, quand le peuple, encore tout animé de la victoire de Koulikoff, était si bien disposé à braver les Tatars, qu'une partie de la population de Moscou, abandonnée de tous ses chefs, soutint, durant trois jours, les assauts de Tokhtamouisch, et ne se laissa prendre que par une insigne perfidie. Le prince Vladimir Andréïévitch, en écrasant un détachement tatar plus nombreux que sa garde, montra bien encore ce qu'auraient osé et pu faire, en cette occasion, l'armée et le peuple, si leurs chefs ne leur avaient pas manqué.

Tokhtamouisch lui-même paraît l'avoir senti, quand, à la nouvelle du succès de Vladimir Andréïévitch, il précipita son mouvement de retraite, comme s'il eût craint que ce faible avantage ne fût une suffisante leçon, ne devînt une sorte d'appel aux princes, à la noblesse, au clergé et au peuple, pour se réunir encore une fois contre l'ennemi commun.

Il y eut en effet, sinon une réconciliation, du moins un rapprochement réel, après cette cruelle expérience que firent la faction et le prince des malheurs que devaient produire leurs discordes. Mais ce fut le prince qui fit tous les frais de ce rapprochement, et la faction qui en eut tous les avantages. Cyprien, qui pourtant n'avait déserté la capitale qu'après le grand-prince, mais qui n'y revenait pas assez vite, ou qui, peut-être, conspirait à Tver avec Michel, contre la faction et Dmitri, soit au profit des Lithuaniens dont il pouvait être l'agent secret, soit au profit des Tatars que Michel alla bientôt supplier de lui donner la couronne, fut mandé à Moscou, déclaré lâche et indigne d'être le chef du clergé russe, et renvoyé à Kief, toujours dépendante des Lithuaniens; en même temps Pimen fut rappelé de son exil et installé métropolitain. Cette déchéance de Cyprien, cette exaltation de Pimen se firent par les ordres du grand-prince; mais comme Pimen était l'homme Succès de la faction.



de la faction, il était clair que le prince, en donnant ces ordres, inspirés par la nécessité, ou peut-être dictés par les prêtres, se rejetait dans les bras du parti qu'il n'avait pu ni soumettre ni apprivoiser, et sans lequel, au moment du péril, il était si dépourvu de conseil et de force, et si déplorablement isolé. Ainsi, l'invasion de Tokhtamouisch, funeste à la nation et au prince, n'avait ôté à la faction que des membres, des richesses et des images, qu'elle remplacerait facilement, des édifices, qu'elle saurait bien reconstruire aux dépens des princes et du peuple; mais en revanche, cette invasion lui avait donné un métropolitain de son choix, et lui avait ramené le grand-prince pieds et poings liés.

Tribut. Cependant le pays était ruiné, la population décimée et atterée, et la réconciliation, d'ailleurs très-peu sincère, qui venait de s'opérer, ne pouvait tout d'un coup rendre au peuple la confiance en lui-même et en ses chefs, et la vigueur à l'État. Il fallut donc ajourner tous les projets de résistance aux Tatars, et aviser à les apaiser et à déconcerter les intrigues de Michel. Vassili, fils du grand-prince, alla donc à la horde avec plusieurs boyards; et Tokhtamouisch, satisfait, confirma Dmitri dans sa dignité; mais une nuée d'agens mogols fondit sur la Russie, imposant au moindre village d'énormes contributions en or et en argent.

Le prétexte mensonger de l'invasion (1), la capitulation violée (en 1381) et les tributs imposés au peuple (en 1384), étaient, de la part de Tokhtamouisch, une leçon de morale à la Wellington. Les Moscovites, du moins, tâchèrent d'en profiter : le prince se rapprocha d'abord de la faction (en 1383), comme on l'a vu, et se réconcilia avec Michel de Tver et Oleg de Rezan, qu'il avait si rudement châtié, en 1382, après la retraite de Tokhtamouisch, et au fils duquel il maria sa fille, en 1387. C'était saint Serge qui avait ouvert les hostilités contre ce prince, en portant chez lui les foudres de l'excommunication ; ce fut saint Serge qui alla lui porter la paix et le désarmer. Car en 1385, l'indomptable Oleg, toujours chéri des braves Rezanais, portait le fer et la flamme dans le territoire de Kolomna. Rapprochement entre Russes.

Quand les Moscovites eurent assuré leur tranquillité du côté des Tatars, par une entière soumission à toutes les exigences de Tokhtamouisch, du côté de Tver et de Rezan par des traités avec Michel et Oleg (traités dont on ne nous dit point les conditions), ils tournèrent leurs vues sur Novgorod, et songèrent à soumettre cette république ; car ils avaient décidé que la Russie tout entière subirait leur joug. Succès des Moscovites contre Novgorod, qui

(1) Tokhtamouisch déclarait ne faire la guerre qu'à Dmitri, et non aux Moscovites.

Depuis plusieurs règnes, Novgorod, par une politique dont elle fut la dupe, s'était accoutumée à prendre ou à recevoir pour son prince particulier le grand-prince, qui la gouvernait par un lieutenant, et, le plus souvent, son lieutenant était l'un de ses fils. Les Moscovites s'habituèrent bientôt à regarder le grand-prince comme le prince nécessaire de la république, ou plutôt à considérer la république comme une dépendance naturelle de la grande-principauté. De son côté, la république n'avait pas entendu renoncer au plus précieux de ses droits en appelant ou en admettant le grand-prince à la gouverner; et elle tenait pour autant d'élections libres tous les actes de ce genre. Légalement maîtresse de choisir son prince, elle avait choisi celui qui lui paraissait le mieux convenir à ses intérêts; et si plusieurs grands-princes avaient successivement régné chez elle, c'était non en qualité de grands-princes, mais parce qu'elle les avait élus comme plus utiles. La république n'était pas disposée à sacrifier un droit qu'elle avait acquis à force d'adresse, de sacrifices et de courage, et qu'elle avait conservé si long-temps avec tant de travaux, de périls et de gloire; mais la faction, déjà sentant tous ses avantages et toutes ses forces, comprenait bien qu'il importait à sa fortune, à son existence même, de soumettre Novgorod, et résolut de saisir la première occasion de commencer avec succès cette grande lutte, qu'elle continue-

rait tantôt avec prudence et réserve, tantôt avec audace et violence; car il était présumable que Novgorod ne serait jamais bien et définitivement soumise tant qu'elle existerait; que pour la subjuguer il faudrait l'exterminer, et qu'on ne pourrait enchaîner que son cadavre. La faction, qui dût le prévoir, ne recula point devant cette horrible prévision. Et pourquoi laisserait-elle vivre un peuple qu'elle ne pourrait ployer vivant à son joug?

Depuis que les princes de Moscou, devenus grands-princes, se succédaient sur le trône de Novgorod, tous s'étaient permis de criantes usurpations sur les droits de la cité, que tous avaient juré de respecter. Plusieurs avaient abandonné la république à ses propres forces dans ses guerres les plus justes contre ses ennemis occidentaux; et l'on peut dire que Siméon-le-Superbe l'avait trahie. Les nécessités de sa position autorisaient, ce me semble, la république, ainsi abandonnée ou trahie par ses princes, à chercher quelque autre défenseur. Malheureusement elle le choisit parmi les étrangers, parmi les ennemis naturels de la Russie, en un mot, parmi les princes lithuaniens. cherche un appui étranger, et

C'était une faute et un crime : une faute, parce qu'en cherchant là un appui, elle risquait de trouver un maître; un crime, parce qu'on ne doit pas, pour une querelle de famille, introduire l'ennemi dans la maison. Mais cette faute et ce crime, inspirés aux Novgorodiens par la conduite perfide des

princes, pouvaient leur être reprochés par tout le monde, excepté par ces princes et leur conseil.

C'était pour opposer Narimante, prince lithuanien, aux Suédois et à l'Ordre teutonique, que Novgorod lui avait autrefois donné Orekhof, Kexholm et la moitié de Koporié. Le même motif l'engageait actuellement (1384) à donner ces domaines à son fils Patrice. La résistance des populations de ces villes, et les troubles qui éclatèrent à ce sujet à Novgorod même, engagèrent la cité à retirer cette donation, et à donner en échange, au même Patrice, Ladoga, Roussa et les rives de la Narva. Pour cette double concession, la république, se jugeant toujours maîtresse de régler elle-même ses propres affaires, ne demanda pas l'assentiment du grand-prince; c'était un acte de souveraineté, et la faction vit dans la conduite de la cité un attentat sinon aux droits, du moins aux prétentions du grand-prince : mais d'autres soins l'empêchèrent alors d'éclater.

En agissant ainsi, la république ne pouvait guère penser faire un acte d'insurrection, puisqu'elle reprenait ou continuait d'exercer un ancien droit. C'était, à ses yeux, tout au plus un acte d'opposition, et d'opposition aux usurpations des princes.

Persévérant toujours à recouvrer la plénitude de ses droits, et les étendant peut-être un peu par la crainte de les compromettre en tardant à les compléter, le *conseil public*, où intervinrent le gou-

verneur, les boyards, les propriétaires, la *populace des cinq quartiers de la ville* (c'est-à-dire le peuple, toujours vilipendé dans l'histoire), décréta, à l'unanimité, que le jugement des affaires ecclésiastiques cesserait désormais d'être déféré au métropolitain de Moscou, et appartiendrait exclusivement et sans appel à un tribunal qui serait composé de l'archevêque, du possadnik, du lieutenant, et de quatre médiateurs choisis par les deux parties parmi les boyards et les propriétaires. **se soustrait à la juridiction du métropolitain.**

Rien n'était plus sage et plus urgent que cette mesure, si la république voulait définitivement restaurer et maintenir ses droits déjà entamés et toujours menacés; car, d'un côté, ce n'était pas alors peu de chose que les affaires ecclésiastiques, tant par l'importance que l'on donnait à tout ce qui touchait à l'Église que par l'empiétement immense et progressif de l'Église sur l'État; et, d'un autre côté, le métropolitain étant l'un des membres de la faction moscovite, continuer à le reconnaître pour le juge naturel et souverain des affaires ecclésiastiques de Novgorod, c'était se mettre à la merci des Moscovites. L'excommunication lancée autrefois par un métropolitain, et sur l'ordre du grand-prince Kalita, contre les Pskoviens, qui s'obstinaient à défendre le malheureux Alexandre II Mikhaïlovitch, prouvait assez que déjà le métropolitain n'était plus qu'un docile instrument dans les mains de ces Moscovites, dont la répu-

blique paraissait résolue à repousser le joug.

Aussi, en même temps qu'elle réservait à un tribunal, érigé dans son sein, le jugement des affaires ecclésiastiques, elle voulut, par un autre décret, revenir sur toutes les usurpations du prince, afin de remettre dans leurs bornes et de contenir à la fois la puissance ecclésiastique et la puissance civile, qui s'étaient liguées contre elle. Suivant les anciennes coutumes et les sermens de tous les princes librement admis à Novgorod, ils ne devaient ni recevoir ni acquérir aucun domaine dans les terres et dépendances de la république; ainsi les biens que pouvait y posséder Dmitri n'étaient donc que des usurpations : la république les confisqua. C'était son droit, c'était son devoir; mais en même temps elle montra qu'elle savait distinguer et respecter les prérogatives légales du prince, puisqu'elle admettait son lieutenant au nombre des juges auxquels elle réservait la connaissance exclusive des affaires ecclésiastiques, enlevée au métropolitain. En tout cela, si la conduite de Novgorod était ferme et hardie, elle n'était pas moins constitutionnelle et sage; et il était plus naturel de s'en fâcher que facile de la condamner en consultant les institutions et les coutumes. Les Moscovites se fâchèrent; et déjà, ils avaient si bien enlacé le reste de l'empire, que vingt-six provinces envoyèrent leurs troupes à Dmitri. Il est vrai que des bandes d'aventuriers, partis des terres de la

république, en désolant plusieurs localités (dans les provinces orientales jusqu'auprès de Saraï, où ils périrent), avaient donné de beaux prétextes à l'ambition moscovite. Soit mécontentement, soit caprice, soit effet de l'embauchage, Vologda, Bejetsk et Torjek, trois dépendances de Novgorod, se déclarèrent pour son ennemi.

Voyant se former un si terrible orage, les Novgorodiens tentèrent de le conjurer. Mais l'occasion était trop belle ; les Moscovites, voulant en profiter, refusèrent audience aux ambassadeurs, et vinrent camper à trente verstes du Volkoff, brûlant tout le pays autour d'eux. Là, ils reçurent l'archevêque Alexis, chargé de demander la paix et d'offrir une indemnité de huit mille roubles. En pressurant de leur mieux presque tout le reste de la Russie, les agens de Tokhtamouisch n'en avaient pu tirer qu'une pareille somme de huit mille roubles. Les Moscovites, refusant, toutefois, la paix avec cette indemnité ou cette rançon, la cité, où commandent Patrice et d'autres princes que l'histoire ne nomme pas, s'entoure d'une forte palissade, brûle ses faubourgs, et s'apprête à se défendre contre Dmitri IV comme elle s'était défendue jadis contre André Ier et tant d'autres grands-princes également décidés à lui ravir sa liberté. L'ennemi, tardant trop à se présenter, l'armée républicaine sort deux fois pour le chercher et le combattre, mais sans le trouver. Alors on put deviner que le grand-prince

n'avait déployé tant de forces que pour négocier avec plus d'avantage : on lui envoya donc une troisième députation composée de deux archimandrites, sept prêtres, et cinq citoyens représentant spécialement les cinq quartiers de la ville ; et, cette fois, on obtint la paix, à condition que la cité reconnaîtrait le grand-prince pour souverain ; qu'elle lui verserait tous les ans les produits de l'impôt appelé *territorial*, et qu'elle lui paierait huit mille roubles pour indemnité des brigandages des aventuriers.

Si cette indemnité équivalait aux dommages causés par les aventuriers, elle paraissait réclamée par l'équité, quoique Novgorod ne pût et ne dût point répondre de la conduite de ces *braves*, qui étaient sans doute partis à son insçu, et n'étaient point revenus. Observons que les dispositions qui, sauf certains cas, retenaient les citoyens dans le pays, étaient sans doute inspirées, et pouvaient être justifiées par la nécessité d'empêcher ces expéditions d'aventuriers si communes chez les peuples du Nord, pour qui, durant plusieurs siècles, ce genre de brigandage avait été une industrie fort productive, et une espèce de mode.

Jusqu'ici, l'*impôt territorial* avait appartenu au trésor de la cité ; le voilà maintenant dévolu au prince, qui, selon les anciennes coutumes, confirmées par les sermens de ses prédécesseurs, n'avait eu, comme prince, aucun droit sur le produit

des impôts publics. C'était déjà une immense conquête du prince sur le peuple ; et cette conquête peut servir à préciser le sens de cette souveraineté, non définie dans l'histoire, et que Novgorod accorde à Dmitri IV. Nous avons vu que, pendant l'administration d'Oleg, Novgorod payait au grand-prince trois cents grivnas ; que, sous saint Vladimir, elle en payait deux mille pour le prince, et mille pour les Varègues. Lorsqu'il n'y eut plus de troupes varègues, il est très-probable que le prince toucha seul les trois mille grivnas. Ensuite, Novgorod, qui profitait si bien des circonstances pour s'affranchir du joug des grands-princes, n'aura pas manqué de leur refuser toute espèce d'impôt ; de sorte que son indépendance était à peu près complète, du moins sous le règne des princes faibles. D'un autre côté, ses princes particuliers ne recevaient guère que des dons volontaires ; mais le clergé avait sans doute eu l'adresse de se conserver le produit de certains impôts qu'il avait su prendre ou se faire octroyer, notamment durant les tribulations de Sviatoslaf Olgovitch, régnant à Novgorod, lorsque son frère, Vsévolod II Olgovitch régnait à Kief. La masse des impôts publics était versée dans les caisses de la cité et administrée en son nom et à son profit, par des fonctionnaires élus du peuple. C'était un point décisif que de faire reconnaître, ne fût-ce que nominalement, la souveraineté du grand-prince à Novgorod, et en même

temps de se préparer à la rendre effective, en faisant dériver du trésor de l'État dans le sien, d'abord un des premiers impôts, et ensuite tous les autres. Tel fut le résultat de cette campagne, où les deux partis se firent peur, et n'en vinrent pas aux mains. Malgré sa supériorité numérique, le grand-prince redoutait le courage désespéré de Novgorod; et, malgré sa résolution, Novgorod craignait de succomber sous des forces bien plus nombreuses : de sorte que Novgorod accorda beaucoup, de peur de tout perdre, et que le grand-prince n'exigea pas tout ce qu'il voulait, de peur de ne rien obtenir.

Il laissa à la république le droit de nommer ses magistrats. Il y pouvait lui-même trouver un avantage pour l'accomplissement de ses projets; car, dans l'état de chagrin et d'irritation où ce traité spoliateur mettait la cité, la discorde s'y glisserait facilement dans les débats des affaires publiques; et si elle ne survenait d'elle-même, on pourrait aisément la faire naître. Les gens qui avaient assassiné le tissiatchsky, à Moscou, et aboli cette magistrature populaire, ne devaient laisser à Novgorod que les institutions populaires qu'ils n'osaient y abolir, ou que celles qui leur semblaient utiles à leur machiavélisme.

En effet, en 1388, on se brouilla pour un possadnik, puis on ôta à Patrice Roussa et Ladoga, qu'on donna, deux ans après, à Lougveni, autre

prince lithuanien, fils d'Olgerd, pour se ménager la protection de ses frères, qui régnaient dans la Lithuanie. Jagellon, ou Vladislas, leur chef, avait, en 1386, épousé Hedwige, fille unique du dernier roi de Pologne, Louis, succédé à ce prince, et converti la Lithuanie au catholicisme, qu'il embrassait lui-même.

Smolensk et Polotsk.

Deux princes lithuaniens, André Olgerdovitch, dévoué aux Moscovites, et Skirigaïlo, se disputant Smolensk, causèrent une longue guerre, où intervinrent l'ordre de Livonie, sans succès; Novgorod, sans courage et sans dignité, et les Lithuaniens, qui prirent André et Polotsk. Pour venger cet André, Sviatoslaf de Smolensk ravagea le gouvernement actuel de Mohilef. Il se plaisait à brûler, à empaler les enfans et les femmes. Le pal, qui me semble inconnu jusque-là en Russie, paraît être venu des Tatars. Skirigaïlo et Vitovte, alors réconciliés avec Jagellon, vinrent fort heureusement exterminer ce barbare et son ignoble bande. Mais en plaçant la couronne de Smolensk sur la tête de Youri, jeune fils de l'affreux Sviatoslaf, ils en firent leur tributaire. Nous avons vu, depuis longtemps, le prince de Smolensk dépendant de fait des Lithuaniens.

La captivité d'André Olgerdovitch et la prise de Polotsk d'un côté, de l'autre, la conquête de Smolensk par les Lithuaniens, étaient un double et cruel échec pour les Moscovites; mais cet échec

Les Moscovites se préparent à secouer le joug des Tatars.

était loin de compenser leurs succès contre les apanagistes et contre Novgorod. Ils se crurent capables de se montrer et de se maintenir indépendans; et, pour ne pas avoir à la fois deux puissances ennemies à combattre, ils dissimulèrent leur dépit contre les Lithuaniens, et entreprirent, mais avec mesure et prudence, de rejeter le joug des Mogols. D'abord, Vassili, fils aîné de Dmitri, retenu en otage à la horde depuis 1383, s'enfuit auprès de Pierre, voïévode de Moldavie. Une ambassade russe obtint de Jagellon, je ne sais à quel prix, la permission, pour ce jeune prince, de traverser les possessions polonaises.

Dmitri Constantinovitch de Souzdal, qui avait entouré d'un rempart de pierres Nijni-Novgorod, et qui a écrit de sa main la plus ancienne copie qui reste des chroniques de Nestor, était mort moine, en 1383. Ses fils et son frère (Boris de Gorodetz) s'étant disputé son héritage à la horde, le khan avait donné Nijni à l'oncle, et Souzdal aux neveux, Siméon et Vassili, qui étaient ses otages depuis l'invasion; mais il avait retenu ce dernier, qui voulut s'enfuir, fut arrêté, et obtint pourtant la permission de partir. A peine arrivé en Russie, il se ligue avec son frère contre son oncle. Tous deux promettent à Dmitri le service militaire s'il veut leur permettre de reprendre Nijni, donné par le khan à Boris. Dmitri y consent; et Boris, réduit à Gorodetz, ne s'y maintient qu'en se reconnaissant

vassal du grand-prince. On ne pouvait braver plus hardiment les Mogols; c'était casser leurs décrets en Russie, et s'y déclarer non-seulement indépendant, mais souverain. Aussi l'on apprit bientôt que le khan s'apprêtait à la guerre, et qu'un détachement tatar venait d'enlever Péréaslavle et Rezan.

Soit qu'on se sentît assez fort pour mener de front deux grandes entreprises, soit qu'on espérât se rendre plus fort en s'épurant; soit impatience d'en finir avec Vladimir Andréïévitch et ses boyards; soit nécessité de prévenir quelque entreprise de leur part, ou de réprimer quelque tentative ou quelque complot formé, le grand-prince, ou la faction sous son nom, éclata contre ce prince et sa cour. Au moment où l'on ne songeait qu'à la prochaine invasion des Tatars, où l'on ne parlait que de leur pointe sur Péréaslavle, on apprend tout à coup que Dmitri, mécontent des boyards de Vladimir et de l'attachement qu'il leur portait, les a fait inopinément arrêter et déporter en des lieux différens. Deuxième traité avec Vladimir Andréïévitch.

Le peuple s'étonne, s'afflige, s'inquiète d'une pareille rupture entre deux princes qu'il croyait si unis, et au moment d'un si grand péril. Enfin, au bout d'un mois (le jour de l'Assomption), Dmitri donna le baiser de paix à son cousin, qui ne paraissait pas l'avoir offensé, et fit avec lui un nouveau traité, qui, comme on va le voir, explique assez le soin qu'il prit de lui ôter toute sa garde, tout son conseil, enfin de l'isoler et de le terrifier

pour qu'il n'osât rien discuter ni rien refuser.

Succession de père en fils.

Selon le traité précédent, Vladimir tenait pour son *père* son cousin Dmitri, qui le tenait pour son *frère* cadet; ainsi Vladimir n'était subordonné qu'à Dmitri et non aux enfans de ce Dmitri, dont le premier traité ne parle pas. Le second traité, celui dont il s'agit ici, stipule que Vladimir reconnaît pour son *père* Dmitri, qui ne paraît plus engagé à le reconnaître pour son frère; au contraire, Vladimir reconnaît Vassili Dmitriévitch (fils aîné de Dmitri) pour son frère aîné, George Dmitriévitch (second fils de Dmitri) pour son égal, et les autres fils de Dmitri pour ses *frères cadets*. De sorte qu'alors Vladimir, placé après Dmitri, et même après le premier fils de ce Dmitri, ne partage que le troisième rang avec le second fils; et encore Vladimir, qui aurait pu invoquer bien des antécédens pour succéder à Dmitri, renonce à toute prétention au trône en faveur de *tous les fils* de Dmitri, qu'il reconnaît, à son préjudice, légitimes héritiers de la grande-principauté.

C'était déjà un pas immense vers l'ordre de succession de père en fils, que nous avons dit si désiré de la faction moscovite; et cela peut expliquer pourquoi l'arrivée imminente des Tatars engagea cette faction, non pas à retarder, mais à presser l'exécution de cette importante partie de ses projets.

Vues de la

Dmitri, grand, vigoureux et ardent, était d'une

extrême bravoure; à la bataille de Koulikoff, ses boyards n'avaient pu le retenir; il s'était précipité au milieu des ennemis, il avait été renversé mourant, et retrouvé sans connaissance; il pouvait se faire tuer à la première bataille où il faudrait payer de sa personne, ce qui arriverait infailliblement à la première invasion des Tatars; s'il périssait, Vladimir, entouré d'une cour nombreuse et fidèle, Vladimir, l'un des héros de la glorieuse journée de de Koulikoff, et, pour ainsi dire, le co-propriétaire de Moscou avec son cousin, pourrait lui succéder; alors ses courtisans supplanteraient la faction; il fallait donc à tout prix régler l'ordre de succession avant la guerre, et le régler de manière à écarter Vladimir, et à donner à Dmitri un successeur qui conservât à la faction tous ses avantages : c'est ce que feraient naturellement ses fils. A la vérité, on pourrait lutter contre Vladimir; mais Vladimir pourrait gagner une partie de la faction; et il importait de prévenir cette scission, qui ruinerait tout le parti. Il n'est pas non plus invraisemblable que Dmitri ait effarouché la faction en essayant d'être ce qu'on voulait seulement qu'il parût, et que la faction, ayant résolu sa mort, qui suivit bientôt, ait employé les momens qu'elle lui laissait à faire régler l'ordre de succession le plus utile aux vues du parti. D'ailleurs, on n'avait sans doute ni oublié ni pardonné son opiniâtreté et ses calculs dans l'affaire de Mityaï. Que font sept années aux rancunes du parti-prêtre?....

Quoique les autres dispositions du traité soient moins importantes, plusieurs méritent encore d'être indiquées : — Les deux princes ne traiteront que d'un commun accord avec les autres princes. (Dmitri résisterait bien aux désirs de Vladimir, mais Vladimir pourrait-il, oserait-il résister à ceux de Dmitri? Vladimir n'est plus que le satellite de son cousin.) — L'un et l'autre régleront librement leurs affaires chacun dans ses domaines; mais eux ou leurs magistrats jugeront ensemble les habitans de Moscou (où, par suite des dispositions testamentaires des princes précédens, Vladimir avait quelques droits et quelques revenus), et, en cas de partage, on appellera au tribunal du métropolitain (dépendant de la faction; donc Vladimir perdra tous ses procès). — Si, pour des besoins publics, Dmitri impose ses boyards, ceux de Vladimir paiéront à Dmitri pareille contribution. — Si les Tatars maintiennent ou rétablissent leur domination, Vladimir participera à toutes les charges, et paiera toujours un douzième du tribut imposé par le khan.

Mort de Dmitri Donskoï, qui

Le peuple, toujours dupe des apparences, croyait les deux princes réconciliés, et se livrait à l'allégresse, lorsque tout à coup on apprit que Dmitri venait d'être atteint d'un mal subit et dangereux. Ce prince, à peine âgé de quarante ans, avait tous les signes de la plus robuste santé. Quel était donc ce mal subit et mortel dont il fut si

inopinément frappé? On eut soin d'amuser la bonhomie populaire en publiant qu'il avait éprouvé une crise favorable; mais Dmitri, qu'on ne pouvait tromper et qui ne s'abusait point, et qui, peut-être, devinait la cause et le genre de son mal, sentait bien qu'il ne lui restait aucun espoir de guérison. Il manda donc deux abbés (Serge et Sébastien) avec neuf des principaux boyards, et leur dicta son testament.

Suivant l'ordre de succession indiqué dans le dernier et tout récent traité avec Vladimir Andréïévitch, il légua à son fils aîné, Vassili, la grande-principauté; plus, Kolomna avec ses dépendances. A Youri, Zvénigorod et Roussa; à André, Mojaïsk, Véréïa et Kalouga; à Pierre, Dmitrof; à Jean, plusieurs bourgs; à sa veuve Eudoxie, quelques fiefs, et une notable partie des revenus de Moscou. En outre, il donna, au second de ses fils, Galitch; au troisième, Bélozersk; au quatrième, Ouglitch: toutes villes achetées par Kalita à leurs princes, et non encore définitivement rattachées à la grande-principauté.

« Pendant que *les boyards* et le peuple se con-
» solaient par l'espérance du prochain rétablisse-
» ment de leur prince bien-aimé, l'épouse de Dmi-
» tri mit au monde un sixième fils, nommé Cons-
» tantin, et tenu sur les fonts du baptême par
» Vassili, son frère aîné, et par Marie, douairière
» du dernier tissiatchsky de Moscou. *Cependant la*

» *maladie devenait tous les jours plus grave;* et le » prince, sentant sa fin approcher, désira voir son » épouse, qui relevait de couches. »

Ainsi, *pendant que la maladie devenait tous les jours plus grave, les boyards* étaient dupes, comme le peuple, de la fausse nouvelle d'une amélioration supposée par des gens qui approchaient le prince; les boyards ne le voyaient donc pas plus que le peuple? Dmitri était-il, comme Mstislaf-le-Brave, entouré, obsédé par une coterie qui écartait de son lit de mort tout ce qui la pouvait gêner? et cette coterie pouvait être à la fois l'assassin du prince, dont elle surveillait les derniers soupirs, et le comité dirigeant de la faction. Nous reviendrons tout à l'heure sur les causes probables de cette mort inopinée : poursuivons la narration.

Quand, enfin, Dmitri *sentit sa fin approcher*, quand ceux qui l'entouraient en virent d'infaillibles signes, il appela, et sans doute on voulut bien lui permettre d'appeler autour de lui les boyards, dupes jusque-là des bulletins de santé, et par conséquent éloignés jusqu'alors. Une fois entouré d'eux, Dmitri pouvait parler et dénoncer le crime s'il le savait ou le soupçonnait; mais déjà la coterie obsédante pouvait avoir pris toutes ses mesures en cas de révélation fâcheuse, soit en n'admettant qu'un certain nombre d'auditeurs gagnés, soit en préparant des forces pour sa sûreté et son triomphe; et, après tout, quel avantage pour lui ou ses enfans pouvait

se promettre d'une pareille accusation, Dmitri expirant sous les yeux, entre les mains de ses bourreaux. Il devait craindre d'armer contre ses jeunes fils les factieux qui le tuaient, et qui les tueraient à leur tour si une révélation indiscrète inquiétait ces factieux. Un prudent silence assurait la tranquillité des coupables et la vie de ses enfans; à l'âge où ils étaient, on pouvait espérer de les former au gré de la faction; donc la faction les laisserait vivre, et défendrait, au besoin, leur personne et leurs prérogatives qui lui seraient utiles. Si, plus tard, quelqu'un de ces princes, parvenu à l'âge mûr, osait, à l'exemple de leur père, entreprendre de s'affranchir, tout, autour de lui, lui dirait clairement ce qu'il aurait à craindre, quand même il ignorerait le crime commis sur son père, qu'après tout, quelque voix amie ne manquerait pas sans doute de lui découvrir en temps utile, et que les détails de la mort de Dmitri, examinés avec un peu d'attention, révélaient d'eux-mêmes assez clairement. Dmitri conservait toute la force de son esprit, il put faire toutes ces réflexions, et il ne dit rien de ce qu'il put juger nuisible au salut de ses enfans. Mais il les recommanda vivement à la fidélité, au dévouement, à la sollicitude de ses boyards.

«......C'est avec vous, leur dit-il, que j'ai partagé ma couronne, mes périls et mes triomphes, » mon bonheur et mon malheur. Je vous ai aimés

» et récompensés; j'ai respecté votre gloire et vos » biens; il ne m'est jamais échappé une parole qui » pût vous offenser; *en un mot, vous ne fûtes pas des » boyards, mais des princes.* Rappelez-vous aujour» d'hui ce que vous m'avez dit tant de fois : *Nous » sommes prêts à mourir pour toi et tes enfans.* Ser» vez aujourd'hui avec zèle mon épouse et mes » fils. »

Ensuite il leur présenta Vassili, son fils aîné et son successeur désigné, le bénit, lui nomma neuf conseillers, embrassa son épouse, tous ses enfans et tous les boyards; puis il leur dit : « La paix de » Dieu soit avec vous; » et, croisant ses mains sur sa poitrine, il expira le 19 mai 1389. Le lendemain, Théognoste, métropolitain de Trébizonde, qui se trouvait à Moscou, et quelques évêques russes, assistés de saint Serge, célébrèrent ses funérailles. Il n'y avait point alors de métropolitain russe à Moscou : on verra pourquoi.

ne veut pas mourir moine.

C'était alors une pratique ordinaire des princes de prendre le froc et de se faire moine au moment de mourir. On pensait que la qualité de moine conduisait tout droit en paradis, ou du moins en rendait l'abord beaucoup plus prompt et plus facile; et, par une escobarderie bien digne du moyen âge, après avoir joui et abusé de la vie mondaine, on se dépêchait de s'enfroquer à l'approche du trépas afin de mourir moine, et de s'assurer tous les bénéfices de la vie recluse. Le clergé, qui n'était

pas dupe de ce manége, mais qui y gagnait de la considération, de l'importance et des richesses, l'encourageait de toutes ses forces, et l'avait peut-être imaginé. Dmitri IV, plus philosophe peut-être, ou du moins plus ferme que ses contemporains, voulut mourir, non moine, mais prince comme il avait vécu. Quoiqu'il fût ou parût très-dévot, quoiqu'il allât régulièrement tous les jours à l'église, qu'il communiât chaque semaine du grand carême et qu'il portât un cilice sur la chair, le fait seul de n'avoir pas voulu prendre le froc à l'instant de sa mort autorise à croire qu'à l'exemple de Monomaque, non moins pieux, il savait discerner les limites de la religion, et que, visant à l'autorité monarchique, il avait dû plus d'une fois essayer de contenir la puissance ecclésiastique, toujours prête à tout envahir. On achèvera de s'en convaincre si on se rappelle son opiniâtre persévérance dans l'affaire de Mityaï, et sa sévérité contre Pimen. La faction, composée, comme on l'a vu, du haut clergé et de la noblesse, avait contre lui un double motif d'appréhension et de rancune; car il voulait s'affranchir de la tutelle des nobles et du joug des prêtres.

D'ailleurs, les démêlés survenus au sujet de l'élection du métropolitain n'avaient pas été terminés par l'exil de Cyprien et l'admission de Pimen. Pimen était certainement l'homme de la faction; aussi *Dmitri ne lui avait-il pardonné que* Suite des affaires ecclésiastiques. Pimen.

pour mortifier Cyprien, dit Karamsin; et aussi parce qu'il n'était point prudent, après la catastrophe de Mityaï et la résistance, je dirais presque l'insurrection du clergé, de courir les risques d'une nouvelle tentative qui pouvait amener des suites plus fâcheuses. Cependant on ne pouvait garder le lâche Cyprien, qui s'était lié avec le prince de Tver, irréconciliable ennemi de Moscou et parent et ami des Lithuaniens; il fallut le remplacer, et le remplacer par Pimen, déjà sacré à Constantinople, et que la faction favorisait.

Pimen n'était pas dupe de la faveur apparente de Dmitri, ni Dmitri de l'apparente soumission de Pimen. Entre ces deux ennemis, l'un prince et l'autre prêtre, les caresses réciproprès ne prouvaient qu'une crainte mutuelle, et chacun d'eux ne songeait qu'à gagner du temps et à se ménager jusqu'au jour désiré où il pourrait renverser l'autre. Dans leur position actuelle, c'était le prince qui devait commencer les hostilités; car ses projets d'émancipation exigeaient qu'il se procurât un métropolitain dévoué à sa politique; mais le choix était difficile, et l'entreprise délicate. Pimen étant l'homme de la faction, le déposséder c'était déjà la blesser au vif, et le remplacer par une créature du prince, c'était risquer de la révolter, c'était compromettre tout et soi-même.

Dmitri ne savait à quoi se résoudre lorsque Denis lui-même vint le tirer d'embarras.

L'évêque Denis, cet audacieux ennemi de Mityaï, cet intrépide opposant aux volontés du grand-prince, qui avait ramené à son opinion tout le concile d'abord entraîné par l'autorité de Dmitri, et qui, persistant à lutter à la fois contre le prince et Mityaï, s'était ouvert par un parjure la route de Constantinople, Denis avait obtenu du patriarche le titre d'archevêque de Souzdal, de Nijni-Novgorod et de Gorodetz. Avec cette imposante qualité, Denis était revenu en Russie sans craindre le ressentiment du prince, que l'audace de Pimen et de ses complices devait suffisamment étonner ou occuper. Dans son opposition au milieu du concile, Denis avait fait preuve de dévouement aux intérêts de la faction : il s'agissait alors de repousser Mityaï, et cette mesure ne convenait pas moins à l'ambitieux Denis qu'à la faction elle-même. Mais quand, à son retour de Constantinople, il vit le grand-prince et la faction, divisés à l'occasion du métropolitain, s'observer et se craindre, il dut concevoir le désir et l'espoir de devenir le chef du clergé russe. Pour cela, il n'avait qu'un pas à faire, et ce pas était facile. Il ne s'agissait que de se conserver les bonnes grâces de la faction, et de gagner par un peu de souplesse celles du prince ; et avec du temps et de l'adresse il y réussit complétement. Le fait suivant détermina le grand-prince à mettre Denis dans la chaire métropolitaine à la place de Pimen. Denis.

Les Strigolnikis.

Comme les couvens trafiquaient, les prêtres prêtaient à usure et se livraient sans doute à d'autres pratiques simoniaques. Les peuples les plus civilisés durent les premiers remarquer et combattre ces abus. Au temps du métropolitain Alexis, un Novgorodien, Carpo-Strigolnik, *homme du peuple, aussi fanatique que superstitieux*, dit Karamsin, qui ne justifie point cette double inculpation, annonça qu'il fallait fuir les prêtres russes, tous coupables de simonie. Le diacre Nikita et une foule de citoyens, prosélytes de Carpo, désertèrent donc les églises, et ils eurent naturellement des imitateurs à Pskoff. Les prêtres alarmés traitèrent d'hérétiques les partisans de Carpo. Le peuple, sans doute travaillé par les prêtres, ou peut-être mu par un fanatisme imbécile, noya Carpo, Nikita, et un autre réformateur.

Le martyre multiplie ordinairement les prosélytes; aussi les Strigolnikis devinrent-ils très-nombreux, et l'archevêque Alexis, fort embarrassé, écrivit au patriarche, qui donna à l'archevêque Denis des pleins pouvoirs pour arranger cette affaire. Denis prouva aux Strigolnikis que les prêtres pouvaient faire valoir leur argent au taux légal sans être pour cela des simoniaques, et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Ce succès, très-important dans les conjonctures où se trouvait la Russie, menacée d'une invasion par les Tatars, décida le grand-prince à répondre aux avances de l'ambitieux De-

nis et à le faire métropolitain. Il l'envoya donc à Constantinople pour obtenir la consécration. Denis, au comble de ses vœux, et ne doutant plus du succès, partit promptement, et réussit auprès du patriarche. Mais au retour, Vladimir Olgerdovitch, prince lithuanien et gouverneur de Kief, l'arrêta dans cette ville, déclarant que Cyprien (alors à Kief) était le seul et légitime métropolitain de l'Église russe. Denis mourut prisonnier à Kief, soit de dépit, soit par un crime, soit cause naturelle; et ici il faut rappeler plusieurs choses: 1°. Que les Lithuaniens avaient d'abord voulu avoir un métropolitain particulier pour les provinces russes conquises par eux, et que, dans le commencement, ils avaient laissées sous la juridiction spirituelle du métropolitain de Vladimir et de Moscou. — 2°. Que, selon toute apparence, ils avaient engagé le patriarche à envoyer long-temps d'avance en Russie Cyprien, pour succéder au métropolitain Alexis, afin d'avoir à la tête du clergé russe un homme à eux, qui les aidât à étendre leurs conquêtes aux dépens des grands-princes. — 3°. Que le séjour prolongé de Cyprien à Tver auprès de Michel, irréconciliable ennemi de Moscou et parent et ami des Lithuaniens, appuie singulièrement ces probabilités. — 4°. Que la manière dont les princes lithuaniens, maîtres de Kief, recueillirent deux fois dans cette ville Cyprien, deux fois chassé par les Russes, établit suffisamment ce qu'ils s'en

Cyprien.



promettaient. — 5°. Et qu'enfin, le prince Olgerdovitch, retenant, et peut-être tuant Denis, pour ôter un compétiteur à Cyprien, complète la preuve que les Lithuaniens avaient intérêt à placer ce Cyprien à la tête du clergé russe.

Tout cela montre combien il était impolitique, absurde et dangereux de recevoir un étranger pour chef immédiat du clergé national, et surtout de reconnaître un étranger, résidant en pays étranger, pour chef suprême du clergé, pour souverain régulateur des affaires ecclésiastiques. Si Dmitri avait pu s'arranger avec la faction, il aurait pu échapper aux caprices et aux trahisons du patriarche. Mais luttant avec peine contre cette faction, il avait l'imprudence de chercher contre elle un auxiliaire dans le patriarche, dont il augmentait ainsi, dont il affermissait la pernicieuse influence.

Griefs de la faction contre Dmitri.

Cependant, Pimen et ses adhérens, tant de la noblesse que du clergé, ne pouvaient ignorer ni pardonner la nouvelle tentative de Dmitri pour avoir un métropolitain à lui. Quelque adresse que Denis eût pu mettre dans sa conduite, Pimen devait le regarder comme son ennemi personnel, et la faction le considérer comme un transfuge, dont les promesses secrètes, quelles qu'elles fussent, n'offraient aucune garantie, et la faction et Pimen durent songer à s'en débarrasser le plus tôt et le mieux qu'on pourrait : et dans cette disposition, il ne serait pas impossible qu'on eût secrétement solli-

cité de Moscou l'arrestation et puis la mort de Denis à Kief. Menacé d'être expulsé de la chaire métropolitaine par le retour de Denis, Pimen a bien pu offrir de céder sa dignité à qui du moins le vengerait. La faction a pu se joindre à lui pour écarter d'un emploi si important un protégé du grand-prince, et Cyprien et le prince de Kief ont pu croire à ces promesses, ou chercher à gagner par un bon office l'utile amitié de la faction.

Cette nouvelle tentative du grand-prince montrait clairement que les échecs ne le rebutaient pas, et qu'il reviendrait à la charge jusqu'à ce qu'il réussît ou qu'il mourût, et la faction et Pimen ne durent pas lui pardonner une si inquiétante persévérance.

Le prince cède. Rapprochement.

Toutefois, il y eut entre les deux puissances rivales un repos, une espèce de trève, après l'échec de Denis comme après la mort de Mityaï, et le grand-prince parut encore se rapprocher de Pimen. Je ne sais quelle considération dirigea la conduite de Dmitri; mais ce fut seulement après la déclaration impertinente du prince de Kief, qu'il manifesta aussi son désir de ne voir qu'un seul métropolitain à la tête du clergé russe, tant dans les provinces restées russes que dans les provinces soumises aux Lithuaniens ; peut-être alors songeait-il lui-même à renouer les liens spirituels entre Moscou et ces provinces perdues, en attendant qu'on pût les reprendre.



Vues des Lithuaniens et des Moscovites.

Les Lithuaniens risquaient alors plus que jamais à vouloir un seul métropolitain pour toute l'Église russe, s'ils ne parvenaient pas à obtenir l'installation de Cyprien; car leur chef, Jagellon, favorisant ouvertement le catholicisme qu'il avait lui-même embrassé, effarouchait les consciences russes soumises à son sceptre, et les disposait à se jeter entre les bras du grand-prince. A la vérité, soit politique, soit fidélité à leur culte, plusieurs princes Lithuaniens étaient restés fermes dans la foi grecque, et pouvaient rassurer un peu les Russes conquis; mais le roi les devait effrayer bien plus que ne pouvaient les rassurer les princes; et voyant à Moscou, au milieu de leurs anciens compatriotes, le chef de leur religion, ces Russes devaient y chercher leur prince naturel, et y retrouver la patrie. Mais les Lithuaniens, depuis quelque temps réunis en un même État avec les Polonais, et riches de tant de conquêtes, se croyaient en mesure de réussir d'abord à faire prévaloir Cyprien, et ensuite à subjuguer encore bien d'autres provinces. De son côté, le grand-prince se flattait de résister aux Tatars, et de pouvoir après cela reprendre tout ce qu'avait perdu la Russie; ainsi, des vues toutes contraires engagèrent les deux puissances rivales à ne plus vouloir qu'un seul métropolitain. Pour n'avoir du moins à combattre dans cette affaire aucune autre influence que celle des Lithuaniens, Dmitri appuya de tous ses moyens la candidature

de Pimen. Les Lithuaniens n'eurent garde d'abandonner leur Cyprien, et, après trois années de négociations, d'intrigues et de lutte, le patriarche, ne sachant à qui entendre, peut-être également sollicité et payé des deux parties, maintint le *statu quo*, en renvoyant Cyprien à Kief, et Pimen à Moscou, tous deux avec la dignité métropolitaine.

« Un an après, Pimen repartit pour la Grèce à » l'insu du grand-prince, qui le voyait d'assez mau- » vais œil : ceci arriva un mois avant la mort de » Dmitri. » Ainsi s'exprime Karamsin.

Je le répète, cette querelle envenimée, cette rancune de prince à prêtre ne pouvait finir que par une catastrophe. Pimen ne pouvait oublier que le grand-prince l'avait d'abord pris en faute, et pour ainsi dire déclaré l'assassin de Mityaï ; que le grand-prince l'avait repoussé, lui avait fait subir l'affront d'une dégradation publique et de l'exil; qu'il lui avait préféré premièrement Cyprien, et secondement Denis ; qu'il ne l'avait admis deux fois à la dignité métropolitaine que comme un pis-aller, que parce qu'il ne pouvait le repousser sans prendre un homme plus contraire à sa politique ; et qu'en l'y admettant il avait toujours eu l'arrière-pensée de le dégrader encore à la première occasion. Pimen ne pouvait ignorer qu'il n'échappait à la vengeance du grand-prince que parce que son caractère de dignitaire ecclésiastique lui donnait une sorte d'inviolabilité, et parce qu'on le savait ap-

puyé de toute la puissance de la faction, qui, sans doute, le défendrait ou le vengerait; mais il devait penser aussi qu'à force de soins et de travaux, d'adresse et de fermeté, de mesure et de persévérance, le grand-prince, jeune encore, parviendrait un jour à être assez puissant pour se venger, ou que, peut-être, impatienté à la fin de toujours se contenir, et prenant l'exemple de ses ennemis, il s'aviserait de recourir à son tour à la ressource des morts subites. Pimen voyait enfin que le grand-prince, toujours contraint de le rappeler ou de le souffrir en face de lui dans la chaire métropolitaine, *le regardait de mauvais œil.* Pimen se crut certainement menacé, ou dans sa personne, ou dans sa dignité; et Pimen partit pour la Grèce à l'insu du grand-prince; et le grand-prince, quoique jeune encore, et bien portant, fut tout à coup frappé d'une maladie mortelle, qui le conduisit en peu de temps au tombeau; et Pimen avait fui un mois avant la mort du grand-prince, qui le regardait de mauvais œil; et Pimen pouvait, devait être soupçonné d'avoir au moins concouru à la mort de Mityaï; et Pimen avait été élu par ses complices pour remplacer Mityaï, mort subitement entre leurs mains; et Pimen avait volé les blancs-seings donnés à Mityaï, et il avait abusé de ces blancs-seings pour fabriquer une fausse lettre de Dmitri au patriarche, laquelle fausse lettre le recommandait comme le plus digne de tous les ecclésiastiques

russes d'être promu à la dignité métropolitaine; Pimen avait abusé des autres blancs-seings pour emprunter les sommes énormes dont il acheta du patriarche et de l'empereur la dignité métropolitaine; et, après tout cela, Pimen avait eu le front de reparaître devant le grand-prince, si indignement volé, si cruellement outragé; et Pimen, voleur, empoisonneur et traître, voyant le grand-prince, enfin poussé à bout, le regarder de mauvais œil, aurait hésité à s'assurer l'impunité et le repos par un nouveau crime! il aurait fui par prudence, lui qui était si effrontément revenu en Russie, lui qui avait, durant sept années, bravé la colère et la puissance du grand-prince! Non, Pimen s'est retiré après avoir consommé le crime, ou en avoir confié l'exécution à des mains sûres, et il s'est retiré comme les boyards qui avaient assassiné le Tissiatchsky, sous le règne de Jean II, par mesure de précaution, et pour laisser passer le premier mouvement de surprise ou d'indignation dans la capitale. Si les choses ne sont pas ainsi, il faut qu'un destin bien ennemi de Pimen, qu'un hasard jaloux ait bien malicieusement combiné son départ furtif, et la mort inopinée du grand-prince, et le traité un peu antérieur qui réglait l'ordre de succession à la convenance de la faction, et qui, en isolant Vladimir Andréïvitch, en dispersant tous ses boyards, mettait la faction en mesure de profiter seule de cette mort inopinée de Dmitri.

Quant moi, je regarde comme certain que Dmitri mourut empoisonné, pour avoir persévéré à tenter de s'affranchir du joug de la faction qui l'avait porté au trône dans son enfance, et qui travaillait à le constituer autocrate, afin d'exploiter sous son nom le pouvoir absolu. Il était temps que cette faction arrêtât le cours des progrès de Dmitri dans l'amour du peuple et des boyards, et, par conséquent, de la prépondérance qu'il prenait sur elle. Tant qu'il ne s'était agi que de ruiner les libertés publiques, de subjuguer les apanagistes ou de combattre les Tatars et les Lithuaniens, le prince, les boyards, le clergé moscovite et la faction dirigeante, sollicités à l'union par la communauté d'intérêts, avaient agi de concert. Mais, lorsque, revenant sur lui-même, Dmitri, parvenu à l'âge mûr, voulut être vraiment autocrate, au moins à Moscou, il trouva des partisans et des opposans; on essaya de le contenir dans le rôle passif imposé à sa jeunesse; il s'obstina à s'émanciper; on s'opiniâtra à le retenir en tutelle comme Oleg y avait tenu toute sa vie Igor, le fils de Rurik : alors commença la scission parmi les adhérens de la faction. Les membres inférieurs, trouvant leur compte à passer au service du prince, qu'on ne pouvait, sans lui faire une guerre ouverte, priver des avantages ordinaires de tous les princes, se firent courtisans. Les meneurs du parti, ne pouvant que perdre à changer de rôle, restèrent dans la voie qu'ils s'é-

taient ouverte, et continuèrent la lutte comme ils purent, comptant sur les évènemens et se promettant tout de leur habileté, de leur courage, de leur persévérance, et surtout du temps et de l'alliance du métropolitain et du haut clergé. On a vu la faction ainsi réduite par la désertion céder souvent, et souvent aussi forcer le grand-prince à céder à son tour, notamment dans les affaires relatives à l'élection du métropolitain. Dmitri était peut-être assez fort de l'appui du peuple et de la foule des boyards devenus courtisans pour lutter avec avantage contre les restes redoutables encore de la faction nobiliaire, mais non pas pour lutter avec succès contre les prêtres, parce qu'alors l'appui du peuple et même celui des boyards pouvaient lui manquer s'il osait entreprendre tout ce qu'il fallait pour réussir, et que, si la prudence ne lui permettait que des demi-mesures, il ne réussirait à rien. Avec le temps, les prêtres regagneraient infailliblement tout le terrain perdu. Ainsi, il osa déclarer Pimen traître, mais il n'osa le traiter comme tel; il dut se borner à le dégrader, à le déshonorer; et, après lui avoir ainsi mis au fond du cœur une haine éternelle, un mortel venin, il fut obligé de le ramener, de le reporter lui-même, et deux fois, sur la chaire métropolitaine d'où il l'avait repoussé une fois, d'où il l'avait arraché une autre fois. Étant retenu dans ses efforts par des considérations capitales, lorsque la faction

osait tout, il était clair qu'à la fin il devait succomber. C'était une grave faute d'attaquer les prêtres quand on était forcé de ménager la personne même de ceux qui étaient évidemment coupables, et qu'on pouvait être contraint à les laisser revenir, ou même à les mettre soi-même à la tête du clergé. Mais aussi il était bien difficile à un prince brave et résolu de renoncer à tous les projets d'une politique dans laquelle on l'avait élevé, et qu'il s'était appropriée plus qu'on ne voulait, par cela seul qu'une faction à moitié ruinée et une poignée de prêtres voulaient maintenir leur prépondérance aux dépens de l'autorité princière. La conduite de Dmitri ne manque ni de fermeté ni de mesure; son malheur vint de ce qu'il eut affaire à des gens non moins habiles que lui, dont il avait été la créature et le disciple, et qui avaient plus d'audace avec plus d'hypocrisie et de patience.

Dmitri IV. Dmitri fut certainement un prince très-remarquable: il avait une brillante bravoure, une grande fermeté de caractère, une haute intelligence, et il ne manquait point d'adresse et de circonspection, quoiqu'il n'en eût pas, ce me semble, et à beaucoup près, autant que Vladimir Monomaque, à qui il ressemble tant, mais qui fut bien plus heureux dans des circonstances non moins difficiles. Comme Monomaque et Alexandre Nevsky, il fut chéri du peuple, quoiqu'il eût concouru à

détruire les libertés publiques ; et, comme Monomaque, et surtout comme Alexandre, il dut être détesté de Novgorod, qui savait mieux que les autres villes connaître ses droits et apprécier la liberté, et aux libertés de laquelle il avait porté de rudes atteintes, ainsi qu'Alexandre et Monomaque. Il différa de ce misérable Alexandre, et il ressembla plus particulièrement à Monomaque en un point essentiel ; c'est que, tout en visant au pouvoir despotique, il repoussa du moins les puissances étrangères. Monomaque avait fondé l'espoir de sa fortune sur l'anéantissement des Poloutsis ; et il entrait dans la politique de Dmitri, qui, en cela, se confondit avec celle de la faction, de briser le joug des Tatars, qu'Alexandre Nevsky contribua bassement à étendre jusque sur la noble et fière Novgorod. Et quiconque se connaîtra en dignité nationale et en patriotisme n'hésitera pas à préférer un despote, un tyran même, quel qu'il puisse être, mais qui ne souffre point de domination ni d'influence étrangère, au prince le plus débonnaire, qui favorise ou subit, n'importe pour quel motif, la moindre intervention des armes ou de l'autorité d'une autre puissance dans les affaires de l'État. Il faut d'abord avoir une patrie indépendante, et ensuite y organiser la liberté, si on peut, et comme on peut.

On a vu quels progrès avait faits, sous ce règne de vingt-six ans, la puissance moscovite, commen- Puissance moscovite.

cée par l'infâme machiavélisme de Jean Ier Daniélovitch Kalita ; augmentée par son digne fils, Siméon Ier; accrue encore sous l'imbécile Jean II par le parti que j'appelle la faction moscovite; maintenue par cette même faction, qui renversa Dmitri III Constantinovitch de Souzdal, et qui le remplaça par Dmitri IV. Sous ce dernier prince, Vladimir, qui, du temps de Daniel, avait cessé d'être la métropole religieuse, cesse entièrement d'être la capitale politique : Moscou devient la capitale, comme elle était déjà la métropole ; la charge populaire du tissiatchsky est abolie à Moscou ; tout le pouvoir, tous les moyens d'influence sont concentrés dans les mains du prince et de la faction, qui disposent du métropolitain qu'ils vont se disputer , et, par le métropolitain, de toute la puissance ecclésiastique. Les apanagistes sont subjugués, les uns par de simples décrets, les autres par les armes. Novgorod même est contrainte de reconnaître la souveraineté du grand-prince, de lui payer l'impôt territorial, et de soumettre ses affaires ecclésiastiques au métropolitain, créature de la faction ou du prince. La centralisation progressive qui s'opère en faveur des Moscovites les rend supérieurs à tous leurs ennemis intérieurs, et les richesses prennent de toutes parts la route de la grande-principauté. A l'intrigue, à la perfidie même, et à la force des armes, on ajoute l'avantage de ces richesses toujours croissantes; on avait

beaucoup conquis par les négociations et la guerre, on sut encore acheter. Déjà Kalita avait acheté Galitch, Belozersk et Ouglitch; son petit-fils, Dmitri IV, acheta encore la Metchéra.

Nouvelles villes.

De ce règne remarquable date encore la fondation de plusieurs villes : de Kourmouich, en 1372, par Boris Constantinovitch; de Serpoukhof, en 1375, par Vladimir Andréïvitch; d'Yam (aujourd'hui Yambourg), par les Novgorodiens : mais ce qui est plus important, parce que cela se rattache à la grande idée de l'indépendance nationale, c'est sous ce règne que l'on commença de généraliser davantage l'usage des fortifications en briques. Dmitri III Constantinovitch, lorsqu'après avoir perdu la grande-principauté il devint, avec l'aide de son ancien rival, Dmitri IV, prince de Nijni-Novgorod, entoura d'un rempart en briques cette ville, l'une des plus exposées aux incursions des Tatars. Nous avons vu comment le Kremlin de Moscou fut rebâti en briques; les Novgorodiens, qui avaient anciennement substitué à leurs fortifications en charpente et en terre des murailles de briques, substituèrent encore, sous Dmitri IV, des remparts de briques aux remparts en chêne de Porkhof. Ce fut encore en briques qu'ils construisirent, vers le même temps et en trente-trois jours, la forteresse d'Yambourg. L'adoption de ce nouveau mode de construction, beaucoup plus fort, et contre lequel échouaient toutes les tentatives

Fortifications.



d'incendie, si redoutables en cas de siége, se rattachait, comme nous l'avons dit, à un meilleur système de défense, au projet arrêté de secouer le joug des Tatars. Car le prince, et la faction, et les peuples, sentaient la nécessité de s'affranchir; et tous les succès de la faction dans l'intérieur n'étaient rien tant que les ennemis extérieurs pourraient, comme par le passé, survenir en maîtres, et tout changer ou tout s'approprier. Mais c'était peu de choses encore que de bonnes fortifications, si l'on n'avait pas inspiré aux peuples la haine du joug et du nom étranger, surtout des Tatars, le courage de les combattre et l'espoir de les vaincre. C'est à quoi s'appliquèrent d'un commun accord, et réussirent merveilleusement, le prince, la noblesse et les prêtres, si maladroitement irrités par les Tatars : à la voix de ses chefs et du clergé, toute la Moscovie se lève en masse, et écrase les bandes de Mamaï, dans le champ glorieux de Koulikoff. Un peu auparavant, le peuple de Nijni avait massacré les députés de ce terrible Mamaï, pour des violences auxquelles les Russes semblaient accoutumés de la part des Mogols. Un peu après, un tsarévitch, député de Tokhtamouisch, vainqueur et successeur de Mamaï, est prévenu, à Nijni-Novgorod, de la part du grand-prince, qu'on ne peut répondre de sa tête s'il se montre dans la capitale avec son escorte; et ce tsarévitch se retire épouvanté auprès de son maître; et les subalternes

Patriotisme.

qu'il envoie à Moscou, effrayés de la fureur qu'y inspire leur présence, s'enfuient précipitamment.

Les débats survenus à Moscou au sujet de l'élection du successeur du métropolitain, préoccupèrent assez les chefs et le clergé, pour leur faire oublier Tokhtamouisch et les dangers dont il les menaçait, et les moyens et la pensée même de le repousser; mais l'esprit du peuple, abandonné à lui-même, conservait encore assez d'énergie pour entreprendre seul d'arrêter les Tatars devant Moscou. Cet esprit national fut la véritable cause qui força Michel de refuser l'armée que lui offrait Tokhtamouisch pour le conduire au trône; car s'il n'y avait pas eu dans le cœur du peuple russe une haine toute spéciale, et toujours prête à s'armer contre les Tatars, Michel, qui n'hésitait pas à se servir des armées lithuaniennes dans ses démêlés avec Dmitri, n'aurait pas refusé le secours si évidemment nécessaire de cette armée tatare.

Avec ces fortifications en pierres autour des villes et cet énergique patriotisme dans le peuple on pouvait oser et faire beaucoup; aussi battit-on les Tatars quand on se mit en devoir de les combattre; et les invasions des Lithuaniens, plus discrets et plus prompts, ne furent, après tout, que des surprises sans autres résultats que des ravages à peu près inutiles aux envahisseurs.

Mais si le gouvernement moscovite avait beaucoup gagné sur le peuple, sur les princes, sur Nov-

gorod même, Constantinople, si près de sa ruine, avait beaucoup gagné sur lui. Le patriarche ose envoyer Cyprien pour succéder au métropolitain Alexis encore vivant, et cela, sans daigner en prévenir le grand-prince; ensuite le grand-prince, ne pouvant faire nommer Mityaï par un concile national, tente de le faire nommer par le patriarche, dont il reconnaît ainsi la suzeraineté spirituelle; puis il accepte ce Cyprien d'abord repoussé; puis il le chasse pour prendre Pimen, parce que Pimen aussi a été nommé par le patriarche; puis, ennuyé de Pimen, il veut que le patriarche nomme Denis. Aussi le patriarche ne néglige-t-il pas une si belle occasion d'étendre son influence en Russie; et nous le voyons élever à la dignité d'archimandrite l'abbé Théodore (neveu de saint Serge), et « l'autoriser à donner à son couvent (celui de Saint-Siméon) le titre de *patriarcal*, et de le regarder comme *indépendant de la métropole russe.* » Ainsi, non content de nommer les métropolitains, le patriarche entreprenait de disposer des grades ecclésiastiques en Russie, et d'ôter à la métropole russe et de s'attribuer à lui-même la surveillance et le gouvernement des monastères; et nous ne voyons point que ces tentatives aient rencontré aucun obstacle.

Influence du patriarche grec.

Ces usurpations étaient favorisées par les discordes du prince et du parti-prêtre, et aussi par l'extrême dévotion de ce siècle. Aussi les pélerins

grecs affluaient à Moscou ; et l'un d'eux (Niphont, archimandrite de Jérusalem) y ramassa de si riches aumônes qu'elles lui suffirent pour acheter le patriarchat.

Conversion de la Permie.

C'est encore sous le règne de Dmitri IV que la Permie, jusqu'alors idolâtre, fut convertie au christianisme par un jeune moine, Étienne, fils d'un prêtre d'Oustiougue. Ce peuple grossier n'avait point d'alphabet; Étienne lui en fit un composé de vingt-quatre lettres.

Étrangers appelés en Russie.

Parmi les lettres patentes délivrées par Dmitri, on en trouve une qui confirme un *franc*, nommé André (probablement Génois), dans une propriété où cet André succédait à son oncle Mathieu, à condition que le titulaire maintiendrait, suivant les anciennes institutions, la tranquillité publique parmi les habitans tenus de lui obéir. Ainsi, dès le quatorzième siècle, on attirait en Russie les étrangers utiles.

Monnaies.

Après leur établissement dans la Boukarie et le Kaptchak, les Mogols ayant remplacé leurs monnaies d'écorce d'arbre et de peau, marquées du sceau du khan, par de petites monnaies d'argent (tanga) et de cuivre (poula), les Russes, à leur imitation, eurent aussi des monnaies d'argent et de cuivre, qu'ils appelèrent denga et pouli. Celles-ci datent du règne de Dmitri. Les plus anciennes dengas connues jusqu'à ce jour ne datent que de Dmitri, et portent l'effigie d'un cavalier. Le

traité entre Dmitri et Michel de Tver ne parle encore que des kounis; mais les transactions postérieures ne parlent plus que d'altines (valant six dengas) et de dengas (pesant un sixième de l'once russe.)

Artillerie, poudre.

Les *canons* mentionnés dans les relations du siége de Moscou, en 1382, étaient des machines avec lesquelles les Russes lançaient de grosses pierres; mais les *canons, bouches à feu*, furent introduits en Russie par les Allemands, en 1389; et sous le règne de Vassili, fils de Dmitri, on fabriquait déjà de la poudre à Moscou.

Remarquons, en finissant, une grande injustice du sort. Il est vraisemblable qu'Usbeck avait résolu d'anéantir la dynastie russe, et de lui substituer la sienne. Alexandre Mikhaïlovitch de Tver lui fit abandonner, ou du moins ajourner ce projet en massacrant son envoyé, et ce fut la branche moscovite qui profita de cet évènement, et elle en profita en flattant les Tatars et en perdant Alexandre.

VASSILI-DMITRIÉVITCH.

1389—1425.

VASSILI-DMITRIÉVITCH, âgé de dix-sept ans, successeur désigné de son père, fut porté au trône par la faction, et nul n'osa lui disputer l'empire. Il reçut la couronne à *Vladimir* des mains de Schakmat, ambassadeur du roi de la horde; sans doute on avait, par mesure de prudence, demandé au khan son autorisation, dont on aurait pu se passer, et, parce qu'on aurait pu s'en passer, le khan l'avait accordée sans peine, et peut-être n'avait pas attendu qu'on la demandât. Ainsi, la dignité de grand-prince devenait, par le fait, héréditaire dans la branche moscovite. Un grand projet appelait ailleurs toute l'attention et toutes les forces de Tokh-

tamouisch; il se préparait à détrôner Tamerlan.

Ce n'était pas, comme on pense bien, Vassili, à peine adolescent, qui gouvernait, mais les chefs de la faction. Ceux-ci écartèrent soigneusement Vladimir-Andréïvitch, dont les droits, la gloire et le courage les inquiétaient, et qui, moyennant quelque concession de territoire, se soumit d'assez bonne grâce. Novgorod, qui lui avait offert un asile accepté, traita, à son tour, avec le grand-prince, le reconnut pour son prince particulier, en vertu du droit d'élection qu'elle tenait d'Yaroslaf-le-Grand, et reçut de lui, pour gouverneur, Eustache Sita, seigneur moscovite.

L'un des premiers soins du conseil fut de marier Vassili à la fille (Sophie) de Vitovte, prince lithuanien, exilé de sa patrie, où il conservait de nombreux partisans. Par là on pouvait inquiéter ou contenir le roi Yagaïlo.

Cependant, les Tatars ayant porté le fer et la flamme dans le pays de Viatka, où des émigrés de Novgorod avaient fondé, depuis deux cents ans, une république indépendante; et les débris de cette population, réunis aux Novgorodiens et aux habitans d'Oustiougue ayant, par représailles, saccagé plusieurs villes dépendantes du khan, le désir de prévenir une rupture, et surtout de profiter de la position actuelle de la horde, pour en obtenir de grands avantages, décida le conseil à envoyer le nouveau monarque vers le khan.

Ce fut en 1392 que Vassili se rendit auprès de Tokhtamouisch, lui prêta, vraisemblablement, un nouveau serment de fidélité, lui promit sans doute des troupes, prodigua sans doute les présens aux seigneurs mogols les plus influens, et obtint la concession de Nijni (récemment octroyé à un Boris, qui y avait des droits héréditaires), Gorodetz (dont ce Boris était prince), Metchéra, Toroussa et Mourom (anciennes dépendances de Tchernigoff, qui n'avaient jamais appartenu aux Monomaques). Au bout de trois mois, Tokhtamouisch et son armée ayant déjà franchi le Volga et l'Iaïk, Vassili revint avec le tsarévitch Ulan, chargé de l'installer à Nijni. Boris voulait s'y défendre; la noblesse le livra aux envoyés du grand-prince, et la principauté de Souzdal, avec ses dépendances, fut incorporée à l'empire moscovite.

Novgorod n'était point soumise, elle refusait de payer à Vassili l'impôt territorial qu'elle avait payé malgré elle à son père; elle ne voulait point reconnaître le métropolitain pour le juge suprême de ses affaires ecclésiastiques. Ce double refus, commandé à la cité par le soin de sa liberté, blessait la faction, qui envoya contre elle une armée conduite par les frères du grand-prince, et par Vladimir Andréïvitch. Ces généraux prirent Torjek, où l'ingrat Vladimir avait trouvé un asile dans sa dernière disgrâce, et s'y rassasièrent de carnage. Torjek se révolta après leur départ, et massacra un Novgorod

certain Maximin, partisan déclaré des Moscovites. Aussitôt la faction (car *Vassili n'avait pas encore vingt ans, et, dans cette occasion, comme dans les autres, il agissait d'après le conseil des boyards*) (K.), la faction y renvoya l'armée, avec ordre de lui amener les auteurs de l'assassinat. Soixante-dix suspects furent traînés à Moscou, condamnés à mort, et livrés, sur la place publique, aux plus atroces tortures; après quoi les bourreaux leur coupèrent lentement les bras et les jambes, en répétant : «*c'est ainsi que périssent les ennemis du grand-prince.*» Vassili avait alors l'âge de notre Saint-Just; *il espérait que la terreur relèverait la dignité royale* (K.). Les Novgorodiens saccagèrent, en représailles, plusieurs villes moscovites. Mais, sacrifiant encore les intérêts de leur liberté aux intérêts de leur commerce, ils consentirent enfin à payer au prince le tribut territorial, et à reconnaître le métropolitain pour juge suprême des affaires ecclésiastiques. Ils étendirent même, à ce qu'il paraît, sa juridiction jusqu'aux affaires civiles, et cela pour apaiser le grand-prince et complaire au patriarche Antoine.

Karamsin qualifie *actes d'une juste sévérité*, les cruautés par lesquelles Vassili, instrument de la faction, étendit ou consolida la puissance moscovite. Et parmi ces actes figure l'horrible exécution des suspects de Torjek à Moscou. A la bonne heure; nous saurons à présent ce que, sous l'empire des autocrates, on appelle encore justice et sévérité.

Quel que fût le mérite des moyens employés, Moscou triomphait, lorsque tout à coup elle entrevit sa ruine. Tamerlan (Timour Lenk, Timour le boîteux) faillit à l'écraser en poursuivant Tokhtamouisch, qu'il avait battu une première fois dans les déserts d'Astrakhan, qui recommença la lutte trois ans après et qu'il revint battre encore, entre le Terek et le Kour. Ces deux batailles furent terribles; toutes les forces mogoles s'y entrechoquèrent. Après avoir couronné khan de la horde du Kaptchak un certain Koïritchak-Aglen, Timour se mit sur les traces de Tokhtamouisch, et traversa le Volga, les déserts de Saratof, et, pénétrant dans les provinces sud-est de la Russie, enleva Eletz, où régnait un Féodor, tributaire d'Oleg de Rezan. Apparition de Tamerlan.

A cette nouvelle, toute la Russie frémit d'effroi. Ce Timour semblait prédestiné à la conquête du monde, et ses quatre cent mille soldats étaient d'une si horrible férocité! Le peuple se précipitait dans les églises; la faction rassembla une armée nombreuse, à la tête de laquelle Vassili devait faire sa première campagne. Il restait encore plusieurs de ces vieux capitaines qui avaient combattu au champ de Koulikoff, et leur présence dans les rangs rappelait aux Russes que les Tatars n'étaient pas invincibles. Le grand-prince et l'armée s'arrêtèrent à Kolomna, derrière l'Oka. Pour distraire le peuple de ses terreurs paniques, on alla chercher en grande pompe une célèbre image de la Vierge, avec

laquelle André Ier avait triomphé des Bulgares.

Cependant Timour remontait le Volga, saccageant tout sur son passage. Tout à coup il s'arrête, puis, au bout de quinze jours, il descend vers le sud et sort de la Russie, ou trop froide, ou trop pauvre pour ses soldats, accoutumés aux climats brûlans et au pillage des plus riches empires. On n'eut garde de le poursuivre, et on eut soin d'attribuer sa retraite à la vertu miraculeuse de l'image de la Vierge, pour laquelle on fonda un beau monastère et une fête annuelle. Timour marcha droit sur Azof, qu'il détruisit, puis il conquit la Circassie, le pays des Yasses, la Géorgie, et il donnait à son armée une grande fête au pied du Caucase lorsque, apprenant la révolte d'Astrakhan, il va ruiner cette ville, et Saraï la capitale de la horde d'Or, et se retire, abandonnant, dit-il, l'empire de Bati au vent brûlant de la destruction.

La horde de Kaptchak, qu'il avait dévastée et qu'il laissa en proie à trois prétendans, Tokhtamouisch, Koïritchak, et Timour Koutlouk, ne devait guère inquiéter les Moscovites. Il n'en était pas de même de la Lithuanie, où, par suite d'un traité avec le roi de Pologne Yagaïlo, régnait alors le terrible Vitovte, beau-père du grand-prince. Tous les moyens étaient bons à Vitovte pour s'agrandir : la guerre ouverte et la perfidie, l'épée, le poignard et le poison. Par ces moyens divers il s'était saisi des plus belles provinces de l'ancienne Russie, et l'archimandrite du

Vitovte.

couvent de Petchersky avait publiquement empoisonné pour son compte Skirigaïlo, prince lithuanien régnant à Kief. Il avait pris Orscha et Vitebsk *à l'aide de bouches à feu*, il faisait trembler Yagaïlo, il menaçait les Tatars, et caressait le grand-prince, son gendre, tout en s'emparant de Smolensk par une insigne perfidie, et en saccageant le pays de Rezàn, dont le prince Oleg avait osé provoquer sa colère.

Vassili et Vitovte eurent deux entrevues en très-peu de temps; dans la seconde on arrêta de fâcheuses mesures contre Novgorod. Après sept années de guerre, la république avait heureusement renoué ses relations commerciales avec les Allemands, on voulait qu'elle les rompît; elle refusait de soumettre ses affaires litigieuses (on ne dit pas ecclésiastiques) au métropolitain Cyprien, avec lequel elle s'était à peu près arrangée pour cela; on voulait qu'elle les lui soumît. Elle résista. Les Moscovites, ayant gagné les boyards Novgorodiens gouverneurs du pays de la Dvina, s'emparèrent facilement de cette province, si nécessaire au commerce de la cité. Novgorod reprit sa province, punit les traîtres, et demanda aux Moscovites une paix honorable. Ceux-ci se hâtèrent de l'accorder parce qu'ils surent que, prévoyant un refus possible, Novgorod négociait secrètement avec le redoutable Vitovte. Ainsi cette fois encore, ce sont les crimes des princes qui jettent Novgorod dans les bras des Lithuaniens,

et les princes l'en puniront en l'exterminant.

Vitovte, se croyant joué par la république, ajourna pourtant sa vengeance. Tokhtamouisch, un instant rétabli à Saraï, maintenant fugitif, implorait son appui, et Vitovte lui avait promis de lui rendre la couronne. Il pressa les Moscovites de s'unir à lui contre les Mogols; Vassili ravagea, en effet, plusieurs provinces appartenant à ces barbares, et prit même le titre de conquérant de la Bulgarie, qu'il s'appropria. Toutefois, mécontent de la réserve de son gendre, Vitovte se promit de le punir un jour; et, réunissant une grande armée, où commandaient cinquante princes lithuaniens ou russes, il prit sa route par Kief, pour aller renverser Timour Koutlouk, rival heureux de Tokhtamouisch. Les deux armées étant en présence auprès de la Vorskla, des négociations s'ouvrirent. Timour Koutlouk faiblissait; un vieux général, Édigée, qui gouvernait le khan, survient avec un corps d'armée, fait décider la bataille, la gagne par une habile manœuvre, tue les deux tiers de l'armée lithuanienne, et en poursuit les débris jusqu'à Kief. Ainsi la horde n'était pas encore aussi faible qu'on avait pu le croire.

Michel de Tver.

Fatigué de lutter sans cesse contre Dmitri Donskoï, Michel de Tver s'était enfin résigné, du moins en apparence; et il avait conclu avec les Moscovites une alliance offensive et défensive. Mais, comme il ne pouvait se dissimuler les dangers dont le mena-

çaient les projets bien connus de la faction autocratique, il entretenait des intelligences secrètes avec Vitovte, auquel il venait d'envoyer son fils (époux de Marie, sœur de Vitovte), lorsqu'il fut tout à coup frappé d'une maladie mortelle.

Michel, âgé de soixante-six ans, *d'une taille et d'une corpulence gigantesques, avait encore toute la vigueur de l'âge viril; en peu de jours ce colosse devint un fantôme livide et si faible qu'il pouvait à peine se mouvoir* (K.). L'histoire nous laisse à deviner si cette mort, à peu près subite et si utile à la faction, fut un crime de cette faction ou un accident naturel. Michel était adoré de son peuple; il avait diminué les taxes, et si bien pourvu au maintien de la justice et de la paix que les habitans des autres provinces accouraient par milliers dans la sienne. Ses fils partagèrent ses États.

Oleg, le plus célèbre des princes de Rezan, autre ennemi des Moscovites, mourut en 1402, également chéri de son peuple. Féodor, son fils, héritier de sa principauté, demanda et obtint, comme Jean, fils aîné de Michel de Tver, l'autorisation du Khan à Schadibek, fils et successeur de Timour-Koutlouk.

Youri, prince de Smolensk, ligué avec un autre Oleg, reprit cette ville par surprise comme il l'avait perdue. Il y massacra une foule de traîtres ou de simples suspects, et soutint un siége de deux mois contre toutes les forces et l'artillerie de Vitovte,

qui se retira. Aussitôt, Youri court à Moscou, supplie le grand-prince de le réconcilier avec les Lithuaniens, ou du moins d'accepter la suzeraineté de Smolensk. Vassili ne l'osa ; et les boyards dont Youri avait massacré les parens livrèrent à Vitovte, qui leur ôta leurs emplois, la place qui resta cent dix ans aux Lithuaniens.

Cependant Vassili et Vitovte se craignaient et s'observaient. Après trois ruptures sans résultats, et deux trêves sans durée, se rencontrant au bord de l'Ougra, ils se mirent à négocier, et convinrent de reconnaître cette rivière pour limite respective dans le territoire qui est aujourd'hui le gouvernement de Kalouga.

Édigée. Profitant des troubles de la horde, les Moscovites s'étaient affranchis, ne sachant, disaient-ils, qui était le véritable khan; et lorsque Tchadibek eut écrasé ses rivaux, ses ambassadeurs ne rapportèrent que de faibles présens au lieu du tribut que Moscou, alors très-riche, prétendit ne pouvoir payer. Pour se ménager les moyens de ressusciter la discorde dans le Kaptchak, Vassili avait offert un asile aux fils de Tokhtamouisch, tué dans un combat contre des troupes de Tchadibek. Et pour affaiblir à la fois le Moscovite et le Lithuanien, Édigée les excitait secrètement à se jeter l'un sur l'autre. Comme le vieux Tatar y perdait ses peines, il résolut d'écraser Vassili, et de le surprendre en lui faisant croire qu'il marchait sur Vitovte. On le crut

à Moscou, on le croyait même à la horde, et la faction se félicitait de voir ses deux plus terribles ennemis prêts à se déchirer. Toutefois, on venait, par mesure de prudence, d'ordonner de grandes levées, lorsqu'on apprit qu'Édigée marchait droit à la capitale. Vassili, comme son père en pareille occasion, se retira avec sa famille à Kostroma, confiant la défense de la ville à Vladimir Andréiévitch. Les remparts étaient forts et garnis d'une nombreuse artillerie, mais la population était consternée. On se hâta de brûler les faubourgs, on repoussa impitoyablement les habitans qui voulaient se réfugier dans la place, et le soir du 31 novembre les Tatars se montrèrent dans le lointain. Ils détachèrent après le grand-prince une colonne qui ne put l'atteindre : ils saccagèrent les villes voisines qui ne résistèrent point; et ils prenaient leurs quartiers d'hiver autour de Moscou pour la réduire par la famine, quand arrivèrent de la horde de fâcheuses nouvelles. Boulat-Témir, successeur de Tchadibek, attaqué par un tsarévitch, rappelait l'armée à sa défense. D'un autre côté, le grand-prince rassemblait ses forces à Kostroma; l'hiver rendait le siége pénible et le succès fort incertain; Édigée convint donc avec les principaux chefs de partir en toute hâte, et pourtant de faire acheter leur retraite à l'ennemi. Le siége durait alors depuis trois semaines, les vivres commençaient à manquer dans la place, lorsque Édigée offrit de

s'en retourner moyennant trois mille roubles. Comme on ignorait son secret motif, on les paya bien vite, et il partit après avoir adressé au grand-prince une lettre menaçante, où il lui enjoignait de payer à l'avenir le tribut tel qu'on le payait autrefois au khan Tchadibek; ce qui était facile, dit cette lettre, puisqu'on payait au grand-prince un rouble pour deux socs de charrue.

Le grand-prince à la horde.

Malgré toutes les révolutions de la horde, le grand-prince s'y rendit avec une suite nombreuse, pour acheter la faveur du khan (c'était alors un fils de Tokhtamouisch); depuis ce temps jusqu'à sa mort il paya exactement le tribut. Une contagion très-meurtrière, qui avait parcouru le monde entier, envahit à plusieurs reprises la Russie, et désola les dernières années du règne de Vassili. Une horrible famine se joignit encore à la peste; on crut partout voir la fin du monde, et on se hâta d'acheter la vie éternelle par des fondations pieuses. Sous ce règne, le gouvernement moscovite montra beaucoup de tact, de fermeté et de souplesse dans ses rapports avec Vitovte et avec les khans; et il ne fallut pas moins d'habileté à Novgorod pour se maintenir indépendante entre Vassili et Vitovte, qui, chacun de son côté, et quelquefois tous deux ensemble, essayaient de la soumettre à leur politique.

Vladimir Andréiévitch, le premier oncle parmi les princes russes, dit Karamsin, qui ait servi sous

les ordres de son neveu, était mort en 1410; il s'était engagé par un traité à reconnaître pour souverain le fils aîné de Vassili, si ce dernier mourait avant lui. Et Vassili lui-même avait fait jurer à ses frères de reconnaître pareillement pour son successeur ce fils aîné, âgé de cinq ans, à l'époque de ce serment (1420). Ainsi s'établissaient des antécédens qui pouvaient un jour servir à régler le droit de succession en ligne directe de mâle en mâle par ordre de primogéniture. Un seul des frères de Vassili, appelé Constantin, refusa le serment demandé, et trouva à Novgorod asile et protection. Son apanage fut aussitôt saisi, ses boyards incarcérés, et leurs biens confisqués. Droit de succession.

Ce fut cinq ans après, le 27 février 1425, que mourut Vassili, âgé de 53 ans, après en avoir régné 36; il avait réuni à la grande principauté Nijni, Novgorod, Souzdal, Mourom, plusieurs des anciens apanages de Tchernigof, tels que Toroussa, Novossil, Kozelsk, Pérémysle, et des provinces entières ravies à Novgorod, telles que Bejetzky-Verkh, Vologda. Il conquit de même la république de Viatka, à laquelle il laissa pourtant ses institutions populaires; et il était devenu tout puissant à Rezan et à Tver. Mort de Vassili.

Il laissa son fils aîné Vassili, encore enfant, sous la protection de Vitovte, et sous la tutelle de ses instituteurs et de ses boyards, c'est-à-dire de la faction. Apprenant que l'empereur Manuel, réduit à

sa capitale, ne pouvait plus solder une armée, Vassili lui envoya une somme considérable, et engagea les princes russes à imiter cet exemple. Après un tel service, Manuel demanda Anne, fille du grand-prince, pour son fils aîné, qui régna sous le nom de Jean Paléologue.

Affaires ecclésiastiques.

Cyprien, devenu seul métropolitain de toute l'Église russe, sut capter et conserver à la fois les bonnes grâces de Vassili et de Vitovte, en s'empressant de sévir contre les évêques qui avaient le malheur de leur déplaire; et c'est dans l'intérêt des Moscovites qu'il retint, durant trois années, dans une cellule d'un couvent, Jean, archevêque de Novgorod, coupable seulement de fidélité aux intérêts de la république. Ce prêtre mourut en 1406, honoré de l'estime et de l'amour universel, dit Karamsin, qui s'évertue, en conséquence, à le louer; je me réfère à sa conduite indiquée dans le règne précédent.

A ce parfait courtisan succéda Photius, moine rigoriste et avare; ses procès contre les princes et les seigneurs qui avaient envahi les biens des métropolitains lui suscitaient mille ennemis; ses formes sévères lui aliénèrent l'esprit du grand-prince, et son intolérance, qui l'empêchait de faire ses visites pastorales dans les provinces lithuaniennes dont il exigeait pourtant les revenus, décidèrent Vitovte à convoquer un concile, qui nomma métropolitain de Kief un Grégoire Tsamblak, malgré l'opposition du patriarche, ami de Photius. Dans un règle-

ment civil, donné par Vassili au pays de la Dvina, on voit le vol puni de mort. Sous ce règne (vers 1420), toutes les principautés russes eurent leurs monnaies d'argent; et l'année russe, qui commençait au mois de mars, commença au mois de septembre, comme celle des Grecs. Mais c'est au règne précédent que remonte l'usage des noms de famille, outre les prénoms; les anciens noms slaves tombèrent en désuétude au temps de Vassili.

En 1404, le Servien Lazare, moine du mont Athos, fabriqua dans Moscou la première horloge à sonnerie qu'on y eût vu, et qui fut placée dans la cour du palais.

Une lettre de Photius à Jean, archevêque de Novgorod, présente des détails de mœurs assez curieux: excommunication de tout couple uni sans la bénédiction ecclésiastique; ordre de célébrer les mariages après la messe, et non le soir; défense aux filles de se marier avant douze ans; à quiconque boit du vin avant le dîner, d'approcher de la sainte Table; au clergé, de se livrer au commerce et à l'usure; aux religieuses, d'habiter les mêmes monastères que les moines; aux prêtres veufs, de demeurer dans les couvens de femmes; aux niais, d'écouter les diseuses de bonne aventure, et d'employer les drogues qu'elles vendent. Photius ne permet qu'aux jeunes gens de convoler en troisièmes noces, et à condition de n'entrer de cinq ans dans l'église, ou d'obtenir l'absolution par un repentir sincère et les

larmes d'une fervente contrition ; il blâme sévèrement les juremens et les mots obscènes en usage parmi le peuple.

VASSILI-VASSILIÉVITCH,
L'AVEUGLE.

1425 — 1462.

Vassili, fils aîné de Vassili-Dmitriévitch, n'avait que dix ans lorsqu'il monta sur le trône. Son père l'avait placé sous la protection de Vitovte, et sous la tutelle du conseil des boyards, c'est-à-dire que la faction fut appelée à régner en son nom.

Cet enfant avait reçu en naissant le titre de grand-prince, et voici ce que l'on conte à ce sujet. Son père ayant conjuré un religieux du monastère de Saint-Jean d'aller prier pour l'heureuse délivrance de la grande-princesse, dont les douleurs se prolongeaient au delà du terme ordinaire : *Rassurez-vous*, lui dit le moine, *Dieu vous donnera un fils qui héritera de toute la Russie.* Une prédiction de moine, et d'un moine qu'on avait dû choisir parmi ceux qui passaient pour des saints, était alors quelque

chose, et il importait à la faction, prête à exploiter une minorité prochaine, à montrer son pupille prédestiné à l'empire de toute la Russie. Aussi ne voulait-elle pas s'en tenir à cette prédiction du moine : elle voulut un prodige et elle le fit. Le confesseur du grand-prince (prêtre du monastère de Saint-Sauveur au Kremlin) était dans sa cellule pendant que la grande-princesse était dans les douleurs de l'enfantement. Tout à coup une voix, venant du dehors de la cellule, dit à ce prêtre : *Vas et donne un nom au grand-prince Vassili.* Le prêtre ouvre sa porte, regarde et ne voit personne. Il court au palais, et il apprend que la princesse vient, à l'instant même, d'accoucher d'un fils. Dès lors il comprit parfaitement, et toute la Russie comprit après lui, que c'était un ange qui lui avait parlé dans sa cellule. Or, comme il faut obéir aux anges, et comme celui-ci avait dit clairement et en bon russe, de donner un nom au grand-prince Vassili, le royal enfant fut nommé Vassili, et on n'eut garde de lui contester le titre de grand-prince, que lui avait donné l'ange. Ce titre était pour lui une bonne fortune, et un mauvais présage pour ses rivaux.

Vassili-Dmitriévitch ayant expiré pendant la nuit, le métropolitain Photius dépêcha sur-le-champ un de ses boyards à Zvénigorod, pour sommer le prince Youri-Dmitriévitch et ses autres frères de reconnaître leur neveu en qualité de

grand-prince. L'ambitieux Youri, se révoltant contre le nouveau règlement, refusa d'abord de se rendre à Moscou, et puis se retira à Galitch, d'où il envoya au jeune monarque une protestation menaçante, qu'il voulut soutenir en armant toute la population de ses domaines. Mais les Moscovites, appuyés de tous les autres oncles de Vassili, le prévinrent, le forcèrent de se retirer à Nijni-Novgorod, et même à passer au delà de la Soura.

L'armée moscovite étant sortie et rentrée sans avoir combattu, le métropolitain alla proposer la paix à Youri, et le força à traiter, en refusant sa bénédiction à ce prince et à son peuple. Par le traité, Youri renonçait à disputer la grande principauté, *jusqu'à ce que le khan eût décidé à qui elle devait appartenir*. La peste, la famine, les ouragans, les brouillards épais, les vapeurs homicides, qui avaient désolé la fin du règne de Vassili-Dmitriévitch, désolèrent également le commencement de celui de son fils.

La contagion emporta les trois fils de Vladimir-le-Brave; Jean de Tver périt de même, laissant sa principauté à son petit-fils Boris, dont le père et le frère aîné étaient aussi morts de la peste. Cependant, le vieux Vitovte, ayant armé contre Pskoff et Novgorod, arracha à la première quatorze cent cinquante roubles en argent (1426), et à la seconde, onze mille (1428). Cet ambitieux octogénaire, aïeul maternel de Vassili-Vassiliévitch, et son pro-

tecteur désigné par le testament de Vasili-Dmitriévitch, exigea que son petit-fils s'engageât par serment à ne se plus mêler des affaires de ces deux cités, qui, par là, devenaient étrangères à la Russie, et passaient sous la domination lithuanienne. Cela n'empêcha pas Vitovte d'inviter son petit-fils, divers princes russes, et le métropolitain Photius, à une sorte de congrès tenu à Troki et à Vilna, où il voulait procurer à la Lithuanie le titre de royaume, et à lui-même la dignité royale. Mais ayant échoué par les intrigues de l'empereur Sigismond, et par l'opposition des seigneurs polonais assistés du pape, il tomba malade et mourut, soit de dépit, soit de vieillesse. Grand capitaine et fin politique, Vitovte avait bien avancé la ruine de la Russie; mais il eut pour successeur un ivrogne, Svidrigaïlo, frère d'Yagaïlo (Jagellon), et une bête féroce, Sigismond (frère de Vitovte). Le second chassa le premier, et fut assassiné. Son fils, le débonnaire Michel, mourut en Russie, exilé et empoisonné; et Casimir, fils de Jagellon, régna en Lithuanie.

Quoiqu'il y eût toujours un baskak de Moscou, le sceptre des Tatars ne pesait plus guère sur la Russie. Quelques bandes mogoles y vinrent parfois essayer le brigandage, et furent promptement refoulées; de leur côté, les Moscovites coururent la Bulgarie du Volga et de la Kama. Les deux princes semblaient avoir renoncé au traité qui soumettait leurs prétentions à l'arbitrage suprême du khan;

ils étaient même convenus, en 1428, de rester en paix dans leurs possessions actuelles; mais en 1431, Youri ayant repris les armes, son neveu le cita au tribunal du khan Makhmat; ce qui prouverait que la faction se défiait alors de ses propres forces, ou comptait beaucoup sur ses moyens de corruption à la horde. La cause fut plaidée en présence de Makhmat, qui, par un acte de son pouvoir absolu, et sans avoir égard à aucun autre droit que le sien, prononça en faveur de Vassili. Oulan, seigneur mogol, reçut la mission d'aller *le faire asseoir* sur le trône de la grande-principauté. Cette cérémonie eut lieu à Moscou, pour la première fois, et Vladimir perdit ainsi toutes ses prétentions au rang de capitale. Néanmoins, le nom de cette ville précéda toujours celui de Moscou dans la série des titres des grands-princes.

Cependant les deux princes n'étaient pas réconciliés; Vassili voulut ôter à son oncle une ville russe que venait de lui donner Makhmat; et Youri lui-même enleva la couronne à Vassili, qui l'avait provoqué sans être en état de le combattre, et qui tomba dans ses mains en cherchant un asile à Kostroma. Des transfuges de Moscou conseillaient à Youri des mesures de violence; mais, suivant des avis plus doux, il donna Kolomma en apanage à son neveu. Celui-ci, à peine arrivé dans cette ville, cria à l'usurpation; la faction se réveilla, et bientôt toute la population de Moscou se rendit à Kolomma.

Youri, confondu de cette émigration, rendit la capitale à son neveu, qui y revint avec tout le peuple, et en fut bientôt chassé par son oncle. Alors les princes se partagèrent entre les rivaux, la guerre civile se ralluma partout; mais Youri, rétabli à Moscou, avait, sur son neveu errant et proscrit, tout l'avantage d'un caractère décidé sur un esprit pusillanime. Cette fortune d'Youri, déconcertant toutes les vues de la faction, Youri (âgé de soixante ans) ne pouvait manquer de mourir subitement, et il n'y manqua pas : l'un de ses fils, Vassili-*le-Louche*, s'empara du trône, et en fut renversé par la jalousie de ses frères, qui y replacèrent Vassili-Vassiliévitch.

Comme *le louche* continuait la guerre, Vassili fit enchaîner et emprisonner Chemiaka (frère de ce *louche*), qui venait l'inviter à ses noces, et puis crever les yeux au *louche* lui-même, qui croyait le surprendre, et se laissa battre. Ce malheureux finit ses jours dans un monastère, abandonné de ses frères, Chemiaka et Dmitri-*le-Rouge*, qui obtinrent la restitution de l'héritage paternel.

La faction ne tarda guère à reprendre son premier esprit. A peine raffermie à Moscou, elle suscita Pskoff et d'autres provinces contre Novgorod, que Vassili attaqua lui-même (en 1440), et qui dut acheter la paix en payant huit mille roubles. D'un autre côté, pour se ménager la faveur de Kitchim, qui venait de supplanter, à la horde du Kaptchak, son

frère le khan Makhmat, on envoyait Chemiaka et Dmitri-le-Rouge assiéger, dans Belef, ce fugitif couronné, naguère le protecteur de Vassili et des Moscovites. Les deux généraux russes, plus brigands que guerriers, pillèrent tout le pays dans leur marche, et manquèrent leur mission. Makhmat, indigné d'une si lâche ingratitude, alla relever l'ancienne Kasan, ruinée par les Russes en 1399, la peupla de Bulgares, de Tchérémisses et de Mogols, qui accoururent en foule; l'année suivante, il vint lui-même, avec une poignée de guerriers, braver jusque sous les remparts de Moscou l'ingrat Vassili, qui n'osa l'y attendre; et, pendant près de cent années, les Tatars de Kasan furent la terreur des provinces russes environnantes.

Affaires ecclésiastiques.

Le métropolitain Photius était mort en 1431; pendant six années les troubles de l'Empire empêchèrent de lui donner un successeur. Gerassim, métropolitain de Lithuanie, voulut profiter des conjonctures pour soumettre à sa juridiction les évêques russes; mais tous s'y refusèrent. Pourtant, il sacra Euphémius, archevêque de Novgorod. Enfin, les prélats, réunis en concile par Vassili, déférèrent unanimement la dignité métropolitaine à Jonas, évêque de Rezan. Celui-ci, allant à Constantinople chercher, selon l'usage, la ratification de l'empereur et la bénédiction du patriarche, y reçut beaucoup de politesses et l'assurance qu'on lui *donnerait la métropole de Russie dès qu'elle serait*

vacante. Alors elle ne l'était point ; l'empereur et le patriarche venaient d'y porter Isidore de Thessalonique, *homme adroit*, *éloquent*, et *ami du pape* Eugène IV. On négociait déjà la réunion des Églises grecque et latine ; et la nomination d'Isidore parut sans doute au pape et à l'empereur un excellent moyen d'engager la Russie. Ils se trompèrent. Une longue habitude pouvait encore rendre supportable à la faction moscovite le joug spirituel du patriarche ; mais comment se soumettrait-elle à celui des papes, hérétiques à ses yeux, et qui prétendaient que toute puissance humaine s'humiliât devant son pouvoir sacré. Les Moscovites, qui tendaient eux-mêmes à tout subjuguer, déserteraient-ils leurs vieilles croyances pour recevoir un maître étranger ? Cela n'était nullement probable ; toutefois, l'empereur et le patriarche, pressés par les Turcs, et le pape, aveuglé par l'ambition, risquèrent cette entreprise, et elle manqua.

Gerassim, ce métropolitain de Lithuanie qui avait tenté naguère de soumettre les évêques russes à sa juridiction, venait d'être brûlé vif (à Vitebsk, en 1435) par ordre de Svidrigaïlo, alors prince de Lithuanie. Isidore arriva donc avec le titre de métropolitain de *toute la Russie*, et des lettres de l'empereur et du pape, qui apaisèrent, du moins en apparence, la faction et le grand-prince. On le reçut avec cordialité et magnificence ; mais les fêtes de sa réception n'étaient pas encore terminées

qu'on le vit faire les préparatifs de son voyage à Rome. Interpellé par le prince, il perdit beaucoup d'éloquence à prouver la convenance d'un huitième concile œcuménique, et obtint la permission de partir. *Mais*, lui dit Vassili, *songez à la pureté de notre croyance et rapportez-la intacte.* Isidore le jura, et ne manqua pas de se parjurer. Sorti de Moscou, le 8 septembre 1437, avec une suite de cent personnes, parmi lesquelles se distinguaient Abraham, évêque de Souzdal, et Euphème, archevêque de Novgorod, il passa par l'Allemagne, et arriva, le 18 août suivant, à Ferrare, où s'ouvrit le concile dont on connaît les opiniâtres et graves débats sur le *filioque*, le pain azyme, etc., et le fameux décret d'union des deux Églises, qui restèrent divisées. Isidore avait aidé de tout son pouvoir à cette union, et mérité ainsi du pape, son ami et alors son obligé, le chapeau de cardinal. Il revint à Moscou, en 1440, avec le titre de légat *à latere*, pour tous les pays septentrionaux. Le clergé l'attendait à l'église de Notre-Dame, au Kremlin. Il entra entouré d'un cortége inusité, et précédé de la croix latine. Une pareille nouveauté étonna; on s'indigna lorsqu'on le vit, dans le service divin, substituer le nom du pape à ceux des patriarches œcuméniques, et on resta muet de surprise quand, après la messe, son diacre lut à haute voix le décret d'union.

Il n'y a pas apparence que le clergé russe, et la faction, et le prince, ignorassent encore le résultat

du concile ; la scène qui se passa alors doit avoir été concertée.

Tout le monde, prêtres et laïques, gardaient le silence ; toutes les figures exprimaient l'indignation et le chagrin. Le grand-prince prend la parole ; il entame une discussion théologique avec Isidore, sur le *filioque*, qu'il repousse comme une hérésie romaine ; en pérorant, il s'enflamme d'un saint zèle, il traite son adversaire de *faux pasteur*, de *corrupteur des âmes ;* il convoque un concile d'évêques et des plus savans boyards, qui juge et condamne, comme de raison, l'éloquent Isidore ; celui-ci fut donc renfermé dans un monastère jusqu'à résipiscence. Il se sauva ; peut-être le fit-on sauver, du moins on ne le poursuivit pas, et il alla conter sa déconvenue au pape, qui lui conserva le titre d'évêque de toute la Russie, tandis qu'un concile national conférait, pour la seconde fois, cette dignité à Jonas, qui retourna à Constantinople ; mais il n'alla point jusque-là ; il fut rappelé, sous prétexte que la Grèce admettait les hérésies de Rome, et on se passa du consentement de l'empereur et de la bénédiction du patriarche ; l'Église russe redevint donc indépendante. Casimir tenta vainement de la soumettre à son métropolitain de Kief, appelé Grégoire ; la négociation qu'il ouvrit dans cette vue n'aboutit qu'à faire anathématiser Grégoire à Moscou ; et Casimir aurait dû s'y attendre, car son prédécesseur, Vladislas III, avait (en 1443) con-

firmé le décret d'union, déjà adopté en Pologne et en Lithuanie; de plus, ce Grégoire était un disciple d'Isidore, et la grande pensée des Moscovites paraissait être de secouer le joug de toute espèce d'influence étrangère. La métropole de Kief, ainsi unie à Rome, comprenait les diocèses de Briansk, Smolensk, Peremysle, Tourof, Loutsk, Vladimir en Volhynie, Polotsk, Kholm et Galitch, c'est-à-dire toute la Russie méridionale.

Guerres intestines.

En 1441, Dmitri Chemyaka renouvela les hostilités contre Vassili, et se retira bientôt dans ses domaines. Novgorod élisait les princes qu'elle croyait les plus capables de l'aider à repousser le joug dont la menaçaient les Moscovites. Dans cette vue, elle avait appelé Jean, l'un des parens du lithuanien Casimir; mais Casimir, prétendant profiter de cette conjoncture pour dominer à Novgorod, la république renvoya Jean et rappela Youri, fils de Lougvéni, aussi parent, mais ennemi de Casimir. Une famine de dix années, si cruelle qu'une foule de malheureux se donnaient comme esclaves à ceux qui pouvaient les nourrir, n'empêcha point la république de résister aux attaques de tous ses ennemis, d'abord isolés, ensuite coalisés.

Croisade contre les Russes.

Pour une prétendue insulte faite à un jeune prince de Clèves, voulant se rendre à la Terre-Sainte à travers la Russie, l'ordre teutonique suscita une ligue du Danemark, de la Norvège, de la Suède, et provoqua une croisade contre les *héréti-*

ques et *apostats* de Novgorod, et leurs alliés, les Moscovites, les Valaques et les Tatars. Tout se termina, en 1448, par un combat (au bord de la Narova), où les Novgorodiens, soutenus seulement de six cents cavaliers moraves, défirent leurs ennemis, et enfin, par une trève de vingt-cinq ans. Ils avaient, en même temps, réprimé une révolte des Yougoriens, leurs tributaires, et tenu tête au prince de Tver. Casimir s'intitulait souverain de Novgorod; mais il prenait ce titre, par la seule raison que depuis long-temps déjà la république, toujours en garde contre la faction moscovite, prenait souvent ses princes en Lithuanie.

Rupture avec la Lithuanie et la Pologne.

La mort de Vitovte, aïeul et tuteur de Vassili, déchaîna la vieille haine des Lithuaniens et des Polonais, irritée encore par les querelles religieuses; de part et d'autre il y eut des expéditions de brigands, beaucoup de cruautés et point de gloire. Bientôt survinrent les Tatars de la horde d'Or, pillant et saccageant le Rezanais. L'hiver tua leurs chevaux, l'épée russe les extermina eux-mêmes. D'autres accoururent pour les venger et furent repoussés;

Guerre avec les Tatars de Kazan.

mais bientôt on apprend qu'Oulou Makmet, tsar de Kazan, a enlevé Nijni-Novgorod et marche sur Mourom. Les Moscovites s'élancent à sa rencontre; les approches de l'hiver suspendent la campagne; et l'armée était licenciée, quand, au printemps suivant, Makmet revient sur Nijni, tandis que ses fils, Mamoutek et Yagoub, menacent Souzdal.

Vassili et les Moscovites rentrèrent aussitôt en campagne ; quelques princes presque seuls les joignirent en route ; mais Chemyaka, reprenant ses anciens projets d'ambition et de haine contre Vassili, non-seulement ne marcha point, mais n'envoya pas même un soldat de son contingent. L'armée, forte de quinze mille hommes, attaqua les Tatars avec audace, se crut victorieuse, se dissémina dans la plaine pour dépouiller les morts et courir au bagage, et les Tatars, revenant alors tout à coup, l'exterminèrent complétement. Vassili fut pris ; le tsar envoya un courrier à Chemyaka, lui offrant la grande-principauté, mais à titre de vassal, et s'engageant à retenir Vassili dans une éternelle captivité. Chemyaka accepta la proposition, et la Russie allait passer du joug des Tatars de Kaptchak à celui des Tatars de Kazan ; mais, les courriers n'arrivant pas assez vite, Makhmet se laissa persuader que Chemyaka dédaignait ses avances, et voulait être souverain indépendant ; d'un autre côté, on apprit qu'un certain Libéi, prince bulgare ou mogol, s'était saisi de Kazan ; il fallait y courir ; le tsar prit sur-le-champ son parti ; il renvoya Vassili à Moscou, avec des dignitaires tatars, chargés de l'introniser.

Vassili détrôné et privé de la vue.

Vassili trouva Moscou et le Kremlin presque réduits en cendre ; soit nécessité, soit confiance, il renouvela l'ancien pacte avec Chemyaka ; mais celui-ci, divulguant ou inventant les conditions d'un



traité secret conclu entre le tsar et Vassili, qui cédait au Tatar la grande-principauté de Moscou, à condition qu'on lui céderait celle de Tver, souleva les princes Jean de Mojaïsk, Boris de Tver, et plusieurs dignitaires moscovites. Un complot se forma donc, où entrèrent des boyards et des religieux, et on n'attendit plus qu'une occasion, qui se présenta bientôt. Pendant qu'à l'exemple de ses pères Vassili fait un pélerinage au monastère de la Trinité, Chemyaka et Jean, aussitôt avertis par leurs complices, qui leur ouvrent la ville et le palais, s'emparent de Moscou et du Kremlin, et Jean lui-même va l'enlever du monastère, d'où on l'amène captif dans sa propre capitale. La nuit du quatrième jour on lui arracha les yeux *au nom de Dmitri Yourièvitch* (Chemyaka), *de Jean de Mojaïsk* et *de Boris de Tver;* on lui reprochait de tout sacrifier au désir de complaire aux infidèles, d'avoir accablé le peuple d'impôts, et d'avoir fait crever les yeux à Vassili-le-Louche, frère de Chemyaka. Vassili et sa femme furent relégués à Ouglitch, sa mère à Ttchoukloma, ses deux fils, sauvés par leurs gouverneurs, furent confiés aux trois princes Riapolovsky (Jean, Siméon et Dmitri), qui les gardèrent dans la forte place de Mourom.

Chemyaka ne peut garder le trône.

La faction, alors languissante et désunie, avait été surprise; elle revint bientôt de sa première stupeur. Toute la noblesse prêta d'abord, quoique *à contre cœur*, serment au nouveau prince. Un seul

noble, Théodore Bassanok, osa protester; jeté en prison, il se sauva presque aussitôt en Lithuanie, reçut de riches domaines, et se vit bientôt environné d'émigrés russes. La conduite de Chemyaka souleva contre lui une foule de mécontens; il donna et reprit à son complice, Jean de Mojaïsk, la province de Souzdal, qu'il *restitua* enfin à Vassili et à Feodor Youriévitchs, déclarés par lui héritiers de cette province, et princes indépendans. La faction moscovite, qui avait réuni cette importante province à celle de Moscou, ne lui pardonna point ce morcellement; il ordonna que les biens acquis dans ces contrées par les boyards moscovites fussent restitués sans indemnité aux anciens propriétaires; c'était révolter contre lui tous les boyards ainsi dépouillés; plusieurs cités refusaient toujours de le reconnaître. Dans un tel état de choses, il était fort difficile de bien administrer; on accusait l'*usurpateur* de violer toutes les lois, toutes les anciennes institutions, et un mauvais jugement s'appelle encore en Russie un jugement à la Chemyaka. Les espions remplissaient la *grande place*, et pénétraient jusque dans les maisons des grands, et même des simples citoyens; mais ils rapportaient que partout ils voyaient le mécontentement et la fureur. Le vœu public rappelait Vassili, mais on n'osait s'en défaire, de peur d'exciter une révolte soudaine et irrésistible; les émigrés, réunis en Lithuanie, inspiraient des craintes, et les deux jeunes

princes, avec leurs protecteurs, renfermés dans la forteresse de Mourom, où les venaient joindre tous les jours de nouveaux serviteurs, épouvantaient surtout Chemyaka. Il mande Jonas, lui promet de lui conférer définitivement la dignité métropolitaine, s'il peut lui amener les deux princes, à qui il jure d'accorder son amitié et un riche apanage. Jonas reçoit son serment, et réussit dans cette mission; mais Chemyaka envoie les princes à leur père, et fait garder à vue cette famille proscrite. Jonas ne paraît pas alors avoir désapprouvé ce parjure; ce fut même lui qui conduisit les princes à Ouglitch, et à son retour il occupa le palais métropolitain. Mais les Riapolovsky s'indignèrent d'avoir été si lâchement trompés; une foule de seigneurs convinrent avec eux de sortir secrètement de Moscou, d'enlever Vassili et de le rétablir sur le trône. Dénoncés et attaqués en route, ils passent sur le ventre aux émissaires détachés après eux, et vont augmenter les forces et le crédit de l'émigration toujours croissante.

La position de Chemyaka n'étant plus tenable, il se concerte avec son complice, Jean de Mojaïsk, et rassemble un concile pour délibérer s'il faut délivrer Vassili. Ce fut alors seulement que Jonas s'avisa de remarquer et de blâmer le parjure de Chemyaka. Mais alors aussi, Jonas tonna contre cet « affreux péché, qui chargeait sa conscience, et couvrait ses cheveux blancs d'opprobre et d'infamie. »

Ainsi attaqué par Jonas lui-même, Chemyaka consentit à rendre le trône à Vassili. L'usurpateur alla donc, avec un cortége imposant, à Ouglitch, manda son captif, lui demanda pardon, exigea, pour sa propre sûreté, les plus solennels sermens d'union et d'oubli du passé, et Vassili s'avoua coupable de parjures, de persécutions, de meurtres accomplis, de projets de meurtres, enfin, digne du dernier supplice. Le *baisement de la croix* et un festin sanctionnèrent cette réconciliation. Cependant Chemyaka gardait Moscou, et ne cédait à Vassili que la ville de Vologda en apanage. Mais dans l'état actuel des choses, c'était lui rendre l'Empire, puisque c'était le mettre en état de le reprendre. Vassili avait mérité les bonnes grâces du clergé dans l'affaire d'Isidore; c'était au dernier concile, et surtout à Jonas, qu'il devait la liberté; et il pouvait espérer que le clergé lui ramènerait des amis, et lui rendrait le trône. Aussi, peu de jours après, il fit un pélerinage au célèbre monastère de Saint-Cyrille (à Biélo-Ozéro), dont l'abbé Tryphon le délia de ses derniers sermens, et prit *sur sa conscience* et celle de ses frères le parjure qu'il conseillait. Dès lors une foule de seigneurs, arrivant de toutes parts, vinrent se ranger autour du souverain légitime de Moscou. Celui-ci alla lui-même à Tver se réconcilier avec Boris Alexandrovitch, prince de cette province. De là il marcha sur Moscou avec ses propres troupes et celles de son nouvel allié. Vassili remonte sur le trône.

Les émigrés réunis en Lithuanie, un grand nombre de seigneurs et un fort détachement de Tatars venus de la Circassie le joignirent en chemin. Toutefois, il évita Chemyaka, sorti à sa rencontre, et surprit Moscou dans la nuit de Noël. La paix qui suivit presque aussitôt affermit Vassili sur le trône, Chemyaka et Jean de Mojaïsk, ses ennemis capitaux, dans leurs provinces respectives, et rétablit la grande-principauté de Moscou dans toutes ses conquêtes et tous ses droits : Jonas fut alors déclaré métropolitain, par un concile des évêques russes ; les prélats se prétendirent autorisés à le reconnaître en cette qualité, par la bénédiction qu'il avait reçue onze ans auparavant (en 1437) du patriarche grec ; mais dans une pastorale adressée aux évêques russes de Lithuanie, Jonas se dit élu par les évêques de Russie, conformément aux institutions des apôtres, et reproche aux Grecs leurs concessions au concile de Florence. De cette époque (1448) l'Église russe devint indépendante.

Jonas nommé métropolitain par un concile.

Arrangemens.

Au sortir de cette double révolution, qui avait ébranlé tout l'empire, chacun s'empressa de restaurer sa fortune ou ses droits. Vassili s'associa au trône son fils Jean, et lui conféra le titre de grand-prince, afin de lui assurer l'empire. Les Novgorodiens conclurent avec Vassili un traité conforme à leurs anciennes institutions, et par lequel le grand-prince renonçait à l'impôt territorial ; les fils de Kirdiapa (prince de Souzdal) se firent reconnaître

légitimes possesseurs de cette province, en reconnaissant eux-mêmes Vassili pour leur suzerain, et renonçant à toutes relations directes avec la horde. Jean de Rezan conserva cette province, et recouvra plusieurs places sur l'Oka, cédées à la grande-principauté par ses devanciers, en renonçant à toute alliance avec les Lithuaniens et les Tatars; Boris de Tver, traité de *frère* et d'*égal*, obtint l'assurance que ni Vassili, ni son fils Jean, successeur désigné à l'empire, ne consentiraient jamais à réunir Tver au domaine moscovite, lors même que les khans les y inviteraient; des concessions de territoire et la remise de quelques portions du *tribut du khan*, la cession d'une partie des revenus de Moscou, payèrent les fidèles services des princes Vassili de Borofsk et Michel (frères de Jean de Mojaïsk). Le métropolitain Jonas, qui moyenna tous ces traités, réconcilia aussi le grand-prince avec Casimir de Lithuanie. Dans cette dernière affaire, Jonas prend le titre de père des deux princes.

La Gallicie réunie à la Moscovie.

Après deux années de négociations et d'intrigues, Chemyaka, refusant toujours de rendre les images et les richesses enlevées aux églises de Moscou, et s'obstinant, de plus, à ne pas payer son contingent du tribut des Tatars, leva une puissante armée pour repousser une armée plus nombreuse encore, composée des bandes moscovites et de troupes mogoles, que le grand-prince amenait contre lui. Les évêques marchaient avec le grand-

prince; la bataille fut terrible; le grand-prince la gagna, et réunit à ses domaines la Gallicie.

Chemyaka, fugitif, trouva un asile à Novgorod, rassembla de nouvelles troupes, et s'empara d'Oustiougue, qu'il garda deux années sans pouvoir s'étendre davantage. Il dut ce répit de deux ans à diverses invasions des Tatars. Sédi Achmet, khan de la horde bleue (ou des Nogaïs, entre Bouzoulour, la mer Bleue ou d'Aral, la mer Noire ou le Kouban), envoya son fils, le tsarévitch Mazovska, avec une grande armée, pour lever le tribut que les Russes lui refusaient. Cette armée, que devançait la terreur, se retira, frappée elle-même d'une terreur panique, après un inutile assaut livré au Kremlin. Alors on eut le loisir de s'occuper de Chemyaka, qui perdit Oustiougue, et se retira de nouveau à Novgorod, où il fut bientôt après *empoisonné*, sa mort, dit Karamsin, paraissant nécessaire à la sûreté de l'État. « Un homme de loi, nommé »Bida, qui apporta cette nouvelle à Moscou, fut »élevé au rang de secrétaire par le grand-prince, »qui fit paraître en cette occasion une joie indis»crète. » Voilà, du moins, un empoisonnement politique avoué. Chemyaka n'avait pas restitué les saintes images, ses projets compromettaient la fortune de la faction moscovite, et les évêques l'avaient menacé des foudres du ciel.

Empoisonnement avoué de Chemyaka.

Jean de Mojaïsk, allié de Chemyaka, menacé à son tour, s'enfuit avec sa famille en Lithuanie, et

Mojaïsk réunie à la Moscovie.

sa principauté fut réunie aux États moscovites. Novgorod elle-même, après un faible échec, rendit au grand-prince l'impôt territorial, et tous les droits usurpés par ses prédécesseurs ; promit de ne plus donner asile à aucun de ses ennemis, et paya une indemnité de huit mille roubles.

Concessions de Novgorod.

En mourant, le prince de Rezan, confia ses enfans au grand-prince. Celui-ci les fit élever à Moscou, et régna dès lors à Rezan. Cet ambitieux, sur une calomnie, que peut-être il avait commandée, dépouilla son beau-frère, le plus dévoué, le plus docile de ses serviteurs, le prince de Borofsk, qu'il relégua à Ouglitch, et dont le fils Jean se réfugia en Lithuanie. Bientôt il n'y eut plus de princes apanagés que celui de Véréia ; on retira aux fils de Kirdiapa la province de Souzdal, qui fut réunie purement et simplement à la grande-principauté. La réunion de Viatka coûta deux campagnes ; Novgorod et Pskoff étaient soumises; jamais la grande-principauté de Moscou n'avait eu plus d'étendue et de puissance. Depuis quelques années elle ne payait plus de tribut aux Tatars désunis, et bravait ou battait leurs armées, lorsque Vassili mourut à l'âge de quarante-sept ans. Le croyant attaqué de phthisie, on lui avait brûlé tout le corps avec de l'amadou (c'était le remède à la mode). La gangrène s'était mise dans les plaies, et avait précipité sa mort.

Pays de Souzdal réuni à la Moscovie.

Par son testament, il légua la grande-principauté

à son fils aîné Jean, avec le tiers des revenus de Moscou; il créa des apanages pour ses autres fils, et leur donna les deux autres tiers des revenus de la capitale. Il avait fait jurer à tous ses fils d'obéir à leur mère dans les affaires de famille, et aussi dans les affaires de l'État, et recommandé les fils et la mère à Casimir roi de Pologne, leur ennemi naturel, qu'il appelle son *frère.*

On voit sous ce règne deux princes privés de la vue, deux autres empoisonnés; des individus noyés ou brûlés sans procès, par le peuple; un boyard, déclaré sorcier par Jean de Mojaïsk, publiquement brûlé avec sa femme, et l'infâme usage du knout passer des Mogols aux Russes. Ce fut encore pendant ce règne que les Turcs prirent Constantinople, et que Azi Ghirei, chef d'une tribu tatare, en soumit plusieurs autres, et forma la horde de Crimée, qui, depuis cette époque jusqu'à des temps très-voisins de nous, se rendit redoutable aux Russes.

JEAN III VASSILIÉVITCH,

MONARQUE INDÉPENDANT.

1462 — 1505.

JEAN était destiné à restaurer la monarchie russe ou plutôt à affermir définitivement le nouvel empire moscovite. Il eut le grand mérite de savoir attendre et saisir l'occasion; c'est beaucoup, c'est presque tout en politique. Il renvoya dans sa province le jeune prince de Rezan, Vassili, âgé de seize ans, qu'on élevait à Moscou, et à qui il donna sa sœur Anne. Il traita avec son beau-frère Michel, prince de Tver, en *frère* et en *égal;* renonçant à toute prétention sur cet État, et reconnaissant les anciennes limites respectives. Les deux princes se promirent d'agir de concert contre les Tatars, les Lithuaniens, les Allemands, et de ne point intriguer avec leurs ennemis réciproques de l'intérieur; de

plus, celui de Tver cédait quelques domaines à Jean, et reconnaissait pour ses *aînés* jusqu'aux frères cadets du grand-prince, sans toutefois cesser d'être prince indépendant; Jean ne songeait qu'à s'affermir. Pskoff chassa un prince que Vassili lui avait imposé, il permit à cette province d'en élire un de son choix. Pskoff, mécontente de Novgorod etde l'évêque, demandait un prélat particulier, et Novgorod un général pour soumettre Pskoff; Jean laissa aux partis le temps de se réconcilier. Pskoff accusa ensuite de simonie Jonas, évêque de Novgorod, et entreprit de régler ses affaires ecclésiastiques par les lumières de son propre clergé; Jean ne s'y opposa point. De cette manière, il se procura tous les bénéfices de trois années de paix, au commencement de son règne. Il était adroit ou bien dirigé, il eut aussi du bonheur. Il n'avait ni sollicité, ni obtenu du khan le diplôme de grand-prince; il ne payait pas non plus le tribut. Akhmat, khan de la horde du Volga, venait punir cette audace, quand Azi-Ghirei, khan de Crimée, fit, à cet Akhmat une sanglante guerre, qui laissa respirer Jean.

D'un autre côté, des hivers rigoureux, une peste cruelle, de prétendus prodiges et la crainte de la fin du monde (c'était, suivant la chronologie grecque, la fin du septième millier d'années depuis la création) désolaient et hébêtaient la population; tout riche voulait bâtir une église, tout homme voulait être diacre ou prêtre. Le métropolitain Théodose,

ne pouvant instruire ni régler cette cohue, se confina dans une cellule avec un lépreux, et abandonna son siége, qu'un concile donna à Philippe, évêque de Souzdal.

Cependant, le tsarévitch Kassim, dont Vassili avait payé les fidèles services en le faisant prince d'une petite ville appelée depuis Kassimof, invité par les seigneurs de Kazan à détrôner le jeune Ibrahim, leur nouveau prince et son beau-fils, demanda des troupes à Jean, qui les lui envoya, espérant allumer la guerre civile entre les Tatars. Ibrahim arrête au bord du Volga une première invasion, une seconde arrive sans combat jusqu'aux portes de Kazan, une troisième en approche encore, une quatrième, plus formidable, emporte, pille et brûle un faubourg, et bat, en se retirant (1), Ibrahim, qui survenait avec une flotte et toute sa cavalerie : dans une quatrième expédition, l'armée et la flotte russe assiégèrent Kazan, et Ibrahim, défait devant sa capitale (1er septembre 1469), dut traiter aux conditions qu'on lui imposa, et renvoyer tous les Russes pris depuis quarante ans. **Guerre contre Kazan**

Vainqueur des Tatars, Jean songeait à subjuguer Novgorod. Cette république regrettait divers domaines et ses droits, ravis par les derniers princes moscovites ; la faction moscovite voulait lui ravir le reste de son indépendance. Le conseil national, **Échec de Novgorod.**

(1) A Nijni-Novgorod.

résolu à réparer ses pertes, méprise le lieutenant du prince, s'empare de toute l'autorité, et dédaigne les réclamations de Jean. Ce prince exigeait que les Novgorodiens se reconnussent ses sujets; les Novgorodiens refusaient de plier le genou devant lui. Jean et Novgorod recherchèrent l'appui de Pskoff, qui offrit en vain sa médiation à la république, et promit de s'armer pour le monarque. Comme Moscou triompha, les annalistes ne manquèrent pas d'appeler sédition la résistance de la république. L'âme de cette sédition était une femme, riche, belle, éloquente, Marfa, veuve d'un possadnik appelé Isaac Boretsky, mère de deux fils parvenus à l'âge viril, et soutenue par le moine Pimen, intendant de l'archevêque Jonas, auquel il espérait succéder. Le palais de Marfa était hanté de tous les personnages influens; toutes les affaires se préparaient dans les festins. Quelques écrivains ont avancé que Marfa voulait épouser un seigneur lithuanien, et gouverner avec lui Novgorod au nom de Casimir. Pimen, qui avait cru se faire élire archevêque en prodiguant l'argent dérobé au trésor de l'église, n'ayant réussi qu'à se faire condamner à une amende de mille roubles, désirait réunir Novgorod à la Lithuanie, espérant que le métropolitain de Kief chasserait le nouvel archevêque Théophile, et le nommerait lui-même. Deux partis se formèrent, l'un plus nombreux, plus ardent, c'était celui de Marfa, et peut-être de la liberté; l'autre, composé

de l'archevêque, du possadnik, des chefs militaires, enfin de l'aristocratie, naturellement portée vers la faction moscovite ou achetée par elle. Enfin Novgorod députa vers Casimir pour lui proposer le titre de chef de Novgorod, mais en se conformant aux anciennes institutions de sa liberté civile, institutions que les Moscovites avaient continuellement attaquées, qu'ils avaient enfin plus qu'à demi ruinées, et qu'ils étaient résolus à détruire entièrement. Sur l'acceptation de Casimir, un traité en règle fut conclu et signé.

Un ambassadeur du grand-prince et une pastorale du métropolitain ne purent changer la résolution du peuple. Le conseil de Moscou se décida à recourir aux armes avant l'arrivée des troupes de Casimir. Tous les sujets et les alliés de Moscou, marchant de tous les points contre la république, formèrent une armée formidable sous le commandement du grand-prince. On massacra les hommes et les bestiaux, on incendia tous les bords de l'Ilmen. Un temps sec favorisait les Moscovites. Novgorod, qui ne s'était attendu ni à une campagne d'été, ni au dessèchement des marais qui la défendent, ni à un si vigoureux effort, se hâta d'enrôler tous ses citoyens, qui allèrent à l'ennemi, les uns sur les barques, les autres par terre et vers différens points. Un détachement rentra bientôt vivement poursuivi ; mais cet échec venait de ce que le régiment de l'archevêque, alléguant un ordre de ce pré-

lat, avait refusé de combattre les soldats du grand-prince; peu après, le corps d'armée principal, culbuté par une avant-garde ennemie, perdit douze mille tués, mille sept cents prisonniers, et se dispersa. Le même jour, deux voïévodes moscovites battaient, dans les pays lointains de la Dwina, Vassili Schouisky, *fidèle défenseur de la liberté novgorodienne* (je ne sais si cet aveu échappe à Karamsin ou à son traducteur). La république avait demandé à Casimir de prompts secours; mais, dix-huit jours après la bataille, le messager revint, annonçant que l'ordre livonien lui avait refusé le passage ; pour comble de malheur, des traîtres enclouèrent quarante-cinq canons. Cependant, on jure de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, on brûle les faubourgs, on établit les postes, et des patrouilles maintiennent les partisans du grand-prince. La ville, remplie d'un monde de fuyards, fut bientôt cernée et affamée. Les pauvres murmurèrent, les partisans de Moscou s'enhardirent, et la nouvelle, que Jean avait fait exécuter publiquement deux des principaux boyards, prisonniers, confondit toute la population. Jamais aucun grand-prince n'avait eu ce courage : les grands craignirent le même sort, Marfa seule tenta d'exciter l'ardeur du peuple, mais le peuple répondit en demandant du pain et la paix. Enfin, la cité députa l'archevêque Théodose, suivi des grands et du clergé, pour demander miséricorde. Après plu-

sieurs jours d'attente, l'ambassade fut admise (11 août 1471) à se prosterner devant le despote irrité. Il pardonna; mais Novgorod dut abandonner tous ses domaines et tous ses droits, ravis par les derniers grands-princes, et dont elle vénait de se ressaisir; il fallut encore payer quinze mille roubles d'argent en différens termes très-rapprochés, renoncer à toute alliance avec la Lithuanie, reconnaître le prince de Moscou pour juge suprême, lui céder l'impôt territorial, rendre au métropolitain le produit de la justice ecclésiastique, s'engager à ne publier aucune institution judiciaire sans l'approbation des Moscovites, et abolir les *actes du vetché* (conseil national); en un mot, Novgorod devint sujette de Moscou. Le traité, juré sur le crucifix, ne dit pas un mot de Marfa. Le grand-prince promit de gouverner la province suivant ses anciens statuts, qu'il venait de réduire à rien, *car*, dit Karamsin lui-même, *point de liberté sans le pouvoir de la défendre*, et on ôtait ce pouvoir à la république. Tous les domaines de Novgorod avaient été mis à feu et à sang, et, même après la publication du traité, des bandes, accourant des provinces voisines, achevaient de piller et de dévaster ce qu'avait pu épargner la guerre.

Dans ce traité, dit de la Chelona, parce que le despote campait sur cette rivière lorsqu'il le dicta, la Permie, quoique gouvernée par un prince particulier, était comprise parmi les provinces de Nov-

gorod; mais la Permie, objet de la convoitise des Moscovites, fournissait de l'argent connu sous le nom *d'argent d'au delà de la Kama*, et des fourrures très-estimées. Jean, profitant des plaintes de quelques Moscovites, molestés, disait-il, dans cette province, y envoya une armée, qui la conquit à son profit, et alors les domaines de Moscou s'étendirent jusqu'aux monts Ourals (1472).

Moscou brave les Tatars.

Cependant les Tatars accusèrent d'avarice et de révolte les Russes, qui ne leur apportaient plus ni argent ni hommages. Le temps affaiblissait les Tatars divisés, et accroissait les forces des Russes, dont la puissance se concentrait à Moscou. Jean n'avait garde d'attaquer des ennemis qui dépérissaient de jour en jour; il se tenait prêt à les repousser s'ils osaient venir. Mais Akhmat, le khan de la horde (la horde Dorée, celle de Saraï), entouré d'ennemis, ne pouvait quitter les bords du Volga; d'un autre côté, Casimir de Lithuanie était tout occupé de ses démêlés avec le roi de Hongrie; de sorte que la puissance moscovite grandissait impunément entre ses deux plus mortels ennemis. Cependant, sollicité par Casimir, qui lui promet une utile diversion, Akhmat s'avance avec une armée nombreuse, et brûle Alexin. Mais l'armée moscovite, forte de cent quatre-vingt mille hommes, se présentant alors sur la rive gauche de l'Oka, les Tatars décampèrent la nuit, et rentrèrent dans leurs camps. Ainsi, quoique la marche d'Akhmat eût ter-

rifié Moscou, les Tatars, avec toutes leurs forces, n'osaient plus attendre la grande armée russe; cela valait mieux qu'une victoire; aussi le grand-prince revint-il en triomphe à Moscou : Casimir ne s'était pas même montré.

Agrandissement du grand-prince.

Youri, l'un des frères de Jean, mourant alors célibataire, à l'âge de trente-deux ans, légua bien toutes ses richesses, mais n'osa pas disposer des villes que son père lui avait données; Jean se les appropria. Ses autres frères murmurèrent; leur mère apaisa André en lui cédant le bourg de Romanof. Jean voulut bien abandonner Vouychégorod à Boris, et Taroussa au même André, à titre d'héritage pour leurs enfans; il importait encore d'éviter toute querelle domestique.

Son mariage

Depuis quelques années, Jean était veuf, et Sophie, petite-fille de Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople, réfugiée à Rome et y vivant avec ses frères, André et Manuel, des bienfaits du pape Paul II, était à marier. Ils s'unirent après une négociation bien féconde en impostures. Jean désirait épouser Sophie, se flattant *que ce mariage donnerait aux monarques russes les droits des empereurs grecs* (aveu de Karamsin), dont il prit effectivement les armes (l'aigle à deux têtes) en attendant que ses successeurs prissent la Grèce; et, pour tirer la princesse des mains du pape, il fit croire à ce pontife qu'il adhérait au décret d'union des deux Églises émané du concile de Florence. Le

pape avait un but avoué, armer les Russes et les Tatars contre les Turcs, et un but secret, amener tout doucement les Russes à une entière et parfaite soumission au Saint-Siége; se croyant sûr de Sophie, il espérait réussir par elle en ces deux points quand elle aurait épousé Jean, et, quoiqu'il la crût sincèrement convertie au catholicisme, il protestait qu'elle était restée grecque. Pour conserver sa pension et les bonnes grâces du pape, Sophie jouait la bonne catholique; pour devenir reine, elle se laissa donner pour grecque au grec Jean, qui se donnait pour catholique. Et, afin que rien ne manquât à cette intrigue, l'ambassadeur de Jean, appelé Jean Friazin, renégat vénitien, eut grand soin de cacher son apostasie à Rome. Paul II ouvrit, en 1469, cette négociation, qui ne fut terminée qu'en juin 1472, par Sixte IV, dans une assemblée de cardinaux. La princesse, fiancée le premier juin au prince de Moscou, représenté par Friazin, entra, le 11 octobre, sur le territoire russe (par Pskoff); une suite nombreuse et brillante l'accompagnait; un légat marchait avec elle, précédé de la croix latine. Toute la population des villes sortait au devant d'elle. Mais cette croix latine soulevant les scrupules des dévôts, la princesse, qui n'avait plus à feindre, ordonna au légat de la cacher, et un message du grand-prince vint confirmer cet ordre. La princesse entra le 12 novembre à Moscou. Le mariage fut célébré par le métropolitain, suivant le

rit grec, en présence des princes, du clergé et du légat Antoine. Et, lorsqu'ensuite celui-ci réclama l'exécution convenue du décret d'union, le monarque lui ferma la bouche, en déclarant qu'il ne voulait pas en entendre parler. Ainsi, Rome fut la dupe de Moscou, qui paraît destinée à duper tout le monde, sans excepter l'Angleterre, qui se croit si fine.

Tous les yeux de l'Europe, attachés sur la princesse, se portèrent sur la Russie, déjà connue par ses guerres et ses relations avec les puissances environnantes; une foule de Grecs y vinrent chercher un asile, et y portèrent quelques lumières ou quelques arts. Sophie engageait ses frères à venir auprès d'elle; Manuel préféra la cour et les bienfaits de Mahomet II; Thomas, qui fit deux voyages en Russie, mourut à Rome, et légua, non au grand-prince son beau-frère, mais à Ferdinand-le-Catholique, ses droits au trône de Constantinople.

La cathédrale de Moscou menaçait ruine. Le métropolitain et le grand-prince en entreprirent une nouvelle, qui s'écroula avant d'être couverte. Il fallut prendre à Pskoff des maçons, élèves des Allemands, et appeler de Venise un célèbre architecte bolonais (Fioravanti Aristote), à qui on donna dix roubles (à peu près deux livres d'argent) par mois. Il apprit aux Moscovites à mieux gâcher la chaux, et bâtit en quatre ans la basilique de l'Assomption (consacrée le 12 août 1479), dont on ad-

mire encore les proportions majestueuses et la solidité : des architectes et des artistes étrangers concoururent à tous les embellissemens que le grand-prince ordonna dans sa capitale, et parmi lesquels il faut compter la reconstruction entière des tours et des murs du Kremlin. L'Italie fournit aussi des fondeurs de canon et d'habiles monnayeurs.

Pskoff soumise. Toujours jalouse de Novgorod, Pskoff avait eu l'imprudence d'aider de toutes ses forces le grand-prince à soumettre cette république. Un démêlé avec le grand-maître de Livonie et l'évêque de Dorpat, engagea les Pskoviens à demander une armée moscovite ; elle accourut, mais si nombreuse que l'ennemi se hâta de conclure une trève de vingt ans, et que la cité en fut dévorée et terrifiée. Le prince Daniel Kholmski, général de cette armée, à son retour, dut apaiser le courroux du grand-prince, pour une faute non spécifiée. Ayant obtenu son *pardon*, par l'intercession du métropolitain et des évêques, il signa l'engagement de rester toujours fidèle à Jean, et de ne point offrir ses services aux ennemis ; renonçant, s'il viole cette promesse, aux secours du ciel et à la bénédiction de l'Église. « Alors, dit-il, le monarque et ses enfans auront le droit de me punir. » Les boyards appelés en garantie s'engagèrent par huit actes à payer deux mille roubles en cas de félonie de la part de Kholmski. Le monarque, alors satisfait, donna au prince Daniel le rang de boyard. D'un autre côté, Pskoff avait annoncé la

paix au despote, non par une ambassade, mais par un simple courrier. Jean, décidé à se montrer le maître, témoigna son indignation d'un procédé si peu respectueux : il refusa l'entrée de Moscou à une ambassade solennelle envoyée pour l'apaiser. Une seconde, plus heureuse, parvint à lui faire agréer des excuses et un présent de cent cinquante roubles; alors il voulut bien déclarer qu'il gouvernerait ses domaines de Pskoff, c'est-à-dire la république, ou plutôt l'ex-république de Pskoff, conformément aux anciens statuts des grands-princes, se réservant certainement de choisir parmi ces statuts ceux qui, rendus dans des circonstances malheureuses pour la cité, conviendraient à son génie despotique. Ainsi, tout succédait à la fortune de Jean III et à son esprit de conduite. La seule apparition de ses armées faisait fuir les armées tatares, terrifiait les Allemands, subjuguait l'indocile Pskoff, et les Lithuaniens, n'osant se commettre contre lui, se bornaient à une guerre d'intrigues. Novgorod seule avait osé le braver; mais, trahie par sa noblesse et son archevêque, cette cité superbe, accablée par le nombre, était devenue sujette. Dès lors, la Russie devint la Moscovie. Casimir s'était allié avec Akhmat, khan de la grande horde; Jean s'allia avec Mengli-Ghiréi, khan de Crimée. Ce dernier, pris par Achmet-pacha, qui soumit la Tauride à Mahomet II, et rétabli dans la presqu'île comme vassal du sultan, fut presque aussitôt chassé

Succès du grand-prince.

par Akhmat, qui mit à sa place le tzarévitch Zénébek, avec lequel Jean renouvela l'alliance précédemment conclue avec Mengli-Ghirei.

Tatars expulsés du Kremlin.

Cependant Akhmat s'intitulait toujours souverain de la Russie; il percevait même quelque léger tribut, et les Mogols occupaient toujours, dans le Kremlin, une maison, d'où ils épiaient toute la conduite du grand-prince. Sophie, indignée d'un pareil voisinage, s'en défit avec adresse. Elle envoya des présens à l'épouse d'Akhmat, et lui annonça qu'ayant eu certaine vision elle se croyait engagée à bâtir une église sur l'emplacement même de la maison des Tatars, à qui on donnerait une autre habitation. Ainsi, les Mogols furent expulsés du Kremlin. C'était un ancien usage, que les grands-princes sortissent de la ville pour aller recevoir les ambassadeurs mogols, leur présenter une coupe de lait, et entendre à genoux la lecture du basma; Akhmat envoyait aussi des ambassadeurs à Jean, mais, à leur arrivée, Jean était toujours malade, pour éluder un cérémonial outrageant; il les comblait de caresses, envoyait peu de chose au khan, et ne faisait point d'hommages. Enfin, Akhmat, vainqueur de la Tauride et toujours allié de Casimir, prit un ton plus menaçant, et somma le grand-prince de venir lui rendre hommage. Jean redoubla d'égards pour l'ambassadeur, envoya des présens au khan et resta chez lui, prêt à repousser une agression, mais ne la provoquant point.

Nouvel échec de Novgorod.

Moscou n'avait pas encore fini avec Novgorod et la liberté. Jean avait bien exigé l'abolition de plusieurs décrets du vetché (conseil national); mais, décidé à ne jamais agir qu'à coup sûr, il n'avait pas trouvé le temps mûr pour l'abolition du vetché lui-même, et Novgorod espérait rentrer un jour dans la plénitude de ses droits. Un traité confirmé par le baisement de la croix, cérémonie alors très-imposante, lui garantissait le reste de ses institutions et les formes républicaines. De son côté, Jean ne cessait d'acheter des créatures dans la cité et d'y intriguer. Ses lieutenans s'appliquaient à dénigrer les statuts nationaux, qui les empêchaient, disaient-ils, de rendre bonne et complète justice; ces insinuations abusaient les gens simples; des traitres excitaient des troubles perpétuels, deux partis opposés se heurtaient en toute occasion; enfin les insensés et les gens du grand-prince lui portèrent des plaintes contre plusieurs fonctionnaires fidèles à la république. Jean manda à Moscou les accusés, et de sa seule autorité les condamna à l'exil: c'était une infraction violente aux lois novgorodiennes, qui défendaient qu'un citoyen fût jugé hors du territoire de la cité, et à cet adage passé en force de loi que *Novgorod est son propre juge*. Député par le peuple, l'archevêque revint sans avoir obtenu aucune satisfaction. Secrètement gagnés par le despote, deux novgorodiens (un officier nommé Azarias, et Zacharie, secrétaire du conseil national),

vinrent, en 1477, à l'insu, mais au nom de la ville, lui offrir le titre de *souverain* de Novgorod, au lieu de celui de *seigneur* jusque-là porté par les grands-princes. Jean députa aussitôt à la république, pour qu'elle déclarât comment elle entendait ce titre de souverain qu'elle lui offrait. Nous n'avons jamais fait cette offre, répondit le peuple indigné. A l'instant on s'arme, on arrête, et on juge et on massacre les principaux partisans du prince, sans toutefois molester en rien ni l'ambassadeur moscovite, ni ses gens; et on demande au grand-prince la fidèle exécution du dernier traité, juré par lui sur le crucifix; et on parle tout haut de se donner à la Lithuanie, si cette juste réclamation était repoussée. Jean s'attendait à un éclat; mais, continuant cette ignoble comédie, il se plaignit *douloureusement* au métropolitain, à sa mère et aux boyards, des caprices de Novgorod, qui lui avait librement offert la souveraineté, et niait aujourd'hui qu'elle eût fait cette offre. Le conseil, jouant à son tour la crédulité et l'indignation, conseilla la guerre; il n'y eut pas un seul bourg qui n'envoyât quelques soldats à l'armée du grand-prince; il contraignit son beau-frère Michel de Tver à lui amener toutes ses troupes, et Pskoff, mieux avisée cette fois, mais un peu tard, essaya vainement de refuser les siennes. Jean marcha lentement contre Novgorod, s'en approchant par degré pour lui laisser le temps de reconnaître l'immense supériorité des forces enne-

mies et son propre abandon. Peu après, il bloqua cette grande ville, qui, résolue à se bien défendre, fut bientôt affamée, et réduite à négocier par l'entremise de son archevêque, qui fit, de la ville au camp, beaucoup de voyages toujours accompagné de plusieurs notables. D'abord Novgorod tenta de traiter sans trop de désavantage; mais, la détresse diminuant tous les jours ses prétentions, elle finit par se rendre à discrétion en janvier 1478. Le vetché fut supprimé le 15 du même mois, le grand-prince prit possession du palais d'Yaroslaf. Le peuple reconnut Jean pour son *souverain*, et jura de ne le trahir ni en actions, ni en pensées; et, le 20 janvier, le despote, qui avait déclaré vouloir être maître à Novgorod comme à Moscou, manda à sa mère, au métropolitain, et aux boyards moscovites, qu'il avait réduit la grande Novgorod sous son obéissance. Les boyards, les enfans-boyards, tous les notables de Novgorod, sans doute sur quelque ordre secret, demandèrent à entrer au service du grand-prince. On leur fit observer qu'un tel engagement les obligerait, entre autres choses, à dénoncer tout projet contraire aux intérêts de leur nouveau maître, dussent-ils ainsi perdre leurs propres parens; ils n'eureut garde de ne pas insister, et leur demande fut accueillie. Le 1er février on arrêta la célèbre Marfa avec son petit-fils (ses deux fils étaient morts l'un dans les prisons de Moscou, l'autre exécuté par ordre de Jean), le prévôt des

marchands et cinq notables, que l'on conduisit à Moscou, et dont le despote confisqua les biens. Deux lieutenans restèrent dans la ville pour la contenir; et enfin Jean partit pour sa capitale avec un immense butin provenant de dons volontaires et des confiscations, et estimé par un contemporain à quatorze millions de florins. La cloche du vetché fut transportée dans la cathédrale de Moscou. Ainsi périt la liberté novgorodienne après plus de six siècles d'une existence glorieuse. La population était divisée en plusieurs classes : les boyards ou la noblesse, primitivement sortis de la classe des propriétaires; les propriétaires, véritables souverains de l'État, et ses défenseurs-nés; les marchands; les citoyens appelés *jeunes*, dont la dénomination et les droits ne datent que des derniers temps; enfin les hommes libres et sans fortune, qui participaient aux décisions du conseil national. Les possadniks et tissiatskys étaient pris parmi les propriétaires; les autres fonctionnaires, dans toutes les classes, excepté celle des prolétaires. Achevons en peu de mots l'histoire de Novgorod sous le règne de Jean III. En 1479, il destitua et relégua dans un monastère de Moscou; Théophile, dernier archevêque républicain, soupçonné d'intelligence avec la Lithuanie. Pour punir quelques murmures des Novgorodiens, et surtout pour leur ôter l'espoir qu'ils conservaient encore, Jean fit arrêter et répartir dans la Moscovie des nobles dont il confisqua les biens (1481). Cinquante

des premières familles marchandes furent transplantées à Vladimir (1481); le lieutenant du prince, ayant, disait-il, manqué d'être assassiné, fit arrêter et pendre plusieurs notables, et envoya à Moscou plus de huit mille citoyens, boyards, nobles ou marchands, qui furent répartis dans la Moscovie, où ils obtinrent des terres, tandis que des moscovites allèrent s'emparer de celles de Novgorod. Enfin, tous les biens ecclésiastiques de cette province furent distribués aux enfans-boyards (en 1500). Mais l'expérience prouva plus tard que, pour tuer la liberté dans cette noble cité, il fallait, non pas en renouveler partiellement la population, mais l'exterminer ou l'extirper tout entière.

Boyards attachés au monarque.

Jusqu'alors les boyards avaient pu librement passer du service d'un prince à celui d'un autre. C'était la coutume et leur droit; mais à l'époque où nous sommes les Moscovites ne connaissaient plus de règle que leurs convenances. Un boyard, Jean Obolenski, gouverneur de Véliki-Louki, ayant excité des plaintes, fut condamné à une restitution importante au bénéfice de la ville; mécontent, il se donna à Boris, prince de Volok-Lamsky, frère de Jean. Celui-ci le réclama aussitôt, Boris offrit de le juger conjointement. Jean le fit enlever; Boris se plaignit à André de Souzdal (autre frère du grand-prince) de la tyrannie moscovite, et tous deux se réfugièrent auprès de Casimir, qui leur donna Vitebsk; de là ils rejetèrent fièrement les

propositions de leur frère, et ce démêlé durait encore lorsqu'on apprit qu'Akhmat entrait en Russie avec une nombreuse armée pour rétablir la suzeraineté de la grande horde. C'était Casimir qui avait déterminé le khan à cette invasion, en lui promettant encore de faire une puissante diversion du côté de l'occident; mais le grand-prince était en mesure.

Dernière invasion des Tatars.

Mengli-Ghiréi avait chassé Zenebet, et, dès 1481, il avait annoncé sa restauration en Tauride à Jean, qui s'était empressé de conclure avec lui une alliance offensive et défensive contre Akhmat et Casimir. A la première nouvelle de l'invasion, Jean avait invité son allié à faire, conjointement avec le gouverneur de Zvénigorod, une incursion dans la horde laissée sans défenseurs, et à rappeler ainsi Akhmat à la défense de son pays, pendant que lui-même irait lui barrer le passage avec toutes ses forces. Mais Jean était beaucoup moins brave que politique. Ayant en tête un ennemi puissant, il n'osa l'attendre, même au milieu de ses troupes; il abandonna l'armée, et parut inopinément à Moscou, pour embrasser, disait-il, son fils. Il communiqua sa lâcheté à Sophie, son épouse, qui, traînant à sa suite une cohue de femmes nobles, se mit à courir de ville en ville, laissant son escorte piller les pays de son passage. Il voulait que son fils se mît en sûreté; mais cet adolescent repoussa ces indignes conseils. Le peuple murmura de la

lâcheté du prince ; le métropolitain, tout le clergé, surtout le vieil et courageux archevêque Vassian le gourmandèrent avec dignité. N'osant point rester à Moscou, il se retira à Krasnoé, et de là retourna à l'armée, au bord de l'Ougra, dont l'autre rive fut presque aussitôt occupée par les Tatars, qui tentèrent vainement le passage. Cependant, à l'instigation de deux favoris *gras et puissans*, dit la chronique, et cédant à sa propre faiblesse, Jean parlait déjà d'acheter, par la soumission et un tribut, la clémence d'un ennemi qu'il pouvait vaincre et qu'il n'osait combattre, lorsqu'il reçut de l'archevêque Vassian une épître respirant un généreux patriotisme : où fuirez-vous , lui disait ce vieillard, qui savait bien que l'unique moyen d'animer un poltron est de lui montrer que la fuite ne le sauvera pas ; prendrez-vous les ailes de l'aigle pour échapper au glaive que vous voulez fuir ? Alors le grand-prince, incapable de recevoir aucune inspiration généreuse, se trouva placé entre deux peurs. Ici, brillait la lance du Tatar ; là, se soulevait contre sa lâcheté la redoutable influence du clergé. Les Tatars, étant plus près, l'effrayèrent davantage. Après avoir passé quinze jours au bord de l'Ougra, et voyant que l'ennemi s'apprêtait à traverser cette rivière sur la glace, il se décida tout à coup à un mouvement en arrière, pour gagner, disait-il, les vastes plaines de Borofsk, plus favorables pour une grande bataille ; il part sur le soir, et l'armée, con-

fondue de tant de faiblesse, le suit à la débandade. Le lendemain matin, Akhmat, voyant déserte la rive opposée, soupçonna un piége dans cette incompréhensible fuite. Alors survient la nouvelle de la dévastation de la horde, où les troupes de Crimée et celles de Zvénigorod ont porté le fer et la flamme. Akhmat revole à la horde, et, chemin faisant, ravage quelques provinces de Casimir, qui, selon sa coutume, lui avait manqué de parole. Ce fut la dernière invasion sérieuse des Tatars en Russie. Ainsi, et dès lors (octobre 1580), la Russie échappa définitivement à leur joug. Cette affaire augmenta de beaucoup la réputation du clergé, dont le peuple admira d'autant plus l'énergie que le prince en avait moins montré.

Habileté et succès.

En revanche, son conseil avait pour lui un remarquable esprit de conduite. Les Livoniens l'éprouvèrent alors; les chevaliers et l'évêque de Dorpat, croyant toujours avoir affaire à des provinces divisées, avaient recommencé leurs courses contre Novgorod et Pskoff, qui eut même à repousser un assaut; enfin, Jean, réunissant à ses Moscovites les troupes de Novgorod et de Pskof, envoya une grande armée, divisée en trois corps, saccager par trois voies différentes la malheureuse Livonie. Les chevaliers et l'évêque de Dorpat n'osèrent résister nulle part, et acceptèrent (1483) une trève de vingt ans; d'un autre côté, Jean conservait et lançait contre Casimir un allié (Mengli-Ghiréi), que

Casimir avait un moment espéré lui ravir et tourner contre lui. Il reprenait aux Tatars de la horde Dorée et rendait à Mengli-Ghiréi le butin et les prisonniers que les fils d'Akhmat venaient de faire en Tauride ; il renouvelait avec Mathias Korvin, fils du célèbre Hunniade, les anciennes liaisons de la Russie et de la Hongrie, interrompues depuis près de deux siècles ; et ce nouvel allié, qui s'engageait à faire la guerre à la Pologne, conjointement avec les Moscovites aussitôt que les circonstances le permettraient, accordait au grand-prince des fondeurs de canon, des artilleurs, des architectes, des ciseleurs, et des mineurs pour utiliser les mines que l'ignorance nationale ne savait pas exploiter. Jean maria son fils aîné à la fille de cet Étienne IV, *voiévode et hospodar de Moldavie*, fameux par ses talens, son courage, et qui battit Mahomet II. Casimir voulait soumettre la Moldavie, et Mengli-Ghiréi, vassal des Turcs, la menaçait d'une invasion. Jean promit à Étienne ses secours contre Casimir, et l'intervention de toute son influence auprès de Mengli-Ghiréi ; de son côté, Étienne s'engageait à s'armer contre les ennemis de Jean.

Progrès du système monarchique.

Ainsi assuré de ses relations extérieures, Jean s'appliqua tout entier à son projet d'unité monarchique. Déjà, à la mort de son jeune frère André, qui ne laissait pas d'enfans, et n'osa disposer de son apanage, il s'était saisi des villes de ce prince, et,

cette fois, personne n'osa s'en plaindre comme on l'avait fait à la mort de son autre frère Youri. Les continuels envahissemens de Jean III faisaient trembler son frère Michel de Tver, prince indépendant de nom. Tourmenté par de trop justes appréhensions, Michel, cherchant un protecteur, négocie son mariage avec une petite fille de Casimir. Jean lui déclare aussitôt la guerre (1485), et Michel, croyant le désarmer, lui fait les plus importantes concessions, par un traité qui recula d'un an la perte de sa principauté. Jean aimait à ruser; il débaucha les officiers de Michel, il désespéra les Tvériens et les força de se jeter dans ses bras, en laissant impunies toutes les vexations d'un Moscovite sur un Tvérien, et exigeant la plus cruelle punition de celles d'un Tvérien sur un Moscovite; puis, l'année suivante, apprenant par une lettre interceptée, que Michel, poussé à bout, avait demandé des secours ou un asile à Casimir, il paraît en forces devant Tver, qui ouvre ses portes, prête serment, et est donnée en apanage à Jean (fils de Jean III). Michel, réfugié en Lithuanie, y mourut sans enfans, et les Moscovites conservèrent cette importante principauté de Tver, qui pouvait armer près de quarante-mille cavaliers.

Un autre Michel, prince de Véréia (et d'Yaroslavetz et Bielo-Ozero), mourant en 1485, légua tout son héritage au grand-prince, sans même oser léguer le moindre bijou à son fils, réfugié en Li-

thuanie et tombé dans la disgrâce de Jean. Les princes d'Yaroslavetz donnèrent volontairement, comme on pense bien, cette principauté au despote; et ceux de Rostof lui vendirent la moitié de cette ville. Ainsi fut intégralement reconstituée la grande-principauté d'André Bogolubsky de et Vsévolod III; mais elle avait, de plus, d'importans annexes, tels que Novgorod.

Une invasion d'Ibrahim, tzar de Kazan, dans la province de viatka, procura de nouveaux avantages au grand-prince. Ibrahim, assiégé dans sa capitale, et délivré par un ouragan qui força les Russes à la retraite, mourut peu après, laissant beaucoup de fils de plusieurs femmes. Les seigneurs se partagèrent entre Makhmet Amin, enfant de Noursaltan, actuellement épouse de Mengli-Ghiréi, et Alegam, ennemi juré des Moscovites, que l'appui des Nogaïs porta au trône. Makhmet Amin, réfugié à Moscou, y obtint une armée, qui, le 9 juillet, prit à la fois Kazan et son compétiteur, et le plaça sur le trône, mais en qualité de vassal et de tributaire du grand-prince. Moscou s'étonna de dominer sur les Tatars, et de voir prisonnier dans ses murs leur khan principal. Jean, n'osant encore réunir à la Moscovie l'État de Kazan, prit, néanmoins, le titre de *prince de Bulgarie.* Les Nogaïs réclamèrent en vain Alegam, qui fut relégué, ainsi que sa famille, dans les provinces septentrionales, et l'inimitié de Mengli-Ghiréi pour le grand-prince s'accrut de

Moscou dispose de Kazan.



toute la tendresse de son épouse Noordoulat pour son fils Makhmet Amin.

Wiatka asservie.

Jean procéda ensuite à la destruction de la liberté dans la province de Viatka, espèce de république fondée à la fin du douzième siècle par des émigrés Novgorodiens, qui, peu à peu, avaient chassé ou soumis les naturels (Votiaks ou Tchérémisses). Cette affaire ne coûta qu'une campagne.

Médecins suppliciés.

Ainsi, tout prospérait à la politique de Jean III, lorsque son fils aîné Jean mourut à l'âge de trente-deux ans. Un médecin juif, qui avait promis sur sa tête de le guérir, fut puni de mort en place publique (1490). Un autre médecin, allemand, ayant soumis à un traitement cruel un prince tatar qu'il ne sauva point, fut livré aux parens, qui l'égorgèrent; de pareils exemples effrayèrent les étrangers. Le célèbre Aristote, devenu artilleur et ingénieur, voulait partir; mais Jean le fit mettre en prison, et bientôt lui pardonna d'avoir eu une si juste peur; le grand-prince montra pourtant beaucoup de tolérance pour son siècle, au sujet d'une hérésie commencée en 1470 à Novgorod par le juif Skaria, et qui, séduisant d'abord des prêtres et des moines, à l'aide de l'astrologie et de la sorcellerie, s'était étendue à petit bruit en diverses provinces, notamment à Moscou, où elle gagna un secrétaire du monarque et le métropolitain lui-même. On niait la venue de Jésus-Christ, mais on se conformait à toutes les pratiques extérieures du christia-

Hérésie de Skaria.

nisme. Enfin, le mal fut découvert au lieu où il avait pris naissance; l'archevêque de Novgorod dessilla les yeux du grand-prince, en lui envoyant une foule de coupables qu'il entendait bien faire exterminer. Deux autres évêques, défenseurs ardens de l'orthodoxie, appuyaient si vivement cet avis que Jean III fut plusieurs fois obligé de leur imposer silence; les coupables, convaincus dans une assemblée tenue à Moscou, furent renvoyés à Novgorod, et, pour toute punition, condamnés à être promenés dans toutes les rues sur de mauvais chevaux, ayant la face tournée vers la queue, les habits retournés, des bonnets pointus semblables à ceux qu'on donnait aux images du diable, une couronne de paille, et cet écriteau : *Voici l'armée de Satan.* On termina la cérémonie en brûlant les bonnets de ces malheureux sur leur tête; ce qui peut encore passer pour un assez bon supplice; mais les dévots durent crier à l'impunité. Cependant, le métropolitain Zozime, ayant bien caché ses opinions, conservait son poste et continuait adroitement à servir l'hérésie; le grand-prince, à qui on le dénonça, lui ordonna de donner sa *démission volontaire*, et le fit remplacer par Simon, abbé de la Sainte-Trinité. Le jour de son sacre, celui-ci se rendit à l'église, monté sur un ânon, qu'un grand dignitaire conduisait par la bride. Jean, qui lui avait indiqué sa place, lui adressa une allocution au milieu du service divin; et, ce

Le monarque dispose de la dignité métropolitaine.

qu'on n'avait point encore vu en Russie, le grand-prince remplit même, en cette occasion, des fonctions actives dans le temple, voulant, dit Karamsin, sanctionner par une cérémonie sacrée le droit des grands-princes à disposer de la métropole.

Jean III dépouille ses frères.

Malgré sa volonté bien connue d'envahir tous les apanages, Jean III, retenu par la médiation de sa mère, respectait ceux des trois frères qui lui restaient, Boris, André et Youri. Cette princesse mourut en 1484, et les princes, recherchant l'appui de tous les Russes mécontens du système autocratique, Jean les rassura par un traité qui, en garantissant leurs domaines, leur interdisait toutes relations avec les ennemis intérieurs et extérieurs. Mais, peu de temps après, André, le plus remuant, fut attiré et arrêté dans le palais du monarque, jeté dans les fers, où il mourut (1393), et son apanage réuni à la grande-principauté, Jean l'accusant faussement de trahison. Boris, mandé au palais, y arriva en tremblant, revint pourtant à Volok, mais y vécut peu de temps après cette frayeur.

Relations diplomatiques

Cependant, les relations diplomatiques embrassaient tous les États voisins. Les ambassades se succédèrent rapidement entre la Russie, d'une part, et de l'autre, l'Autriche, le Danemarck, le Zagataï et la Crimée. L'empereur, offrant une ligue contre Casimir, demanda une princesse moscovite pour son fils Maximilien, roi des Romains.

Jean lui demandait des artistes, et en obtint les premiers mineurs qui exploitèrent les mines nationales. Mais les négociations traînèrent; l'Autriche traita avec Casimir; Maximilien se fiança à Anne de Bretagne; le Danemarck fit avec Moscou un *traité de paix et de fraternité*. Rebutés par d'intolérables avanies, et peut-être retenus par le grand-prince, les marchands russes avaient cessé de fréquenter Azof et Kaffa, soumises aux Turcs. Le pacha en accusa les mauvais conseils de Mengli-Ghiréi au grand-prince. Mengli-Ghiréi pria Jean de le justifier devant le grand-seigneur. A cette occasion, le monarque écrivit à Bajazet II, rejeta toute la faute sur les rapines et le despotisme du pacha, et, sans manquer à sa propre dignité, dont il était excessivement jaloux, ouvrit entre les deux empires les voies aux négociations. Le sultan voulut répondre par une ambassade, à qui les Lithuaniens ne permirent point de passer Kief.

Toutes les relations diplomatiques n'étaient point tout-à-fait interrompues entre Jean et Casimir; leurs négociateurs allaient souvent de l'un à l'autre; mais les hostilités, réduites à des courses de brigands, continuaient toujours, et le grand-prince s'armait de tous les souvenirs nationaux et religieux des grands et des pays, autrefois russes, passés sous la domination lithuanienne. Ces intrigues réussissaient assez pour désoler Casimir, qui s'en plaignait en vain. A la mort de ce prince,

Albert, son fils aîné, devint roi de Pologne; Alexandre, son second fils, régna en Lithuanie. C'était déjà un grand avantage que cette scission, qui ôtait au roi de Pologne tout intérêt à combattre les Russes. Jean III arma à la fois contre la Lithuanie les troupes moscovites et celles de ses alliés, Étienne de Moldavie et Mengli-Ghiréi. Alexandre se sentait trop faible, et Jean était trop circonspect pour pousser cette guerre; après de longues négociations, interrompues et reprises, un traité intervint qui rendit à la Moscovie quelques anciens domaines russes, et donna une fille (Hélène) de Jean à Casimir. Le père entendait qu'elle restât fidèle à la religion grecque, qu'elle eût un temple dans son palais, et aussi qu'elle lui servît d'espion ou d'instrument auprès de son mari, rôle odieux qu'elle sut décliner avec une noble adresse. Sans réconcilier entièrement les deux princes, qui continuèrent à s'envoyer des réclamations et des plaintes réciproques, cette union les désarma du moins.

Les affaires de Lithuanie n'empêchèrent point le despote de jeter un regard sur le Nord, et ce fut un irréparable malheur pour la Russie entière. Le plus riche comptoir des villes anséatiques était celui de Novgorod; les mouvemens et les succès du commerce, l'affluence des étrangers, importaient dans cette cité quelques lumières et des arts utiles qui manquaient au reste de l'empire. Dans un accès de colère juste ou injuste, Jean fit enchaîner

et traîner à Moscou tous les marchands allemands, dont plusieurs périrent en prison, dont le reste fut renvoyé une année après, et dont les propriétés, confisquées au profit du prince, ne furent jamais rendues; dès lors, aucun marchand étranger n'osa plus demeurer, ni même venir à Novgorod, et le même coup d'un sceptre tyrannique ruina un grand commerce et dessécha une source de civilisation.

Ici (1496) commence l'intervention des Russes dans les affaires du royaume de Kazan; et qui voudra connaître le génie de leur politique ambitieuse le pourra facilement découvrir en observant leurs procédés en cette grande affaire, qui se termina par la réunion définitive de cet État aux États moscovites. Kazan.

Tzar de Kazan par la grâce des armes étrangères, Makhmet Amin opprima les Kazanais; une armée russe vint comprimer une révolte près d'éclater; après le départ de cette armée, le peuple chassa Makhmet, couronna Mamouk, prince du Schiban, bientôt chassé lui-même pour ses rapines, et enfin demanda aux Moscovites le prince Abdyl-Létif, frère de Makhmet Amin. Ce dernier, qui était venu se plaindre au grand-prince, en reçut un grand-fief et resta entre les mains de Jean comme un instrument utile à sa politique. L'ordre chronologique nous force, et nous forcera souvent encore à interrompre la relation de cette affaire, qui

devrait être aujourd'hui une grande leçon pour l'Europe.

C'est de la même époque que date la première ambassade russe à Constantinople. L'ambassadeur Plestcheïef avait ordre de ne point compromettre la dignité de son maître, et cet agent grossier, comme l'appelle Bajazet lui-même dans une lettre adressée à Mengli-Ghiréi l'entremetteur de cette affaire, aurait fait entièrement échouer l'entreprise si le turc n'avait pas eu plus de sens et de politesse.

Succession. Au retour de Plestcheïef une grande question agitait toute la Moscovie. On a vu que, jusqu'ici, rien n'était moins clair que le droit de succession; cependant, depuis l'établissement de la grande-principauté de Moscou, le fils aîné succédait au père au préjudice des oncles; mais c'était un fait plutôt qu'une règle, et le monarque, n'oubliant jamais de léguer le trône à son fils aîné, paraissait le pouvoir léguer également à l'un de ses fils puînés à son choix, ou à ses frères, car nulle loi reconnue ne le lui défendait. Toutefois on s'accoutumait à voir le fils aîné successeur du père, et cette coutume avait déjà une certaine valeur. Jean III avait déjà désigné pour son successeur son fils aîné appelé aussi Jean, marié à Hélène. Mais ce prince était mort depuis peu et avait laissé un fils, encore enfant, nommé Dmitri. De son côté, Jean III, veuf de la mère de ce prince Jean, avait, comme on l'a vu, épousé Sophie, petite-fille du dernier empereur

grec, et en avait plusieurs enfans, dont l'aîné s'appelait Vassili. Chacune des deux princesses prétendait que son fils devait hériter de la couronne au préjudice du fils de l'autre, et deux brigues rivales partagèrent la cour, l'armée et le peuple. Fille des empereurs, Sophie flattait l'orgueil et l'ambition de Jean III, qui, d'ailleurs, éprouvait pour elle et pour son fils cette tendresse aveugle qu'une femme adroite, jeune et belle sait toujours, quand elle le veut, inspirer à un vieil époux. Si le monarque avait été libre de décider la querelle par un acte de son pouvoir, en apparence absolu, il aurait, sans aucun doute, prononcé en faveur de Sophie et de Vassili. Mais cette princesse était entourée de Grecs, et cette circonstance indisposait contre elle l'aristocratie moscovite, c'est-à-dire la puissance dominante; et un secrétaire de Jean III révélant au jeune Vassili que son père avait résolu de léguer le trône à Dmitri le détermina à entrer dans un complot, dont le but était de faire mourir ce rival, et de se mettre après en sûreté pour négocier avec son père. La découverte de la conjuration coûta la vie à plusieurs conjurés, princes, boyards, enfans-boyards, etc., et même à des sorciers que Sophie consultait secrètement. Cette princesse et son fils furent relégués loin de la cour, et Dmitri fut solennellement couronné. Ainsi prévalut, en cette circonstance, le droit de représentation. Le triomphe d'Hélène dura une année, mais non

sans nuages. On voyait facilement que Jean III avait eu la main forcée, et qu'il reviendrait sur cette décision aussitôt qu'il se croirait assez fort pour l'oser sans péril; car il n'avait pas dû devenir plus aventureux en vieillissant. L'aristocratie russe était divisée; il ne s'agissait que de manœuvrer de manière à augmenter en nombre et en prépondérance la faction dévouée à Sophie. Ce fut l'œuvre d'une année. Jean III se déclara tout à coup mieux informé, rendit toute sa tendresse à Sophie et à Vassili, et fit mourir les principaux partisans d'Hélène, parmi lesquels figuraient les personnages les plus éminens. Six semaines après, Vassili fut nommé *souverain et grand-prince de Novgorod et de Pskoff.* Cette dernière cité ayant osé réclamer, le grand-prince répondit avec colère, « qu'il donnerait la Russie à qui bon lui semblerait. » Cependant Dmitri restait toujours successeur désigné.

Cette affaire n'empêcha pas les Moscovites de conquérir le nord-ouest de la Sibérie, au delà des monts Ourals, et de préparer par l'intrigue le succès d'une guerre qui devait rendre à Jean III toute la Russie méridionale, tombée au pouvoir des Lithuaniens. En donnant Hélène, sa fille, à Alexandre, Jean III avait exigé que son gendre lui permît, ainsi qu'à tous les Russes conquis, le libre exercice de la religion grecque, à laquelle ils étaient franchement revenus peu de temps après le concile de Florence; ainsi, Jean paraissait à

ces Russes un protecteur, vers lequel ils tendaient naturellement à se tourner, et le séjour de sa fille en Lithuanie l'autorisait à y envoyer autant d'espions et d'émissaires qu'il le voudrait; de son côté, Alexandre n'épargnait rien pour détacher entièrement de la Russie les provinces devenues lithuaniennes, et leur conversion au catholicisme lui semblant le plus sûr moyen d'y parvenir, il la pressa de toutes ses forces; les moines et les évêques, pour se faire bien venir du pape, y mettaient encore plus d'ardeur qu'Alexandre, et finirent par recourir à la persécution; le confesseur d'Hélène fut même chassé de Vilna. Alors plusieurs princes russes, conservant ou ayant reçu des apanages sous les princes lithuaniens, se donnèrent à Jean III avec leurs domaines. Le beau-père et le gendre s'accusèrent réciproquement de perfidie; tous deux avaient raison. Alexandre cherchait encore à négocier, lorsque, suivant de près la déclaration de guerre, une armée moscovite conquit toute la Russie lithuanienne, depuis les gouvernemens de Toula et de Kalouga jusqu'à celui de Kief; une autre armée enleva Dorogobouge, et battit à plate couture une grande armée lithuanienne, commandée par le célèbre Constantin Ostrojsky : l'approche de l'hiver sauva Smolensk. Alexandre sollicitait à la fois les fils d'Ackhmat, princes de la grande horde, Mengli-Ghiréi, Étienne de Moldavie, ses frères, Ladislas, roi de Hongrie, et Albrecht, roi

de Pologne, et Walter de Ptettenberg, grand-maître de Livonie, qui se ligua avec la Suède et les villes anséatiques ; Alexandre lui-même, devenu roi de Pologne par la mort d'Albrecht, avait enrôlé beaucoup d'Allemands et de Bohémiens; Mengli-Ghiréi, resté fidèle aux Russes, envahit au printemps la Lithuanie, et les généraux de Jean III signalèrent encore cette campagne par une grande victoire, remportée près de Mstislavle; d'un autre côté, Plettenberg battit, ou plutôt terrifia par son artillerie l'armée pskovienne, et marcha en avant jusqu'à ce que la dyssenterie, ruinant ses troupes, le forçât de retourner chez lui, où les Russes vinrent à leur tour porter le fer et la flamme et enfin perdre une bataille ; en Orient, Schig-Akmet, dernier khan de la horde Dorée, armé par Alexandre, et pris à partie par Mengli-Ghiréi, perdit toutes ses troupes, tous ses camps, et alla périr en Lithuanie (à Kovno), où il avait cherché un asile et trouvé une prison.

Étienne de Moldavie, père d'Hélène bru disgraciée de Jean III, n'en profita pas moins des embarras d'Alexandre pour lui enlever la province du Dniester, qu'il retint jusqu'à sa mort, en 1504. Sa fille mourut en 1505, tout à coup reléguée, gardée à vue, et, pour ainsi dire, mise au secret dans ses appartemens, avec son fils, à qui on défendit en même temps de prendre le titre de grand-prince; le nom de ces infortunés avait disparu des

prières publiques, et, lorsque Mengli-Ghiréi demanda, au nom d'Étienne son ami, la cause de ces rigueurs, il n'obtint du despote que cette réponse : Ma bonté a élevé mon fils au rang suprême, mon courroux l'en a fait descendre, parce qu'il s'est ligué avec sa mère pour m'outrager. Ainsi, le droit de représentation, reconnu tout à l'heure, fut alors méconnu, et le fils puîné de Jean III (Vassili) fut réservé au trône, au préjudice des fils de son aîné ; mais on ne voit ici aucune règle législative, c'est la volonté du monarque qui paraît seule disposer de l'empire, et, selon les propres termes de Jean III lui-même, *il donne la Russie à qui il lui plaît.* Après des hostilités perpétuelles et des succès balancés, Jean, qui n'avait pu prendre Smolensk, et revendiquait Kief, et Alexandre, qui redemandait toutes les places sur lui conquises par les Russes dans cette guerre, convinrent (en 1502) d'une trève de six ans, et les Moscovites gardèrent presque tout ce qu'ils avaient pris. Plettenberg et son ordre traitèrent aussi avec Pskoff. Par ce traité, Jean n'obtenait pas tout ce qu'il voulait, et Alexandre ne recouvrait presque rien. Le premier y consentait pour avoir le temps de se fortifier dans ses conquêtes, et pour se ménager ainsi les moyens de reprendre plus sûrement tout ce que les Lithuaniens retenaient de l'ancienne Russie. Alexandre y accédait pour respirer un instant et réparer ses forces.

La mort de Sophie (1503) fut si sensible à Jean III qu'il en tomba malade. Dans son testament, il déclare Vassili, son fils aîné, héritier de la monarchie, souverain de toute la Russie et de ses frères cadets. Il donna de riches domaines à ses autres fils Youri, Dmitri, Siméon, André; dans le lot de Vassili était la Laponie russe, mentionnée pour la première fois; il n'y avait plus de souveraineté indépendante que Rezan: encore ne l'était-elle que de nom, car le monarque disposait des troupes de cet État, et le peuple lui prêtait serment de fidélité. Les princes de Tchernigof, Starodoub, Novgorod-Seversky et Rylsk, qui avaient abandonné le roi de Lithuanie pour se donner, avec leurs villes, à la Moscovie, conservaient leurs souverainetés sous la suzeraineté du monarque; les frères même de Vassili n'avaient plus, dans leurs propres domaines, le droit de juger le meurtre ni de battre monnaie, ni de prétentions sur les fermes de l'État. Les princes du sang royal jurèrent de se conformer aux dispositions testamentaires du monarque, et de vivre en paix.

Hérésie. Cependant, l'hérésie judaïque était comprimée plutôt qu'extirpée; un concile, convoqué par le grand-prince, livra les hérétiques au bras séculier; plusieurs furent enfermés dans des cages de fer, d'autres eurent la langue coupée; un grand nombre, qui s'étaient convertis, en allaient être quittes pour la clôture perpétuelle en des couvens, si un

évêque, observant qu'une conversion arrachée par la crainte était nulle devant Dieu, ne les eût fait tous sacrifier.

Le prince Vassili avait déjà vingt-cinq ans; Jean III désirait le marier à une princesse danoise, mais cette négociation ne réussit pas. Jean résolut de lui faire épouser une Russe; et parmi les quinze cents prétendantes qui furent présentées à la cour, le monarque choisit la belle Solomonée, fille d'Youri Sabourof, officier assez obscur, descendant de Mourza Tchef, émigré de la horde. Jean III pensait qu'un simple gentilhomme serait moins exigeant qu'un prince et même qu'un boyard. Cependant, ce mariage rapprocha du trône les Godounof, qui supplantèrent la maison royale. Mariage.

Il n'avait pas été plus heureux en donnant à Makhmet Amin la veuve d'Alégam. Cette femme ambitieuse, que Jean avait arrachée du trône de Kazan avec son premier époux, ne cessait de persécuter le second pour qu'il se déclarât indépendant. Mackhmet Amin, cédant à ses séductions, pille et massacre les marchands russes rassemblés en grand nombre à une foire célèbre près de Kazan, et fond, avec soixante mille hommes, sur Nijni-Novgorod, qu'il ne put enlever. Cent mille Moscovites, lancés contre lui, ne purent l'atteindre, et Jean III, qui mourut le 27 octobre 1505, à l'âge de soixante-six ans, après en avoir régné quarante-trois et demi, laissa cet affront à venger à son fils. Mort de Jean III.

Fiefs. Jean fut le premier qui assigna des terres aux enfans-boyards, à condition d'amener avec eux à la guerre un nombre de fantassins ou de cavaliers proportionné à l'importance de leurs fiefs. C'est à lui que remontent les *rozziâdes* ou règlemens pour la disposition de l'armée, ordinairement divisée en grand-corps, avant-garde, aile droite, aile gauche, arrière-garde. Ses armées nombreuses, et facilement rassemblées, étaient soumises à une discipline sévère. Ses forces toujours croissantes, son adroite et patiente politique, consolidèrent la monarchie moscovite, commencée par ses prédécesseurs avec bonheur et talent. Les princes comme les boyards tremblaient tous devant Jean III, naturellement dur et sévère, et très-jaloux de sa di-

Revenus. gnité : il accrut les revenus du trésor en améliorant le mode de perception, en favorisant le commerce extérieur. En 1497, il fit recueillir par son secrétaire, et revisa lui-même les anciennes lois et cou-

Code. tumes, dont il fit un code civil ; et l'on voit par une lettre du métropolitain Jérôme (en 1488) que les *statuts impériaux*, ou lois des empereurs d'Orient, servaient de complément au code ecclésiastique russe. Dans son code civil, on retrouve la peine du knout appliquée à certains délits ; la question ordonnée pour les complices présumés d'un voleur, quand ce sont d'ailleurs des gens *suspects;* et presque toujours les accusés admis à se purger par le duel judiciaire. Une disposition contraire au code

d'Yaroslaf-le-Grand accorde à la fille ou au plus proche parent le bien d'un homme qui meurt intestat et sans laisser de fils. En pareil cas le code d'Yaroslaf donnait cette succession au prince. Jean régla aussi la police des villes, et, par son ordre, les rues de Moscou étaient fermées la nuit par des chevaux de frise. L'ivrognerie fut qualifiée délit, et punie comme telle ; il établit des postes et des stations, où les voyageurs trouvaient des chevaux et de la nourriture. Après avoir distribué aux enfans-boyards les biens du clergé de Novgorod avec l'aveu du métropolitain, Jean, persuadé que les biens de ce monde ne peuvent que distraire le clergé de ses devoirs spirituels, songeait à distribuer de même toutes les propriétés de l'Église ; mais, soit politique, soit dévotion, il recula devant les remontrances du métropolitain et des évêques, et Moscou espéra de remplacer Constantinople comme métropole de l'Église grecque, lorsque le métropolitain russe Théodore sacra celui de Césarée.

Biens ecclésiastiques.

VASSILI-IVANOVITCH.

1205 — 1534.

Emprisonnement et mort de Dmitri.

Vassili monta au trône sans aucunes cérémonies sacrées; son premier soin fut de reléguer dans un cachot obscur son neveu Dmitri, qui mourut dans cette prison, en 1509, et à qui il fit de somptueuses funérailles. Comme Vassili avait conservé le conseil de son père, son règne ne fut que la continuation de celui de Jean III, l'alliance avec Mengli-Ghiréi fut renouvelée sur les mêmes bases et dans les mêmes vues, la trêve et l'inimitié continuèrent entre la Lithuanie et la Moscovie, et on reprit les projets de vengeance contre Makhmet Amin. Deux fois l'armée russe se laisse surprendre par les Kazanais, mais pour conjurer un nouvel orage, le tatar délivre tous les prisonniers russes,

se reconnaît vassal du grand-prince, et obtient la paix.

Alexandre étant mort, en 1506, Vassili conçut le projet de réunir la Lithuanie et la Pologne à la Moscovie en briguant la couronne de Pologne; mais Hélène lui apprit que déjà Sigismond était reconnu à Vilna et à Cracovie. Sigismond proposa bientôt une paix honorable, et Vassili répondit par une incursion dans la province de Smolensk: ainsi recommença la guerre entre les deux empires. Au commencement de cette nouvelle lutte, Sigismond recouvra Ostrojsky et perdit les Glinsky. Le premier, prisonnier de Jean III, s'était mis à son service pour échapper à une dure et peut-être éternelle captivité; il faussa son serment de fidélité à son nouveau maître, et courut au secours de sa patrie. Issu d une famille tatare réfugiée auprès de Vitovte, Michel Glinsky était le plus riche, le plus célèbre et le plus habile capitaine de tous les seigneurs lithuaniens. Favori d'Alexandre, il fut, sous Sigismond, sacrifié à ses ennemis, demanda justice au nouveau roi, et, ne pouvant l'obtenir, passa avec ses deux frères et beaucoup de ses partisans au service de Vassili. Les Glinsky promettaient beaucoup plus qu'ils ne tinrent; leurs amis, restés en Lithuanie et en Pologne, devaient faciliter la conquête de Kief, où Michel Glinsky voulait se faire souverain; mais ces amis ne bougèrent point. Cette guerre, toute en manœuvres,

n'amena aucun changement politique, et se termina par une *paix éternelle*, qui ne devait être qu'un court armistice. Vassili s'empressa de s'assurer des bonnes intentions de Mengli-Ghiréi par un traité nouveau; mais ce khan, devenu vieux, n'était plus maître chez lui. Ses fils et les principaux seigneurs faisaient impunément à son insu, et même contre ses ordres, des incursions en Russie ou en Lithuanie. Toutefois, les Moscovites tenaient beaucoup à l'alliance du vieux khan. Sigismond la leur enlevait souvent à force d'argent; mais parfois aussi les Tauriens recevaient son or, et presqu'aussitôt ravageaient ses domaines. En 1509, l'ambassadeur russe en Crimée, Morosof, conclut un traité secret avec Mahmed-Ghiréi, fils aîné et héritier présomptif de Mengli-Ghiréi. Par un autre traité, les Moscovites détachèrent de l'alliance de Sigismond les chevaliers de Livonie.

Pskoff asservie.

Constante dans ses projets d'usurpation et dans sa haine contre la liberté, la faction moscovite, qui s'était un moment divisée et décimée elle-même sous Jean III, profita de la paix extérieure pour subjuguer Pskoff, comme elle avait subjugué Novgorod, par la violence et la perfidie. Quoique soumise à la puissance du grand-prince, Pskoff avait, à force de prudence, de soumission et de sacrifices, conservé son conseil national investi du pouvoir législatif, ses magistrats élus par le peuple; enfin, toute son organisation intérieure qui, en faisait une véritable

république, calquée à peu près sur celle de Novgorod, dont elle avait été la sujette d'abord, et ensuite l'affranchie et la *sœur cadette*; mais elle ne devait, sans doute, la conservation de ces institutions qu'à l'esprit méthodique et circonspect de Jean III, qui n'avait pas voulu tenter de renverser à la fois ces deux républiques. La ruine de Pskoff, ajournée sous Jean III, fut exécutée sous son fils; l'intrigue prépara l'œuvre qu'achevèrent la trahison et la terreur: le lieutenant Jean Obolenski fomenta la discorde entre les diverses classes de citoyens, et se plaignit ensuite de leur turbulence et des abus de pouvoir des magistrats; c'était le prétexte demandé pour justifier l'intervention meurtrière des Moscovites. Pendant l'automne de 1509, le monarque se rendit à Novgorod, avec un cortége imposant et des forces considérables; là, il reçut avec bonté une nombreuse députation de Pskoviens, chargée de le féliciter et de lui offrir un présent en argent. Puis, il envoya dans la cité prendre des informations sur les plaintes du lieutenant. On lui rapporta que ce fonctionnaire et les citoyens s'accusaient réciproquement; et, en effet, une nouvelle députation vint demander la destitution d'Obolenski. Jean le manda à Novgorod, avec tous les Pskoviens qui avaient à s'en plaindre. Ils arrivèrent en grand nombre; mais une foule de boyards et de fonctionnaires vinrent aussi s'accuser les uns les au-

tres. Vassili exigea de plus que les neuf possadniks et les prévôts des marchands de tous les quartiers comparussent avec Obolenski, sinon *le pays serait déclaré en état d'insurrection;* on obéit. Le 6 janvier 1510, les Pskoviens furent appelés devant le monarque au palais archi-épiscopal; les fonctionnaires et les marchands, introduits dans la salle d'audience, se préparaient à plaider leur cause, lorsqu'on les prévint en les déclarant prisonniers. Un voyageur porte à Pskoff cette nouvelle, le conseil s'assemble, on reconnaît la faiblesse de la république, on gémit, et l'on députe vers l'autocrate pour se soumettre. Alors le despote déclare à ses prisonniers qu'ayant méconnu l'autorité du lieutenant, et opprimé le peuple, ils méritent une punition exemplaire; mais qu'ils peuvent recouvrer ses bonnes grâces et conserver leurs propriétés, en abolissant pour jamais le conseil national, et en recevant ses juges à Pskoff, et dans toutes les villes et bourgs; sinon ils répondraient du sang chrétien qui allait couler. C'était demander la bourse ou la vie à des malheureux attirés dans un guet-apens; ils se soumirent et envoyèrent un d'eux avec le secrétaire (Dolmatof) du tyran porter aux Pskoviens cette terrible nouvelle. Nous avons juré pour nous et pour vous d'obéir aux volontés du monarque, dit au peuple assemblé le député pskovien, n'allez pas nous *parjurer*, nous péririons tous. Le délai

fatal expirant le 16 janvier, Dolmatof transmet les ordres et les menaces de Vassili, et va s'asseoir sur un gradin de la place publique, pour attendre la réponse. La consternation était profonde et universelle, on le supplia d'attendre jusqu'au lendemain; le lendemain 13 janvier, on se soumit en gémissant; on descendit de la tour de la Sainte-Trinité, on livra la cloche du conseil national, que Dolmatof alla porter à son maître la nuit suivante, et la liberté russe rendit le dernier soupir, et il n'y eut plus en Russie un seul asile où pût se réfugier la liberté. Dès lors, tout s'humilia sous le sceptre moscovite. Vassili envoya recevoir le serment de fidélité des citoyens et des laboureurs, s'empara des bâtimens de la ville moyenne pour y loger une garnison; il relégua dans la Moscovie les fonctionnaires et les notables, pour les soustraire, disait-il, au ressentiment du peuple qu'ils avaient opprimé; il distribua leurs propriétés, qu'il avait promis de leur conserver, à ses boyards et à quinze cents familles moscovites qui les remplacèrent à Pskoff.

Guerre avec Sigismond.

Après trois années de plaintes réciproques, la guerre recommença entre la Moscovie et la Lithuanie: Vassili venait d'apprendre que la reine douairière, sa sœur Hélène, était traitée avec une brutale rigueur dans les États de Sigismond, lorsqu'une invasion des tsarévitchs de Crimée, poussés par les Polonais, le détermina à se mettre en cam-



pagne. Depuis le règne de Jean, les troupes n'avaient été ni licenciées, ni désarmées, elles se relevaient dans le service actif. Vassili fut donc bientôt prêt. Smolensk soutint un premier siége ; mais les Moscovites, revenant une seconde fois, firent un tel feu contre la ville que le peuple, effrayé, se rendit à discrétion malgré le gouverneur, qui n'en fut pas moins puni du dernier supplice en Lithuanie, où le vainqueur le renvoya avec ses troupes. Ainsi, après avoir appartenu cent dix ans à la Lithuanie, l'importante place de Smolensk, ancienne principauté russe, revint à la Moscovie. Michel Glinsky, n'ayant pu obtenir cette principauté, promit de la livrer à l'armée lithuanienne qu'amena en toute hâte Constantin Ostrojski ; mais Glinsky, découvert et enlevé à l'instant où il allait au-devant de l'ennemi avec ses partisans armés, fut envoyé chargé de chaînes à Moscou, et les voïévodes présentèrent la bataille à Ostrojski, qui les attira dans une embuscade, leur tua ou prit trente mille hommes et remporta la plus grande victoire que jamais les Lithuaniens eussent obtenue sur les Russes. On crut la Moscovie perdue sans ressources. Smolensk, qui voulut ouvrir ses portes à l'armée victorieuse, fut retenue par son gouverneur (Schouiski), qui fit pendre les conjurés sur les murailles, repoussa plusieurs assauts, et Ostrojski dut se borner à reprendre quelques autres places tombées après Smolensk au pouvoir de l'ennemi.

Sur ces entrefaites mourut Mengli-Ghiréi, dont les fils venaient de faire une inutile, mais sanglante incursion en Russie. Son fils Makhmet-Ghiréi parut d'abord vouloir s'allier à Vassili, et se vendit à Sigismond. D'un autre côté, le monarque moscovite concluait (1517) un traité offensif et défensif avec Christiern II contre la Suède et la Pologne, et un autre avec l'Ordre teutonique contre la Pologne. L'empereur Maximilien tenta vainement de réconcilier les deux monarques; leurs prétentions excessives rendaient une paix impossible; un projet de trêve échoua, parce que l'un voulait garder et l'autre recouvrer Smolensk; enfin, après bien des allées et venues d'ambassadeurs, de Vienne à Moscou, et de Moscou à Vienne, on convint de laisser passer l'année 1519 sans hostilités. Maximilien mourut alors, et les deux princes ennemis le regrettèrent.

Succès contre les Tatars.

Cependant Makhmet-Ghiréi convoitant Kazan où se mourait Makhmet Amin, et Astrakhan, possédé par d'autres Tatars, proposait son amitié à Vassili, pourvu qu'il l'aidât à prendre ces deux États et Kief. C'eût été restaurer la puissance des Mogols si funeste à la Russie. Vassili, prétextant un vœu menaçant des Kazanais, leur donna Schig Alei, petit-fils d'Akhmat, ennemi juré de Makhmet Amin. Ce prince, élève des Moscovites, leur fut constamment fidèle. Ce désappointement n'empêcha point les Tauriens de ravager la Lithuanie, et de remporter, sur Ostrojski, une grande victoire qui cons-



terna Sigismond. Makhmet-Ghiréi aurait volontiers tourné ses armes contre la Russie, mais l'amitié du sultan Sélim et de son fils Soliman pour Vassili, retenait la vengeance de ce khan. D'un autre côté, Albert, grand-maître de l'Ordre teutonique, ayant enfin obtenu de Vassili les subsides promis, et levé des troupes étrangères, pressa Sigismond, qui parut perdu à son tour ; mais ayant, en 1520, conclu avec Vassili une trève de six mois, il écrasa le grand-maître. Cependant la mollesse, la ridicule corpulence de Schig Alei, et surtout sa soumission servile aux Moscovites, indisposaient les Kazanais. Makhmet-Ghiréi leur proposa son fils Sahib-Ghiréi et l'indépendance ; ils acceptèrent. Sahib accourut avec une armée, monta au trône, et renvoya Schig Alei à Moscou (1521). Sans perdre de temps, Makhmet-Ghiréi avec les Tauriens, les Nogais et les cosaques du Dniéper, fond en Russie et écrase une armée qui voulait l'arrêter au bord de l'Oka, opère sa jonction avec les Kazanais amenés par son fils, et s'avance comme un autre Bati, jusqu'à la vue de Moscou (29 juillet 1521), où se réfugient les populations voisines, fuyant les flammes et le glaive de l'ennemi. Les remparts étaient forts, et l'artillerie redoutable ; mais on manquait de poudre, et la ville était encombrée de monde. Makhmet fit acheter sa retraite. Il emporta un traité revêtu du sceau du grand-prince, par lequel celui-ci s'engageait à lui payer un tribut annuel. En se retirant il tenta de

surprendre la forteresse de Rezan, que sauvèrent la prudence et l'intrépidité de Kabar Simsky; et, apprenant que les Tatars d'Astrakhan étaient entrés en Tauride, il précipita sa retraite. L'acte honteux arraché à la terreur des Moscovites resta, je ne sais comment, entre les mains de ce général, qui fut élevé à la dignité de boyard. Très-affaibli lui-même, et redoutant à la fois la perfidie de Mackhmet-Ghiréi et l'ambition du sultan, Sigismond ne profita des désastres de la Moscovie que pour obtenir une trève de cinq ans à partir du 25 janvier 1522; il voulait traiter à Cracovie ou à Vilna; Vassili ne consentit à traiter qu'à Moscou. Smolensk, si vivement disputée, resta aux Moscovites; le Dniéper, l'Ivaka et la Méria devinrent les limites des deux empires, et la liberté réciproque du commerce fut assurée. Ainsi finit cette guerre, qui avait duré dix ans avec des succès variés Sigismond avait perdu Smolensk, mais, en revanche, il avait détruit l'Ordre teutonique et réduit le grand-maître Albert, à ne plus posséder les villes appartenant à l'Ordre qu'en qualité de vassal de la Pologne. L'Ordre de Livonie, soumis à l'Ordre teutonique, survécut à la ruine de ce dernier pour périr un peu plus tard.

Les affaires extérieures n'avaient jamais fait oublier aux Moscovites leur système d'usurpation et de concentration. La province de Rezan restait seule principauté indépendante, quoique le grand-

Réunion de Rezan

prince prît déjà le titre de souverain de Rezan ; ils profitèrent des loisirs de la paix pour la réunir à leur empire. Déjà un tiers de ses villes leur était échu par le décès du prince Féodor, il restait à déposséder les princes de Seversky et de Starodoub ou de Tchernigof, et déjà cette œuvre était commencée.

Agrippine, première douairière de Rezan, y avait tranquillement régné pendant la minorité de Jean son fils; devenu majeur, ce jeune homme avait notifié au monarque sa résolution de régner comme ses ancêtres, et recherché une fille de Makhmet-Ghiréi Vassili, l'ayant attiré à Moscou, l'y avait emprisonné, et relégué Agrippine dans un couvent; et, en 1517, s'était saisi de toute la province de Rezan; mais dans les troubles causés par l'invasion de Makhmet-Ghiréi, Jean s'était enfui en Lithuanie, où il mourut ignoré; et, après avoir formé, pendant quatre siècles, une principauté particulière, la fertile et guerrière province de Rezan se fondit, comme Mourom et Tchernigof, dans les États moscovites. A Seversky régnait l'habile et brave Chemiakin, la terreur des Tauriens, et le redoutable ennemi des Lithuaniens. Ses importans et nombreux services ne purent lui faire trouver grâce devant l'ingrate faction. Accusé une première fois (en 1517) d'intelligences secrètes avec Sigismond, Chemiakin s'était pleinement justifié; en 1523, on l'accusa, sans plus de raison, de con-

et de Séversky.

spirer contre la vie du grand-prince et du métropolitain ; il obtint, de l'un et de l'autre, un sauf-conduit pour venir se justifier encore une fois ; accueilli d'abord avec une bienveillance apparente, il fut, peu de jours après, tout à coup et sans jugement, jeté dans un cachot où il eut soin de mourir bien vite, pour la satisfaction du brigand couronné qui en voulait à sa province. Comme on méditait cette trahison, et qu'il fallait, pour réussir, tromper la victime en lui donnant, pour garantie de sa liberté et de sa vie, la parole du métropolitain, on avait forcé le loyal et pieux Varlaam à se démettre de la chaire métropolitaine, où l'on avait placé un sujet qui semblait fait tout exprès pour ce métier : c'était Daniel, âgé de trente ans, *gras et vermeil*, abbé de Saint-Joseph, esprit subtil et plus ambitieux que religieux. Joseph ne manqua pas de justifier le guet-apens préparé par lui-même ; le seul Porphyre, abbé de Troïtsky, étranger au monde et à toute intrigue, osa défendre la victime si indignement abusée, et son courage lui valut une noble disgrâce.

Tout occupé de ses projets de conquête en Lithuanie, Vassili offrit la paix à Makhmet Amin, qui l'accepta pour aller s'emparer d'Astrakhan ; il prit cette cité, mais les Nogais, ses alliés, le surprirent, le massacrèrent, poursuivirent ses troupes jusqu'en Tauride, où ils les battirent, pendant que les cosaques du Borysthène, jusqu'alors alliés des

khans, brûlaient Otchakof. Nommé par le sultan, et soutenu par les janissaires, Saïdet-Ghiréi, succéda à son frère Mackhmet-Ghiréi, et traita avec les Moscovites, qui déjà marchaient contre Kazan (1523), où le tsar Sahib-Ghiréi, en apprenant la conquête d'Astrakhan par son père, avait massacré tous les Russes. Dans une première campagne, on se borna à ravager le pays ennemi et à bâtir une forteresse à l'embouchure de la Soura. Au printemps de 1524, cent cinquante mille Russes allèrent assiéger Kazan. Cette grande expédition manqua par l'incapacité ou la vénalité des généraux; après un siége mal dirigé, l'armée, manquant de vivres et décimée par une épidémie meurtrière, revint honteusement. Safa-Ghiréi avait succédé sur le trône de Kazan à son oncle Sahib-Ghiréi, qui s'était enfui à la première apparition des Russes. Safa-Ghiréi députa vers le grand-prince, qui le confirma dans sa dignité, et accorda aux Kazanais une trève de cinq ans.

Solomonée répudiée.

Marié depuis vingt ans avec la belle Solomonée, Vassili n'en avait pas d'enfans et ne pouvait guère en espérer. Un jour, se promenant avec des courtisans, il s'arrête devant un nid d'oiseau: « Ah! » s'écrie-t-il, ces oiseaux sont plus heureux que moi, » ils ont au moins des enfans! qui deviendra mon » héritier! » et les flatteurs de répondre: «On abat le » figuier stérile pour en planter un autre dans le ver- » ger. » Le prince entendit parfaitement ce conseil

qu'il avait provoqué, peut-être même commandé; il répudia Solomonée. D'abord on lui proposa de renoncer volontairement au monde, et, sur son refus, on l'y força. Le jour même de le prise d'habits, sa résistance lui attira des menaces et des coups de la part du seigneur préposé par le monarque pour assister à cette cérémonie. Une autre difficulté se présentait : selon les canons ecclésiastiques le mari qui consentait à ce que sa femme prît le voile devait lui-même prendre l'habit monastique; mais ce n'était pas pour rien que Vassili avait choisi un métropolitain *gras et vermeil, jeune et ambitieux.* Daniel prouva que le divorce de Jean était louable quoique contraire à la morale publique et religieuse, et qu'il devait se remarier malgré les canons. En effet, il épousa bientôt Hélène, fille de Vassili Glinsky, et nièce du célèbre Michel Glinsky, toujours captif et qui le fut encore pendant une année. Le divorce d'abord, et ce second mariage avec la fille d'un transfuge étranger, scandalisèrent les Moscovites et surtout les esprits rigides; mais le maître le voulait ainsi, et son métropolitain avait parlé, l'opinion devait se taire.

Jusqu'à la fin de son règne, Vassili conserva son influence sur Kazan; les troubles et les révolutions qui s'y multipliaient tournèrent toujours à son avantage, malgré les mauvais succès des armées envoyées contre les rebelles; et toujours le souverain de cet État, ou plutôt de cette province russe, était

ou nommé, ou confirmé par lui. Les incursions des Tauriens, souvent excitées par Safa-Ghiréi chassé de Kazan, se bornaient à des brigandages et ne dépassèrent point Rezan. En un mot le règne de Vassili fut heureux jusqu'au dernier moment; il avait tenu en respect et même entamé les États Lithuaniens; il avait complété et affermi le système autocratique, en détruisant à Pskoff les derniers restes de la liberté, et à Rezan, ceux du système des apanages; il avait tenu les Tatars de Crimée, de Kazan, d'Astrakhan et de la horde Dorée dans un état de division et de faiblesse utile à son empire, et ses relations diplomatiques embrassèrent le monde presqu'entier; les empereurs d'Allemagne et de Turquie, le khan indien Babour, fondateur de l'empire du Grand-Mogol, le pape, les rois de Danemark, de Suède, de Hongrie, de Pologne, les grands-maîtres de Livonie et de Prusse, et les hordes mogoles lui envoyaient de fréquentes ambassades et en recevaient de lui.

Vassili a enfin des enfans.

Trois ans s'étaient écoulés depuis le dernier hymen de Vassili sans qu'Hélène lui donnât d'enfans, et déjà sa conscience lui reprochait le scandale d'un divorce inutile; enfin, Hélène devint enceinte et accoucha, le 25 août 1530, d'un fils qu'un *homme de Dieu* avait annoncé d'avance, et qui serait, disait ce prophète, *un Titus au vaste génie.* Or, ce Titus fut Jean IV, le plus horrible des tyrans, une bête féroce, un tigre roi; et, pendant trois années, le

monarque et sa femme, le peuple et tous les fonctionnaires civils et ecclésiastiques avaient fatigué le ciel de leurs prières pour obtenir ce beau présent! L'année suivante, Hélène eut un second fils, appelé Youri; mais le grand-prince, ivre de joie, ne devait pas goûter long-temps le plaisir d'être père; il était dans sa cinquante-quatrième année, lorsqu'une pustule, d'abord imperceptible, mais bientôt douloureuse et très-maligne, se manifesta à l'aine; ses forces s'éteignirent rapidement, et il mourut le 3 décembre 1533, après avoir désigné pour son successeur son fils Ivan qu'il mit sous la tutelle de sa veuve Hélène, et qu'il recommanda aux boyards et à divers fonctionnaires ecclésiastiques, notamment au métropolitain et à Michel Glinsky, oncle d'Hélène.

Il meurt.

Déjà plusieurs monarques avaient voulu mourir roi et non moine; Vassili, au contraire, tenait singulièrement à mourir sous le froc; il y eut à ce sujet une discussion, ou plutôt une violente querelle autour de son lit entre le métropolitain et les évêques qui voulaient l'enfroquer, et des dignitaires laïques qui s'y opposaient avec indignation et colère, et s'appuyaient de l'exemple de plusieurs princes, qui, bien que s'étant refusés à cette pratique, n'en passaient pas moins pour des bienheureux. Cette dissidence semble indiquer une rivalité d'ambition entre les princes et les prêtres. Les prêtres l'emportèrent; car les princes André et Voronzof,

ayant voulu arracher au métropolitain la robe noire apportée pour Vassili, le pontife s'écria d'une voix furieuse : « Je vous maudis dans ce monde et dans » l'autre. Non, personne ne me ravira son âme. » Ces paroles foudroyèrent les opposans, et le royal moribond reçut avec l'habit monastique le nom de Varlam. Pendant ces longs et scandaleux débats, le prince, à qui tout à l'heure tout obéissait en tremblant, était devenu immobile; la mort, déjà présente, avait glacé ses membres et lié sa langue, et les yeux seuls du despote exprimaient son désir et son impatience, dont on paraissait fort peu se soucier.

A l'exemple de Jean son père, Vassili attirait une foule d'étrangers habiles dans les sciences et les arts; mais, observe Karamsin, il était alors plus facile à un étranger, doué de quelque talent, d'entrer en Russie que d'en sortir. En effet, le despote ne leur permettait plus de partir, lors même que leur gouvernement les réclamait. Afin de grossir aux yeux des ambassadeurs, tenus à peu près captifs à Moscou, la population et la richesse nationale, Vassili faisait fermer les boutiques et les ateliers les jours de réception, et les bourgeois avaient ordre de revêtir leurs plus beaux habits pour se montrer dans les rues.

Charlatanisme politique.

JEAN OU IVAN IV,

DIT LE TERRIBLE OU LE FÉROCE.

1553—1584.

Minorité, troubles.

Depuis Olga, mère de l'aventureux Sviatoslaf, jamais femme n'avait gouverné la Russie, et jamais l'empire n'avait eu un si jeune monarque. Pour comble d'inquiétude, Hélène était étrangère et, pour ainsi dire, ennemie, car elle était d'origine lithuanienne. A la vérité, le conseil de régence, nommé par le défunt grand-prince, se composait de vingt dignitaires, la plupart anciens conseillers de la couronne, et depuis long-temps exercés au maniement des affaires; mais plusieurs d'entre eux, ayant des gouvernemens particuliers, ne pouvaient assister aux séances, et les Glinsky, père et oncles et cousins d'Hélène, connus par des trahisons envers la Lithuanie et la Russie même, introduits dans le conseil par Vassili, inspiraient des craintes sérieu-



ses. On s'occupa d'abord de faire bénir solennellement le jeune prince par le métropolitain, et ensuite on passa un mois entier à s'observer. Deux membres du conseil paraissaient devoir primer sur tous les autres, et se partager ou se disputer le pouvoir. L'un était le vieux Michel Glinsky, oncle d'Hélène, célèbre par ses connaissances, ses talens militaires, son brillant courage et son immense fortune ; l'autre était le jeune Telennef, que l'on disait déjà l'amant de la grande-princesse, et qui l'était effectivement. Ceci me paraît expliquer à merveille comment et pourquoi, après vingt années d'un hymen stérile avec la belle et sage Solomonée, et les trois années de stérilité d'Hélène, Vassili eut, de cette dernière, deux garçons coup sur coup. Michel Glinsky avait pour lui l'autorité de son nom et sa qualité d'oncle de la régente ; mais Telennef avait pour lui le cœur de sa maîtresse, et sa qualité de moscovite, et l'on pense bien que le métropolitain, *subtil, gras* et *vermeil,* si docile aux volontés de Vassili, devait s'arranger, on ne peut mieux, avec la veuve régente et l'amant par qui elle voulait gouverner. Les Moscovites s'inquiétaient et s'indignaient de voir une étrangère sur le trône, et un transfuge étranger toucher au sceptre. On décida de perdre les Glinsky, on forgea contre eux des accusations calomnieuses ; et Michel Glinsky, ayant osé remontrer à sa nièce le scandale de sa conduite, Hélène sacrifia sa famille entière à la politique de l'amant qui la domi-

nait. Michel Glinsky mourut de faim dans un cachot, ses frères furent emprisonnés, ses neveux cherchèrent un asile en Lithuanie, et bientôt la proscription s'étendit à quiconque portait ombrage à Telennef. Princes et boyards, rien ne fut épargné; on dédaignait toutes les formes judiciaires, et les exécutions se faisaient quelquefois dans l'ombre des cachots, d'autres fois en public, selon le caprice du favori.

Relations extérieures.

Les relations extérieures continuèrent comme sous Vassili; les Tauriens, cherchant toujours à vendre leurs services aux Russes et aux Lithuaniens, recommencèrent leurs incursions, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres; les Kazanais et leur tsar se reconnurent vassaux de Moscou : le trône d'Astrakhan changea souvent de maîtres, avec lesquels on n'avait guère le temps de se lier ni de se brouiller; mais il fallut combattre avec le roi de Pologne et de Lithuanie, qui, profitant de la minorité de Jean IV, réclama les provinces reprises par les Russes, et en même temps se mit en campagne pour les reconquérir (1534). Cette guerre, qui dura deux ans, et qui, sans être décisive, fut favorable aux armes moscovites, se termina par une trêve de cinq ans, qui laissa les choses à peu près telles qu'elles étaient avant les hostilités.

La faction moscovite, qui avait déjà murmuré contre le despotisme de Vassili, avait pu seconder Telennef contre les Glinsky et les ennemis exté-

rieurs, mais elle n'entendait pas se laisser subjuguer, au nom d'un enfant, par ce jeune amoureux et sa maîtresse. On murmura d'abord et bientôt on agit. Telennef, disait-on, est seul puissant dans le conseil, seul seigneur; les autres, plus anciens que lui, ne sont boyards que de nom, et nul service n'est reconnu, si l'on n'a pas le talent ou le bonheur de plaire au favori. A ces plaintes de l'ambition jalouse et vindicative on mêlait adroitement des reproches sévères sur les mœurs de la grande-princesse, qui cherchait vainement à se faire pardonner sa liaison, devenue publique, en affectant de se livrer à des pratiques dévotes.

Révolutions de cour.

La faction moscovite, qui peut-être avait favorisé et commandé la liaison d'Hélène et de Telennef pour donner un fils à Vassili, qui probablement avait procuré la mort de ce Vassili, dont elle détestait le despotisme, qui avait aidé la régente et son amant à exterminer les Glinsky, n'ayant plus à écarter qu'Hélène et son amant pour ressaisir le pouvoir et exploiter une longue minorité, devait s'y décider sans peine et se décida en effet. Hélène, brillante encore de jeunesse et de santé, *mourut subitement*, suivant l'usage, et périt empoisonnée, suivant l'opinion d'un contemporain (le baron de Heberstein); personne ne parut s'en étonner, et Telennef et son fils furent les seuls qui s'avisèrent de lui donner des larmes. Telennef, qui avait montré de l'application aux affaires, des talens et du

courage, ne désespérait pas encore de sa fortune. S'appliquant à capter l'affection du jeune monarque (Jean IV avait alors sept ans), il se flattait de conserver le pouvoir par la faveur de cet enfant et l'influence de ses partisans tout à l'heure très-nombreux ; mais le coup qui frappa Hélène les avertit de chercher un autre patron ; et un monarque de sept ans est un instrument dont s'empare aisément le plus fort, et la force de Telennef venait de l'abandonner avec ses créatures ; on le voyait perdu malgré la fermeté de son caractère, mais on ignorait et l'on se demandait qui avait frappé Hélène, qui renverserait son favori ? Cette incertitude dura sept jours, tout entiers donnés à l'intrigue ; enfin, le vieux Vassili Schouisky, ayant bien lié sa partie et rattaché à ses intérêts les principaux dignitaires, s'empara du jeune prince, emprisonna toutes les personnes aimées de cet enfant, et, sans aucune forme de procès, et de sa propre autorité, il fit enchaîner Telennef dans un cachot, où on le laissa mourir de faim, supplice horrible, qu'Hélène et Telennef avaient fait souffrir à trois oncles de Jean IV. Dès lors tout fléchit devant Vassili Schouisky. Ce dernier avait deux frères : Jean Schouisky, l'un des membres influens du conseil de régence, et André Schouisky, encore gémissant dans les fers où l'avait jeté Vassili. Ces princes, issus des anciens princes de Souzdal, détrônés par le fils de Dmitri Donskoï, avaient une haine héréditaire contre la branche

Vassili Schouisky.



moscovite, au service de laquelle ils avaient passé l'un après l'autre, après l'avoir combattue aussi long-temps qu'ils l'avaient pu. Vassili Schouisky tenait du grand-prince Vassili, et avait conservé sous la régence, la première place dans le conseil. Mais Telennef, s'appropriant tout le pouvoir, n'avait laissé que de vains honneurs au vieux Schouisky. Un autre membre du conseil, Dmitri Belsky, pouvait balancer l'influence des Schouisky (Vassili et Jean), ils se liguèrent avec lui. Ce Belsky avait aussi un frère (Jean Belsky) retenu dans les fers. Le premier acte du triumvirat fut de délivrer et de faire déclarer innocens les deux captifs. Jean Belsky reprit sa place au conseil, et André Schouisky fut promu à la dignité de boyard. L'alliance des deux maisons fut même cimentée par le mariage de Vassili Schouisky avec la fille de Jean Belsky, parent du jeune tsar. Tous ces mariages, dont la politique se promet des merveilles, manquent ordinairement leur but. Jean Belsky, délivré par Schouisky, se hâta de se former un parti où entra l'intrigant métropolitain Daniel et plusieurs dignitaires, et ensuite il osa s'adresser directement au prince, pour procurer de hautes fonctions à deux de ses créatures. Vassili Schouisky, regardant cette démarche comme un acte d'insurrection contre sa toute-puissance, rejeta Belsky dans les fers, fit décoler son principal conseiller, et bannit les autres, le tout de sa pleine autorité et en son propre nom.

Mais lui-même ne tarda pas à *mourir subitement*. Son frère Jean Schouisky, plus grossier, plus avare, plus despote encore, lui succéda, et proscrivit les ennemis de sa maison, sans même épargner le métropolitain Daniel, qui, par un *oukase des boyards*, fut déposé, relégué dans un monastère, et remplacé par Joseph Skripizin, abbé du couvent de la Trinité. Dès ce moment, les trésors et l'empire devinrent la proie de Jean Schouisky, de ses parens et de ses créatures, qui, répandus sur tout le territoire, opprimaient et pressuraient le peuple et les grands, et pillaient même jusqu'aux églises. Livré à ces intrigues, le gouvernement manquait de dignité et d'énergie dans toutes ses relations extérieures. Les Kazanais, qui avaient repris Safa-Ghiréi, et les Tauriens ne cessaient de ravager les provinces, et menaçaient de venir jusqu'à Moscou, et on achetait du khan une paix sans cesse violée par ses généraux.

Jean Schouisky.

Le clergé russe ne devait point pardonner à Jean Schouisky la déposition arbitraire du métropolitain Daniel; aussi Joseph Skripizin, quoique promu à la dignité métropolitaine par l'influence de Schouisky, n'hésita-t-il pas à se déclarer pour les Belsky. Il osa plaider la cause de Jean Belsky devant le prince et même en plein conseil; il fut appuyé de plusieurs boyards, et enfin le captif, passant de la prison au pouvoir, gouverna l'État avec sagesse et intelligence. Les plus crians abus furent prompte-

Jean Belsky.



ment réprimés, les relations diplomatiques devinrent moins honteuses, et le khan de Crimée, ligué avec le Kazanais, et conduit par l'émigré Siméon Belsky, frère du principal boyard, ayant amené une grande armée jusqu'au bord de l'Oka, avec l'espoir de pousser jusqu'à Moscou, se retira frappé de terreur à l'aspect des forces innombrables que les voïévodes conduisaient contre lui.

Jean Belsky et son parti se piquaient surtout de modération et de douceur, et, quoiqu'on sût bien que Schouisky, sorti volontairement du conseil, où il ne pouvait plus dominer, eût juré de punir ses ennemis, non-seulement on ne prit aucune mesure contre lui, mais, ne voulant point priver l'État de ses talens militaires, on lui avait toujours donné des commandemens importans. C'était peut-être une belle conduite, c'était à coup sûr une grande faute. En 1542, après la retraite des Tauriens, Schouisky commandait à Vladimir une armée destinée à punir la rébellion de Kazan. Il gagne ses officiers, il en tire un serment secret de fidélité, puis il mande à ses partisans, à Moscou, qu'il est temps d'agir, et il leur envoie, pour les soutenir, son fils Pierre, avec trois cents cavaliers dont il est sûr. Le 3 janvier, on pénètre dans le Kremlin, on saisit dans la chambre du jeune monarque le prince Belsky, et on le jette en prison, avec ses meilleurs amis. Le métropolitain, fuyant de sa cellule au monastère de Troïtsky, et enfin dans la

chambre de Jean IV, y fut également enlevé et conduit au monastère de Kirillof à Belozersk. C'était déjà la seconde fois que Jean IV, à peine âgé de dix ans, était réveillé en sursaut par des conjurés, qui s'emparaient du palais à main armée, et venaient, au milieu de la nuit, arracher brutalement de ses bras le ministre qu'il chérissait, et pour qui il demandait grâce, sans qu'on daignât faire attention à ses prières ni à ses larmes. Ces violences soudaines et terribles, la frayeur naturelle à cet âge, et surtout en pareille conjoncture, le souvenir du meurtre de sa mère, qu'il ne put long-temps ignorer, durent laisser dans son âme des traces ineffaçables, et influer beaucoup sur son caractère.

A la pointe du jour, Schouisky entra à Moscou, reprit le pouvoir, et, *du consentement des boyards*, envoya trois sicaires égorger Belsky dans sa prison. Avec les Schouisky revinrent tous les abus ; mais leur chef Jean, devenu valétudinaire, se retira du conseil, et laissa la puissance à trois de ses parens, Jean, André et Théodore Skopin : quiconque approchait du prince leur faisait ombrage ; ils enlevèrent au milieu du conseil, et ils voulurent assommer dans une pièce voisine, Théodore Voronzof, qui commençait à capter la faveur de Jean IV. Ce prince, âgé de treize ans, s'indignait déjà de tous les excès de pouvoir qu'on se permettait contre lui ; le temps était mûr pour l'intrigue, et l'appui du mo-

Jean Schouisky.



narque allait être quelque chose pour qui saurait s'en saisir. Ses deux oncles, Youri et Michel Glinsky, et le prudent métropolitain Macaire, successeur de Joseph Skripizin, s'unirent pour perdre les Schouisky dans l'esprit de Jean IV, et, comme, par sa charge, le métropolitain avait toujours auprès de lui un libre accès, le complot se trama dans le plus grand secret. Dans un voyage à Volok-Lamsky, Jean manda ses boyards, et, prenant, pour la première fois, le ton de maître, il se plaignit de leur tyrannie, et déclara que, pour cette fois, il se contenterait du supplice d'André Schouisky, le plus coupable d'entre eux. Le premier acte de puissance que fit cet enfant roi fut de faire livrer André vivant aux chiens de sa meute, qui le déchirèrent en pleine rue. Les Glinsky, succédant aux Schouisky, ne valurent pas mieux. Ils proscrivirent, à leur tour, leurs ennemis, et pressurèrent l'empire opprimé; ni le peuple ni le prince ne gagnèrent rien à cette révolution.

Jean IV se prononce.

Supplice odieux.

Les Glinsky.

Couronnement et mariage.

Lorsqu'enfin Jean IV entra dans sa dix-huitième année (1546) il manifesta le désir d'être couronné et marié. Le couronnement se fit dans la cathédrale de Moscou avec une grande pompe, et ce fut le métropolitain qui posa sur la tête du jeune prince la couronne de Monomaque. Jean avait déclaré vouloir épouser une Russe; parmi les prétendantes, il choisit Anastasie, aussi modeste que belle, dont le beau-père avait été boyard de

Jean III; ni la cérémonie du couronnement, ni son hymen avec une femme si vertueuse et si douce, ne purent changer les mœurs grossières, les habitudes cruelles et l'instinct féroce du jeune monarque, toujours occupé de chasse, toujours ordonnant, à tort et à travers, des châtimens barbares et des supplices atroces, ou s'amusant à fouler aux pieds de son cheval, poussé au galop, les enfans et les femmes qu'il rencontrait dans les rues. Charmé de l'abrutir ainsi et de l'éloigner des affaires, les Glinsky et leurs partisans applaudissaient à tous ces excès; mais un parti contraire dans lequel figurait le métropolitain et peut-être la grande princesse faisait des vœux pour que le monarque prît enfin un caractère d'homme. Rien n'annonçait encore cet heureux changement lorsque trois incendies, se succédant à quelques jours d'intervalle, réduisirent en cendres toute la capitale et le Kremlin, et fit, à plusieurs reprises, sauter divers magasins de poudre dans la ville et le palais. Les maisons étant bâties en bois, cet incendie put être fortuit; mais les Schouisky, qui peut-être l'avaient allumé eux-mêmes, déclarèrent au jeune monarque qu'il fallait en accuser les sortiléges employés par quelques scélérats. Jean leur ayant ordonné d'approfondir cette affaire, ils se rendirent sur la grande place, et demandèrent au peuple assemblé quels étaient les auteurs de l'incendie. « Les Glinsky, les Glinsky! répondirent plusieurs

Éducation et caractère de Jean IV.

Catastrophes et prestiges.



» voix, sans doute soudoyées; la princesse Anne, » leur mère, a arraché le cœur des morts, et, parcou» rant les rues de Moscou, elle les a aspergées de » sang; voilà la cause de l'incendie! » Les Moscovites comprirent fort bien cette manière de brûler une ville, et aussitôt on chercha les Glinsky; on en massacra un dans une église, on égorgea beaucoup de leurs partisans, et on n'oublia pas de piller leurs biens. Moscou tout entière était livrée à l'esprit de vertige et de fureur.

Jean IV dominé.

Cependant ce vaste incendie, ces explosions des poudres, ce nombre prodigieux de victimes, ce délire d'un peuple courroucé, avaient frappé vivement l'esprit de Jean IV, retiré avec son épouse et la cour au village de Vorobief. On résolut de profiter de cette disposition de Jean pour essayer sur lui l'effet des prestiges, le corriger par des visions artificielles et perdre les Glinsky. Au moment où le dernier incendie dévorait le reste de Moscou, où le jeune prince tremblait dans son palais de Vorobief et où son épouse adressait au ciel les plus ferventes prières, on vit tout à coup apparaître un homme extraordinaire qui, *le doigt levé et l'œil menaçant, comme inspiré du Saint-Esprit,* s'approcha du tsar épouvanté, et lui déclara que la main de Dieu était suspendue sur la tête d'un tsar frivole, maîtrisé par de honteuses passions; que c'était le feu du ciel qui dévorait Moscou, et que c'était la colère du très-haut qui agitait le peuple, en souf-

Sylvestre et Adachef.

flant dans le cœur des hommes l'animosité et la fureur ; puis, ouvrant l'Évangile, il lui montra les préceptes dictés par celui qui protège et renverse les rois, et l'exhorta à suivre ces leçons sacrées. Enfin, par l'effet terrible de certaines apparitions, il ébranla fortement et son âme et son cœur, et s'empara de son imagination. Le tsar, baigné de larmes, demanda à son courageux précepteur la force de devenir vertueux. Cet homme était un moine nommé Sylvestre. Depuis ce temps il ne quitta plus le prince, il se lia avec le favori Adachef, et tous deux s'appliquèrent à le mieux diriger.

Dès ce moment cessa la domination anarchique des boyards. Le grand-prince ou tsar (car, dans tous ses actes, Jean IV prit ces deux titres) parut gouverner par lui-même, mais, en effet, Alexis et Adachef lui dictaient toutes les résolutions, et ces deux hommes n'étaient eux-mêmes que les agens ou les amis du métropolitain, des évêques, des abbés et de quelques vieux dignitaires laïques, qu'ils avaient l'air de consulter et de s'adjoindre; de sorte qu'alors le gouvernement avait passé de l'aristocratie laïque à l'aristocratie ecclésiastique. Ce fut, du moins, un bonheur pour les peuples. Les gouvernans se montrèrent fermes sans cruauté; ils se bornèrent à incarcérer leurs plus dangereux ennemis; ils pardonnèrent aux autres, ils s'appliquèrent à corriger les abus, à remédier à tous les désastres. Par leur inspiration, Jean IV promit,

Parti-prêtre.



dans une assemblée des députés de toutes les villes, convoqués à Moscou, de régner en père, et de gouverner selon les lois; peu après, il promulgua le second code russe; c'est l'ancien code, modifié et augmenté selon les besoins actuels de la nation; un oukase, supplément de ce code, régla les prétentions relatives aux rangs et aux prérogatives de la naissance, qui causaient tant de troubles et de querelles dans les armées; par une charte, commune à tout l'empire, il voulut qu'en tout lieu le juge ou ses adjoints fussent assistés d'un ancien et d'un juré, pris dans la population de l'endroit même où siégeait le tribunal, pour juger les accusés, ainsi que cela s'était jusqu'alors pratiqué à Novgorod et à Pskoff. L'assemblée qui prépara toutes ces institutions était un véritable concile, car les prêtres y étaient en très-grand nombre. Cette assemblée termina ses travaux par un règlement ecclésiastique. Non content de multiplier les écoles publiques, Jean chargea un Allemand, nommé Schlit, d'engager en Allemagne et de lui amener des savans et des artistes, des ouvriers habiles, et jusqu'à des théologiens. Schlit amenait cent vingt personnes, mais il fut emprisonné à Lubeck, parce qu'on craignait les progrès d'un si vaste empire; néanmoins, la plupart des personnes engagées par lui s'échappèrent de cette cité jalouse, et parvinrent en Russie, où leurs talens furent très-utiles.

Deuxième Code russe.

Oukase réglementaire.

Jurés.

Règlement ecclésiastique.

Étrangers appelés en Russie.

Conquête

Cependant, les Tatars de Crimée et de Kazan

De Kazan.

avaient, par des incursions successives, fait un véritable désert de toute la Russie du sud et du nord-est, jusqu'à deux cents verstes de la capitale. Jean IV et son conseil résolurent d'en finir avec les Kazanais, tributaires indociles et révoltés depuis nombre d'années. La trève, renouvelée avec Sigismond, et près de finir, fut renouvelée encore avec son fils Auguste; les voisins du nord-ouest se prêtèrent volontiers à des négociations, qui prolongèrent les relations politiques et commerciales; de nouvelles forteresses assurèrent les frontières russes du côté de la Crimée, et les cosaques du Don se chargèrent de maintenir l'ennemi. Ce peuple, qui paraît pour la première fois sur la scène, était originairement composé de transfuges russes établis dans les camps abandonnés de *Bati* vers le confluent du Don et du Volga, où ils s'emparèrent de la ville d'Akhas, qu'ils appelèrent Tcherkas ou Cosaque. Leurs femmes, probablement Tcherkesses, donnèrent à leur postérité une physionomie asiatique. Vassili s'était plaint d'eux au souverain d'Azof comme à leur maître; mais, comme ils étaient restés chrétiens, ils passèrent de la domination mahométane sous celle des Russes, et, en 1549, leur chef Sariasman, ayant bâti des forteresses sur le Don, exigeait un tribut d'Azof, faisait la guerre aux Nogaïs, à Astrakhan, à la Tauride, et n'épargnait pas les Turks. Ainsi libre de concentrer toute

Cosaques du Don.

son attention et ses forces contre Kazan, le grand-prince, après quelques inutiles campagnes, avait déjà fait bâtir la ville de Sviaga pour faciliter ses opérations, et une grande armée campait autour de cette nouvelle forteresse. Cependant, la discorde agitait les Kazanais; les uns voulaient recevoir les Moscovites, les autres s'y opposaient, et, selon que l'un ou l'autre de ces partis triomphait, on négociait ou on guerroyait, on se réconciliait ou on se trompait. Lassé de toutes ces vicissitudes, le tsar alla lui-même, avec de nombreuses troupes, diriger cette guerre (16 juin 1552). Chemin faisant, il rejeta en Tauride le khan, qui était venu assaillir Toula. Le 20 août, cent cinquante mille Moscovites campaient aux bords de la Kazanka, en vue de la place bâtie sur une colline. Tout est prêt, nous vous attendons pour commencer la fête, écrivit au monarque le nouveau tsar de Kazan, nommé Yédiguer et venu des campemens Nogaïs. Yédiguer et ses partisans avaient communiqué leur courage à toute la population. Trente mille guerriers kazanais et deux mille sept cents Nogaïs étaient dans les murs; le prince Yapantcka courait le pays avec une nombreuse cavalerie légère pour enlever les convois et les détachemens ennemis, et soulever le peuple contre les Russes. Les opérations du siége furent poussées avec vigueur, les sorties étaient fréquentes et furieuses, comme les attaques d'Yapatantka; mais les Moscovites faisaient face à tout; et

leurs mines firent écrouler successivement diverses parties des remparts ; un détachement parvint à se loger dans une tour, et les Kazanais répondant toujours à toutes les sommations qu'ils étaient résolus à s'ensevelir sous les ruines de leur ville, on se prépara de part et d'autre à un assaut général. Il fut terrible : les Russes attaquaient avec fureur, les Kazanais se défendaient avec une valeur qui tenait de la rage. De nouvelles mines avaient agrandi les brèches, le canon avait brisé les portes ; les assiégés ne cédant le terrain que pied à pied, se battaient dans les rues et dans les places, dans les maisons, sur les murailles et jusque sur les toits. Il fallut envoyer un puissant renfort aux troupes entrées dans la ville ; et, lorsque, se croyant vainqueurs, les soldats se mirent à piller, malgré l'ordre donné de ne songer qu'à exterminer l'ennemi, les Tatars, se précipitant sur eux avec un redoublement de furie, les culbutèrent et crurent ressaisir la victoire ; mais le grand-prince, déployant lui-même l'étendard sacré devant la porte royale, arrêta les fuyards, les renvoya au combat, et lança dans la ville dix mille hommes d'élite. Obligés de céder, les Tatars, formés en colonne serrée, se retirent vers une mosquée en pierre, où sont réunis les imans et tous les ministres du prophète. De là ils se jettent par pelotons au milieu des bataillons russes. Yédiguer est à leur tête, il gagne son palais et s'y défend une heure ; ensuite, ses Tatars, s'ou-

vrant un passage le fer à la main, le conduisent dans une tour, demandent et obtiennent pour lui une capitulation. Maintenant, disent-ils au voïévode, qui les presse, Kazan est à vous, nous vous remettons son souverain vivant et sans blessure; quant à nous, nous allons descendre dans la plaine pour y vider avec vous la dernière coupe de la vie. Aussitôt après la remise d'Yédiguer entre les mains du voïévode, le combat recommença. Les Tatars, au nombre de cinq mille, franchirent le rempart écroulé, et à travers un feu terrible d'artillerie ils arrivèrent à la Kazanka, qu'ils passèrent à la nage; mais la cavalerie les ayant tournés, ils furent accablés par le nombre : pas un de ces braves ne voulut se rendre; tous périrent à l'exception de quelques-uns, qui parvinrent à s'échapper; encore étaient-ils couverts de blessures. Des proclamations rassurèrent les habitans des pays voisins, qui s'étaient cachés dans les forêts. Ils vinrent prêter serment de fidélité; et, le 4 octobre, Jean, suivi du clergé, de son conseil et des chefs de l'armée, fit son entrée solennelle à Kazan, qui, dès lors, devint définitivement la capitale d'une province russe. Cette conquête causa dans tout l'empire une joie aussi vive que légitime; on se voyait délivré des perpétuelles et ruineuses invasions d'un peuple qui, depuis cent dix ans, n'avait cessé de désoler les provinces de l'est. Le retour de Jean à Moscou fut, depuis le Volga jusqu'au Kremlin, une

suite de triomphes mêlés de cérémonies religieuses; et, pour comble de bonheur, il apprit en route que la tsarine venait de lui donner un fils. Cependant, les Tchérémisses et les Bachkires ne s'étaient pas soumis; des révoltes, toujours étouffées dans le sang et toujours renaissantes, occupèrent, pendant cinq années, les armées russes dans le pays de Kazan, que plusieurs boyards conseillaient d'abandonner, mais qui finit par être entièrement subjugué. Peu après le retour glorieux de Jean à Moscou, la peste dite *les glandes* parut à Pskoff et ravagea plusieurs provinces. La nouvelle de la première révolte au pays de Kazan arriva vers le même temps, et une fièvre brûlante mit le jeune monarque aux portes du tombeau. Il fit son testament, désigna pour son successeur Dmitri, son fils unique, encore au berceau. Mais alors deux partis se formèrent dans la cour; l'un, fidèle à Jean et se flattant de régner au nom de son fils, voulait obéir à la volonté du monarque et faire reconnaître son fils; l'autre, plus patriote peut-être, objectant les malheurs habituels d'une longue minorité, voulait porter au trône le prince Vladimir Andréiévitch, et refusait de prêter à Dmitri le serment déjà prêté par le parti contraire. Les boyards, assemblés dans la chambre voisine de celle du prince mourant, se livraient à ces débats avec autant d'animosité que d'indécence; leurs clameurs parvinrent jusqu'aux oreilles de Jean, qui les fit venir et leur commanda de s'expliquer. Quel-

Peste.

Débats scandaleux.

ques-uns des opposans lui donnèrent de vaines excuses, mais l'un d'eux déclara net que le salut de l'État demandait un monarque en âge de gouverner, et non un enfant; alors la querelle, les cris, les injures et les menaces recommencèrent autour du lit du tsar expirant. Ces démêlés se prolongèrent deux jours entiers, et l'on remarqua que le moine Alexis, qui, de fait, gouvernait l'État et l'Église sous Jean IV, se rangea du parti de Vladimir. Enfin, la fermeté des amis du prince l'emporta sur la résistance de leurs adversaires; ils finirent tous par prêter le serment demandé, et, contre toute espérance, le monarque recouvra la santé. Alexis et Adachef conservèrent leur position auprès de lui, mais non son amitié, et encore moins celle d'Anastasie, qui les prit en haine, ne pouvant leur pardonner de s'être déclarés contre elle et son fils. Aucun des opposans ne fut inquiété ni disgracié; satisfait d'avoir recouvré la vie et l'empire, Jean ne parut vouloir jouir que de son bonheur, et le faire partager à tout ce qui l'approchait.

Vœu de Jean IV.

Durant sa maladie, il avait fait vœu, s'il guérissait, d'aller, avec son épouse et son fils, remercier le ciel au lointain monastère de Saint-Cyrille, et il voulait accomplir ce vœu. Il partit malgré les remontrances des courtisans, et surtout d'un Grec appelé Maxime, retiré au monastère de Troïtsky, qui lui prédit que ce voyage coûterait la vie à son fils. Dans sa route, il visita le monastère de Pes-

nocha, où les boyards avaient, durant l'anarchie, relégué Vassian, ex-évêque de Kolomna, et ancien conseiller de son père. Ce vieux prélat ne pardonnait point aux boyards sa trop juste disgrâce; et lorsque Jean, qui voulut le voir, après avoir parlé du règne de Vassili, lui demanda les meilleurs moyens de bien gouverner, il lui dit à l'oreille : « Gouvernez par vous-même et gouvernez seul. » Donnez des conseils, mais n'en recevez point ; » commandez toujours et n'obéissez jamais ; et sou- » venez-vous que le plus modeste des conseillers » d'un prince finit toujours par le dominer. » Cette doctrine convenait fort à l'humeur du prince ; il saisit la main de Vassian, la baisa avec reconnaissance, et lui dit : « Mon père lui-même n'aurait pu » me donner un meilleur avis. » Toutefois, il ne le mit en pratique que plusieurs années après l'avoir reçu. Il perdit son fils en route, comme l'avait prédit Maxime ; mais il en eut bientôt un autre, et, à son retour, il montra la même confiance et la même docilité à ses conseillers intimes, Alexis et Adachef, et il se réconcilia avec son cousin Vladimir Andréiévitch, qu'il déclara tuteur de son fils s'il venait à mourir, et même héritier de l'empire, au cas où lui-même et son fils laisseraient le trône vacant.

Conquêtes.

Cependant les Moscovites poursuivaient le cours de leurs conquêtes ; celle d'Astrakan ne leur coûta que deux campagnes : les Tcherkesses s'offrirent

volontairement à leur joug pour échapper aux insultes des Tauriens, et, dès lors, l'empire s'étendit, au sud-est, jusqu'à la mer Caspienne. Une seule invasion leur soumit la Sibérie occidentale, et leur ouvrit le chemin de l'Asie septentrionale, qu'ils subjuguèrent plus tard jusqu'à l'extrémité du Kamtchatka, où l'Océan borna leur domaine. Une guerre atroce et opiniâtre les rendit maîtres d'une grande partie de la Livonie, dont Jean IV s'intitulait souverain, parce que son père avait forcé le grand-maître Plettenberg à consentir, par un traité, à ce que la ville de Dorpat lui payât un tribut annuel. Auguste se prétendait également souverain de la Livonie, autrefois dépendante de l'Ordre teutonique, et qui voulait se donner à lui pour échapper aux Moscovites; mais un nouveau grand-maître, Kettler, choisi tout exprès par les chevaliers à cause de la gravité des circonstances, déploya une activité extraordinaire et un courage héroïque. Kettler fut partout repoussé. Auguste, malgré ses menaces énergiques, fit mollement une courte guerre, et les villes livoniennes ouvrirent leurs portes ou furent enlevées de vive force. La fierté que le cabinet moscovite montrait dans ses vastes relations diplomatiques, l'immense et rapide accroissement de son territoire, son ambition révélée par les faits et dont rien ne présageait le terme, ne purent alors, non plus qu'aujourd'hui, dessiller les yeux des puissances européennes et asiatiques :

deux monarques seulement parurent s'apercevoir du danger qui menaçait le monde, mais leurs remontrances ne purent éveiller l'attention des autres princes. Suzerain de la Crimée, où il avait des pachas et quelques troupes, appelé par un tsar de Kazan à la suzeraineté de cet État s'il voulait le protéger contre les projets connus des Moscovites, et, pour ainsi dire, maître de toutes les hordes tatares répandues à l'est et au sud de la Russie, le sultan les avait pressées vivement de se réunir pour s'opposer à la conquête de Kazan ; mais, trop occupé d'autres projets, et d'ailleurs éloigné de cet État, il n'avait pu prendre part à la guerre dont nous avons vu le succès, et il désirait en outre conserver ses utiles relations de commerce avec les Russes; de sorte qu'il leur cacha soigneusement les ordres ou les conseils hostiles qu'il donnait aux tribus tatares, et qu'il n'insista point sur sa prétendue suzeraineté de Kazan, lorsqu'on lui répondit que le tsar n'avait pas eu le droit de lui donner cet État, depuis long-temps conquis par le grand-prince et tributaire de Moscou. Au nord, Gustave-Vasa, aussi clairvoyant et plus exposé que le sultan, ne fut ni plus heureux dans ses efforts pour former une coalition européenne contre les Moscovites, ni plus hardi dans son opposition. Qu'aurait-il pu faire avec les seules forces de la Suède, quand le système militaire russe, notablement amélioré sous Jean IV, avait plus que doublé celles de ce

vaste empire, et donné aux troupes soldées et devenues permanentes, un esprit guerrier, un ensemble de mouvement, une puissance d'action, une confiance et une discipline qui, plus que leur nombre même, les rendaient formidables.

Un moine gouverne.

Ce qu'il y a de plus singulier en tout ceci, c'est que toutes ces améliorations législatives, politiques, civiles et militaires; tous ces grands mouvemens de troupes pour repousser les invasions; toutes les conquêtes exécutées en quelques années avec un rare esprit de conduite, une intelligence et une vigueur admirables de résolution, paraissent les œuvres d'un simple religieux, Alexis, arrivé à la cour d'une manière si bizarre, installé auprès du monarque, et, pour ainsi dire, cramponné à sa personne sans jamais lâcher prise, le suivant partout, le tenant toujours sous son influence, dictant tous ses discours et dirigeant toute sa conduite sans prendre aucun caractère politique, ni aucune fonction, ni aucun titre. Alexis était toujours le moine Alexis, et le moine Alexis gouvernait le monarque dont il était le confesseur, et gouvernait l'empire par le monarque. Dès le commencement il avait eu pour auxiliaires connus le favori Adachef et la grande-princesse Anastasie. L'incendie de Moscou, l'émeute populaire qui suivit; l'apparition soudaine et les prestiges d'Alexis avaient terrifié Jean IV, qui redoutait cet Alexis comme un envoyé du ciel, et peut-être aussi comme l'agent d'un

parti las de sa mauvaise conduite et déterminé à le diriger ou à s'en défaire. Ainsi maîtrisé, le jeune prince, ardent, grossier, sans éducation, ne pouvant plus se livrer à ses passions fougueuses et féroces dut chercher des consolations dans la société de sa femme, jeune et belle, douce et spirituelle, et sans doute Anastasie n'eut pas de peine à apprivoiser et à finir de dompter ce jeune lion, que la crainte lui livrait enchaîné et muselé. L'artifice vint encore se liguer avec la terreur et l'amour pour achever de maîtriser entièrement le jeune despote; et Anastasie, Adachef et Alexis, le tenant dans leurs lacs, le dirigèrent de concert jusqu'au temps de sa maladie; à cette époque la princesse conçut une haine violente contre ses deux associés, qu'elle accusait d'avoir penché pour le prince Vladimir Andréiévitch; mais femme, mère et princesse, elle sut cacher jusqu'à sa mort un ressentiment qui ne pouvait qu'être nuisible à son fils, et cet étrange triumvirat garda son ascendant sur Jean IV tant que vécut Anastasie. Anastasie et Adachef ne paraissaient pourtant que les auxiliaires d'Alexis, et Alexis ne semblait suivre que ses propres inspirations; mais il n'est pas probable que l'aristocratie moscovite, si ambitieuse, si hardie et si habile se soit soumise au pouvoir absolu d'un simple moine, soutenu seulement par le nom d'un jeune prince jusque-là jouet des seigneurs, par une femme tirée de leurs rangs, et par un jeune favori. Il est à croire que, lassés des violences des factions qui

avaient usurpé le pouvoir pendant la minorité, et poussés à bout par les caprices despotiques et la brutalité de Jean IV, la noblesse et le clergé s'étaient réunis pour mettre un terme à ces excès, pour renverser les Glinsky, et s'emparer du monarque. L'incendie de Moscou, peut-être allumé à dessein, fournit un prétexte pour soulever le peuple, exterminer ou renverser les Glinsky et subjuguer le prince. Alexis eut le courage d'accepter le rôle que nous lui voyons jouer, et le bonheur de réussir. Anastasie entra dans ce complot, légitime s'il en est, puisqu'il ne tendait qu'au bonheur de la nation et du prince lui-même. Adachef, gagné à son tour, remplit, au bénéfice des conjurés, une place qu'il ne fallait pas laisser à un intrigant, et la noblesse et le clergé, c'est-à-dire la faction moscovite, se tenant prudemment à l'écart, dirigea secrètement Alexis, qui paraissait diriger seul le monarque. Et ceci explique la discrétion d'Anastasie, lorsqu'elle crut voir dans Alexis et Adachef les ennemis de son fils et d'elle-même. Cependant, les conseils empoisonnés du vieux Vassian n'étaient

Tyrannie de Jean IV.

pas sortis de la mémoire de Jean IV, que la nature avait fait tout exprès pour être tyran ; il y pensait nuit et jour sans oser se découvrir à personne ; il s'indignait de la dépendance où on le tenait, et d'autant plus, sans doute, qu'on lui faisait faire le bien tandis que son instinct le portait au mal ; toutefois, sa passion pour Anastasie était si forte

qu'il resta docile tant qu'elle vécut, qu'il faillit perdre le sens et la vie lorsqu'elle mourut; mais, après le premier éclat de sa douleur, il reprit tout à coup son naturel, et l'empire, qui l'aimait comme un prince sage et bon, le détesta bientôt comme le prince le plus sanguinaire et le plus odieux tyran. Anastasie mourut le 7 août, d'une maladie aggravée par la terreur que lui causa un incendie survenu à Moscou.

Déjà depuis quelque temps Jean portait impatiemment le joug d'Alexis et d'Adachef, et il avait plusieurs fois pris des résolutions contraires à leurs avis; ainsi, la guerre de Livonie avait été décidée contre l'avis de ces deux hommes, qui voulaient qu'on tournât les armes russes non contre les chrétiens du Nord mais contre les infidèles de l'Orient. Ce fut par eux que commencèrent les disgrâces et les proscriptions; Alexis se retira dans un cloître dès qu'il se vit odieux; Adachef reçut un commandement en Livonie. Aussitôt des flatteurs s'appliquèrent à compléter leur ruine en les accusant de magie, de trahison, de projets régicides, et même de la mort d'Anastasie; on ne leur permit pas de se défendre; ils furent condamnés sans être entendus. Puis les rigueurs du prince tombèrent sur les parens et les amis d'Adachef; tous se virent condamnés sans preuve, et périrent de divers supplices; le sexe ni l'âge ne trouvèrent grâce devant le tyran, qui livra aux bourreaux des enfans de

moins de dix ans, et poignarda de sa main le prince Dmitri Obolensky Ovtschinin ; et, comme on vit que Jean ne demandait que des victimes, il sortit de toutes parts un monde de délateurs, dont les accusations, évidemment calomnieuses, étaient bien payées et suffisaient seules pour dicter les arrêts des juges. Le prince Kourliateff, d'abord forcé à prendre l'habit monastique, fut condamné à mort avec toute sa famille. Un caprice du despote, une dénonciation absurde, un mot, un air d'improbation coûtait la fortune et la vie aux plus illustres généraux, aux meilleurs citoyens, et la mort planait sur toutes les têtes; les espions, remplissant tous les lieux publics et se glissant dans toutes les maisons, portaient la terreur et la défiance jusqu'au sein des familles. Cependant, échappé à peine à la tutelle qui l'avait retenu treize années entières dans la bonne voie, et lancé récemment dans la carrière du crime et du despotisme, Jean n'avait pas encore cette fermeté féroce, cet aplomb de tyran, cette impassibilité de bourreau qu'il eut un peu plus tard. Dans un moment de résolution où son instinct et ses nouveaux favoris triomphaient de ses dernières habitudes de modération, il faisait massacrer ses victimes ou les égorgeait lui-même; mais bientôt son affreux courage lui manquait, le remords déchirait son âme pusillanime, il cherchait des torts à ses victimes, ou ordonnait des prières pour le repos de leur âme ; il mêlait sa voix

à celle des prêtres, se confessait avec ferveur, et, afin de se rassurer lui-même, se promettait de faire son salut éternel en prenant pour mourir l'habit monastique; et puis on le ramenait sans beaucoup de peine à ses idées chéries d'absolutisme et d'assassinats. C'est par ces intermittences de scrupules religieux et de férocité sans frein qu'il arriva peu à peu à cette dureté de caractère qui a caractérisé la dernière partie de son règne. Il cessa d'avoir des remords, même des momens de simple hésitation dans le crime, sans cesser de se baigner dans le sang et d'opprimer la nation, et jamais il ne se départit des sentimens religieux et des pratiques dévotes auxquels on se livrait de son temps sans aucun bénéfice pour la vertu et l'humanité. Tout cela n'empêcha pas de suivre le cours des relations extérieures, et de pousser la guerre de Livonie. Les Russes y gardèrent ce qu'ils avaient pris, et prirent encore quelques places, notamment la forte ville de Fellin; le Danemarck et la Suède se disputèrent l'Esthonie; Sigismond-Auguste, à qui se soumit le grand-maître, se fit duc de Livonie, reçut les derniers soupirs de l'Ordre expirant des chevaliers porte-glaive, et mit des garnisons dans les places qu'on lui remit alors; mais, à la guerre comme dans les négociations qui amenèrent ces prétentions opposées, la Russie conserva tous ses avantages. Elle envoya même en Lithuanie une armée de deux cent quatre-vingt mille hommes avec deux cents

bouches à feu, qui prit Polotsk, dont on fit bientôt un archevêché russe. Les hostilités, suspendues six mois par une trêve, qui se prolongèrent entre Auguste et Jean avec des succès variés, ne changèrent rien à leur position respective, et n'empêchèrent pas le dernier de se livrer à sa fureur de destruction.

Quelques seigneurs, et notamment Kourbsky, capitaine illustre et historien distingué, craignant pour leur vie, cherchèrent un asile auprès de Sigismond, qui les reçut avec bonté. Cette émigration devint le prétexte d'une nouvelle proscription, fatale à une foule de princes et de nobles (1564). Après ces exécutions, le monarque s'arrête, et son air farouche annonce pourtant qu'il n'est pas rassasié de meurtres; on se demande en frémissant ce qu'il médite, et le bruit se répand qu'il va partir sans que personne sache ni le motif ni le but de son voyage : il part effectivement avec une suite de gens affidés et se rend à la slobode Alexandrousky; de là il envoie au métropolitain une lettre où il rappelle, depuis les premiers temps de la monarchie, les dangereux effets de l'ambition et de la cupidité des boyards, et surtout leurs abus de pouvoir pendant la minorité; une autre lettre, lue au peuple par les secrétaires, impute son départ aux trahisons récentes et aux criminels projets de la noblesse, mais proteste de son attachement pour les marchands et les bourgeois. Le peuple ne devait guère

être dupe de cet artifice; cependant on s'alarme à la seule pensée de l'anarchie qui va suivre l'abdication ou l'absence du monarque; on demande son retour, on offre de lui livrer tout ce qui peut lui faire ombrage; et une nombreuse députation de tous les Ordres va lui porter cette prière. Alors il déclare qu'il reviendra, mais à condition qu'il sera entièrement libre de punir à son gré tous les traîtres sans avoir à supporter les importunités du clergé. Le 2 février il rentra dans Moscou, *consentit à reprendre la couronne*, et établit l'*opritchnina*. Ce mot était nouveau, et la chose monstrueuse. Une trentaine de villes furent déclarées son *domaine personnel*, ainsi que *plusieurs rues et les dépendances de Moscou*. Le reste de l'empire en fut distingué sous le nom de *communes*; il choisit dans toutes les classes mille satellites, à qui il donna, dans son *domaine* particulier, tous les fiefs dont les anciens titulaires furent expulsés; il changea tous les officiers de sa cour, et cette cour nouvelle, ce *millier du tsar*, ces vastes domaines, reçurent ensemble le nom d'*opritchnina*. Les magistrats ordinaires et les officiers publics continuèrent leurs fonctions comme auparavant; le tsar parut d'abord vouloir seulement se débarrasser du fardeau de l'empire; mais bientôt le crédit d'un *opritchnik* suffit pour dicter les sentences les plus injustes, et tout trembla sous ce *millier* de satellites, qui regardaient le reste de la population comme leur esclave, et l'empire comme

leur proie. Plus ils se faisaient détester à force d'excès, et plus le monarque les chérissait ; car ils se mettaient ainsi dans l'impossibilité de l'abandonner. Ce fut alors que la seconde proscription recommença plus terrible que jamais. Jean poignarda lui-même plusieurs proscrits, en fit hacher en morceaux quelques-uns, en fit empaler un autre, et en livra un grand nombre aux caprices de ses sicaires. Son conseil, composé de favoris dignes de lui, s'occupa de la formation d'une *légion des élus*, destinée à la garde du prince, et que l'on porta à six mille hommes, et où l'on n'admit que des bandits audacieux, à qui on défendit toute relation avec les individus des *communes*. Ces *élus* furent mis en possession des biens de douze mille propriétaires, qu'on envoya s'établir au loin, et l'insolence des *légionnaires* égala celle des *opritchniks*.

Repaire du tyran.

Ne se croyant plus en sûreté au Kremlin, Jean se fit bâtir dans un faubourg de la capitale un palais fortifié ; mais son séjour le plus ordinaire fut une autre forteresse qu'il fit construire à la slobode Alexandrousky.

Métropolitains.

Deux métropolitains, créés par lui-même, ne parurent pas assez dociles ; l'un fut obligé de quitter ses fonctions, et l'autre, nommé Philippe, qui, plus hardi, osa faire au monarque de justes remontrances, se vit accusé de trahison, maltraité, condamné et relégué dans le monastère d'Otrotch. Un troisième, non moins pieux que les

deux autres mais plus faible, garda le silence sur la conduite du tyran, et trouva grâce devant lui. Ennuyé de n'avoir encore frappé que des individus, Jean procéda à l'extermination des masses. Les habitans de Torjek s'étant pris de querelle avec des opritchniks, furent noyés par milliers; Vologda éprouva ensuite les mêmes malheurs. Après la mort d'Anastasie, Jean avait demandé la main d'une fille d'Auguste, qui la lui refusa; et, en attendant cette princesse, qu'on lui promit d'abord, il s'était livré avec ses favoris à toutes sortes de débauches; puis il avait épousé une Tchérémisse, qui reçut avec le baptême le nom de Marie, et se montra par ses penchans cruels tout-à-fait digne de lui. Elle mourut en 1569. Toujours occupé, dans sa forteresse d'Alexandrousky, à forger des complots pour multiplier ses victimes, Jean publia que sa deuxième femme était morte empoisonnée comme la première, et les délateurs et les bourreaux se remirent à l'ouvrage.

Massacres en masse.

Jean n'avait pas oublié ses griefs contre son cousin Vladimir Andréiévitch; il lui montrait pourtant une confiance sans bornes et une affection hypocrite; mais chacun s'étonnait qu'il le laissât vivre si long-temps. Ce prince, aimé des Moscovites pour ses talens et ses vertus, conduisant une armée contre les Tauriens, eut le malheur de recevoir un accueil trop flatteur des autorités de Kostroma. Aussitôt le despote mande à Alexandrousky le commandant de cette place et le fait étrangler. Il rap-

Meurtre de Vladimir Andréiévitch.



pelle auprès de lui, mais de la manière la plus affectueuse, Vladimir, qui arrive avec sa femme et ses enfans, est cerné dans un village où il s'arrête pour attendre les ordres du tyran, et Jean, qui commande cette troupe de sicaires, l'accuse d'avoir voulu l'empoisonner, et le force, ainsi que toute sa famille, à boire le poison que le cuisinier du monarque prétend avoir reçu de ce malheureux prince pour faire périr son maître. Comme les suivantes de la princesse refusaient avec dédain la grâce de la vie qu'il leur offrait, il les fit toutes fusiller.

Massacre des Novgorodiens.

Malgré tous leurs malheurs, Novgorod et Pskoff, républiques naguère puissantes, inquiétaient encore l'esprit ombrageux du tyran. Soit pour se venger d'une condamnation qu'il venait de subir à Novgorod, soit pour obéir à un ordre secret, un malfaiteur cacha dans la cathédrale de Sainte-Sophie une prétendue lettre de l'archevêque, du clergé et des notables de Novgorod offrant de livrer leur cité au roi de Pologne, puis il alla dénoncer cette conspiration à Jean, qui le renvoya à Novgorod avec un de ses affidés. La lettre trouvée dans la cathédrale est tenue pour une preuve suffisante; le sort de la ville est décidé. Au mois de décembre 1569, Jean IV, accompagné de son fils, de toute sa cour et de sa légion de sicaires, part d'Alexandrousky. En arrivant à Klen, petite ville de cette ancienne principauté de Tver, il donna le signal de la guerre, et ses farouches soldats pillant, massacrant et brûlant tout

devant eux le précèdent à Tver. Un satellite reçoit l'ordre d'aller au monastère d'Otrotch demander à l'ex-métropolitain Philippe sa bénédiction pour le prince. « Je ne la donne, répond le vieillard, »qu'aux gens de bien et pour de bonnes actions. »D'ailleurs, je suis prêt à mourir. » Aussitôt le satellite l'étouffe; mais, comme en un pays et dans un siècle si dévots il pouvait être périlleux de porter une main homicide sur un prélat vertueux, déjà réputé martyr, l'assassin annonce que Philippe vient de mourir dans sa cellule asphyxié par la chaleur, et les moines feignent de le croire. Aussitôt après, la légion procéda au pillage de la ville, en commençant par les propriétés des prêtres; on massacra la population, on brûla les édifices, on noya jusqu'à des prisonniers de guerre polonais renfermés dans la cité; la vengeance d'Usbeck avait été moins fatale à Tver que cette visite de Jean IV. Mednoié, Torjek, Vouichni, Volotchock et toute la contrée jusqu'au lac Ilmen furent mis à feu et à sang. Enfin, l'avant-garde s'empare de toutes les issues de Novgorod, et le peuple et les dignitaires ecclésiastiques et laïques, ignorant les motifs de cette mesure menaçante, attendent en frémissant l'arrivée du monstre. Il arrive près des faubourgs, il fait arrêter l'archevêque, il appelle à son tribunal une foule de malheureux; assisté de son digne fils, appelé Jean comme lui, il en juge, c'est-à-dire il en assassine

jusqu'à cinq cents, et quelquefois mille par jour, qui périssent de divers supplices : dans l'espace de six semaines il avait déjà envoyé à la mort soixante mille Novgorodiens, lorsque, quittant tout à coup son air farouche, il déclare pardonner au reste de ce peuple. De là il s'achemine vers Pskoff, où commandait le prince Youri Tokmakof, justement aimé des citoyens. Ce boyard les invite à désarmer le courroux du monarque par des marques extraordinaires de soumission. En arrivant il voit dans toutes les rues des festins préparés pour ses courtisans et ses légionnaires; une nombreuse députation lui offre des présens et lui demande grâce pour un crime qu'on ne connaît pas, au nom de la cité prosternée tout entière devant lui. Jean IV parut satisfait; toutefois il ne laissait encore échapper aucune parole rassurante. Dans le fond d'une cellule d'un monastère de Pskoff vivait alors un reclus regardé comme un saint, et qui, selon la chronique, *faisait l'insensé par humilité*. Le dévot prince ne manqua pas de visiter le saint homme. Après les premières civilités, le reclus lui offre un morceau de viande crue; Jean le remercie, ne pouvant, dit-il, manger de viande parce qu'on est en carême. Comment, répond le moine avec un air sévère, tu ne peux manger de viande en carême, et en carême tu dépèces les chrétiens et te repais du sang des Russes! Cette leçon hardie sauva Pskoff, mais non ses faubourgs, où les légionnaires se permirent toutes sortes d'excès.

Pskoff épargné.

Exécutions à Moscou.

En retournant à son repaire d'Alexandrousky, le tsar emmena avec lui son prisonnier Pimen, archevêque de Novgorod; là il s'occupa de lui chercher des complices, et l'on vit avec étonnement arrêter à la fois des personnages déjà tombés en disgrâce, et les plus intimes affidés de Jean. Ces nombreux suspects furent tous mis à la question; quelques-uns résistèrent à la douleur, d'autres avouèrent tout ce qu'on voulut, et il fut décidé que l'exécution ou plutôt le massacre aurait lieu à Moscou. Jean, avec sa troupe de sicaires, y traîna tous les condamnés, parmi lesquels on voyait les plus illustres généraux et les meilleurs citoyens à côté des plus odieux ministres de la tyrannie. Le peuple s'était caché; des légionnaires coururent la ville en ordonnant aux Moscovites de venir assister aux exécutions, auxquelles le monarque présidait lui-même, appelant les victimes, les injuriant, les frappant et dirigeant les bourreaux.

Relations extérieures.

La guerre de Livonie, interrompue par de rares et courtes trêves ou armistices, continuait toujours, et (1571) pendant que les principales forces des Russes étaient dans le nord, le khan de Crimée Devlet Ghiréi, conduisant la plus grande armée de Tatars qu'on eût vue depuis long-temps, et soutenu par un corps de janissaires, envahit les provinces méridionales, et, trompant les voïévodes qui l'attendaient au bord de l'Oka, marcha droit à Moscou, dont il brûla les faubourgs. Le Kremlin échappa



seul à cet incendie, qui détruisit la ville entière et coûta la vie à cent vingt mille soldats ou citoyens. Les Tatars, brûlant tout devant eux, emmenèrent plus de cent mille captifs. Aussi lâche que cruel, Jean s'était enfui à l'approche de l'ennemi, et acheta par les plus viles bassesses et à force de concessions, non pas l'amitié, mais le pardon du khan. Cette invasion lui fournit un nouveau prétexte pour recommencer les massacres. On avait, disait-il, appelé et refusé de battre les Tatars; le sang recommença à couler, mais en même temps que le tsar s'humiliait devant le khan victorieux, il tenait le plus superbe langage aux Suédois, que battaient ses troupes, et aux Polonais, qui se ressentaient de la faiblesse de Sigismond-Auguste.

Jean manque la couronne de Pologne.

Ce prince étant mort, quelques seigneurs polonais et lithuaniens invitèrent secrètement le tsar à briguer sa couronne. Jean goûtait fort ces ouvertures; mais il émit des prétentions contraires aux prérogatives de la noblesse, et il se vit préférer, d'abord un prince français (Henri III), et, à une seconde élection, le célèbre Étienne Battori. Sous ce grand homme, la Pologne, revendiquant Smolensk, d'autres villes russes, et surtout la Livonie, fit aux Moscovites une guerre si vigoureuse qu'après quelques campagnes Jean, se désistant de sa fierté diplomatique, abandonna la Livonie, et s'estima heureux d'obtenir, par l'entremise du jésuite Antoine Possevin, légat du pape, une trève

que sa lâcheté rendit nécessaire. Battori y consentit lui-même, non pour complaire à Possevin, mais par des considérations puissantes. Il avait éprouvé au siége de Pskoff, encore bloqué par ses troupes, une résistance décourageante, et les seigneurs lui refusaient les moyens de continuer la guerre avec vigueur. De son côté, le tsar se souciait fort peu du pape, des jésuites, et de la croisade projetée à Rome contre les Turks; il désirait s'accommoder avec Étienne, pour réunir toutes ses forces contre la Suède, qui, malgré les dissensions religieuses excitées par les jésuites, reprenait une énergie imposante, et commençait à combattre avec avantage. Mais, au moment où une forte armée moscovite arrivait sur les frontières du nord-ouest, Jean proposa tout à coup une paix avantageuse au roi de Suède, qui l'accepta. Cette démarche était commandée par les mouvemens des Tatars de Crimée, qui revendiquaient toujours Kazan et Astrakhan, et surtout par une révolte des Tchérémisses, qui ne purent être remis sous le joug avant la fin de ce règne.

Le jésuite Possevin, dupe de Jean IV.

Le jésuite Possevin et ses quatre confrères avaient reçu du pape la mission de moyenner la paix entre les puissances du Nord, pour les armer ensuite avec les autres princes de l'Europe contre les Turks, et surtout de ramener les Russes au giron de l'Église, conformément aux dispositions du concile de Florence. Au premier point Jean répondit qu'il fallait d'abord que tous les princes chrétiens s'ar-



massent eux-mêmes, et qu'alors il verrait s'il pouvait se prêter à leurs vues. Sur le second point, il se montra plus intraitable, et le jésuite qui s'était flatté de l'amener à ses fins fut congédié avec quelques présens et des complimens pour le pape et pour lui. L'élection de Pologne avait mis en rapport le tsar et l'empereur, mais toutes leurs ambassades réciproques et leurs projets d'alliances et de concessions n'aboutirent à rien. Les relations avec l'Angleterre occupaient beaucoup Jean IV. Sous son règne, des navigateurs anglais, cherchant un chemin vers les Indes à travers la mer Glaciale, firent naufrage à l'endroit où est aujourd'hui Archangel. Averti de cet évènement, le tsar les fit venir près de lui, les questionna sur leur patrie, à peu près inconnue aux Russes, les renvoya avec des présens et une lettre gracieuse à leur souverain. Les Anglais ne manquèrent pas d'établir bientôt un comptoir à l'endroit où leurs navigateurs avaient été jetés par les flots; et lorsque, luttant contre l'aristocratie, Jean craignait encore d'être réduit à chercher son salut dans la fuite, il fit demander secrètement à Élisabeth si, en cas de besoin, elle voudrait bien lui donner asile. La reine répondit selon ses désirs, et, dès ce moment, les rapports des deux couronnes furent très-bienveillans. Sur la fin de sa vie, Jean voulut même épouser une nièce d'Élisabeth, quoiqu'il eût alors une sixième ou septième femme, enceinte de Dmitri. Mais il décla-

Premières relations avec l'Angleterre.

rait vouloir la répudier ; Élisabeth y consentit, non sans quelque peine ; mais elle demandait en retour pour ses marchands le privilége exclusif de trafiquer dans les ports russes de l'Océan septentrional. Cette négociation réussit mal. Élisabeth finit par refuser sa nièce, à la place de laquelle elle offrait le choix entre cinq ou six de ses parentes, dont elle ne donnait ni le nom ni le portrait, et le tsar, en abandonnant plusieurs ports aux marchands anglais, en réserva deux pour les Allemands.

Mariages de Jean IV.

Les canons ecclésiastiques russes défendaient de convoler en quatrièmes noces; Jean, veuf de sa troisième femme, déclara que son tempérament ne lui permettait pas de rester en état de viduité. Il obtint d'une espèce de concile, présidé par le métropolitain, une autorisation de se remarier, à condition qu'à l'église il prendrait place pendant une année parmi les pénitens, et une autre année parmi les simples fidèles. A ces pénitences il en joignit d'autres et plusieurs pratiques dévotes. Il ne se croyait pas encore maître de tout oser; mais, dans la suite, il épousait ou répudiait ses femmes sans scrupule et sans formalités. Son antre d'Alexandrousky était à la fois le théâtre de ses dévotions outrées et de ses débauches. Son fils aîné Jean, compagnon de tous ses voyages, de tous ses travaux, de tous ses vices, de tous ses crimes, changeait comme lui de femme et de concubines.

Il tue

Rien ne semblait pouvoir troubler l'harmonie

son fils aîné. qu'une parfaite conformité de goûts et de mœurs entretenait entre le père et le fils, lorsque le jeune prince, désespéré de voir le courage et les forces des Russes paralysés par la lâcheté de son père, vint un jour lui demander la permission de se mettre à la tête de l'armée pour combattre Étienne Battori. Ah! s'écria le tyran, saisi tout à coup d'une violente fureur, toi aussi tu veux me détrôner. Et à l'instant il s'élance sur son fils, le frappe avec un long bâton ferré qui lui servait de sceptre, lui fait plusieurs blessures, et enfin, d'un coup vigoureux asséné sur la tête, le renverse à terre baigné dans son sang. Le tsarévitch survécut peu de jours à sa blessure. Le père en conçut un noir chagrin, le remords s'empara de son âme, et troubla encore ses derniers instans, mais sans le rendre moins cruel.

Il meurt. Sa mort est digne de sa vie. En proie à la honte de ses derniers revers, à la rage de ne pouvoir en finir avec les ennemis intérieurs que son imagination multipliait partout, à des craintes superstitieuses, à de vagues frayeurs, à une insatiable lubricité, aux regrets d'avoir tué son fils chéri, le monstre sentit enfin diminuer ses forces dans l'hiver de 1584. Justement à cette époque parut une comète *dont la queue figurait une croix.* Voilà le présage de ma mort, dit-il, en la montrant; et, possédé de cette idée, il fit chercher en Russie et en Laponie, et rassembla dans une maison de Moscou une soixantaine d'astrologues avec lesquels son favori

Belzky allait tous les jours discuter sur la comète. On assure que ces astrologues prédirent sa mort pour le 18 mars. Il les menaça de les faire brûler vifs s'ils ébruitaient leur prédiction. Le 10 mars, se sentant plus mal, il ajourna la réception de l'ambassadeur polonais, et dicta son testament, par lequel il désigna son fils Fédor pour son successeur au trône, et lui composa un conseil de gouvernement parce que le jeune prince était *faible de corps et d'âme;* il assigna la ville d'Ouglitch pour apanage à Dmitri encore enfant et à sa mère. Puis, comme si l'approche de la mort eût changé son naturel, il parlait de paix et d'humanité, en prince éclairé, en homme sensible; mais, dès que son mal lui laissait un peu de repos, il se faisait porter dans un fauteuil auprès de son trésor, et se complaisait à repaître ses yeux de l'éclat des pierres précieuses et des monceaux de pièces d'or et d'argent. Un jour sa belle-fille, épouse de Fédor, s'étant approchée de son lit pour lui donner des consolations, fut obligée de fuir, épouvantée de sa lubricité; bientôt la fièvre amena le délire; il appelait à grands cris le fils qu'il avait assassiné, il croyait le voir, il lui parlait avec tendresse; cependant, le 17 mars, se sentant mieux par l'effet d'un bain tiède, il voulut reprendre le cours des affaires, et le 18 au matin, se croyant sauvé, il envoya dire à ces *imposteurs d'astrologues* qui avaient prédit sa mort pour ce jour-là de se préparer eux-mêmes à périr. Attendez, ré-

pondirent-ils; la journée n'est pas finie. Cette observation parut juste. Jean prit un nouveau bain, et puis se recoucha, et après quelques instans de repos, voulant jouer une partie d'échecs, s'assit sur son lit, arrangea les pièces, et tout à coup tomba mort. Avec les médecins accoururent les prêtres et le métropolitain. Les premiers le frottèrent avec des essences spiritueuses pour le rappeler à la vie; les autres ne montraient pas moins d'empressement à le *sacrer moine* pour le conduire en paradis ; les médecins perdirent leurs peines ; les prêtres ont-ils mieux réussi? Ce qu'il y a de plus horrible ou de plus plaisant dans l'histoire de ce Jean IV, si cruel aux seigneurs, aux prêtres et au peuple, c'est que tout le monde le pleura.

On le pleure !

FÉDOR IVANOVITCH.

1584 — 1598.

Fédor, âgé de vingt-sept ans, *faible d'esprit et de corps*, comme l'avait déclaré son père, et livré tout entier aux pratiques dévotes, laissa tout le pouvoir au conseil des Cinq, institué par Ivan IV, pour lui servir de tuteur. Dans ce conseil figuraient : 1° le prince Mstislafsky, le plus ancien des boyards et des voïévodes ; 2° Nikita Romanovitch Yourief, frère d'Anastasie et oncle du monarque ; 3° le prince Schouisky, homme ferme et capitaine fameux ; 4° Belzky, esprit souple et rusé, premier favori d'Ivan IV; 5° Boris Godounof, l'allié et l'ami apparent de Belzky. Le premier n'avait de mérite que son rang et sa naissance ; on vantait la probité du second, la fermeté et les talens militaires du troisième ; mais on détestait le

Conseil des Cinq.

quatrième, et les qualités éminentes du dernier excitaient l'espoir des uns et la crainte des autres. On se rappelait qu'il avait eu l'adresse de capter et de conserver les bonnes grâces du tyran, sans jamais participer à ses crimes.

Dès la première nuit qui suivit la mort de Jean IV, le conseil suprême bannit de Moscou ou emprisonna les plus féroces partisans de la tyrannie. Les Nagois, parens de Marie veuve de Jean IV, soupçonnés de vouloir porter au trône son jeune fils Dmitri, furent gardés à vue; les boyards et les dignitaires prêtèrent serment à Fédor. Les canons étaient braqués sur toutes les places, des détachemens parcouraient les rues; et on convoqua les états-généraux, composés du haut clergé, de la noblesse et des notables, pour donner un caractère plus imposant aux mesures demandées par les circonstances. Afin de gagner le peuple, on eut soin de mettre en discussion les moyens de diminuer les impôts, à l'instant où on reléguait à Ouglitch la veuve de Jean IV, avec son jeune fils Dmitri, son père, ses frères et tous les Nagois, en lui accordant une cour, des enfans boyards et des strélitz pour sa garde. Belzky, menin de Dmitri, ne voulut point partager cet exil, et resta dans le conseil. Bientôt un bruit sourd l'accuse d'avoir empoisonné Jean, et de vouloir encore empoisonner Fédor et tous les boyards, pour porter au trône son ami Godounof. Tout Moscou se soulève; vingt

États-généraux.

Godounof.

mille hommes avec de l'artillerie marchent au Kremlin, pour se faire livrer le prétendu traître, qui, après quelques pourparlers, fut exilé à Nijni-Novgorod, dont il prit le gouvernement. Après cette émeute, œuvre de Schouisky, il semblait que le prince Yourief, oncle du faible monarque, dût prédominer dans le conseil suprême réduit à quatre membres; mais Godounof avait sur sa sœur Irène autant d'empire que celle-ci sur son royal époux; ainsi Godounof gouverna le tsar par Irène et l'empire par le tsar trop heureux de trouver un homme capable qui voulût bien le décharger entièrement du fardeau de l'empire. Ce favori, âgé de trente-deux ans, se vit alors investi de toute la confiance du monarque et d'un pouvoir absolu; et, dès ce moment, sans doute, il se promit d'arriver au trône où il parvint dans la suite. Son premier soin fut de jeter en de lointaines prisons les auteurs connus de l'émeute de Moscou.

Le couronnement de Fédor n'eut lieu que le 31 mai. Le même jour il diminua les impôts, rendit les biens et la liberté à des citoyens incarcérés depuis près de vingt ans, délivra tous les prisonniers de guerre, et conféra le titre de boyards à onze princes, parmi lesquels on voyait deux Schouisky et trois Godounof, arrière-cousins d'Irène. Il donna au prince Ivan Schouisky tous les revenus de Pskoff, naguère sauvé par ses talens et son courage. Mais ce fut sur son beau-frère Godounof

que le monarque épuisa toute sa munificence; il le nomma *grand-écuyer*, *grand-boyard-allié*, *lieutenant des deux royaumes de Kazan et d'Astrakhan*; il lui donna les meilleures terres et les revenus des provinces de la Dvina et de la Vaga, toutes les belles prairies de la Moskva, avec tous les bois et les ruches qui en dépendaient; il ajouta à son traitement annuel plusieurs revenus de la couronne. Tout cela, joint à la fortune personnelle de Boris Godounof, le mettait en état de lever et d'entretenir à ses frais une armée de cent mille hommes. Il espéra décourager ses envieux par l'excès de ses richesses et de sa puissance, et gagner le peuple par la sagesse et la générosité de son administration.

La pentarchie établie par Ivan disparut comme une ombre, il ne resta que l'ancien conseil du tsar, où les trois pentarques se confondirent avec les autres boyards; mais Godounof, décoré du titre de régent, gouvernait sans partage. Partout les fonctionnaires incapables furent remplacés, les employés mieux payés, mais menacés du dernier supplice en cas de forfaiture ou d'exaction, et l'armée réorganisée. La longue révolte des Tchérémisses fut apaisée par la voie de la persuasion, et leur pays bridé par de nouvelles et nombreuses forteresses. En même temps il envoyait des troupes reconquérir la Sibérie, subjuguée par quatre cent cinquante Cosaques sous le dernier règne, et perdue peu après. Il

continua les relations amicales de Jean IV avec l'Angleterre, et soutint la dignité de son prince dans les négociations avec la Pologne. Durant seize à dix-sept mois Godounof, qui avait subjugué les deux plus illustres seigneurs Nikita Yourief et Ivan Mstislafsky, méprisa ses ennemis. Mais après la mort d'Yourief le faible Mstislafsky se laissa entraîner dans la faction ennemie, qui projeta, dit-on, d'assassiner le régent. Vrai ou supposé, ce complot ne coûta la vie à personne. Godounof se contenta de reléguer Mstislafsky dans le couvent de Kiriloff; d'autres furent exilés dans les provinces, et d'autres emprisonnés; mais les Schouisky, amis du métropolitain, ne furent pas inquiétés. Cet acte de justice ou ce coup d'État était, certes, d'une remarquable douceur, après les boucheries de Jean IV. Toutefois, la cour en fut tout émue, et les amis des exilés se demandaient si la sévérité ou la politique du régent s'en tiendrait là : et l'un d'eux, Michel Golovin, passant en Pologne, conseilla à Étienne Battori d'attaquer la Russie. Toutefois, les négociations se prolongèrent parce que, d'un côté, les seigneurs polonais se refusaient aux grands desseins de leur roi, et que, de l'autre, Godounof attendait que l'âge eût affaibli le génie de Battori; un armistice fut conclu avec la Suède, un traité de commerce avec le Danemark, et un ambassadeur russe fut envoyé à l'empereur Rodolphe. Les ministres autrichiens lui communiquèrent le plan d'un partage

des États d'Étienne Battori; mais cette ouverture n'aboutit à rien. Quoique le sultan Sélim eût dirigé contre Astrakhan une expédition qui avorta, et que Soliman eût tenté d'ameuter les hordes tatares contre les Moscovites, et eût encore prêté des forces au khan de Crimée, l'éloignement des deux empires séparés par des steppes, et les besoins réciproques du commerce, entretinrent toujours la paix entre les deux couronnes. Plusieurs fois même ce fut par l'autorité du sultan que le tsar arrêta ou prévint les desseins hostiles du khan. Néanmoins, Godounof n'hésita pas à recevoir la soumission d'Alexandre, prince de Géorgie, qui se déclara tributaire de la Russie, malgré les prétentions des Turks, qui le tenaient pour leur sujet. Il souscrivit à un traité d'alliance que proposa la Perse, alors en guerre avec la Turquie. Au milieu de toutes ces affaires, le régent ne négligeait aucun détail de politique intérieure; il embellissait les villes anciennes, et en bâtissait de nouvelles jusque sur les rives de la mer du Nord (Archangel), et dans la Sibérie. Son administration était ferme, et surtout habile et généreuse; cependant on ne lui pardonnait ni sa fortune, ni ses succès; on l'accusait de tyrannie. Pour n'être pas obligé de se soutenir par la terreur, il essaya de se réconcilier avec les Schouisky; mais ceux-ci, ligués avec le métropolitain Dionisi, tentèrent de le renverser, en faisant répudier sa sœur Irène par Fédor, à qui elle n'a-

vait pas encore donné d'enfans. Averti à temps de ce complot, Godounof fit accuser les Schouisky de conspirer avec les marchands de Moscou contre le tsar. Une commission extraordinaire envoya les nobles dans des couvens, où furent secrètement étranglés les deux principaux Schouisky; les marchands eurent la tête tranchée sur la place publique. Un pareil exemple devait suffire à la noblesse et au peuple; il restait à châtier le clergé, et Godounof en saisit l'occasion. Le métropolitain et l'archevêque Varlaam l'ayant accusé de tyrannie, il les déposa et les relégua dans des monastères, et procura la dignité métropolitaine à un homme mieux disposé pour lui.

Étienne Battori étant mort le 12 décembre 1586, les seigneurs polonais et lithuaniens se divisèrent en trois factions; l'une portait Sigismond, héritier présomptif de la couronne de Suède et beau-frère de la veuve de Battori; l'autre se déclarait pour Maximilien d'Autriche; la plus nombreuse, pour Fédor. Mais, après de longues et orageuses négociations, les ambassadeurs moscovites refusant toujours certaines concessions relativement au classement futur des titres du monarque et à sa conversion exigée par leurs partisans, les voix se réunirent enfin sur le prince de Suède, qui fut couronné le 16 décembre, à Cracovie. Tout ce que les députés russes obtinrent, ce fut une trève de quinze ans entre les deux États. L'union intime

Trône de Pologne.

Relations extérieures.

de la Suède et de la Pologne inquiéta beaucoup Godounof, qui chercha vainement un allié en se rapprochant de l'Autriche. Enfin, il voulut prouver, en combattant la Suède, qu'il joignait le génie de la guerre à celui d'administrateur et de diplomate. La trève expirait au commencement de 1590, les conférences pour la prolonger n'amenèrent que des accusations réciproques et une déclaration de guerre. Godounof rassembla, de tous les points de l'empire, une armée de trois cent mille hommes et trois cents pièces d'artillerie; il entra en Finlande et en Esthonie, et bientôt les Suédois achetèrent une trève d'une année, en abandonnant leurs précédentes conquêtes jusqu'à l'ancienne frontière.

Patriarchat établi en Russie.

Se flattant de disposer toujours de la puissance ecclésiastique par le métropolitain sa créature, Godounof voulut lui procurer le titre plus imposant de patriarche. Dès 1586 Joachim, patriarche d'Antioche, étant venu recueillir des aumônes à Moscou, avait promis, pour complaire au régent, d'inviter un concile de l'Église à donner un patriarche à la Russie; il le fit et réussit. En 1588, Jérémie, patriarche de Jérusalem, arriva à Moscou avec les pouvoirs nécessaires. Il demanda pour lui-même cette charge brillante; mais il consentit à sacrer le métropolitain Job, lorsque Godounof lui eut remontré qu'ignorant la langue russe il ne saurait communiquer que par un interprète avec

Affaires ecclésiastiques.

le tsar, qui ne pouvait ainsi ouvrir sa conscience à un tiers. Pour la forme, le régent fit élire le 23 janvier 1589, par un concile national, Job, qui fut sacré le 26. On déclara que le patriarche de la troisième Rome (Moscou) prendrait rang après ceux de Constantinople et d'Alexandrie, et avant ceux d'Antioche et de Jérusalem ; puis l'empereur et les deux patriarches, c'est-à-dire Godounof, réglèrent que la Russie aurait désormais quatre métropolitains, à Novgorod, Kazan, Rostof et Kroutisk ; six archevêques, à Vologda, Souzdal, Nijni-Novgorod, Smolensk, Rezan et Tver, et huit évêques, à Pskoff, Rjef, Oustioug, Biéloozéro, Kolomma, Dmitrief et dans le pays de Séversk.

Meurtre de Dmitri.

Godounof ayant terrassé ou réduit au silence ses ennemis, et rempli la cour, le conseil et les tribunaux de ses créatures, disposant à son gré du monarque et du chef de l'Église, prévit que sa fortune et peut-être sa vie tenait à la fragile existence d'un prince valétudinaire, et qu'il n'y avait pour lui d'asile assuré que le trône. Mais entre le trône et lui s'élevait le jeune Dmitri, relégué à Ouglitch avec sa mère et ses oncles, les Nagois. Godounof résolut alors d'écarter cet obstacle. La gouvernante du prince et son fils se chargèrent de l'empoisonner : Comme le crime tardait à s'accomplir, des courtisans eurent mission de l'aller assassiner, et furent, à cet effet, nommés inspecteurs du palais d'Ouglitch. Mais, effrayée de leur arrivée,

Irène veillait sur son fils avec la vigilante sollicitude d'une mère justement alarmée. Un jour pourtant elle le perdit de vue un seul instant; la gouvernante le porta à Biatofsky, le chef des sicaires, et ils l'égorgèrent; mais le peuple d'Ouglitch les massacra tous, et les autorités envoyèrent au tsar la gouvernante, avec un rapport véridique où Godounof était signalé comme l'auteur de ce complot. Le régent s'y attendait; ses agens enlevèrent le courrier et ses dépêches; il en fit une autre où l'on déclarait que Dmitri s'était tué lui-même avec un couteau dans un accès d'épilepsie. Une enquête, faite sur les lieux par des créatures de Godounof, confirma cette déclaration mensongère, et amena la condamnation et l'emprisonnement en des pays lointains des Nagois et de tous les officiers du jeune prince, dont la mère, forcée de prendre le voile, fut reléguée dans un couvent près de Tchérépovetz. Le même document accusait les habitans d'Ouglitch d'avoir assassiné sans motif de paisibles officiers du tsar. Deux cents subirent le dernier supplice; d'autres eurent la langue coupée; quelques-uns furent exilés, la plupart déportés en Sibérie, et cette ville, qui avait cent cinquante églises et trente mille habitans, devint un désert, pour avoir ignoré et traversé les desseins du régent. Tout cela se fit en vertu d'une décision du concile assemblé pour cette affaire, et sur des sentences rendues par le conseil. Pourtant la vérité avait percé sourde-

Générosité de Godounof.

ment; mais deux grandes occasions présentèrent au régent les moyens de recouvrer l'affection et la reconnaissance du peuple. Un incendie, que quelques-uns attribuent à sa politique, dévora toute la capitale, hors le Kremlin et le quartier des nobles. Aussitôt Godounof prodigua ses trésors à tous les malheureux, et fit rebâtir à ses frais des rues entières. Peu après, le khan de Crimée, Gazi Ghiréi, soutenu par les Nogaïs et les Turks d'Azof, et poussé par le sultan et le besoin du pillage, feignit de se préparer à une incursion en Lithuanie, et, tournant toutes les villes qui auraient retardé sa course, conduisit cent cinquante mille hommes jusqu'à la vue de Moscou. Les principales forces de l'empire étaient alors près des frontières de la Suède; on ne pouvait les rappeler à temps; mais le génie et l'activité du régent pourvurent à tout.

Victoire.

Une nouvelle armée s'assembla en toute hâte dans un camp créé tout à coup près de la capitale, déclarée en état de siége. Les décharges d'une nombreuse artillerie tinrent les Tatars à une distance respectueuse, et, après une journée entière de combats partiels où ils perdirent beaucoup de monde, ils s'enfuirent jusqu'en Tauride, poussés par les Russes, qui les culbutaient dans les rivières et les massacraient dans les steppes. Godounof avait laissé le commandement en chef au prince Mstislafsky; mais, quoiqu'il ne se fût réservé que le second rang, le monarque et la nation lui attribuè-

rent toute la gloire de cette guerre, où il avait sauvé la capitale, tout à l'heure rebâtie par sa générosité. Cependant on l'accusa encore d'avoir provoqué cette invasion afin de distraire l'attention publique, toujours préoccupée de l'infâme assassinat de Dmitri. Néanmoins, à force de talens et de services rendus à l'État et aux particuliers, Godounof voyait croître tous les jours son immense popularité, et pouvait se flatter d'avoir disposé les hommes et les choses de telle sorte qu'il succéderait facilement à Fédor, qui n'avait point d'enfans et paraissait n'en devoir guère espérer. La grossesse d'Irène détruisit cette douce illusion; elle accoucha d'une fille nommée Théodosie. Fédor ordonna et paya dans l'empire et hors de l'empire des prières pour la conservation de cette enfant chérie, et elle mourut l'année suivante. On ne manqua pas d'accuser Godounof d'avoir substitué une fille à un garçon à l'époque de la naissance, et ensuite d'avoir empoisonné cette fille.

Naissance et mort d'une princesse.

Relations extérieures.

Le reste du règne de Fédor est rempli par des négociations, sans résultats importans, avec l'Autriche, l'Angleterre, Rome, la Perse et la Turquie, la Suède et le Danemark. Le régent y montra beaucoup d'intelligence et de souplesse, et en même temps de fermeté. Fédor mourut ou plutôt s'éteignit le 7 janvier 1598, et avec lui tomba la dynastie varègue, quoiqu'il y eût encore des princes de cette race; mais ils étaient depuis long-temps sujets de la branche moscovite, et ne parurent pas songer

Mort de Fédor. La race varègue perd l'empire.

eux-mêmes qu'ils eussent quelque droit au trône. Alors commença la longue et savante comédie que Godounof avait préparée d'avance pour se faire élire tsar *malgré lui*.

Irène Ire, impératrice.

Jamais encore aucune femme n'avait régné en son propre nom sur la Russie; Olga, mère de Sviatoslaf, et Hélène, mère de Jean IV, avaient gouverné au nom de leur jeune fils; mais Irène n'avait pas d'enfans. Toutefois le testament de Fédor, certainement dicté par Godounof, lui donnait l'empire et nommait exécuteurs testamentaires le patriarche, Fédor Romanof Yourieff, cousin du monarque, et Boris Godounof, frère d'Irène. Cette princesse parut succomber à son désespoir; le régent montra presque autant de chagrin, mais soutenu avec une fermeté virile. A sa voix tous les boyards prêtèrent serment à la tsarine, les fonctionnaires et les citoyens imitèrent les boyards; jamais Godounof n'avait déployé plus d'activité. En public il semblait se multiplier pour régler tout afin de paraître nécessaire; en secret il dirigeait une foule d'agens dans la capitale et dans toute l'étendue de l'empire afin de préparer et d'assurer le succès de ses desseins. La cour, l'armée, l'Église, étaient pleines de ses partisans, et par habitude et par reconnaissance le peuple désirait qu'il continuât à gouverner. Mais l'habile Godounof, qui aurait pu monter sur-le-champ au trône qu'on lui offrait, voulait être ou paraître l'élu, non de la capitale ou

Artifices de Godounof.



d'une faction, mais de la nation tout entière, et c'est à préparer cette élection solennelle qu'il employa les neuf jours qui suivirent le décès de Fédor. Alors on déclara que la tsarine, inconsolable, refusait le trône et renonçait au monde. Les évêques, le conseil, les nobles et le peuple, tombant à ses genoux, ne purent ébranler sa résolution. Le même jour elle prit le voile dans *le monastère des Vierges*, sous le nom d'Alexandra. Godounof lui-même s'y retira avec elle, déterminé en apparence à passer ses jours dans la prière. Le peuple refusa d'abord au conseil de prêter le serment que demandait le garde des sceaux, et ne voulut connaître que la tsarine; reconnaissant ensuite qu'elle ne pouvait gouverner du fond du cloître, il s'écria tout d'une voix : Eh bien! que son frère règne; la sœur a succédé à Fédor, qu'il succède à sa sœur. Et sur-le-champ le métropolitain, suivi d'une foule innombrable, va au monastère des Vierges conjurer la tsarine de confier à son frère le trône qu'elle refuse. Le discours du prélat était pathétique, Irène pleure; Godounof répond avec non moins d'éloquence, qu'il n'oserait toucher le sceptre, mais que, si on juge ses services utiles, il consentira, quoique à son grand regret, à devenir le ministre de celui des princes du sang de Rurick qu'il conviendrait d'élire. La réplique du patriarche fut beaucoup plus longue et pressante; mais Godounof resta inébranlable, et de fréquentes députations du clergé et de la noblesse ne purent vaincre sa modestie.

Cependant, une assemblée des notables des villes et gouvernemens, ecclésiastiques, nobles, bourgeois et marchands (espèce d'états-généraux), indiquée par le patriarche et les boyards pour la fin de la sixième semaine après la mort de Fédor, ne tarda pas à se réunir. Jusque-là le conseil gouvernait au nom de la tsarine Alexandra, à qui les voïévodes adressaient aussi leur correspondance, mais alors il se répandit tout à coup des bruits qui firent craindre à la fois les horreurs de l'anarchie et la guerre étrangère. « Les voïévodes » refusaient d'obéir les uns aux autres, et même au » conseil; et le khan de Crimée, avec une armée » nombreuse, envahissait l'empire, et l'empire était » sans tsar; et, pour peu que l'élection traînât et » qu'on ne parvînt pas à vaincre promptement les » refus de Godounof, le khan serait à Moscou avant » que le trône fût rempli. » Les états ouverts au Kremlin, le 17 février, élurent par acclamation Boris Godounof, proposé par le patriarche. Mais Godounof refusa encore, et défendit qu'on revînt le *tenter*. Les évêques et le patriarche imaginèrent alors de faire intervenir Irène, et de l'excommunier s'il résistait toujours. Une nouvelle procession, mais bien plus nombreuse et plus solennelle que les autres, se dirigea donc vers le monastère des Vierges. A un signal convenu, la foule qui remplissait l'église, les cellules et les environs du couvent, tomba à genoux, pleurant et gémissant, et demandant à grands

cris *un père!* L'enthousiasme l'emportait sur la ruse, les simples étaient plus exaltés que les compères. Enfin la tsarine invita son frère à sécher les pleurs du peuple, lui donna sa bénédiction, et lui *ordonna* de régner. Godounof *obéit*, en lui reprochant toutefois de faire de lui *une victime du trône.* Le patriarche, l'ayant aussitôt béni de la croix comme s'il eût craint de le voir se dédire, annonça cette bonne nouvelle au peuple, qui passa de la crainte et du désespoir à la joie la plus vive.

BORIS GODOUNOF.

1598—1605.

Godounof accepte la couronne.

Dès ce moment commence en effet le règne de Godounof, quoique, prolongeant toujours son système de dissimulation, il restât encore enfermé dans le monastère des Vierges avec sa sœur, qu'il appelait sa grande souveraine. Mais il avait chargé le conseil d'administrer l'empire, de lui faire de fréquens rapports; lui-même se rendait souvent au lieu des séances, et montrait autant d'activité que de génie. Tous les jours on le pressait de quitter sa cellule pour le palais impérial; tous les jours il assurait ne pouvoir quitter Irène, et il fallut qu'elle lui ordonnât encore une fois de prendre le sceptre. Enfin, au moment où l'on n'espérait plus le déterminer à la cérémonie du couronnement, il paraît tout à coup revêtu de ses armes, annonce qu'un fidèle rapport lui a appris une terrible et prochaine inva-

Nouveaux artifices.



sion des Tatars de Crimée, et envoie par tout l'empire des courriers pour appeler sous les drapeaux et fixer des rendez-vous à toutes les forces de l'État. En peu de temps cinq cent mille hommes sont réunis dans les plaines de l'Oka avec une artillerie formidable; tous les chefs, toutes les troupes régulières, toutes les milices rivalisent de zèle et de docilité; et, chose inouïe jusqu'alors, on vit cesser les prétentions et les querelles sur le droit d'ancienneté, qui avaient toujours troublé les armées russes, même sous le sceptre sanglant du féroce Ivan IV. Le khan ne songeait pas à entrer en Russie. La nouvelle d'un si grand armement l'inquiéta lui-même, et ses députés vinrent solliciter un traité de paix qu'on lui accorda sans peine. On les reçut au bruit des décharges de cinq cents pièces de canon tirant à la fois, on les mena au pavillon impérial à travers des masses d'infanterie et de cavalerie, dont le nombre et la tenue leur inspira un effroi qu'ils reportèrent à leur maître, et cette imposante démonstration procura la tranquillité des provinces méridionales. Godounof y vit d'autres avantages; il avait fait une heureuse et solennelle épreuve du dévoûment de l'armée, et il avait montré toute sa puissance aux ennemis extérieurs et à ses ennemis intérieurs s'il en avait; ensuite ce grand rassemblement lui avait donné l'occasion de déployer toute sa générosité et la plus séduisante magnificence durant six semaines qu'il attendit avec l'armée un

ennemi qu'il savait fort tranquille. Il traita tous les jours dix mille personnes, et la veille de son départ pour Moscou il donna un festin splendide à toutes les troupes au nombre de cinq cent mille hommes. Le lendemain, laissant un camp sur l'Oka, il en envoya un autre sur la frontière lithuanienne, un autre vers la Suède, licencia le reste, et partit pour la capitale, où enfin il consentit à se laisser couronner, le 1er septembre 1598, et à venir habiter le Kremlin. Couronnement.

Jamais la cérémonie du couronnement n'avait été si pompeuse et n'avait produit plus d'effet sur l'imagination et les sentimens du peuple. « O mon père, s'était écrié le nouveau tsar, interrompant les saints mystères et cédant à l'élan de son cœur, Job, grand patriarche, je prends Dieu à témoin qu'il n'y aura dans mon empire, ni un orphelin, ni un pauvre. Oui, ajouta-t-il en portant la main au col de sa chemise, je donnerai s'il le faut jusqu'à ce dernier vêtement à mon peuple. » Des cris longtemps prolongés d'admiration, de reconnaissance et d'amour répondirent à cette déclaration, dont les faits prouvèrent bientôt la sincérité.

Si Godounof avait désiré le trône, il était digne de l'occuper. A toutes les vertus domestiques il réunissait toutes les qualités de l'homme d'État. Toujours prêt à la guerre, il sut long-temps se maintenir en paix, et les succès de sa diplomatie assuraient le bonheur de l'empire. Après des négociations

Traités. toujours orageuses, il conclut une trêve de vingt ans avec Sigismond, roi de Pologne et roi titulaire de la Suède, sans le reconnaître souverain de la Livonie. Il reconnut roi de Suède le duc régent Charles, à qui Sigismond disputait ce royaume, et sut entretenir entre ces deux princes une rivalité favorable à la sécurité des Russes, mais il n'abandonna point les prétentions de sa couronne sur la Livonie; il continua les relations amicales de ses prédécesseurs avec l'empire d'Allemagne et l'Angleterre, sans accorder à cette dernière les privilèges exclusifs qu'elle réclamait pour son commerce, et il rendit la confiance aux villes anséatiques, qui obtinrent la permission de rétablir leurs comptoirs à Novgorod et à Pskoff. Le Danemark accepta un traité de commerce, consentit à un partage de la Laponie, et accorda pour époux à Zina, fille de Godounof, un prince royal, qui mourut à Moscou avant la conclusion de cet hymen. Embarrassée dans des guerres plus ou moins sérieuses avec divers peuples, et notamment avec la Perse, la Turquie n'inspirait aucune crainte, et, malgré ses mauvaises intentions, échangeait des ambassades avec Godounof, et le tsar mourut avant d'avoir appris que le schah de Perse, vainqueur des Turks, passant tout à coup des démonstrations de l'amitié à des hostilités perfides, lui enlevait la suzeraineté idéale de l'Ibérie. Plus heureux chez les Nogaïs, il obtenait la soumission du plus puissant de leurs trois

camps, et par celui-là opprimait les deux autres. Vers le nord-ouest, un seul combat, où trois cent cinquante cosaques eurent en tête cinq cents Sibériens, lui assura la tranquille possession de l'Asie septentrionale; et fit tomber la famille du vieux et aveugle mais indomptable Koutchouen, qui alla porter au loin sa misère et sa fermeté héroïque. Dans l'intérieur, Godounof montrait la douceur d'un père, la générosité et les lumières d'un monarque sage. Il encourageait les étrangers à visiter la Russie, à s'y établir, à y prendre du service, à y importer les connaissances et les arts utiles. Il multiplia les écoles, il voulait même fonder des universités; mais, comme on devait s'y attendre, le clergé, craignant la concurrence des maîtres étrangers et le développement des lumières, qui eût mis en péril sa supériorité intellectuelle, et probablement ruiné sa puissance, le clergé s'opposa à cette généreuse innovation, de manière à décourager le monarque; et cette opposition égoïste maintint la nation russe dans un état d'ignorance et de barbarie funeste aux plus nobles intérêts. Tout religieux qu'il paraissait et qu'il était sans doute, Godounof, dont l'esprit était si supérieur à son siècle, ne se serait probablement pas laissé arrêter dans un si beau dessein par des remontrances intéressées, si, fondant alors sa propre dynastie, il n'avait pas craint de soulever leur courroux contre lui et sa race. Toujours profitant du besoin qu'il avait d'eux, les prêtres lui ar-

Succès.

Le clergé s'oppose au développement de l'instruction publique.

rachèrent une concession non moins importante : ils lui firent rétablir l'ancienne juridiction ecclésiastique, suivant laquelle ils n'étaient justiciables que d'eux-mêmes. Mais du moins il envoya de jeunes seigneurs chercher, dans les États voisins, l'instruction que le sacerdoce refusait à sa nation.

Paysans attachés à la glèbe.

Sous le règne de Fédor, Godounof avait, par une ordonnance expresse, attaché à la glèbe les paysans, qui, auparavant, passaient librement d'un seigneur à l'autre. Pour savoir ce que les paysans gagnaient ou perdaient à cette mesure despotique, il faudrait connaître une infinité de circonstances dédaignées de l'histoire, parce que l'histoire ne s'occupe jamais du peuple. Godounof, régent, paraît n'avoir consulté que l'intérêt des propriétaires, qui se plaignaient de voir tout à coup leurs terres désertées par les laboureurs, qui cherchaient sous de nouveaux maîtres un meilleur sort, que sans doute ils ne trouvaient pas puisqu'ils changaient toujours. Ce fut encore dans le seul intérêt des propriétaires que Godounof, devenu tsar, modifia son ordonnance. Il régla que, désormais, les laboureurs pourraient quitter la terre, mais seulement deux à la fois chaque année. Son but était de faire cesser les procès ruineux que se faisaient les seigneurs, poursuivant leurs serfs fugitifs, et se les disputant devant les tribunaux. Ce n'est ni dans cette ordonnance, ni dans cette modification, qu'il faut chercher la bonté et l'esprit de Godounof. Au reste,

quoi qu'en dise l'histoire, il est plus que douteux que les paysans fussent réellement libres de quitter la terre avant ce règlement.

Cabarets.

Plusieurs monarques moscovites avaient déjà fait de l'ivrognerie un délit civil soumis à des peines fixées. Godounof espéra faire mieux en rendant ce vice moins facile à satisfaire, et par conséquent moins universel. Il tenta, mais en vain, de fermer les maisons particulières en très-grand nombre où l'on vendait des liqueurs fermentées. Il ne toléra que les *cabarets royaux*, mais ces cabarets devinrent ou restèrent des maisons de débauche, et les ventes illicites ne diminuèrent point.

Générosité de Godounof.

A l'époque de son couronnement, il avait allégé les impôts, accordé même des exemptions complètes pour plusieurs années à différentes classes et à certaines localités; il avait comblé de ses dons et de ses grâces la nation, la noblesse, le clergé, les marchands, les bourgeois, les laboureurs et l'armée, et durant les deux premières années de son règne, qui furent les plus belles et les plus douces qu'ait eues la Russie depuis sa renaissance, il avait, selon sa promesse solennelle, tenu lieu de père aux veuves, aux orphelins, à tous les malheureux, et commué en un exil en Sibérie toutes les condamnations capitales prononcées par les tribunaux.

Rigueurs.

Cette heureuse époque dura trop peu. Soit défiance injuste, soit justes soupçons, au bout de deux ans il renonça à l'ancien usage des souverains mos-

covites de se montrer en public à certaines solennités. Belzky, son ancien ami, autrefois premier favori d'Ivan IV, rappelé par lui-même de l'exil où il avait gémi durant le règne de Fédor, reçut un commandement éloigné, qui bientôt se changea en disgrâce. On lui arracha la barbe poil à poil, et on le relégua au fond des provinces orientales. Comme la dynastie de Godounof a été promptement renversée, les historiens qui ont écrit sous l'empire de ses ennemis n'ont pas manqué de la dénigrer pour les flatter. Aussi ne voyons-nous indiquer aucune cause réelle des sévérités de Boris, toutes contraires qu'elles soient à son caractère et à sa politique; car, lorsqu'il n'était encore que favori d'Ivan IV, on le vit toujours éviter soigneusement de participer aux cruautés de ce tyran; sous Fédor on ne peut guère lui reprocher que le meurtre de Dmitri, la destruction d'Ouglitch, et quelques rigueurs absolument nécessaires à sa fortune; ensuite il revient à ses mœurs douces, à ses habitudes de générosité. Ce n'était pas d'ailleurs un esprit faible et sans pénétration; ainsi l'on peut croire que, lorsqu'il lui est arrivé de déroger au système de clémence et de magnanimité qui lui avait si bien réussi, il ne s'y est résolu que sur de graves motifs et par des considérations capitales. Il faut donc présumer que des complots, et l'aristocratie moscovite n'en était pas avare, menaçaient sa personne ou celle de son fils chéri (appelé Fédor) quand il devint persécu-

teur. Les Romanof étaient neveux de la célèbre Anastasie (première épouse d'Ivan IV) et cousins-germains du feu tsar Fédor; le bruit, mensonger, mais d'autant plus inquiétant peut-être, courut que Fédor, à ses derniers momens, avait eu dessein de nommer son héritier l'aîné des Romanof, et, sur ce bruit et probablement d'autres indices, Boris Godounof, à qui leur père les avait recommandés en mourant, et qui les avait jusqu'alors protégés, les fait arrêter avec toute leur famille et tous leurs alliés. Les princes Tcherkasky, Schestounof, Repnin, Karpoff et Setzky furent arrêtés et convaincus de vouloir faire périr le monarque *par des enchantemens*. Godounof les fit condamner à l'exil; tous furent dispersés en des prisons lointaines, et quelques-uns moururent de mort violente, dit-on. Parmi ces proscrits se trouvait Michel Romanof, qui dans la suite montera au trône. Mais ce qui prouve qu'en ordonnant ces rigueurs Godounof cédait à quelque nécessité bien impérieuse, c'est que bientôt il adoucit le sort des victimes, et permit même à l'une d'elles d'aller servir à l'armée d'Orient. Les Romanof ne furent pas seuls inquiétés; le tsar éloigna d'autres seigneurs, notamment les Schouisky, et les rappela ensuite. Ces alternatives de sévérité et de clémence montrent bien que Godounof avait de graves inquiétudes. Ces inquiétudes étaient-elles imaginaires ou fondées? La haute aristocratie était-elle sans ambition et inca-

pable de conspirer pour renverser une dynastie nouvelle, dont le fondateur, issu d'un transfuge tatar, avait été l'inférieur des principaux seigneurs moscovites; ou Boris Godounof était-il un esprit léger, capable de s'effaroucher sans cause bien claire et bien grave, et cela au point de compromettre sa popularité, et par conséquent sa couronne et sa vie avec celle de sa famille, par des cruautés que rien n'aurait justifiées ni provoquées.

Famine. Les demi-mesures perdent toujours ceux qui les emploient; Godounof fit assez contre ses ennemis pour leur donner les moyens de le décrier, et pas assez pour les accabler. Ceux qu'il épargna s'appliquèrent sourdement à réveiller le souvenir de ses anciennes rigueurs, et à le faire passer pour un monstre. Ils saisirent l'occasion de le montrer comme un tyran qui attirait sur la Russie le courroux céleste. Peu après la condamnation des Romanof et de plusieurs autres familles riches et puissantes, l'intempérie des saisons amena la plus terrible famine qu'on eût éprouvé depuis long-temps; et, soit cupidité, soit conspiration, les manœuvres des accapareurs, tous nobles ou parmi lesquels se trouvaient du moins une foule de nobles, augmentèrent beaucoup les malheurs publics. L'empire fut décimé par la faim; plusieurs provinces furent presque entièrement dépeuplées; on s'entre-dévorait; les mères mangeaient leurs enfans, et on vendait publiquement de la chair humaine. Pendant les deux an-

nées que dura ce fléau, Godounof déploya une activité extraordinaire, une inépuisable générosité. Il distribua les grains des magasins de la couronne, il força les seigneurs à imiter cet exemple; il tira à grands frais des convois des provinces les moins maltraitées; il en fit venir des États voisins; en un mot, il fit tout ce qu'il fallait pour mériter la reconnaissance du peuple. Mais on eut soin de la lui ôter, en persuadant à ce peuple ignorant et superstitieux que c'était la conduite du tsar qui avait attiré à la nation cette famine, à laquelle tous ses efforts ne pouvaient qu'imparfaitement remédier. Enfin, les sages mesures de Godounof parvinrent à rétablir une abondance vraiment prodigieuse. Cette calamité était à peine passée qu'une autre survint.

Fédor, ou plutôt Godounof, cédant aux importunités de la haute aristocratie, avait rendu une loi qui déclarait définitivement esclave tout individu libre qui servait le même patron pendant plus de dix mois. Les seigneurs donnèrent à cette disposition le sens le plus large : elle atteignit des personnes de toutes classes, paysans ou citadins, citoyens ou militaires; et l'esclavage russe étant fort dur, un grand nombre de commensaux des seigneurs se réfugièrent parmi les Cosaques, ou dans des lieux à peu près déserts pour y vivre de brigandage, mais du moins en liberté. Leur nombre s'accrut considérablement, d'abord à l'époque de la Brigandages.



condamnation de plusieurs grandes familles sous Godounof. Les serfs et les esclaves de ces seigneurs, se voyant abandonnés et repoussés de tous ceux à qui ils s'offraient, rejoignirent les déserteurs; à l'époque de la famine un grand nombre de nobles chassèrent leurs esclaves pour n'être point obligés de les nourrir; les plus généreux les affranchissaient par des chartes, les autres s'y refusaient afin de les ressaisir après la disette, et ces esclaves rejoignirent encore les anciens déserteurs. Bientôt des bandes organisées militairement parcoururent tout le sud de l'empire, se livrant à tous les excès; ils vinrent même braver le tsar, et il fallut envoyer contre eux une armée qui les battit sous les murs de Moscou. Godounof crut voir ici une manœuvre de ses ennemis pour armer contre lui sans compromettre leurs personnes; et cette fois il ordonna de pendre tous les prisonniers faits ou à faire sur ces bandes de brigands.

Le faux Dmitri. Il paraît l'agent des mécontens, des jésuites et des Polonais.

Enfin il respirait, lorsqu'un jeune moine entreprit de le renverser du trône en prenant le nom et revendiquant les droits de Dmitri Ivanovitch, miraculeusement échappé aux meurtriers. Cet aventurier, fils d'un pauvre gentilhomme de Galitch, s'appelait Youri Otrépief. Il savait lire, il avait autant d'esprit que d'étourderie, et servait dans la maison des Romanof et du prince Boris Tcherkasky. Or, il faut noter que Tcherkasky et les Romanof étaient après Belzky les premières victimes du règne de

Godounof. Ennuyé de servir, Otrépief se fit moine, et, passant d'un couvent à l'autre, goûta les plaisirs d'une vie errante. Le patriarche Job le trouva au monastère de Tchoudof, se l'attacha en qualité de secrétaire, et dans la suite le mena souvent au palais, où l'on prétend qu'ébloui de l'éclat des grandeurs il conçut l'idée de se faire passer pour Dmitri, et commença d'étudier son rôle. Il s'informait avec soin de toutes les particularités relatives à ce jeune prince, et les notait sur ses tablettes. Quelques-uns assurent qu'un vieux moine lui avait soufflé cette pensée ambitieuse, et il me semble très-probable que, tout étourdi qu'on le suppose, Otrépief ne se serait pas aventuré en une pareille entreprise, s'il n'y avait été poussé par l'espoir d'être soutenu comme il le fut en effet. Rarement ou peut-être jamais les faux princes n'agissent spontanément; il y a toujours des meneurs cachés qui tiennent les fils de la royale marionnette. C'est ce qu'on peut voir dans presque toutes les tentatives de ce genre.

Otrépief ne sembla avoir été conduit à la cour par le patriarche Job que pour prendre les notions dont il avait besoin. Bientôt il retourna dans son couvent, où il essaya par forme de plaisanterie à commencer son rôle. « Savez-vous, disait-il aux moines, que je serai tsar de Moscou? » Les uns riaient, les autres s'indignaient; mais le métropolitain de de Rostof en informa le patriarche, qui négligea

tout-à-fait cet avis, et le tsar, qui ordonna à l'un de ses secrétaires, Smirnoff-Vassilief, de reléguer pour toujours dans un couvent lointain le jeune insensé. Smirnoff avertit un autre secrétaire, Euphème, parent des Otrépief, qui donna à l'aventurier les moyens de s'évader avec deux autres moines, qui étaient ses complices puisqu'ils avaient besoin de fuir avec lui. Cette évasion fut cachée au tsar. Les fugitifs, se rendant à Kief, logeaient, selon la coutume du temps, dans les monastères. Otrépief laissa dans la cellule qu'on lui avait donnée à Novgorod-Seversky le billet suivant : « Je suis le tsarévitch Dmitri, fils d'Ivan, et je n'oublierai pas tes bons traitemens lorsque je serai sur le trône de mon père. » L'archimandrite ne fit aucun rapport aux autorités supérieures. Otrépief gagna la Lithuanie, asile ordinaire des ennemis des tsars; il y officia en qualité de diacre, séduisit un voïévode, et répandit le bruit que le tsarévitch Dmitri était réfugié en Lithuanie. Tandis qu'un nouveau compère, Léonide (autre moine, car tous ses premiers complices avoués sont des ecclésiastiques), prenait son nom et son froc, lui-même revêtant l'habit séculier alla faire ses premières armes parmi les cosaques Zaporoviens, brigands audacieux dépendans de la Lithuanie. Puis il vint étudier le polonais et le latin dans une école publique de la petite ville de Gastcha; de là il passa au service du riche et puissant seigneur Adam Vichnevetsky (à Braguin), qui

devint sa dupe ou son complice. Après avoir capté la bienveillance de son maître, le moine se dit malade, demande un confesseur et le prie de le faire inhumer comme le fils du tsar; il ajoute qu'un écrit caché sous son oreiller lui apprendra tout, mais que le secret doit être gardé. Le confesseur était justement un jésuite, qui dit tout à Vichnevetsky, et celui-ci vient aussitôt chercher l'écrit mystérieux. Il y voit que son serviteur est le tsarévitch Dmitri, et comment un médecin allemand l'a sauvé du trépas. Il doute d'abord, mais ses doutes s'évanouissent en voyant la colère du prince contre le confesseur indiscret, et surtout une croix d'or et de diamans (présent du prince Mstislafsky), qu'il porte sur la poitrine. Vichnevetsky communique son erreur vraie ou feinte à son frère Constantin et à Mnichek, beau-père de ce dernier et voïévode de Sandomir; deux domestiques, l'un transfuge russe, l'autre esclave de Mnichek, autrefois prisonnier à Moscou, déclarent très-bien reconnaître le prince Dmitri à ses deux verrues, à l'inégale longueur de ses bras. Le nonce du pape, Rangoni, et les jésuites, alors tout-puissans en Pologne, avaient déjà informé Sigismond d'une aventure à laquelle ils n'étaient certainement pas étrangers, car les derniers tsars et Godounof n'avaient pas voulu soumettre la couronne moscovite aux clefs de saint Pierre, et Otrépief, qui paraissait fort peu dévot, serait sans doute plus traitable. Sigismond ne man-

qua pas de se laisser persuader. Il manda Otrépief; mais, ne voulant point rompre avec la Russie, il ne lui donna point de troupes, et se contenta d'autoriser secrètement les seigneurs à s'armer pour lui. Rangoni avait déjà conclu un traité avec le prétendu tsarévitch, qui s'engageait à réunir la Russie à l'Église latine, et Rangoni lui avait promis la protection du roi et les secours de toute l'Europe. Le légat exigea comme préliminaire indispensable une abjuration que l'on tint secrète.

Il traite avec le nonce du pape.

Parti de Cracovie avec deux jésuites, Otrépief se rendit de Sambor près de Mnichek, qui le fiança à sa fille Marine. Les levées faites en Pologne ne présentaient qu'une cohue indisciplinée; des transfuges moscovites formèrent la première bande nationale de cette armée. On tâcha de gagner les cosaques du Don, irrités des supplices dont Godounof avit puni leurs brigandages, et on inonda de proclamations fallacieuses la Russie méridionale. Des transfuges arrivèrent en foule du pays de Seversk, les cosaques Zaporoviens se joignirent à leur ancien compagnon, ceux du Don battirent l'escorte d'un voïévode et l'envoyèrent dire à Godounof qu'ils allaient conduire à Moscou le tsarévitch Dmitri.

Cependant le tsar députait aux cosaques pour les détromper; et à Sigismond pour le détacher de l'usurpateur, mais il ne réussit nulle part. Les cosaques envoyèrent à Otrépief le député Kroustchoff,

enchaîné, et celui-ci, voulant sauver sa vie, après l'avoir contemplé, se jeta à ses pieds et déclara le reconnaître, et cette adresse lui valut la faveur du prétendant. Le 16 octobre 1604, les conjurés entrèrent sur le territoire russe. Godounof, qui, jusqu'alors, s'était borné à négocier, ordonna de promptes levées. Cependant l'ennemi avançait, précédé de ses proclamations et d'un manifeste publié par Mnichek, qui déclarait que le tsarévitch Dmitri, ayant péremptoirement prouvé sa qualité devant le roi Sigismond, serait soutenu de toutes les forces du royaume. L'or aidait l'intrigue, des agens travaillaient la population des villes, et toute l'Ukraine se prononçait pour le tsarévitch. La forteresse de Moravsk le reconnut le 18 octobre, et Tchernigof le 26. Ces deux villes lui envoyèrent leurs voïévodes garrottés; le tsarévitch, jouant la magnanimité, rendit la liberté à ces captifs, et récompensa partout les traîtres, de manière à rendre leur exemple contagieux. Il eut le bonheur de trouver à Tchernigof un trésor et douze canons. Il marcha comme en triomphe sur Novgorod-Seversky, mais le jeune commandant Basmanof y comprima la sédition et résista lui-même à la séduction comme aux assauts, et fit perdre à l'ennemi beaucoup de monde et de temps. Plusieurs villes se rendirent; la Russie méridionale se livra presque tout entière. Alors Godounof ordonna des prières publiques pour le repos de l'âme du tsaré-

Il entre en Russie avec des Polonais et des transfuges russes.

vitch Dmitri, et fit solennellement excommunier l'imposteur qui voulait usurper l'empire et y introduire le culte catholique. Puis, réduisant de moitié le nombre ordinaire des hommes à fournir, il exigea sous des peines sévères que les levées fussent promptement terminées. Son armée, forte de cinquante mille hommes seulement, et commandée par le prince Mstislafsky alla chercher l'ennemi, beaucoup moins nombreux. Après quelques jours d'escarmouches et d'attente il y eut une affaire sérieuse; cette résistance découragea la plupart des Polonais, qui avaient pensé venir à la curée et non à la guerre. Le 21 janvier, Otrépief, ayant osé attaquer avec quinze mille hommes plus de soixante mille Moscovites, fut battu malgré son rare courage, son armée exterminée ou dispersée, et lui-même échappa à grand'peine. Les voïévodes le sauvèrent en retenant leurs troupes acharnées à la poursuite des fuyards. Ces généraux, sévissant contre les populations qui avaient abandonné le parti de Godounof, ranimèrent les espérances d'Otrépief. Ses partisans virent qu'il fallait le couronner ou périr, et comme le tsar se réjouissait de la défaite et de la mort de son ennemi, il apprit que cet ennemi se relevait au bout de l'empire. Les *paroles de colère* qu'il envoya aux chefs, indolens ou mal intentionnés, les tournèrent contre lui, et le *désir de se défaire de Godounof s'empara de leur cœur*. Aussi le 13 avril, après avoir le matin pré-

Les voïévodes servent ses intérêts.

sidé le conseil, reçu les étrangers et dîné avec eux, Boris, âgé de cinquante-trois ans, fut-il frappé en sortant de table *d'un mal subit* qui ne lui laissa que deux heures pour bénir son fils Fédor en qualité de tsar, et se faire sacrer moine. Le sang lui jaillissait du nez, des oreilles et de la bouche.

Mort subite de Godounof.

FÉDOR BORISSOVITCH GODOUNOF.

1605.

Fédor Boris, âgé de seize ans, orné de tous les dons de la nature, monta au trône, et reçut le serment de fidélité de la cour, du clergé, du peuple, et peu après de l'armée. Il avait heureusement profité de l'éducation que lui avait donnée le plus tendre des pères. Introduit dans le conseil dès son enfance il avait toujours paru comme un médiateur indulgent entre les accusés et le monarque, et l'on ne le connaissait que par les grâces que Godounof aimait à prodiguer par l'entremise de ce fils chéri. Cependant il ne parvint au trône que pour en être presque aussitôt renversé, et pour périr d'une mort tragique.

Conseil. On lui donna pour conseil les princes Mstislafsky, et Schouisky, rappelé de l'armée à Moscou, et le vieux Belzky, tiré de son exil; Basmanof, à qui Godounof venait de prodiguer les plus insignes

faveurs en récompense de ses talens et de sa glorieuse conduite à Novgorod-Seversky, jura, comme les autres dignitaires, de servir fidèlement le jeune monarque, reçut le commandement en chef de l'armée, et s'y rendit sur-le-champ. Il trouva la plupart des chefs disposés à la trahison; il les y invita, et bientôt il livra ses troupes à l'imposteur. Beaucoup de généraux suivirent audacieusement son exemple, mais le prince Golitzin, par un esprit de prévoyance qui me semble l'accuser, se fit garrotter et livrer à Otrépief, afin de paraître céder à la violence, et de se ménager une chance de salut en cas de revers. Otrépief *pardonna* généreusement à l'armée, en licencia une partie, envoya l'autre sur Moscou, et suivit lui-même avec ses bandes étrangères et les premiers Moscovites qui s'étaient déclarés pour lui. Cependant la capitale était dans une extrême fermentation; déjà les ennemis des Godounof osaient élever la voix; la population était trompée, mais le tsar était encore respecté. Quoiqu'on eût pu encore avec un peu d'énergie faire tête à l'orage, le conseil ne prenait aucune mesure, et se bornait à intercepter les messages d'Otrépief au peuple moscovite. Enfin, celui-ci s'avisa de les adresser aux marchands de Krasnoë-Selo, qui vinrent en masse jusque sur la place publique, lurent leurs lettres aux citoyens, et déterminèrent le mouvement révolutionnaire. Le faux Dmitri fut proclamé tsar; Fédor, Marie sa mère, Xénie sa sœur,

Défection de l'armée.

Otrépief proclamé a Moscou.

furent arrachés du palais, et gardés à vue dans l'ancienne maison de Godounof au Kremlin. Bientôt survinrent de nouveaux émissaires d'Otrépief, parmi lesquels se trouva le prudent Golitzin. Chargés d'achever l'entreprise, ils étranglèrent Fédor et sa mère, et, suivant les ordres de leur maître, ils séquestrèrent la belle Xénie, dont il avait entendu vanter les charmes; au milieu du service divin ils arrêtèrent le patriarche, trop docile aux volontés de Godounof, et Otrépief n'eut plus qu'à se présenter pour s'emparer du trône.

Fédor et sa mère étranglés.

RÈGNE DU FAUX DMITRI.

1605—1606.

En attendant la soumission de Moscou et la mort de Fédor et de Marie, Otrépief s'était arrêté à Toula, où plus de dix mille personnes, dignitaires, militaires, marchands, nobles et bourgeois vinrent lui faire leur cour. Ce ne fut qu'après trois années de persévérance qu'il commença son règne, et reçut le serment de fidélité des boyards du conseil. Ensuite il se rendit à Moscou et y fit son entrée solennelle le 20 juin 1605, accompagné de toute la noblesse, de tout le clergé portant les croix et chantant des cantiques, et au son de toutes les cloches; mais un ouragan violent et subit, qui arrachait presque les cavaliers de dessus leur selle, interrompit les chants, et arrêta le cortége; et on ne manqua pas de regarder cet accident comme un funeste présage. Cependant, quand on vit les larmes abon-

dantes que le prince répandait sur le tombeau d'Ivan, on s'écria de toutes parts : Oh! oui! c'est bien là le fils d'Ivan, le véritable Dmitri. Ce fourbe adroit eut grand soin de *pardonner* au peuple comme il avait *pardonné* à l'armée; il rappela tous les exilés, et surtout ses prétendus parens les Nagoïs. Il les réintégra dans leurs charges et leurs propriétés; il répandit ses grâces et ses largesses sur toutes les classes, et s'occupa avec zèle et habileté de toutes les affaires de l'État. Mais on avait remarqué qu'à Toula il avait adressé d'abord ses remercîmens aux cosaques du Don arrivés en même temps que les dignitaires moscovites, et l'amour-propre national et nobiliaire lui en gardait rancune; on lui sut encore mauvais gré des emplois et des titres nouveaux qu'il introduisit à la cour et dans l'administration, et dont il avait trouvé les modèles en Pologne et en Lithuanie; surtout les dévots, alors en immense majorité, s'étaient indignés de voir, au jour de son entrée, la musique polonaise couvrir les chants sacrés, et, chose inouïe jusqu'alors, des hérétiques introduits dans le temple orthodoxe à la suite du tsar.

Imprudences.

Sacre.

On conseillait à Otrépief, qu'il faut actuellement appeler Dmitri, de se faire sacrer au plus tôt, car, disait-on, Fédor aurait succombé moins facilement s'il avait eu le temps de se faire sacrer. Le prince choisit un patriarche digne de lui, le Grec Ignace, ancien archevêque de Chypre, réfugié

en Russie, alors métropolitain de Rezan, et qui avait mérité la faveur du faux Dmitri en l'allant saluer à Toula. Mais auparavant il fallait se faire reconnaître de sa prétendue mère. Il lui donna le choix, ou du supplice ou de l'imposture. Après un mois de négociations, la veuve d'Ivan se rendit; on la rappela du couvent où elle était reléguée. Otrépief alla au-devant d'elle; leur première entrevue se fit dans une tente dressée sur la route de Moscou; sans doute ils y firent leurs conventions. Ils en sortirent avec toutes les démonstrations d'un fils et d'une mère qui se retrouvent après une longue et cruelle séparation. La tsarine eut une cour brillante dans le monastère qui devint son habitation dans la capitale. Mais son prétendu fils, craignant son indiscrétion ou ses remords, l'entoura de personnes dévouées à ses intérêts. Le couronnement se fit le 21 juillet. On s'étonna de voir un jésuite complimenter en latin le nouveau prince, et déjà, malgré tous ses soins, le doute commençait à s'élever dans l'esprit du peuple, peut-être même par les soins des seigneurs qui avaient bien voulu se servir d'un aventurier pour renverser Godounof, mais qui n'entendaient pas le garder pour maître. Otrépief acheva de se perdre lui-même en insultant à l'ignorance et à la superstition des Russes, en se livrant à tous les écarts d'un esprit léger et d'un tempérament ardent. Ses violences lubriques n'épargnaient pas même les mo-

Reconnaissance avec la tsarine.

Autres imprudences.



nastères; ses prodigalités épuisaient le trésor; il aimait à faire parade de son adresse, de son courage et de sa force dans des petites guerres; il sortait seul avec un ou deux courtisans, et, contre l'usage des souverains russes, il ne dormait point après dîner; il défendait d'asperger la table d'eau bénite; il remplaçait dans les repas les prières accoutumées par de la musique; il dénigrait tous les usages nationaux et affectait le costume, l'air et le ton d'un polonais. Les courtisans se plaignaient de voir les musiciens étrangers mieux payés que les plus grands fonctionnaires; enfin un moine déclara

Révélations fatales.

l'avoir vu novice au couvent de Tchoudof, et lui avoir appris à lire; puis ce même Schouisky, envoyé en mission à Ouglitch à l'époque du meurtre de Dmitri, assura ses amis que le prince était bien mort, et que le tsar actuel n'était qu'un imposteur. Le moine fut secrètement immolé dans une prison, mais les déclarations de Schouisky se répandirent dans le public. Basmanof dénonça cette singulière

Conduite de Schouisky.

conspiration; Schouisky, jugé avec un imposant appareil, soutint dans les tortures qu'il avait dit la vérité, et refusa de nommer ses complices. Déjà il avait la tête posée sur le fatal billot, lorsqu'arriva sa grâce obtenue par l'intercession de la tsarine et de quelques Polonais, et commandée par l'intérêt que lui portait la population, qui ne l'aurait pas sauvé, mais qui, tôt ou tard, l'aurait sans doute vengé. Schouisky et ses frères en furent quittes

pour un emprisonnement dans divers monastères, et les flatteurs exaltèrent la clémence du tsar. Mais bientôt la mère et les parens d'Otrépief donnèrent le signal des révélations; des hommes hardis les répandaient au milieu des places publiques, et marchaient au martyre avec une fermeté qui donnait un poids immense à leurs déclarations. Les délateurs fourmillèrent, et les tortures, les exécutions, les confiscations imposèrent silence aux indiscrets; et, la cruauté enfantant la crainte, le tyran s'entoura de trois cents étrangers, toujours armés de haches et de hallebardes, après lesquels les seigneurs et les troupes nationales prirent leur rang avec un amer dépit. Enfin Otrépief, sans consulter les boyards, demanda Marine, sa fiancée, fille du polonais Mnichek. Les Moscovites prévirent la faveur future des compatriotes de la tsarine, et puis un député du pape vint sommer le tsar d'accomplir le traité conclu par le légat Rangoni; mais le tsar, dans ses réponses, ne dit pas un mot relatif à la religion, et ne parla que de ses projets de guerre contre les Turcs. En effet, sur la foi d'une prédiction qui lui promettait un règne de trente-quatre ans, il rêvait déjà la conquête de Constantinople, il prenait le titre de César invincible, et pensa se brouiller avec Sigismond, qui le lui refusait. Cependant, rassuré par la tranquillité apparente du peuple, il *permit aux boyards de se marier à leur gré*, et, au milieu des fêtes qui remplirent la capi-

Les Polonais irritent et inquiètent les Moscovites.

Permission aux boyards de se marier.

Schouisky rentre en grâce.

tale, il rappela les Schouisky, dont le plus influent, celui-là même qu'il avait fait torturer, devint son favori, nonobstant toutes les remontrances de ses amis ; et cette imprudence lui rendit pour un moment la faveur populaire.

Otrépief inquiète le clergé.

Se croyant alors plus affermi que jamais, Otrépief déclara son projet de ne laisser au clergé que les biens nécessaires à ses besoins, et de s'approprier le surplus pour la solde des troupes et les dépenses de l'État. C'était provoquer toutes les colères du clergé, dans un temps et dans un pays où l'on connaissait toute son influence. Et presque en même temps il chassa de leurs maisons tous les prêtres de deux quartiers où il logea ses troupes étrangères; de plus il avait autorisé les jésuites à célébrer la messe latine au Kremlin, et les pasteurs luthériens à y faire le prêche à ses gardes. Le clergé, sans cesser pour lui les prières publiques, ne lui pardonna ni ses spoliations actuelles, ni ses plans de confiscation, et s'évertua comme on pense bien à le décrier secrètement dans l'esprit des fidèles en le présentant comme un voleur des biens de l'Église, un hérétique, un véritable antechrist.

Nouvel imposteur.

Cependant les cosaques du Volga et du Térek proclamaient un de leurs camarades, le jeune Ilaïka, fils du tsar Fédor. Godounof, disaient-ils, avait substitué à ce garçon une fille (Théodosie). Avec ce faux tsarévitch ils pillaient les marchands. Per-

sonne ne fut dupe de cette fraude; mais, pour les uns, ce nouvel exemple expliqua l'audace du premier imposteur, d'autres se laissèrent persuader que c'était une manœuvre du faux Dmitri pour grossir son trésor par le brigandage.

Schouisky reprend son complot.

Schouisky n'avait recherché la faveur d'Otrépief que pour le perdre. Le jour même de son arrivée il renoua tous les fils de sa conjuration, avec autant de hardiesse et plus de bonheur que la première fois, parce qu'alors Otrépief avait soulevé contre lui la cour, l'armée, le peuple et l'Église. Quand il eut tout préparé, lui et ses amis fixèrent l'exécution à l'époque des fêtes du mariage. Après une marche lente et pompeuse, le voïévode de Sandomir amena sa fille Marine. Une suite nombreuse l'accompagnait, et les ambassadeurs de Sigismond, arrivés le même jour, n'étaient pas moins bien accompagnés.

Violences des Polonais.

Cette foule de Polonais armés, introduits dans la capitale, inquiétèrent la population; en sortant des orgies du palais ils se répandaient dans la ville, battant les hommes, violant les femmes qu'ils allaient chercher jusque dans les maisons dont ils enfonçaient les portes; leurs irrévérences dans les temples, où leur seule présence était déjà regardée comme une profanation, les nombreuses imprudences du tsar pendant la cérémonie et les fêtes nuptiales où il ne respecta ni les préjugés religieux ni les coutumes nationales, achevèrent d'exaspérer la capitale, et les conjurés profitaient avec adresse



Révolution qui porte Schouisky au trône.

de toutes ces fautes pour exciter le courroux des Moscovites. Enfin Vassili Schouisky assemble nuitamment dans sa maison une foule de complices, et de personnes disposées à le devenir. Il leur expose les périls de l'Église et de l'État, et propose d'immoler l'imposteur. Tous les assistans s'y engagent; les centeniers répondent du peuple; les officiers, de leurs troupes, et les seigneurs, de leurs nombreux domestiques. On fixa le jour et l'heure, et on se sépara pour presser les préparatifs; déjà les riches Schouisky avaient introduit dans la ville plusieurs milliers d'hommes sûrs, tirés de leurs domaines, sous prétexte de leur faire voir les noces impériales. Durant les trois jours qui suivirent on répandit les bruits les plus sinistres sur les projets du tsar; des attroupemens se formaient dans les rues, et repoussaient avec violence les étrangers qui s'approchaient; on déclamait tout haut contre le prince, qui montra dans tout son règne et jusqu'au dernier jour une confiance imperturbable. Quoique, dans la nuit du 15 au 16 mai (1606), on eût surpris dans ses appartemens six individus suspects, il ne voulut pas augmenter la garde ordinaire du palais (50 hommes). Le 16, tous les marchands refusèrent de la poudre et des armes aux Polonais. La nuit suivante un corps de dix-huit mille hommes, campé à six verstes, arriva furtivement à Moscou et se joignit aux conjurés, qui déjà étaient maîtres de douze portes, et ne

laissaient plus entrer ni sortir. Le tsar dormait dans le palais, les Polonais dans leurs logemens, dont les portes furent marquées pour l'instant des massacres; pendant toute la nuit les fonctionnaires allaient de maison en maison exhorter les citoyens à se tenir prêts au premier coup du tocsin. Il sonna à la pointe du jour (17 mai); toutes les cloches s'ébranlèrent au signal parti de l'église de Saint-Élie, toute la population armée se précipita vers la grande place où étaient déjà rassemblés les boyards, le casque en tête. Vassili Schouisky, l'auteur et le chef de la conjuration, tenant d'une main son épée nue et de l'autre un crucifix, marche avec cette multitude contre le palais. On enfonce les portes, on égorge les gardes. L'intrépide Otrépief réveillé par le tocsin et voyant par ses fenêtres cette foule d'hommes armés, averti d'ailleurs par Basmanof, qui est allé interroger les rebelles, saisit une hallebarde et se présente au peuple; il veut parler, une décharge de mousqueterie l'interrompt; il referme la porte, il se retire. Alors seulement il commence à se troubler; il entend accourir les furieux qui le poursuivent; il se sauve de chambre en chambre, et, arrivé au bout du palais, il saute par une fenêtre, mais il reste sur la place, tout fracassé de sa chute; il invoque la fidélité d'un poste voisin de strélitz étrangers au complot. Ceux-ci refusent de le livrer aux conjurés avant que la tsarine, sa prétendue mère, ne le déclare imposteur. Cette déclaration, de-

Mort d'Otrépief.



mandée par Schouisky, arrive bientôt, et, après un simulacre de jugement très-sommaire, Otrépief est condamné à mort et tué sur-le-champ de deux coups de fusils, puis traîné sur la place des exécutions où on le laissa exposé trois jours. Ce fut à ce moment que commença le massacre des Polonais; on en égorgea plus de mille, les boyards parvinrent à sauver le reste, et la nuit qui suivit cette journée terrible fut parfaitement calme. On observa que les plus furieux *massacreurs* étaient des prêtres et des moines déguisés.

La race Varègue revenue au trône dans la personne de Schouisky.

Cependant l'adroit Schouisky, déployant alors tous ses talens pour l'intrigue, n'épargnait rien pour assurer son élection, et ses amis et ses parens le secondaient avec un zèle intéressé. On parla de nommer un tsar. Le premier boyard Mstislafsky, soit prudence, soit modestie, déclara que, si le choix tombait sur lui, il se ferait moine; alors Schouisky, issu du sang Rurik par saint Vladimir, Monomaque et Alexandre Nevsky, déjà pourvu du titre et des prérogatives de second boyard, et chéri du peuple, se trouva au premier rang. D'ailleurs il avait à cet instant la force publique à sa dévotion. Le lendemain, 18 mai, il assembla le conseil, et le pressa d'élire un tsar et de choisir un homme mûr, habitué aux affaires, riche, puissant, aimé de la nation et de la plus noble naissance. C'était se désigner lui-même. Quelques-uns demandaient la convocation des états-généraux, mais

la majorité déclara qu'ils étaient inutiles, et tout à coup le nom de Schouisky retentit dans le conseil et sur la grande place où le peuple était assemblé; ainsi Schouisky fut nommé par acclamation, et conduit à la cathédrale, puis au palais; mais cette élection avait été si promptement terminée que le reste de l'empire n'y put participer, et qu'à Moscou même plusieurs notabilités ne l'apprirent qu'après l'évènement.

VASSILI IVANOVITCH SCHOUISKY.

Conspirateur habile, Schouisky connaissait le prix du temps, et les rivalités qu'il avait à craindre; et cela explique la précipitation avec laquelle il se fit d'abord proclamer, et ensuite couronner. Le patriarche nommé par le faux Dmitri devait être ennemi ou du moins suspect; en moins d'une semaine il fut déposé, remplacé par Hermogène métropolitain de Kazan, et Schouisky, couronné par ce nouveau chef de l'église.

Schouisky fait un métropolitain.

Politique de la Pologne.

Entouré d'ennemis secrets ou connus, le tsar tenta de traiter avec la Pologne, qui n'écouta pas même son ambassadeur, et se réserva de profiter des troubles de la Russie.

Promesses de Schouisky.

Comme, en arrivant au pouvoir, les princes, légitimes ou usurpateurs, sentent le besoin de se concilier la bienveillance publique, Schouisky avait juré solennellement: 1° de ne punir personne sans

prendre l'avis et le consentement des grands; 2° de ne point poursuivre dans les enfans les fautes des pères; 3° d'oublier toutes les offenses qu'il avait reçues au temps de Boris. Le premier de ces engagemens était absurde, car il livrait ce prince à la merci des grands, pourvu que la majorité voulût s'entendre, et cette majorité était contre lui. Aussi des boyards, des secrétaires d'État, des officiers du palais furent dépouillés de leurs biens, relégués en de lointains exils, ou répartis dans les armées; et partout ces proscrits, dont la haine s'envenimait par ces rigueurs injustes, portaient avec succès les semences de la sédition. L'agitation commençait déjà sur plusieurs points, lorsque le bruit se répandit que le tsar Dmitri n'était pas mort. Schouisky imagina de neutraliser cette manœuvre, en faisant du vrai Dmitri un saint martyr, et de ses os, apportés d'Ouglitch à Moscou, des reliques qui tout aussitôt firent des miracles. Ces miracles trouvèrent beaucoup d'incrédules dans les provinces déjà livrées à l'esprit de sédition, et surtout en Ukraine, où des marchands, des strélitz, des cosaques et des paysans reconnurent pour chef un Ivan Bolotnikof, esclave fugitif d'un prince Téliatevsky, et surprirent et pillèrent des villes. A cet exemple, les paysans des provinces voisines, irrités sans doute d'une longue et cruelle oppression, se jettent sur les nobles et les livrent à tous les supplices que suggère la vengeance. Rezan, Toula, Cachire, Astrakhan,

Rigueurs.

Dmitri érigé en Saint.

Nouveau prétendant.

Les paysans armés contre la noblesse.

Révoltes.

étaient révoltées. Bolotnikof, ravageant tout sur son passage, battant les troupes qu'on lui opposait, et ayant pris Kolomma dans sa marche, aurait enlevé Moscou terrifié, sans l'arrivée d'un renfort venu fort à propos de Smolensk et bientôt accru des milices de quelques autres villes. Le rebelle fut battu à son tour. Beaucoup de ses partisans périrent dans le combat. Tous ceux qu'on prit les armes à la main furent noyés; le plus grand nombre se rendit au vainqueur, dont la politique leur pardonna.

Mais les cosaques du Térek et du Volga, qui avaient abandonné leur faux Pierre pour se réduire au brigandage, voyant l'agitation universelle, reprirent alors leur projet, s'unirent à d'autres cosaques, rentrèrent dans l'intérieur de l'empire, battant les troupes impériales et exterminant la noblesse. Deux princes, Chakovski et Téliatevsky (le maître du brigand Bolotnikof) reconnurent le rebelle, et se montrèrent ses plus féroces satellites. Il reçoit dans sa marche une foule de volontaires, notamment les cosaques Zaporojski; Toula se livre à lui. Téliatevsky s'empare de Kalouga après avoir défait une armée du tsar. Ce prince, arrivant lui-même avec de nouvelles troupes, combat un jour entier ce général, qui lui vend cher une victoire incomplète, car il fallut que le tsar en remportât une seconde pour arriver jusqu'à Toula, qu'il investit. Dans cette place étaient réunis l'im-

posteur Pierre, le brigand Bolotnikof, le prince Chakovski (Téliatevsky avait péri dans la première bataille) et une foule de révoltés, qui, ne pouvant espérer de grâce, devaient se défendre jusqu'à la mort. Le prince sentait combien il importait à sa fortune d'en finir vite avec ces rebelles. Somin, enfant-boyard natif de Mourom, lui donna le conseil d'inonder la ville, en arrêtant par une digue au-dessous du rempart la rivière d'Oupa, qui la traverse. En effet, les habitans, effrayés, se hâtèrent d'acheter leur grâce, en livrant les chefs de la révolte, qui subirent le dernier supplice.

Nouveaux faux Dmitri.

Mais déjà un autre imposteur venait de redemander le trône à Schouisky : voici le fait. Deux jeunes inconnus, l'un s'appelant André Nagui, l'autre, russe, Alexis Roukin, arrivèrent à Starodoub. Le second déclara confidentiellement à quelque dupe qu'on avait substitué une autre victime à Dmitri, et que Dmitri vivait dans une indigente et obscure retraite. L'indiscret répandit cette nouvelle, partout avidement reçue; d'abord on supplia Roukin de faire connaître la retraite du malheureux prince; des refus adroits excitèrent l'impatience, on tenta de lui arracher son secret par la force, sa résistance confirma la crédulité, et ses aveux parurent la vérité même. Enfin il déclara que ce Nagui, alors à Starodoub, était Dmitri lui-même. Aussitôt on sonne les cloches, on s'empresse, on se prosterne autour de Dmitri, on lui prête serment de fidélité; on



gagne trois autres villes à son parti naissant.

Qui était cet André Nagui? un diacre lithuanien nommé Jean, disent les uns ; un copiste de quelque secrétaire d'État et fils d'un pope, disent les autres; et, selon les étrangers, un élève de quelque école de Soklona dans la petite Russie, d'où un seigneur polonais l'avait tiré pour jouer le rôle qu'il remplit en effet. Un enthousiaste, enfant-boyard, se chargea d'aller porter la sommation de la cité de Starodoub et du nouveau faux Dmitri à Schouisky, encore occupé du siége de Toula. Cet homme, dont on essaya de tirer des éclaircissemens, ne cessa pendant les tourmens de la plus rude torture et pendant le supplice qui la suivit (il fut brûlé à petit feu), de proclamer la prétendue vérité qu'il annonçait, et d'exhorter les assistans à se dévouer comme lui au martyre pour le prince légitime et pour la patrie.

En attendant que la prise de Toula lui permît de disposer de ses forces, le tsar envoya deux cent cinquante hommes brûler Briansk, dont toute la population était allée au-devant du faux Dmitri. Celui-ci, passant outre cette ville incendiée, alla s'établir à Koselsk et battit le prince Mossalsky, chargé de couvrir cette dernière place; d'autres troupes impériales enlevèrent aux rebelles trois bicoques. Mais, après la reddition de Toula, l'imposteur se retira précipitamment à Novgorod-Seversky, et, de son côté, le tsar, forcé par la coutume

ou les circonstances, ou peut-être se croyant hors de péril, licencia son armée. Mais la Pologne était trop intéressée au succès de son aventurier pour l'abandonner. Un partisan nommé Lizouski vint donc lui amener un renfort, avec lequel il alla investir Briansk; d'autres Lithuaniens, des bandes de brigands russes et les cosaques du Don accoururent encore sous ses drapeaux. Ces derniers lui amenèrent même un autre imposteur, qui se disait fils du tsar Fédor, et prenait le même nom, et que le faux Dmitri ne manqua pas de punir de mort. Le prince Kourakin, envoyé au secours de Briansk avec des troupes réunies à la hâte, parvint à ravitailler la place; mais, quoiqu'il vînt de remporter un avantage qui prouvait l'extrême valeur de ses soldats, et quoiqu'ils fussent en grand nombre, ce général n'osa ou ne voulut pas risquer une bataille, et se retira, toujours harcelé, jusqu'à Koratchef, où il jeta quelques secours. Laissant alors le siége de Briansk, l'imposteur alla prendre ses quartiers d'hiver à Orel qui lui ouvrit ses portes, et où les premiers seigneurs polonais vinrent se joindre à lui.

Ce fut dans ce moment de crise que Schouisky épousa Marie, fille du prince Bouinostof. L'hiver suspendit les hostilités, et les généraux du tsar ne les recommencèrent que pour se faire battre. Le seul Kourakin montra sa valeur accoutumée. Bientôt ils se sauvèrent tous à Moscou, laissant leurs troupes sans chefs et le faux Dmitri maître de la

Mariage.

Succès, revers et défection,

campagne. L'audacieux s'approcha de Kalouga, et au bruit de sa marche toute la noblesse s'enfuit éperdue dans la capitale. Le prince Mikhaïl Schouisky, parent du tsar, et Ivan Nikititch prennent le commandement de l'armée russe, et ne savent pas même où trouver l'ennemi; dans la ville, des princes et des boyards, mécontens ou jaloux, refusent leur service au prince, et penchent pour l'aventurier : il fallut reléguer en de lointaines prisons les principaux séditieux qu'on put découvrir; les autres furent punis de mort, et l'armée, rappelée à Moscou, dont le rebelle s'approchait.

De son camp de Touchino (bourg à deux lieues de Moscou) il réclama les ambassadeurs et tous les Polonais arrêtés à l'époque du meurtre du premier faux Dmitri. Le véritable but de cette mission était d'obtenir par ses députés des renseignemens certains sur l'état de la capitale. A leur retour, il annonça qu'il venait de conclure un traité de paix avec la Russie; cette fausse nouvelle trompa l'armée moscovite, campée assez loin de la ville; elle cessa de se garder, fut surprise et battue, et se retira en désordre sous les remparts. Cependant le tsar, craignant d'irriter la Pologne, résolut, de l'avis du patriarche et des boyards, de rendre la liberté aux ambassadeurs polonais, au voïévode de Sandomir, Mnichek, à sa fille Marine, veuve du premier faux Dmitri et à leur suite. Le prince Dolgorouki eut ordre de les conduire, avec une escorte

suffisante, jusqu'aux frontières de Smolensk. L'imposteur les fit enlever en route; les ambassadeurs voulurent retourner en Pologne, mais Mnichek et sa fille se laissèrent conduire au camp. Ce nouvel aventurier ressemblait si peu à l'autre qu'à la première entrevue le voïévode et la tsarine ne purent cacher leur étonnement; le froid accueil des prétendus époux éveilla des soupçons, qui se répandirent rapidement, mais qui s'évanouirent par la scène de passion et de tendresse qui marqua leur seconde entrevue dix jours après la première. Pendant cet intervalle on avait sans doute arrêté des conventions réciproques; mais on eut soin de publier que, se défiant de sa propre tendresse, la princesse n'avait voulu reconnaître son époux qu'après avoir reçu les preuves les plus certaines d'un bonheur si inattendu.

Jusqu'ici le rebelle devait tous ses succès aux talens et aux troupes de l'hetman polonais Rouginski; le célèbre Sapiéha, passant sur le ventre à une armée impériale envoyée pour l'arrêter, vint alors lui amener un renfort plus nombreux. Il avait manqué le monastère de Troïtza; mais il prit Souzdal, Chouïa, d'où les Schouisky tiraient leur nom, et plusieurs autres villes. Péréaslavle se livra d'elle-même, et les milices de cette cité, soutenues d'un corps de Polonais, allèrent soumettre à leur nouveau maître la ville de Rostof, qui n'avait aucun moyen de défense. Fédor Romanof, condamné

sous le règne de Dmitri à prendre l'habit monastique, était alors métropolitain de Rostof sous le nom de Philarète. Comme on l'engageait à fuir un péril inutile, il déclara qu'il resterait à son poste, et engagea les citoyens à imiter son dévouement. Réunis en grand nombre dans la cathédrale, ils y reçurent de ses mains la communion, et y attendirent l'ennemi, qui, après avoir égorgé tout ce qui se trouva dans les rues, brisa les portes de l'église, la profana par le pillage et le massacre, déchira les habits sacerdotaux de l'impassible Philarète, et le conduisit aux pieds de l'imposteur. De-là les rebelles attaquèrent plusieurs forteresses et les prirent. L'esprit de révolte s'étendait au loin, les paysans des environs de Nijni - Novgorod, bientôt soutenus par des Polonais, tentèrent d'enlever cette ville ; mais ils ne réussirent qu'à se faire tailler en pièces par la garnison qui venait de recevoir un renfort.

Cependant le tsar rappelait au secours de la capitales différens corps envoyés sur des points menacés, lorsqu'une conspiration éclata près de lui. Un prince Gagarin en était l'âme. Cet homme croyait conspirer pour le prince légitime : il se rend avec les principaux conjurés à l'assemblée des boyards, il propose de renverser Schouisky : on l'entend avec effroi, on se retire sans songer à l'arrêter, et lui et les siens, traînant ensuite sur la place publique le patriarche, prétendent le forcer

à soulever le peuple. Mais l'intrépide patriarche ne répond à leurs menaces qu'en exhortant le peuple à la fidélité. Cependant un prince Golitzin se joint à eux, tous ensemble courent au palais; mais tous se retirent au seul aspect de Schouisky venant au-devant d'eux avec ses gardes; alors les conjurés, au nombre de trois cents, se retirent auprès de l'imposteur à Touchino : on lui indique le chemin des convois, qu'il intercepte, et la ville est bientôt affamée; mais, à l'aspect du faux Dmitri, Gagarin reconnaît son erreur, et, bravant tous les périls pour proclamer la vérité, il revient détromper ses concitoyens. Son rapport les tranquillisa. Il apportait en même temps une bonne nouvelle : il avait appris, à Touchino, l'arrivée à Novgorod d'un secours de Suédois, qui, sans doute, se rendrait promptement à Moscou.

Scopin.

Se voyant trahi par la plupart des nobles, le tsar avait chargé son neveu Mikhaïl Schouisky Scopin, revêtu tout exprès de la qualité de namestnik de Novgorod (1), d'obtenir de Charles IX, roi de Suède, moyennant un subside, un corps de troupes, dont lui Schouisky Scopin dirigerait l'emploi. La négociation réussit, Charles IX donna deux mille cavaliers et trois mille fantassins, com-

(1) L'usage voulait alors que les traités avec la Suède fussent conclus, du côté des Russes, par le namestnik de Novgorod.



mandés par Pontus de Lagardie, renonça à la Livonie et à l'Esthonie, mais se fit céder Korela ; et de plus les deux couronnes contractèrent une alliance offensive et défensive contre Sigismond. Mais, pendant les négociations Pskoff se soulève, Novgorod s'agite, et le namestnik en part pour Ivangorod, qui s'est déjà livrée aux rebelles. Le mauvais accueil qu'il reçoit du voïévode d'Orechek lui donne des soupçons ; rappelé à Novgorod par les principaux citoyens, il y lève une armée et en confie le commandement à un Tatichef qui le sollicite, et puis se déclare pour les rebelles, et est livré aux soldats, qui le mettent en pièces ; puis cette armée, en se montrant, fait reculer un partisan polonais qui marchait sur la cité.

Suédois auxiliaires.

Ce fut alors qu'arrivèrent les Suédois. Scopin s'en sert aussitôt. Il bat deux fois les révoltés de Pskoff, il bat près de Tver les Polonais, dont il fait un grand carnage ; mais il refuse l'assaut demandé par les auxiliaires, qui désiraient le pillage, et retournèrent mécontens à Novgorod. Scopin parvient, non sans peine à les ramener sous les drapeaux russes, et marche vers Moscou, recevant de toutes parts la soumission des villes qui abandonnent le parti de la révolte. Il fortifie la Slobode Alexandrovsky, et bat le brave Sapiéha, qui vient l'y attaquer ; d'un autre côté, Valadimer lapidait le voïévode de l'imposteur et retournait au pouvoir légitime.

Vers ce temps, le colonel Bobovski, amenant un

nouveau renfort de Polonais, accuse la lenteur de Rouginski, et fait décider une vigoureuse attaque contre la capitale ; mais, après une journée entière d'un combat opiniâtre, l'armée rebelle, rejetée dans ses retranchemens, a bien de la peine à s'y maintenir. Cependant l'hetman Rouginski et les factieux de Touchino, entreprenant ensuite de brûler la ville, une autre journée se passa encore à combattre, et il fallut que le tsar fît sortir ses dernières réserves pour soutenir ses troupes qui ployaient ; mais du moins le succès qu'il obtint ôta à l'ennemi l'envie de continuer ses tentatives, tandis que Chérémétef, rappelé avec son corps, battait partout sur son passage les Polonais qui infestaient les environs de Nijni-Novgorod. Ce général reprit aussi Kassimof, et il venait d'annoncer tous ses avantages et sa prochaine arrivée à Moscou, où ces heureuses nouvelles ranimèrent l'espérance, quand il fut battu lui-même près de Souzdal, et obligé de se retirer dans cette ville.

L'imposteur, déjà livré au faux Dmitri par les cosaques, s'appelait Osinovin; deux autres se montrèrent comme celui-ci aux environs d'Astrakhan. L'un s'appelait Auguste, et se disait fils du tsar Ivan, l'autre se nommait Fédor, et se prétendait fils du tsarévitch Ivan; mais tout le monde les connaissait; ils ne trompèrent personne, et nulle puissance n'avait intérêt à les soutenir; ils furent donc livrés comme le premier, au faux Dmitri, qui les traita de même.

Deux nouveaux imposteurs.



Le paysan Salkof.

Khotinski, surnommé Salkof, simple paysan du domaine, sans chercher aucun titre, engagea une foule de paysans comme lui à tenter la fortune; il s'établit sur la route de Kolomma, la seule que les rebelles n'eussent pas interceptée, et par où les vivres pussent encore parvenir à Moscou. Les Polonais qu'il servait en arrêtant les convois lui envoyèrent un renfort. Il battit de gros détachemens; mais enfin, battu lui-même par le prince Pojarski, et n'ayant plus que trente hommes, il vint demander sa grâce au tsar et l'obtint. Cependant la famine, continuant toujours, excitait des émeutes, et les émeutes amenaient de sanglantes exécutions. La ville était dans un état déplorable, lorsque enfin le gouvernement de Pologne, jetant le masque, envoya vingt mille hommes assiéger Smolensk. Le roi, qui s'y rendit en personne, dépêcha l'hetman Jelkovski au camp de l'imposteur, où presque aussitôt le rebelle Soltikof représenta à ses amis que les droits de l'homme qu'ils servaient étaient au moins fort douteux, que ses affaires déclinaient de jour en jour, et qu'il valait beaucoup mieux réclamer la protection du puissant roi de Pologne. On proposa donc à l'hetman Rouginski d'arrêter l'imposteur, de le livrer à Sigismond, et de demander à ce prince son fils Vladislas pour souverain. Rouginski accepta cette offre; mais, la nuit même, le faux Dmitri, accompagné de quelques hommes dévoués, s'enfuit à

Les Polonais jettent le masque.

Kalouga. Dans sa précipitation il avait oublié Marine, que lui conduisit un certain Pletchéief, qui en eut pitié. La plupart des factieux russes du camp de Touchino, ignorant le complot de Soltikof, en apprenant le motif du départ de celui qu'ils croyaient leur prince légitime, accablèrent de reproches les Polonais, et les Polonais saisirent cette occasion de les massacrer et de les dépouiller. Un grand nombre de ces malheureux alla demander grâce au tsar. Alors, restés à peu près seuls devant Moscou, les Polonais de Rouginski se retirent à l'approche de Scopin, qui les poursuit, les bat, et délivre le métropolitain Philarète.

Trames de Liapounof.

Cependant un certain Liapounof, chef d'un parti considérable à Rezan, avait écrit à Scopin pour l'inviter à s'emparer du trône, dont il se chargait de lui faciliter la conquête. Scopin n'avait accordé la vie aux messagers de Liapounof qu'après avoir reconnu leur innocence. Toutefois ses ennemis à la cour avaient profité de cette ouverture, qu'il n'avait pu empêcher, et de cette clémence, qui n'était au fond qu'un acte de justice, pour le perdre dans l'esprit de son oncle. Les acclamations du peuple à son arrivée dans la capitale envenimèrent les soupçons du monarque; les courtisans redoublèrent d'intrigue, et Pontus, qui prévit leur but, conseilla à Scopin de quitter la ville. Le prince ne tint pas compte de cet avis; et il allait partir pour combattre un détachement que l'armée polonaise assiégeant Smolensk

Scopin empoisonné.



avait poussé jusqu'à Mojaïsk, lorsqu'il mourut d'une violente hémorrhagie, causée, dit-on, par un poison que lui donna la princesse Catherine, femme de Dmitri, frère du tsar. Le peuple et le tsar lui-même montrèrent une extrême affliction à ses funérailles.

Ce fut ce Dmitri, époux de cette Catherine, qui commanda l'armée destinée à délivrer Smolensk; et Lagardie devait combiner ses mouvemens avec ceux de Dmitri, qu'il regardait sans doute comme l'assassin de son ami. Ces deux chefs ne pouvaient donc être en bonne intelligence. Non loin de Moscou les Suédois réclamèrent leur paie. On assure que le tsar en avait remis les fonds à Lagardie, avec une indemnité extraordinaire pour encourager les troupes; toutefois ce général déclara la caisse vide; les officiers et les soldats murmurèrent également. Un commandant suédois fit prévenir l'hetman Jelkovski que, s'il attaquait, il n'aurait affaire qu'aux Russes, et, au commencement de l'action, Lagardie et ses troupes passèrent à l'ennemi. Les Russes, étonnés, battus et poursuivis, s'enfuirent jusqu'à leur capitale, les Polonais s'emparèrent de Mojaïsk; Lagardie enleva la caisse et les bagages moscovites, laissa une partie de ses forces à Jelkovski, et rentra en Suède après avoir ravagé le pays de Novgorod et pris la petite ville de Ladoga.

Défection des Suédois auxiliaires.

Le faux Dmitri avait encore un parti, il offrait d'avance trois mois de paie aux Polonais; c'était

un ennemi de plus contre le tsar ; Sapiéha le ramena devant Moscou. Mais un secours de Tatars de Crimée l'en vint déloger. Ces brigands, s'en retournant aussitôt pour piller le pays sur leur passage, ne l'empêchèrent point de prendre quelques places et de massacrer douze mille personnes dans le monastère de Saint-Paphnute, qui, selon l'usage du temps, était une véritable forteresse. Tatars auxiliaires.

Le malheureux Schouisky appelle en vain à son secours les troupes des cités. Liapounof, son ennemi personnel, excite contre lui les Rezanais ; ce rébelle engage son frère Zakhar, résidant à Moscou, à renverser le monarque. Ses discours, ses lettres allument ou excitent partout les feux de la rébellion, et ses regrets feints ou sincères de la mort tragique de Scopin donnent une grande autorité à ses conseils. En même temps les émissaires de Jelkovski travaillaient l'esprit de la capitale ; enfin toute la population se soulève, les boyards promettent aux factieux de Touchino de détrôner Schouisky, les factieux promettent aux boyards d'abandonner le faux Dmitri, et tous ensemble conviennent de procéder à une nouvelle élection. Zakhar Liapounof, entouré d'une foule de mécontens, s'écrie sur la place publique qu'il ne faut plus reconnaître Schouisky; la multitude applaudit, on court chercher le patriarche et les boyards, on les entraîne sur la place. Le patriarche reste intrépide, les boyards cèdent à la peur. Les parens même du Chute de Schouisky.

tsar s'unissent à ses ennemis ; Vorotinsky, qui lui est attaché par les liens du sang, conduit les révoltés au palais, arrête le prince avec son épouse, et les emmène dans la maison que Schouisky a quittée pour un trône si périlleux. Cependant les factieux de Touchino refusent d'accomplir le traité, et protestent qu'ils resteront fidèles à celui qui a reçu leur serment. Cette réponse étonna les conjurés ; les amis du tsar pouvaient peut-être le rétablir, mais dès le lendemain les principaux conjurés lui amenèrent des prêtres et des diacres, et le forcèrent à prendre l'habit monastique. Comme on ne pouvait le contraindre à prononcer le vœu, un prince Tiafoukin prononça pour lui les paroles sacramentelles, et l'on employa le même artifice pour consacrer la tsarine, qui montrait la même fermeté. Puis on les envoya dans des monastères séparés, d'où Jelgovski, après s'être emparé de l'État, les fit conduire à Sigismond, avec Ivan et Dmitri, frères du malheureux tsar. De-là ces princes furent amenés à Varsovie, et renfermés dans des prisons où ils moururent, empoisonnés ou massacrés, s'il faut en croire l'opinion des Russes, qui n'est nullement inadmissible. On les enterra sur une grande route, et sur leurs corps on éleva une colonne portant une inscription fastueuse, comme si leur chute était bien glorieuse pour Sigismond.

Sa mort.

Ainsi régna et mourut Vassili Ivanovitch Schouisky. Un pareil règne et une telle fin méritaient-ils

toute la peine qu'il se donna pour arriver au trône. Et la noblesse, qui le renversa en désolant l'empire et livrant la patrie à la merci des étrangers, ne justifia-t-elle pas autant qu'il était en elle la politique féroce du règne d'Ivan IV.

ANARCHIE DE TROIS ANS,

1610.

Les Boyards prennent en main les rênes du gouvernement.

L'IMPOSTEUR n'était pas assez fort pour s'emparer du trône d'où Schouisky venait d'être précipité. La majorité des boyards, en attendant qu'on pût s'accorder sur le choix d'un nouveau souverain, prend en main les rênes du gouvernement. Les conjonctures semblent à l'hetman Jelkovski favoriser les vues ambitieuses de la Pologne. Il s'approche de Moscou dans le but apparent de mettre cette ville à l'abri des entreprises des rebelles, dont le camp est toujours à Touchino. Il s'insinue dans la confiance des habitans, et, par intrigues, par promesses, peut-être aussi par terreur, les détermine à remettre à Sigismond, son maître, le soin de faire cesser les maux qui les déchirent. C'était là un de ces remèdes violens qu'on n'emploie guère que dans les situations désespérées, et quand tous les autres ont été essayés vainement. Mais la vie poli-

tique ne vient pas plus du dehors que la vie physique : les peuples comme les individus ne peuvent tenir que d'eux-mêmes le principe de leur existence : heureusement pour les Russes, le ressort national, qu'on eût pu croire usé, n'était qu'accidentellement dérangé.

Élection de Vladislas prince polonais.

Les boyards sentaient le besoin de se choisir pour maître un prince dont la position personnelle ajoutât assez de forces à celles du parti qui l'élèverait pour contenir les factions opposées ; mais ils voulaient qu'il s'adjoignît à ce parti et non pas qu'il prétendît se l'adjoindre. Sigismond recevant le sceptre de la Russie en faisait une province polonaise, mais Vladislas son fils en étant nommé souverain la laissait indépendante pour l'avenir, quoique momentanément protégée.

Tel était le raisonnement des boyards, et les conditions qu'ils mirent à leur assujettissement furent en conséquence. Ils prêtèrent, entre les mains de Jelkovski, le serment de reconnaître Vladislas pour souverain. Ainsi le faux Dmitri se trouva privé de l'appui des Polonais, et fut, par contre-coup, abandonné du plus grand nombre de ses partisans moscovites.

Il fallait faire à Sigismond une notification solennelle de l'offre qui était faite à son fils, et obtenir son consentement aux conditions qu'on mettait à l'élection ; une ambassade nommée pour cet effet partit au mois de septembre. L'histoire

cite comme les plus remarquables de ses membres le prince Vassili Vassiliévitch Golitzin, le métropolitain Philarète, père de ce Romanof destiné à commencer trois ans plus tard la dynastie légitime qui règne encore aujourd'hui. Infortuné! pour qui une mission honorable allait être l'occasion des souffrances les plus cruelles!

Les Romanof.

Les Polonais entrent dans Moscou.

L'hetman devait, en attendant l'arrivée de Vladislas, se tenir avec son armée à quelque distance de Moscou. Mikhaïl Soltikof, dévoué aux Polonais, trouva le moyen de les introduire dans cette ville, sous prétexte d'en défendre les habitans contre le parti qu'y avait conservé l'imposteur.

Jelkovski mit alors au grand jour le caractère de la protection polonaise : il s'empara des principaux postes, distribua militairement ses troupes, prit toutes les mesures compressives auxquelles on a coutume de soumettre les villes péniblement conquises, et substitua son propre gouvernement à l'administration des boyards, qui ainsi ne dura qu'un mois.

Soltikof, soit intention, soit sans dessein, rendit à l'hetman un nouveau service, en le débarrassant du voisinage des troupes russes, que, sous le prétexte ou dans le but réel de garantir Novgorod des entreprises de la Suède, il envoya sur la frontière de ce royaume. Ces troupes étaient aux ordres de l'un de ses fils.

Jelkovski, libre alors de tout obstacle, appesantit

le joug sur la tête des malheureux Moscovites; il s'empara du trésor des tsars, et en employa une partie à acheter, dans les rangs de ceux même qu'il opprimait, des complices de sa tyrannie.

Quand il croît l'autorité des Polonais bien établie à Moscou, il remet à un de ses lieutenans nommé Gochevski le commandement de cette ville, et va personnellement conduire dans les chaînes de Sigismond l'infortuné Schouisky, son épouse et ses frères, Dmitri et Ivan. Ces infortunés, enfermés, comme il a été dit, dans une prison à Varsovie, y moururent empoisonnés ou égorgés, suivant les Russes, sur l'ordre du monarque polonais, qui, par une extravagance de vanité dont d'autres despotes avaient donné ou ont depuis suivi l'exemple, voulut qu'un monument attestât le facile triomphe qu'il avait, sinon conquis, du moins exercé sur eux.

Mort de Schouisky, de ses frères et de son épouse.

Cependant le faux Dmitri, ne pouvant plus espérer d'occuper Moscou, s'était retiré sur Kalouga, suivi encore d'une grande multitude de Russes, et surtout de Tatars et de cosaques. La politique des Polonais paraissait être de laisser subsister les restes de son parti, tout à la fois comme un prétexte de prolonger leur séjour, et une menace de diversion capable de prévenir l'explosion d'un mécontentement dont ils ne pouvaient se dissimuler l'existence.

Mais c'était en vain qu'ils ménageaient l'imposteur: celui-ci périt victime d'une vengeance particulière. Il avait, dans une partie de chasse, assas-

Le faux Dmitri assassiné.

siné le khan de Kassimof, qu'il soupçonnait non sans fondement d'en vouloir lui-même à ses jours. Ouroussof, ami intime du prince tatar, jura la mort de l'assassin, et tint son serment; l'ayant surpris à un quart de lieue de Kalouga, il lui fit, d'un coup de sabre, voler la tête, et s'enfuit dans sa patrie.

Aussitôt Kalouga nage dans le sang; tous les Tatars sont massacrés pour l'action d'un seul : ceci est la justice des barbares : l'enthousiasme pour le faux tsar s'exalte après sa mort. Marine était enceinte; l'enfant qu'elle porte dans son sein est proclamé seul légitime héritier de l'empire, et doit croître sous la tutelle de l'hetman des cosaques, l'ambitieux Zaroutsky. Cependant le parti rebelle perdait par la mort de son chef beaucoup de son importance.

Sigismond emprisonne les députés moscovites qui viennent offrir le trône de Russie à Vladislas.

Pendant que la députation moscovite s'acheminait vers Sigismond, ce prince était occupé du siége de Smolensk; ce fut devant cette ville qu'elle lui fut présentée. Les députés ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce prince était plus ambitieux pour lui-même que pour son fils, et que l'objet même de leur mission serait insuffisant pour le désarmer. Il avait espéré de leur intervention la reddition de Smolensk; c'est pourquoi il les avait assez bien accueillis d'abord; mais, quand il les vit, les principaux du moins, inébranlables dans leur devoir, il ne leur montra plus aucun égard, et finit par les réduire à la captivité la plus dure.

Cette conduite, qui d'abord paraît si étrange, s'explique par l'ambition personnelle de Sigismond, qui eût mieux aimé accroître de quelques provinces limitrophes ses propres États que de voir la Russie passant en entier sous la domination d'une branche de sa famille, se soustraire à l'effet de ses vues usurpatrices ; et aussi ne se pressait-il point d'envoyer, ni même d'accorder son fils.

Montrer une grande arrogance, c'est le moyen de provoquer chez les lâches beaucoup de témoignages de bassesse, et il y avait bien des lâches en Russie. Sigismond se vit bientôt circonvenu de grands seigneurs moscovites, luttant pour ainsi dire entre eux à qui lui ferait meilleur marché de l'indépendance de leur patrie.

Cependant les habitans de Moscou, ceux du moins qui avaient trop de conscience pour se vendre, ou pas assez d'importance pour se faire acheter, enduraient tous les excès de la tyrannie la plus effrénée ; rien n'était plus respecté en eux, ni la propriété, ni la chasteté, ni même fort souvent la vie. Malgré cela, on exigea des boyards qu'ils écrivissent à Sigismond pour lui demander de nouveau son fils : le patriarche Hermogène, qui avait donné son assentiment à l'objet du premier message, refusa seul de condescendre à cette bassesse : l'opposition d'Hermogène, quoique unique, n'était pas seulement alarmante à raison de l'influence de l'opposant, mais encore, par l'effet d'une pré-

rogative particulière attachée au patriarchat, elle frappait de nullité la demande des boyards : dès lors la mort de ce prélat fut résolue. On dut le massacrer, à la procession du dimanche des Rameaux, et, avec lui, tout le peuple qui assisterait à cette procession. Le patriarche et les habitans, instruits du projet des Polonais se tinrent enfermés. Ils ne différèrent leur infortune que d'un jour.
Massacre dans Moscou. Le lendemain leurs ennemis les assaillirent dans les places publiques, dans les rues, dans les maisons, jusque dans les asiles de la piété : le marché surtout fut jonché de cadavres; rien ne fut respecté, ni l'âge, ni le sexe, ni le rang, ni même l'abjection de l'indigence, qui pour l'ordinaire, dans ces catastrophes, devient momentanément un bienfait; je dis rien, excepté pourtant les délateurs, ceux qui dirigeaient le carnage, les pourvoyeurs des bourreaux. Au meurtre se mêlèrent le pillage, l'incendie, les violences de toute espèce qui en faisaient comme le prix.

Les Polonais ravirent dans ce jour toutes les richesses accumulées : dans le palais, par l'avarice ou la magnificence des tsars; dans les temples, par la superstition des peuples. Ils enlevèrent d'une seule église treize statues d'or massif, représentant Jésus-Christ et les douze apôtres.

Sigismond n'eut pas honte d'approuver cet horrible forfait, qu'il avait autorisé ou ordonné peut-être; il en récompensa les auteurs. Il fit déposer

et remplacer le patriarche échappé, on ne sait comment, au massacre; croyant n'avoir plus à le craindre, il ne désespérait peut-être pas de se le concilier; il devait le laisser vivre jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion s'offrît d'éprouver et de punir sa vertueuse fermeté.

Si une génération pouvait être véritablement jugée solidaire des crimes d'une autre, on dirait que les excès futurs de la Russie à l'égard de la Pologne étaient d'avance justifiés par la conduite actuelle de celle-ci ou plutôt de son monarque; car les nations ne participent aux écarts d'ambition et aux crimes de leurs maîtres que par le préjudice qu'elles en souffrent. Quand je dis les nations, je n'y comprends pas la soldatesque, qui, dans les temps barbares et sous les gouvernemens absolus, n'est, à proprement parler, que la valetaille armée du despote.

Insurrection presque générale. Les Polonais assiégés dans Moscou.

A la nouvelle de tant de tyrannie, une foule de villes, entre autres Kalouga, Souzdal, Jaroslavle, Valadimer, résolurent d'unir leurs forces pour délivrer la patrie de l'ennemi commun. Elles étaient principalement excitées par Liapounof, aussi ardent alors contre les Polonais que naguère contre Schouisky. Leur armée, à laquelle se joignirent les troupes de la nation cosaque, fut bientôt assez nombreuse pour investir la capitale. C'était tout ce que l'inexpérience de ses élémens et le mésaccord des généraux qui la dirigeaient lui permettaient d'accomplir.

Sigismond maître de Smolensk par trahison.

Pendant ce temps la trahison livrait à Sigismond cette place de Smolensk, qu'un officier prussien, nommé Cheïn, défendait depuis si long-temps contre les attaques de la force et les tentatives de la corruption. Le monarque polonais se montra digne des égorgeurs de Moscou. Nouveau Guatimosin, Cheïn se vit livré par cet autre Cortez aux plus douloureuses tortures. Il les souffrit sans déclarer les trésors qu'on lui supposait et qu'il n'avait probablement jamais eus. Ce brave homme, sa femme et deux enfans qu'il en avait, eurent ensuite à subir une capitivité de dix années.

Succès contre la Suède.

Les Russes ne furent pas aussi malheureux vers la Suède ; mais le chef qui les commandait de ce côté n'en eut pas moins le sort le plus déplorable ; c'était, comme je l'ai dit, un fils du traître Soltikof : ce jeune homme reprit Ladoga sur les Suédois, et ramena la sécurité dans Novgorod ; les ingrats Novgorodiens l'en récompensèrent par la mort la plus affreuse ; il fut empalé. Sa conduite personnelle n'offrait aucune prise au soupçon, mais on lui faisait expier la perfidie de son père. C'est ainsi qu'on en avait agi à Kalouga, lorsqu'après l'assassinat du faux Dmitri on y avait égorgé indistinctement les Tatars. Les peuples barbares ont toujours établi cette solidarité du crime entre tous ceux qu'unissaient des liens de parenté, d'amitié ou de patrie.

Le blocus de Moscou, loin de rien avancer, se

relâchait au contraire de jour en jour. En vain on avait pris le parti de réduire à trois le nombre auparavant presqu'infini des chefs : la mésintelligence ne continuait pas moins de régner dans les conseils ; aussi le désordre apparaissait en tout, dans le désaccord des opérations, dans l'insuffisance des approvisionnemens, dans l'irrégularité des distributions, et surtout dans le manque le plus absolu de discipline. Les trois chefs, Troubetskoi, Liapounof et Zaroutsky, cet hetman des cosaques Donskoï, si dévoué au fils du faux Dmitri, ou plutôt si ambitieux de sa tutelle, mais qu'un commencement de haine contre les Polonais unissait momentanément aux ennemis de cet enfant, ne purent s'accorder que dans le but de s'imposer un maître. Il semble qu'en effet les hommes ne sachent être qu'oppresseurs ou esclaves.

Deux des chefs devant Moscou font demander pour tsar un des fils du roi de Suède.

Liapounof et Troubetskoi ne virent que la Suède qui pût leur donner avec un souverain l'appui dont ils croyaient sentir le besoin. Ils résolurent donc de charger les Novgorodiens de proposer à Charles IX la couronne de Russie pour l'un de ses fils : ce prince ne devait pas faire à leur offre un accueil plus favorable que n'avait été d'abord celui de Sigismond. Singulière position d'une nation, réduite à mendier vainement un monarque chez ses voisins !

Avec la vie du jeune Soltikof avaient fini les succès des Russes contre les Suédois. Bientôt

le célèbre feld-maréchal la Gardie entreprit de conduire les derniers à la conquête de Novgorod. Les habitans de cette ville ne firent aucune disposition défensive; l'approche de l'ennemi ne parut point exciter leur défiance; le voïëvode Boutourlin et les autres principaux chefs allaient s'enivrer à son camp. On ne sait comment expliquer une conduite aussi étrange de la part de ces magistrats, car ils ne paraît pas qu'ils fussent déjà instruits du projet de Liapounof et de Troubetskoi, ni par conséquent qu'ils eussent entamé, au sujet de l'élection d'un fils de Charles IX, la négociation dont on devait les charger. Peut-être la Gardie parvint-il à leur faire croire qu'il marchait avec ses troupes à la rencontre des Polonais et à la délivrance de Moscou. Quoi qu'il en soit, ils ne tardèrent pas à porter la peine de leur imprudence. La Gardie, guidé par un transfuge, surprend quelques portes plus négligemment gardées encore que les autres, et s'empare de la ville, où personne, excepté un chef de strélitz, quatre de ses amis, une cinquantaine de cosaques et un protopope avec les gens de sa maison, n'oppose de résistance.

Novgorod pris par les Suedois.

Quant au voïëvode, à la première nouvelle de l'attaque des Suédois, il pille les plus riches boutiques du quartier marchand, puis s'enfuit avec le fruit de son vol et quelques complices. D'après cette conduite et l'imprécaution qui l'avait précédée on peut, sans trop hasarder, le soupçonner

d'avoir trahi les intérêts qu'il était chargé de défendre.

Le boyarin Odoevski, et avec lui le métropolite (car aucun acte public important ne se pouvait conclure sans l'intervention du chef religieux), signent une capitulation trois jours après. Afin, sans doute, d'obtenir des conditions meilleures, ils offrent de reconnaître pour souverain un fils du roi de Suède; soit que l'idée leur en fût venue spontanément, comme aux chefs de l'armée devant Moscou, soit qu'ils eussent dans l'intervalle reçu le message que ceux-ci leur avaient dû envoyer. Dans tous les cas, ceci est une présomption de plus que l'offre à laquelle ils recouraient n'avait pas été faite antérieurement à la prise de la ville, et par conséquent n'avait pu provoquer, comme l'insinue Lévêque, l'imprudente sécurité des chefs qui y commandaient.

Sur ces entrefaites mourut Charles IX. Son fils aîné et son successeur, le célèbre Gustave-Adolphe, ne s'empressa pas de se rendre au vœu des Novgorodiens, en leur donnant pour maître un de ses frères. Imitateur de la conduite de Sigismond à l'égard de Smolensk, il aimait mieux Novgorod pour lui que toute la Russie pour un autre.

Tandis que la Russie toujours divisée et toujours faible se trouvait ainsi attaquée et comprimée par deux ennemis différens, parut un quatrième imposteur, assurant qu'il était à la fois le premier, le

Quatrième imposteur.

deuxième et le troisième Dmitri, ou plutôt que ces trois fourbes, le vrai Dmitri, et lui-même n'étaient qu'une seule et même personne, échappée successivement aux embûches d'Yvan-Gorod, de Schouisky et d'Ouroussof. Il fallait avoir bien de l'audace pour prétendre ressusciter en soi quatre personnes, à la face d'une foule de gens qui les avaient connues ou servies.

Cependant, telle était la crédulité des Russes et surtout des cosaques que ce nouveau faux tsar, du vrai nom de Sidor, trouva d'abord un grand nombre de partisans. Il s'établit à Pleskof, d'où il envoya des émissaires au camp devant Moscou. Les cosaques, charmés de trouver une nouvelle occasion de trouble, s'empressèrent, sans l'avoir vu, de le reconnaître. Mais un de leurs chefs, nommé Plestchéef, qu'on lui députa et qui avait connu le vrai et le premier faux Dmitri, dévoila l'imposture. Il se concerta avec le voïévode de Pleskof; et Sidor, arrêté et conduit au camp de Moscou, y fut pendu à un arbre, malgré la protestation d'un grand nombre de cosaques, que la plus aveugle crédulité avait conduits au dévoûment le plus fanatique.

J'ai laissé un peu en arrière le récit de ce qui se passait sous les murs de la capitale. L'armée russe y devenait chaque jour plus en proie au désordre et à l'indiscipline. Sapiéha, après d'inutiles conférences avec les chefs, les avait battus dans deux combats, et était ensuite allé s'emparer de Pé-

réaslavle, d'où il inquiétait fréquemment les villes environnantes. Les trois généraux assiégeans continuaient à ne pouvoir s'accorder entre eux. Zaroutsky, amant déclaré, quelques-uns disent époux secret de Marine, n'avait pas vu sans ressentiment ses collègues offrir à un prince de Suède une couronne qu'il prétendait toujours être due au fils de celle-ci. Liapounof s'était plus particulièrement attiré sa haine en portant des plaintes fréquentes des excès commis par les cosaques ; il le fit assassiner. Un certain Rjevski (son nom mérite d'être offert à la vénération des âmes généreuses), ennemi personnel de Liapounof, reçut la mort en combattant vaillamment pour le défendre des coups de ses meurtriers.

Ce n'était pas d'un général comme Zaroutsky, ni de soldats comme les cosaques qu'on pouvait attendre la délivrance de la Russie. Un simple boucher osa l'entreprendre et parvint, sinon à l'accomplir seul, au-moins à la préparer. Cet homme, du nom de Kozma Minin, mais vulgairement appelé Soukhoroukin (sèche-main), trouve moyen d'inspirer à ses concitoyens l'enthousiasme patriotique qui l'anime ; chacun s'engage à contribuer au delà même de ses moyens pour l'entretien d'une armée véritablement nationale. De fortes sommes sont sur-le-champ déposées. Les recrues arrivent en foule de Viazma, de Dorogobouge, du territoire de Smolensk ; le généreux Minin met toutes ces res-

Coalisation des villes. Formation d'une armée nationale ; Minin, Pojarski.

sources aux mains du général Pojarski, échappé, grièvement mais non mortellement blessé, du massacre de Moscou.

Le vif intérêt qui accueille généralement cette entreprise promet à ceux qui la soutiendront une solde élevée et surtout régulière. Cette considération contribue à conduire et à fixer sous les drapeaux de l'armée libératrice des multitudes de cosaques et de strélitz qui ont servi sous Schouisky.

Les Polonais prennent l'alarme; ils veulent forcer le patriarche Hermogène d'écrire à Pojarski pour le dissuader de se mettre à la tête de ce qu'ils appellent une révolte, et sur son refus le font mourir. Pojarski se met en marche vers Yoraslavle, prévient et défait un corps de cosaques qu'y envoyait Zaroutsky, toujours défenseur obstiné des prétendus droits du fils de Marine; enfin il s'empare de cette ville. Là, son armée et ses ressources se grossissent également : cependant, avant de se diriger sur Moscou, il veut purger et purge en effet les contrées où il se trouve, des troupes de cosaques et d'autres partisans qui les infestent.

Ses succès firent trembler Zaroutsky. Ce scélérat était dans une position à ne trouver sa sûreté que dans la continuation de ses excès et de ses crimes. Il résolut le meurtre d'un homme dont la popularité présageait sa ruine; heureusement les cosaques qu'il dépêcha contre lui le manquèrent : Pojarski, après avoir obtenu d'eux des révélations sur

l'instigateur de leur tentative, crut devoir, soit générosité, soit politique, les soustraire à la fureur du peuple et des troupes : il se contenta de les tenir en prison.

Il ne pouvait tarder davantage à se rendre sous les remparts de Moscou. L'approche d'une nouvelle armée polonaise aux ordres de l'hetman Khotkéevitz lui en faisait une nécessité. Zaroutsky n'y attendit pas son arrivée : il se retira sur Kolomma avec moins de la moitié de ses cosaques.

Succès de Pojarski.

Bientôt l'armée ennemie se présente. Pojarski la combat seul et néanmoins en triomphe. Troubetskoi, piqué du refus qu'il lui a fait de mêler leurs troupes, reste spectateur oisif de cette victoire. Cependant Pojarski n'avait eu d'autre but que de soustraire ses soldats à l'influence contagieuse de l'indiscipline des cosaques, qui composaient presque en totalité le corps commandé par son collègue.

Les Polonais, quoique battus, n'avaient point été mis en déroute. Trois jours après leur échec ils renouvellent le combat. Cette fois la fortune incline de leur côté : Pojarski conjure en vain les cosaques de le secourir et avec lui la patrie, exposée aux derniers dangers ; ses prières ne touchent point leurs cœurs farouches : mais ce que n'inspire pas le sentiment du devoir, l'appât de l'or peut l'obtenir. Le trésorier du couvent de la Trinité promet en récompense les richesses de son monastère. Les cosaques alors s'émeuvent, chargent l'en-



nemi et lui arrachent une victoire dont il se croyait assuré. Dans cette journée, qui coûta aux Polonais leurs retranchemens, tous leurs bagages et un grand nombre de prisonniers, le boucher Minin fit, à la tête d'un corps de troupes, des prodiges de valeur. L'hetman découragé exécuta sa retraite définitive.

Dès lors Pojarski, réconcilié avec Troubetskoi, enferma plus étroitement et plus exactement la ville assiégée ; il fit creuser à l'entour une ligne de circonvallation, à laquelle la Moskva servait de base. Sûr de la prendre par famine, il s'abstenait par humanité de donner l'assaut. Bien plus, comme Henri IV, ce roi de généreuse mémoire, il reçut dans son camp, à la prière des boyards, et fit conduire en lieu sûr un grand nombre de femmes que la garnison voulait désormais priver de toute participation à une subsistance trop insuffisante. Pojarski, pour pouvoir être magnanime et généreux à ce point, avait à vaincre plus d'une résistance. Les Cosaques surtout s'indignaient qu'il ne leur permît point de dépouiller, de violer et de tuer ces malheureuses, tant il semble naturel à l'homme de transformer en droit l'abus de sa force.

Les Polonais rendent Moscou.

Réduits enfin à l'extrémité par une disette digne de figurer au rang des plus célèbres famines de siége, les Polonais et leurs partisans se rendirent à la simple condition d'avoir la vie sauve : cette condition, malgré les soins attentifs de Pojarski ne fut

pas exactement observée : un des régimens capitulés passant à portée du camp des cosaques fut tout entier égorgé par ces barbares. Pojarski avait la plus grande peine à préserver la ville elle-même des exactions et des cruautés de ses farouches auxiliaires.

Cependant l'aspect de cette ville était fait pour exciter la compassion bien plutôt que la haine. Dans les rues des habitans pâles, décharnés, semblables à des spectres mouvans, dans les maisons, des débris d'animaux immondes, restes de repas horribles à imaginer, et ce qui est plus horrible encore, peut-être même sans exemple, des saloirs remplis de chair humaine, approvisionnement funeste du désespoir, tels étaient les tableaux qui partout s'offraient aux regards. Les vainqueurs étaient encore abandonnés à l'impression de tristesse que ces images portaient à leur âme, quand ils apprirent que Sigismond, ignorant la reddition de Moscou, s'avançait en personne pour le secourir, et était déjà à Viazma à la tête d'une armée. Rien n'était disposé pour lui résister long-temps, ni les fortifications, ni les munitions, ni les vivres. Sigismond parvenu à Volok-Lamskoi, à vingt-deux lieues de Moscou, détache contre cette capitale un faible corps sous les ordres d'un jeune Jelkovski. Les Russes opposèrent un corps égal en force ou plutôt en faiblesse, et furent assez heureux pour forcer leurs ennemis à rétrograder. Si-

Nouveaux succès des Russes.



gismond, découragé par cet échec et plus encore par l'inutilité de trois assauts qu'il avait lui-même dirigés contre la petite ville de Volok-Lamskoi, prend le parti de se retirer. Sa retraite laisse à la Russie un intervalle de calme qu'on va lui voir mettre à profit.

Restaient bien encore les Suédois et Zaroutsky; mais les premiers, occupant Novgorod, comme Sigismond, Smolensk, à la circonférence de l'empire, ne pouvaient guère gêner la liberté des assemblées qu'on devait ouvrir pour l'élection d'un souverain. Quant à Zaroutsky, repoussé de Péréaslavle, battu, défait complétement, il exerçait bien encore, vers la frontière d'Asie, des ravages de brigand, mais il n'aurait osé ni même pu s'approcher de Moscou, et l'on n'avait à en redouter aucun obstacle à l'opération qui se préparait.

ÉLECTION DU JEUNE

MIKHAÏL FÉODOROVITCH,

CONNU PLUS GÉNÉRALEMENT SOUS LE NOM

DE

MICHEL ROMANOF,

1613.

L'ANARCHIE qui durait depuis trois ans allait donc enfin cesser. Je ferai à ce sujet une remarque. Cette anarchie, toute funeste qu'elle était sous certains rapports, devait avoir, sous d'autres, d'importans avantages. La chaîne des malheureux serfs s'en trouvait allégée, bien souvent même rompue : ces troubles étaient pour eux de longues saturnales : ceux qui se distinguaient par quelque courage devenaient parfois les égaux de leurs maîtres, et les différens partis se les disputaient. Il est vrai qu'ils

s'élançaient de l'excès de l'abjection à tous les écarts de la licence; qu'ils rentraient dans la société par le brigandage, mais la faute en était à leurs oppresseurs, qui ne leur laissaient que cette voie pour sortir de la servitude.

Quels étaient les électeurs?

Tout cependant se disposait pour l'élection d'un souverain. Les *boyards et les autres états de l'empire* se réunissaient à Moscou *dans une assemblée générale.* Tooke se pose à ce sujet plusieurs questions : De quelles classes se composaient les états? Que doit-on entendre par ces mots : princes, boyards, clergé, peuple, que Lomnosof emploie à les désigner? Ensuite s'agit-il des princes, des boyards, des popes et des bourgeois épars dans toute la Russie, ou seulement, comme il est vraisemblable, de ceux qui habitaient la capitale et tout au plus son district? Toutes ces questions engagent dans une discussion sans issue. Lévêque, sans disserter, forme ces états « des boyards et » autres officiers de la maison du prince; des voïévodes, des nobles et enfans-boyards des villes, » des marchands, des bourgeois et des propriétaires » de biens-fonds.... Les villes avaient le droit d'en» voyer ceux qui leur semblaient mériter leur con» fiance. » En admettant comme bonnes les autorités sur lesquelles il se fonde, que de choses encore à expliquer! « Il ajoute que le nombre des dé» putés n'était pas fixé. » Dans ce cas les villes les plus proches du lieu de l'élection ou la classe la plus

nombreuse des électeurs étaient maîtresses des suffrages.

L'assemblée fut tumultueuse, comme toutes les assemblées politiques, surtout quand elles sont composées d'élémens hétérogènes. Le choix fut long-temps balancé. Enfin il se fixa sur le jeune Mikhaïl, fils de ce métropolite Fédor Nikititch, qui expiait dans les fers de Wladislas la peine de son dévouement à l'indépendance de sa patrie.

Cependant il existait encore des descendans de la race de Rurik, et, si l'on ne tenait aucun compte de cette descendance, des hommes qui avaient mérité et acquis par des services éclatans l'estime et l'admiration publiques : tel entre autres était Pojarski. Plusieurs, en outre, se distinguaient par une grande puissance actuelle, ou encore par cette autre qui se forme de toute celle qu'eurent les ancêtres d'un homme aussi anciennement que s'en peut étendre la mémoire : pourquoi donc préférer à tous ces hommes un enfant de seize ans, né d'une famille brillante, il est vrai, de deux siècles et demi d'illustration, acquise par ses mérites, mais d'une origine étrangère, et, par cela, égale seulement à la plus obscure?

Bien des causes ont pu concourir à déterminer cette préférence : le dessein de mettre l'État dans des mains trop faibles pour le relancer prématurément au sein des troubles dont à peine il réchappait; celui de l'arracher à la tyrannie du gou-

vernement militaire; une certaine condescendance envers le clergé, qui avait tant contribué au recouvrement de l'indépendance nationale, et dont on récompensait le zèle, en couronnant le fils d'un de ses membres les plus distingués; la considération que la famille des Schérémétef, dont descendait le jeune élu, avait été alliée à la race des Rurik par Fédor, le dernier prince de cette race, circonstance qui, jointe au long cours de services importans rendus par cette famille, faisait plus qu'effacer son extraction prussienne; enfin l'opinion, fondée ou non, que Fédor, à son lit de mort, avait désigné pour lui succéder son cousin germain, Nikititch; en sorte que les Moscovites n'eussent donné la couronne au fils qu'à défaut d'en pouvoir ceindre le front du père.

Raisons qui font préférer Michel Romanof.

Mikhaïl était, au temps de son élection, renfermé avec sa mère à Kostroma, dans un couvent dont on l'avait forcée à prendre l'habit, lorsque son époux s'était vu obligé de revêtir celui de l'Ordre de Saint-Basile. Cette femme, tendrement attachée à son fils, versa des larmes sur son élévation, n'en voyant que les dangers; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle se laissa déterminer à y consentir.

Deux mois déjà s'étaient écoulés depuis l'élection, lorsque Mikhaïl se rendit à Moscou. Il se fit sacrer par le métropolite de Kazan, et ne nomma pas, même pour cette solennité, à la succession du patriarche. Il réservait à son père cette dignité éminente.

Le nouveau tsar, avant de ceindre le diadème, jura, selon Strahlemberg (tom. II, p. 100 à 105 de ses Mémoires) « de conserver et de protéger la »religion nationale ; de pardonner et oublier tout »ce qui était arrivé à son père ; de ne porter ni »changer aucune loi, de ne faire ni la guerre ni »la paix sans le concours des États. » Telles furent les conditions mises par les boyards à l'élection de Mikhaïl, sur la proposition principalement, assure-t-on, du père de ce jeune prince ; conditions assez mal observées dans la suite, à ce qu'il paraît, et qu'on renouvela néanmoins à l'avènement de son successeur : elles renfermaient toute une constitution, et étaient la seule base qui fondât et pût perpétuer la légitimité de la nouvelle dynastie. A cette époque les souvenirs de l'ancienne liberté n'étaient pas encore tous éteints. A la solennité du sacre, des députés des différentes classes, venaient prier le tsar d'accepter le sceptre, comme pour rappeler, par les formes au moins, le droit d'en disposer, qu'ils avaient exercé jadis ; le patriarche, avant de commencer la lithurgie, adressait au souverain un discours sur ses devoirs ; enfin, les oukases commençaient toujours par cette formule : « *Boïary prigovorili i tsar prikasal : Les »boyards ont été d'avis et le tsar a ordonné.* »

A peine l'élection a établi les droits de Mikhaïl qu'ils sont reconnus de toute la Russie, si l'on excepte les villes occupées par les Suédois ou par les

Polonais, gênées dans l'expression de leurs sentimens, et les hordes vagabondes, attachées à Zaroutsky. Ce chef de cosaques se maintient quelque temps encore dans l'indépendance, ou, si l'on veut, dans la rébellion. Il s'empare d'Astrakhan par surprise; en supplicie le voïévode, fait de cette ville le siége de sa tyrannie, et, s'alliant aux cosaques de Terky, parvient à inspirer de sérieuses alarmes. Sur le point d'être accablé enfin par les forces imposantes qui marchent contre lui, il se réfugie sur les bords du Yaïk, le foyer principal des insurrections des nomades de ces contrées. Arrêté, conduit à Moscou, on l'y condamne au supplice du pal. Autre Astyanax, le fils de Marine est sacrifié à la sécurité du souverain. On juge, on fait pendre cet enfant, à peine âgé de trois ans, selon l'opinion la mieux établie; sa mère, qu'on a destinée à une perpétuelle captivité, meurt bientôt, non sans laisser après elle le soupçon que des moyens violens ont hâté sa fin.

Mikhaïl, ou plutôt le conseil qu'on lui avait nommé, mit alors tous ses soins à consolider la tranquillité de l'État. Elle était devenue complète à l'intérieur, mais la guerre menaçait du dehors. Gustave-Adolphe était trop ambitieux pour ne pas songer à profiter de l'occasion que paraissait lui offrir le règne à peine commencé d'un monarque enfant. Il venait même de conclure avec le Danemark une paix que, sans ce but, il eût faite

plus avantageuse. Il rejeta les propositions de pacification qui lui furent faites de la part du jeune prince, et le roi de Pologne, dirigé par des vues semblables, en fit tout autant. Déjà même le premier de ces princes avait détaché des renforts vers Novgorod, et envoyé enfin jusqu'en Vibourg son frère Philippe ; en apparence, pour le mettre plus à portée de recevoir l'hommage de toute la Russie, dont il feignait de vouloir lui procurer le sceptre, mais, en effet, pour engager les Novgorodiens à persister dans leur soumission volontaire à la Suède, jusqu'à ce qu'il eût réuni assez de forces pour l'assurer même contre leur gré. Bientôt, en effet, la Gardie, par des attaques heureuses contre Ivangorod, Porkhof, Orechek, mit à nu le fond de la politique de son maître. Si l'on doit en croire un historien russe, suspect à la vérité, de passion, la Gardie aurait, par d'horribles excès, entaché toutes ses victoires.

Nouveaux succès des Suédois.

Troubetskoï, que nous avons vu aider Pojarski à recouvrer l'indépendance nationale, fut envoyé avec six mille Russes pour reprendre Novgorod ; mais ce général, plus brave que sachant la guerre, se laissa enfermer dans une île de la Msta, et fut bientôt obligé de mettre bas les armes.

Le joug sous lequel gémissaient les Novgorodiens n'en devint d'abord que plus dur ; ils envoyèrent, dans le but de s'en affranchir, implorer l'assistance de leur ancienne métropole ; d'un autre côté,



Gustave, rebuté des efforts qu'il lui fallait faire pour conserver cette conquête, n'était pas éloigné de la sacrifier au rétablissement de la paix. Il venait d'échouer en personne au siége de Pleskof : il accepta la médiation d'un ambassadeur d'Angleterre qui, secondé de celui de Hollande, le réconcilia avec le tsar. Les sacrifices furent presque tous de la part de ce dernier. Il s'engagea à payer de fortes sommes en indemnité des frais de la guerre, s'interdit toute prétention à reprendre l'Esthonie et la Livonie, et, en outre, céda la Carélie, l'Ingrie, tout l'espace entre ce dernier pays et Novgorod ; Gustave, en échange de tant d'avantages, ne fit que rendre cette ville. Mikhaïl prit encore à sa charge le coût du contrat, c'est-à-dire la reconnaissance des soins du médiateur. Le prix en fut un traité de commerce au profit de l'Angleterre. Ainsi s'exerçait dès lors cet esprit mercantile du gouvernement britannique, qui sait tirer un salaire même des services qui paraissent le moins susceptibles d'être rétribués.

Paix de Stolboff avec la Suède.

La paix avec la Pologne devait suivre deux ans après; mais les hostilités avec cette république avaient été bien plus variées, bien plus actives, bien plus meurtrières; à l'impulsion donnée par la politique des souverains s'ajoutait, de la part des deux peuples, l'exaspération d'une haine nationale héréditaire, ancienne, profonde, et récemment envenimée par des outrages réciproques. Les Moscovites

avaient d'abord pris Bélaïa, et mis le siége devant Smolensk ; mais ils n'avaient pu empêcher le général polonais Lissowski de parcourir, en la dévastant, une étendue considérable de leur pays. Bientôt Sigismond III suscite à son ennemi, au sein même de ses États et parmi ses peuples, des hostilités redoutables. Les cosaques du Don ne savent pas résister à l'appât du butin auquel on les convie; ils sont imités par une foule d'enfans-boyards, prolétaires qu'égarent la misère et le préjugé, que la honte de travailler jette dans l'ignominie du brigandage. Tous s'émeuvent, pillent, brûlent, égorgent sur une foule de points; dans l'Ukraine, le long du Biélozéro, du Volga, vers Novgorod, Kargapol, Ouglitch, Kachin. On rapporte d'eux des cruautés à peine croyables. Il n'était pas de supplices qu'ils n'inventassent pour faire éprouver de nouvelles douleurs; ils brisaient lentement les os de leurs victimes : ils leur remplissaient d'herbes sèches la bouche et toutes les ouvertures du corps, et ils mettaient le feu à cette herbe. Ils arrachaient le sein aux femmes. J'ai peine à croire que de si grandes horreurs aient été simplement un délire de brigandage; il n'y a guère que l'esprit de parti et surtout le fanatisme qui en puissent inspirer de pareilles. Ces scélérats, après avoir trop long-temps exercé leurs excès, furent battus par le prince Lykof, enveloppés en partie, et enfin soumis : mais Wladislas a profité de la diversion opérée par leur révolte

Insurrection : brigandages.

pour multiplier et étendre les succès de la Pologne. Il a fait lever le siége de Smolensk, s'est emparé de Dorogobouge, de Viazma, et, quoique repoussé par Pojarski de Kalouga et de Mojaïsk, est venu camper sous les remparts même de Moscou. Cette ville fut sur le point d'éprouver le malheur d'une nouvelle invasion. La turbulence, l'insatiable avidité des cosaques, qui formaient la plus grande partie de sa garnison, et qu'on ne pouvait tenir enfermés dans des murs qu'au prix des plus grands sacrifices, faisaient craindre aux habitans de se voir réduits pour leur défense à leur seul courage: heureusement ce courage était animé par le souvenir récent encore de la tyrannie polonaise; plus heureusement encore peut-être, deux pétardiers français, évadés du camp de Wladislas, leur apportèrent leurs secours et la connaissance des desseins secrets de ce prince. De doubles portes furent élevées en arrière de celles que les Polonais devaient faire sauter : on les contint sur toutes les brèches qu'ils parvinrent à faire; la résistance coûta beaucoup, mais elle triompha. Wladislas, forcé de renoncer à s'emparer de Moscou, ne fut pas plus heureux dans d'autres entreprises, et éprouva même un échec considérable près de Biélozéro.

Succès des Polonais, Moscou menacé.

Trève avec la Pologne, 1618.

Enfin, une trève de quatorze ans et demi fut conclue dans un village proche de Troïtza, après trois jours d'une négociation des plus orageuses, au désavantage encore de la Russie, qui céda Smo-

lensk, Dorogobouge et d'autres places de moindre importance.

Philarète rendu à la liberté et fait patriarche.

Ce fut alors seulement que le père du tsar, le métropolite Philarète, fut, après huit ans de la captivité la plus dure, rendu à la liberté. Tout Moscou se précipita sur son passage à sa rentrée. Le tsar signala particulièrement sa joie par une amnistie générale des prisonniers et des exilés. Bientôt il eut la satisfaction de voir le clergé et les boyards offrir à son père la dignité patriarcale. Celui-ci, soit feinte modération, soit réelle humilité, se fit quelque temps prier, avant d'accepter la seconde place de l'État. Stralhemberg fait dater de cette époque l'excès de puissance du patriarche; mais c'est à tort; dès long-temps le patriarche intervenait dans la décision des affaires importantes: sa sanction y était nécessaire; partout et dans tous les degrés jusqu'au plus humble, le pouvoir religieux formait le contrepoids politique du pouvoir civil ou plutôt de l'autorité déléguée par le souverain.

L'année suivante, l'apparition d'une comète vint effrayer la population de Moscou, et exercer la sagacité de ses astrologues : ils jugèrent, à la direction de la queue de cette comète, qu'elle ne menaçait que la Pologne et l'Allemagne : et cette opinion, répandue parmi les Moscovites, calma promptement les terreurs auxquelles ils s'étaient d'abord abandonnés.

Le tsar refusa de former avec le roi de Suède

une alliance offensive contre la Pologne. « Les termes de la trève qu'il avait conclue n'étaient pas encore expirés, dit Lévêque, et il est permis de penser que les princes se croient quelquefois engagés par leurs sermens; mais, après la mort de Sigismond, le tsar se crut libre de la parole qu'il lui avait donnée. » Si cette remarque de Lévêque était fondée, il en faudrait conclure qu'aux yeux des souverains russes de cette époque les conventions faites avec un prince n'obligeaient pas envers son successeur, et, par suite, que les nations n'étaient comptées pour rien.

Mais la remarque de l'historien et avec elle la conséquence que j'en ai tirée se trouvent réfutées par les dates. Ce fut seulement en 1632 que recommença la guerre contre la Pologne, quatorze ans et demi après la conclusion de la trève, et au terme de la trève par conséquent.

Renouvellement de la guerre avec la Pologne, 1632.

Plus de cent mille Moscovites marchèrent à la reprise de Smolensk : ils étaient commandés par ce Cheïn qui l'avait si vigoureusement défendue. Cheïn entacha par une conduite inhabile et passionnée la gloire de ses précédens services. Il poussa la jalousie contre les officiers étrangers admis en grand nombre et pour la première fois dans les armées russes jusqu'à les empêcher par la violence de prendre la place. Six mille Allemands formant plusieurs régimens y avaient fait brèche, et allaient s'y précipiter : Cheïn, pour réserver aux nationaux cet

honneur, fit pointer son artillerie contre ces valeureux auxiliaires, et les contraignit de se retirer; mais, avant que les Moscovites pussent renouveler l'attaque, la garnison fut secourue, et Cheïn, enveloppé bientôt lui-même, se vit, après d'inutiles efforts pour se dégager, contraint à capituler avec ce qui lui restait de troupes. Personnellement grâcié en considération de ses anciens services, il fut cruellement puni dans quelques-uns de ses proches qui commandaient sous lui.

Capitulation de Cheïn, 1632.

Le tsar se détermina alors à ratifier les conditions de la trève de 1618, qui ainsi se trouva transformée en traité de paix. En retour de la cession définitive de Smolensk, la Russie n'obtint que les cendres des deux Schouisky, auxquels elle rendit, selon leur rang, les derniers honneurs. Il y avait déjà quelques années que le tsar avait eu à remplir envers son père ce pénible devoir.

Le calme dont jouit dès lors l'empire ne fut plus interrompu que par de courtes incursions de Tatars : on éleva pour en prévenir sinon absolument le retour, au moins la fréquence, des forts vers la frontière de Crimée.

Tandis que la Moscovie se reposait ainsi dans la paix, elle voyait avec plaisir, quelques hordes de cosaques Zaporogues et du Don, s'emparer d'Azof, et lui préparer ainsi la voie vers cette attrayante conquête. En effet, si les cosaques pouvaient s'y maintenir et conserver cette proie, elle la leur en-

Les cosaques se rendent maîtres d'Azof et le perdent trois ans après, en 1642.

lèverait facilement dans la suite, et ils n'en auraient été que les détenteurs à son profit. Malheureusement pour ses vues, les Turks firent, après trois ans d'indifférence apparente des préparatifs formidables pour reprendre Azof; ils ne parvinrent, malgré des efforts presque inouïs, qu'à en reconquérir les cendres.

Cet évènement n'avait point troublé la bonne intelligence qui régnait entre la Moscovie et la Porte. La paix même fut cimentée par un traité d'alliance entre les deux empires, qui, heureusement, restèrent étrangers à la grande querelle qui alors désolait le reste de l'Europe.

Mort de Romanof.

Mikhaïl mourut en 1645, après trente-deux ans de règne, et quarante-neuf d'existence. Il avait consacré une partie des loisirs de ses derniers jours au soin de faire pénétrer dans ses États les lumières européennes, du moins en ce qui touchait au progrès de l'art de la guerre, car c'est toujours par ce qui peut les faire craindre que les princes barbares commencent leurs emprunts à la civilisation. Son règne fut comme le crépuscule du jour qu'un de ses petits-fils devait faire luire sur la Russie.

Première tentative de civilisation.

Romanof, marié deux fois, la première avec une princesse Dolgorouki, qui le laissa veuf au bout de quelques mois, n'eut de postérité que de sa seconde femme, fille d'un simple gentilhomme, appelé

Strechnef. Des six filles et des trois fils qu'elle lui donna l'histoire ne fait connaître que l'aîné de ceux-ci, nous l'allons voir, sous le nom d'Alexis, succéder à son père.

ALEXIS MIKHAÏLOVITCH.

Juillet 1645.

Alexis abandonne d'abord les rênes du gouvernement à son gouverneur Boris Morozof.

Alexis fut proclamé tsar, la nuit même de la mort de son père, et reçut en cette qualité le serment des boyards, auxquels en retour il jura, selon Manstein, de ne faire ni la guerre, ni la paix ; de ne rien entreprendre d'important que de leur consentement, et de celui des notables sujets (je me reprocherais de dire citoyens) de l'empire. Alexis avait quinze ans déjà, et montrait les plus heureuses dispositions ; mais, soit qu'il se sentît trop faible encore pour le fardeau du gouvernement, soit condescendance à l'ambition de son gouverneur, Boris Ivanovitch-Morozof, il laissa ce boyarin, plus capable que désintéressé, diriger les premières années de son règne. Ce premier ministre d'un État immense ne savait ni lire, ni écrire, si l'on ajoute foi à l'Antidote; mais est-il croyable

que Michel, élevé par un père lettré, et sans doute instruit lui-même, eût fait d'un homme aussi étrangement ignare, le gouverneur de son fils! La mort de Wladislas, arrivée en 1648, ayant rendu nécessaire l'élection d'un nouveau roi de Pologne, Alexis, le troisième des souverains russes, et aussi le dernier, se mit au rang des prétendans à cette couronne; ainsi se manifestait déjà, dans la cour de Russie, l'ambition de dominer un peuple qui si long-temps l'avait dominée.

Alexis devait échouer dans sa candidature; il y avait, de la part des Polonais, de trop justes motifs de défiance; un monarque aussi puissant, chef héréditaire et despotique d'une nation voisine, leur ennemie depuis des siècles et maintenant leur rivale, pourrait trop entreprendre contre leur liberté. Ils lui préférèrent Jean-Casimir, frère du dernier roi. Ce dernier avait été jésuite et cardinal, et présentait, par son état de faiblesse personnelle et par ses mœurs, plus de garantie de cet esprit de modération que les États libres souhaitent par-dessus tout dans ceux qu'ils admettent à l'honneur de les gouverner.

A peine Alexis se vit-il écarté du trône de Pologne qu'il songea à prendre une épouse, comme s'il eût voulu chercher dans le bonheur domestique une compensation au mauvais succès de ses désirs ambitieux; il la choisit au sein de son propre empire, dans les classes des plus simples gentils-

hommes. Son père, nommé Ilia-Miloslavskoï, ne fut qu'après la célébration du mariage élevé à la dignité de boyarin. Morozof devint, quelques jours après, le beau-frère du souverain. Il croyait sans doute, en resserrant les nœuds qui lui attachaient Alexis, consolider sa faveur, et la faire servir d'égide à ses exactions; soit qu'il eût eu ou non cette confiance, sa rapacité ne connut bientôt plus de bornes. Non content de vendre à son profit personnel les emplois et les honneurs, il gêna par des monopoles l'échange des objets dont la consommation est généralement répandue, établit de nouvelles taxes, et toucha ainsi imprudemment aux intérêts immédiats d'un peuple mal résigné encore aux caprices de la tyrannie. C'était où l'attendait la résistance : Moscou s'insurge, et le tsar ne revient d'un voyage pieux qu'il a fait au couvent de la Trinité que pour se voir forcé d'abandonner à la fureur des rebelles deux fonctionnaires qu'ils accusent d'être complices de Morozof. Ce n'est qu'en consentant à la suppression de plusieurs des nouveaux impôts qu'il parvient à obtenir, lui souverain, la grâce de son beau-frère et de plusieurs autres courtisans, dont, au reste, les maisons n'ont pu être préservées du pillage.

Exactions de Morozof, devenu beau-frère du tsar.

Révolte à Moscou.

Quelques villes voisines de la Suède imitèrent, deux ans après, l'exemple donné par la capitale : elles étaient affligées d'une disette, ferment actif de révolte chez tous les peuples, même lorsque le

gouvernement n'y est pour rien ; et ici il y était pour beaucoup. Des foules de paysans suédois, émigrés en Russie, où l'intérêt qu'on avait de les y conserver leur procurait pour quelque temps une vie moins malheureuse, étaient redemandés par leur reine, cette Christine, célèbre à différens titres. Alexis, pour se dispenser de les rendre, et en même temps éviter la guerre, offrit et fit accepter une compensation en argent et en denrées. Le blé dut être fourni par les provinces limitrophes : c'était une excellente occasion offerte aux exacteurs. Aussi le désordre et l'esprit de rapacité qui présidèrent aux enlèvemens mirent bientôt la famine dans toute la contrée. Novgorod et Pleskof, entre autres, se révoltèrent. Pleskof n'opposa qu'une courte et légère résistance; mais celle de Novgorod fut plus longue, et surtout donna lieu à de plus déplorables excès. Les instigateurs de la rébellion voulaient voir des complices de Morozof dans tous ceux dont la fortune offrait quelque appât au pillage. Ils prennent d'abord pour objets de leurs soupçons intéressés les marchands étrangers, la plupart allemands, puis les fonctionnaires, puis tous les riches. La cupidité des strélitz et des cosaques en garnison dans la ville les porte à seconder des violences que leur devoir est de réprimer ; heureusement qu'à l'instant où la force militaire défaille le frein religieux vient suppléer. Le voïévode, attaqué dans sa maison, cher-

Insurrection de Pleskof et Novgorod.

che un refuge chez le métropolite, ce Nicon, depuis célèbre, mais obscur alors. Le prélat, qui a osé se précipiter dans la foule, impose peu d'abord à la fureur: « C'est un traître, puisqu'il s'accorde avec des traîtres », s'écrie-t-on, et il est terrassé, traîné, meurtri, frappé sans égard pour son caractère sacré. Cependant, le respect pour ce caractère est gravé profondément dans le cœur d'une multitude accidentellement exaltée, mais foncièrement superstitieuse. Le lendemain, ceux qui ont la veille insulté le métropolite, baissent devant lui leurs yeux contristés; plusieurs abandonnent le parti de la révolte, et ceux qui y persistent respectent du moins dans leurs excès le chef ecclésiastique.

Ces derniers choisissent pour voïévode un nommé Stchéglof; ils tiennent des assemblées politiques, dans l'une desquelles ils décident de reconnaître la souveraineté de la Pologne.

Ceci fut le plus haut période de la sédition; elle perdit, dès lors, chaque jour, un grand nombre de ses partisans, qui, l'âme remplie de terreur religieuse, vinrent chercher auprès du métropolite l'absolution de l'assistance qu'ils lui avaient prêtée. Il ne resta bientôt, même aux plus obstinés, qu'à implorer la médiation du prélat, pour obtenir un autre pardon, celui du prince. Alexis n'excepta de l'amnistie que les chefs de la révolte, et encore mit la nature et la durée de leur châtiment à la dis-

crétion absolue de Nicon. Un seul fut condamné à mort, dix furent punis du knout et ensuite de l'exil; trois cents ne subirent qu'une courte captivité. C'était user de clémence, à considérer la rigueur ordinaire des peines dans ce pays.

Sur ces entrefaites, Moscou vit arriver enchaîné un cinquième imposteur, se donnant, depuis plusieurs années (mais seulement à l'étranger et sans rien entreprendre), non pas pour ce Dmitri tant de fois ressuscité, ce que son jeune âge n'eût pas permis de croire, mais pour le fils de ce tsar et de Marine, qui l'avait, disait-on, mis au monde à Moscou, durant sa captivité. A le croire, ou plutôt à en croire ceux qui lui faisaient jouer son rôle, cette femme avait su déterminer un cosaque qui la gardait à substituer son propre fils à l'enfant dont elle accoucherait, et à sauver ainsi de la mort, ou, tout au moins, d'une captivité éternelle, l'unique rejeton d'un prince malheureux. Il était cet enfant long-temps errant à la suite du cosaque, s'ignorant d'abord lui-même, et n'ayant appris le secret de son origine que par un pope qui avait vu ce secret écrit sur son corps, en caractères russes, de la propre main de Marine.

Ce prétendu fils de Dmitri se manifesta d'abord à Samborz, dans la Russie-Rouge, dépendance de la Pologne. La fable qu'on débitait sur son compte avait été imaginée par un certain Danilewski, sur l'inspection d'un signe bizarre

mais naturel, dont son corps était effectivement empreint. Danilewski, croyant, non sans fondement, faire la cour à son souverain en le mettant à même de lancer sur la Russie un nouveau brandon de discorde, avait entrepris de décider ce jeune homme à prendre le rôle dangereux d'un cinquième imposteur, et en était venu à bout. Wladislas, alors sous les glaces de l'âge, appela à Varsovie le faux tsarévitch, et l'y combla d'honneurs. Satisfait de l'avoir à sa disposition, comme moyen de tenir le gouvernement moscovite en alarme, il ne lui fit rien entreprendre, mais se refusa toujours à le livrer. Les dispositions pacifiques de son successeur, le faible Casimir, semblaient promettre plus de succès aux instances toujours vives d'Alexis. L'imposteur le sentit; il s'enfuit sur les frontières de la Suède, et enfin, en Holstein, où il espérait de pouvoir, par le sacrifice des prétentions qu'on avait feint d'avoir pour lui, acheter la sécurité.

Il n'en devait pas être ainsi; le duc Christian-Albert régnait alors sur le Holstein. Alexis le somma de livrer le prétendu fils de Dmitri, et lui offrit en échange la remise d'une somme assez considérable que le Holstein devait à la Russie. Christian n'hésita pas à payer sa dette avec le sang d'un homme. Le faux tsarévitch est conduit à Moscou. On invoque contre lui le témoignage de sa propre mère, appelée du fond de l'Ukraine, et il est puni de l'affreux supplice des cinq quartiers.

Ce fut encore vers ce temps que le voyage d'un enfant-boyard, envoyé en Chine dans le but d'explorer les ressources militaires et la politique de ce pays, avec lequel la Russie se trouvait, par de récentes conquêtes, mise en contact presque immédiat, inspira à Alexis l'idée d'ouvrir, de ce côté, un commerce qui, d'après ce qu'on lui rapportait, ne pouvait qu'être avantageux à ses peuples. L'orgueil moscovite d'une part, et, de l'autre, les exigences d'une vaine et minutieuse étiquette, mirent long-temps obstacle au dessein du tsar. Les Chinois voulaient obliger les envoyés moscovites à venir prendre à leur école des rites, des leçons du cérémonial compliqué, sans lequel on ne peut être admis à l'honneur de paraître devant leur souverain; ils se relâchèrent cependant un peu sur ce point; ils convinrent d'envoyer à domicile aux Russes des maîtres de cette grande science, et l'on finit ainsi par s'entendre. Vérité déplorable : chez les peuples les plus policés comme chez les plus barbares, le fond est presque toujours dominé par la forme, et l'intérêt sacrifié à la vanité!

Si jusqu'ici la Pologne a fait trembler la Moscovie le temps de la vengeance semble enfin venu pour cette dernière.

Les cosaques proprement dits tirent, selon l'opinion la plus vraisemblable, leur origine de ces Kholtares et de ces Petschenègues, de race slavonne, perpétuels ennemis des grands-princes de

Kiovie. Soumis avec les Russes au joug des Tatars pendant un espace de cent cinquante ans (du treizième au quinzième siècle), ils se relevèrent après que le torrent de ces barbares se fut retiré, et, plus heureux que leurs compagnons de sujétion, formèrent entre eux et le pays des conquérans une république, ou plutôt un faisceau de républiques confédérées. Ils se maintinrent indépendans tant que les contrées voisines furent partagées en principautés, comme celles qu'ils habitaient en démocratie, et surtout tant que l'esprit de privilége ne s'infiltra pas entre les fractions, et au sein même des fractions de leur république. Quand enfin ils eurent éprouvé et reconnu l'impossibilité de conserver l'indépendance, ils voulurent, comme la masse était saine, sauver au moins la liberté : ils aimèrent mieux encore se donner un protecteur étranger qu'un maître national, sans songer assez, sans doute, qu'un protecteur est toujours le commencement d'un maître. Ainsi, vers la fin du seizième siècle, une partie des cosaques se soumirent à la protection, les uns de la Russie, c'étaient les Donskoï (habitans des rives du Don); les autres de la Pologne, c'étaient ceux qui couvraient les fertiles campagnes de l'Ukraine. Un grand nombre, dont l'âme était trop fière pour admettre l'idée d'un joug, quel qu'il fût, se retirèrent dans les îles du Dniéper, où, recrutés par des brigands et par des paysans opprimés, ils formèrent bien-

tôt, sous le nom de Zaporogues, une association d'une forme inouïe dans l'histoire, et dont j'aurai plus tard l'occasion de parler.

Lévêque prétend que les cosaques ukrainois n'avaient été originairement que des Russes chassés de leur pays (Kief et la Russie-Rouge), lorsque la conquête en fut faite par les Polonais. La langue et la physionomie de ces peuples se seraient ensuite altérées par leur mélange avec les différentes races de Tatars.

Quoi qu'il en soit, les cosaques ukrainois et dniépriens n'avaient accepté la suzeraineté de leurs voisins qu'à la condition de continuer à jouir du droit de se gouverner eux-mêmes et à leur gré; seulement, pour prix de la protection qui leur était accordée, ils devaient fournir en temps de guerre un certain nombre de cavaliers, et pour quelques localités, un tribut en pelletteries, même pendant la paix.

Les cosaques gagnaient beaucoup à cette convention, si elle devait être religieusement observée; ils désarmaient pour toujours, à leur égard, les plus voisins et les plus puissans de leurs ennemis, et ils ne contribuaient que pour la moindre part aux frais de la résistance à opposer à tous les autres. Du reste, leur gouvernement était la plus pure démocratie. Leur attaman ou chef suprême, mais non pas souverain, était, comme tous leurs autres officiers, un simple cosaque tiré de la foule,

où il rentrait ensuite sans rien retenir de son élective grandeur.

Les suzerains se montrèrent, comme on devait s'y attendre, plus exacts à réclamer le contingent militaire et le tribut qu'à respecter les franchises que s'était réservées la nation soumise ; les Polonais surtout, ayant dans ce temps-là toute leur puissanee disponible, furent les premiers à vouloir appesantir leur protectorat.

Sigismond III poursuivit hautement et avec vigueur le projet d'asservir les Ukraïnois. Il leur défendit les excursions contre les Turks, excursions condamnables sans doute, mais qui se liaient intimement au principe de leur constitution politique et même religieuse ; il prétendit les obliger à supporter les hauteurs et les vexations des gentilshommes Polonais leurs voisins. Un de ces nobles, dans une incursion qu'il fit sur leurs terres, porta, dit-on, l'outrage jusqu'à violer la femme d'un de leurs chefs, et à la massacrer ensuite avec ses enfans. Sigismond ne voulut ou ne put pas leur donner satisfaction de cette horrible violence; enfin, il entreprit d'effacer violemment de leurs cœurs le culte de leur enfance, et d'y en substituer un qu'ils avaient été élevés à haïr et à mépriser presque à l'égal du mahométisme ; ils durent, sur l'injonction d'un concile, reconnaître la suprématie papale ; c'était vouloir changer à la fois les mœurs et les lois, la religion, tout ce qui constitue l'homme

moral, tout ce qu'il y a de plus indéracinable.

Les cosaques se révoltèrent, et prolongèrent, trois siècles durant, leur résistance, toujours abattus par la supériorité de la discipline et des armes, mais toujours se relevant, après quelques légers intervalles d'une apparente soumission. Réduits enfin à donner pour ôtages leur attaman et plusieurs de leurs principaux chefs, ils apprennent qu'ils n'ont livré que des victimes, et qu'au mépris de la foi jurée l'attaman et ses compagnons ont été décapités à Varsovie. Un autre attaman, nommé Chmielnitskir, élu au milieu de l'exaspération que produit cette nouvelle, relève leur courage, et les rend redoutables à leurs oppresseurs.

Sentant néanmoins que les efforts extraordinaires auxquels ils sont obligés les épuisent, ils demandent secrètement la protection d'Alexis, qui, trop heureux de saisir cette occasion d'ajouter un nouveau peuple à son empire, et peut-être, comme on l'a dit, de se venger de la préférence donnée par la diète électrice à Jean-Casimir, chercha aussitôt un prétexte de se mettre en guerre avec la Pologne.

Il fait d'abord un grief de ce que, dans la suscription des lettres qu'on lui envoyait de Varsovie, quelques-uns des titres qu'il prend ont été omis; Casimir, qui désire rester en paix, et qui d'ailleurs n'a aucun motif pour refuser ces titres, rejette l'omission sur l'ignorance ou la négligence ou l'oubli des commis qui ont écrit les adresses. Alexis de-

mande alors le châtiment de ces commis : c'était le loup accusant l'agneau de troubler son breuvage ; Casimir fait répondre que les commis sont ou morts ou inconnus. Le tsar alors veut avoir raison de quelques phrases injurieuses à sa puissance, répandues dans des livres obscurs imprimés en Pologne, sous l'autorisation du gouvernement ; ces livres sont soudain brûlés ; enfin Alexis révèle son but ; il exige la grâce des cosaques : c'était par là qu'il eût dû commencer ; il y aurait eu dans sa conduite plus de franchise et même plus de justice. La cour de Varsovie, qui s'était empressée de lui accorder toutes les satisfactions qu'elle jugeait sans conséquence, refusa d'accéder à cette nouvelle demande : c'eût été reconnaître au tsar le droit de s'interposer en faveur des cosaques, et se dépouiller de fait à son profit de la suzeraineté de ces peuples. Un écrivain prétend même qu'Alexis ne réclamait rien moins que le transfert actuel de cette suzeraineté, et en outre la cession de Smolensk et de Kief.

Quoi qu'il en soit, ce prince réunit à Moscou un conseil composé, suivant Lévêque, des principaux officiers de sa maison et de ses conseils, du patriarche et des chefs du clergé, de la noblesse et même des plus notables marchands de la capitale ; c'était une sorte d'États-Généraux, restes d'une ancienne liberté, restes vains, et qu'encore le despotisme, saisissant l'État d'une étreinte plus vigou-

reuse, allait bientôt plonger dans l'oubli. Alexis expose devant cette assemblée que les Ukraînois, persécutés pour la religion, implorent la protection de la Russie. Toutes les voix sont pour la leur accorder, car tel est le dessein du tsar. On arrête qu'on enverra des commissaires pour recevoir les sermens de ces cosaques et des villes de leur dépendance.

Des troupes suivent : le tsar va en personne assiéger Smolensk ; cette ville, Vitebsk, Mohilof, Polotsk, beaucoup d'autres places se rendent aux Moscovites ; Kief leur est livré par les cosaques, qui l'occupent depuis quelque temps. En vain la Porte s'interpose entre ces succès et ceux de la campagne suivante : Alexis, après avoir passé l'hiver à Viazma, ajoute à ses conquêtes l'ancienne capitale des Gédymins et des Jagellons, Vilna, une partie de la Lithuanie et la Sévérie novgorodienne tout entière.

Charles Gustave, roi de Suède par l'abdication de Christine, songe à partager une proie que les Moscovites éprouvent si facile. Il s'avance sans pourtant daigner se concerter avec ceux-ci, et se fait proclamer en la place de Casimir, qui, effrayé, s'est déjà retiré en Saxe ; survient encore l'électeur de Brandebourg, également séduit par la facilité de l'usurpation ; ce prince envahit la province de Prusse. La guerre alors éclate entre les spoliateurs, mal d'accord sur la part qu'ils ambitionnent.

Charles entre dans le Brandebourg; Alexis attaque les États de Charles, en Carélie, en Ingrie, en Livonie, prend Nieuchantz, Dorpot, Narva, plusieurs villes moindres, et échoue devant Riga. Les Polonais, secourus par le khan de Crimée, respirent et rappellent leur roi. Ils relèvent un peu leur fortune presque détruite; les Tatars les aident à battre les Moscovites en Lithuanie, pénètrent même en Russie, occupent momentanément Astrakhan, et, par ces diversions sans suites graves, leur sont néanmoins utiles. Le tsar est le premier à provoquer une réconciliation; mais c'est vainement; les hostilités doivent se continuer plusieurs années, jusqu'en 1661, avec des succès variés. Alors sera signée une trève, puis, en 1667, une paix définitive qui laissera à la Russie, mais sans la lui confirmer encore, la possession de toutes ses conquêtes, de Kief, de Smolensk, de la Sévèrie et de la partie de l'Ukraine située à l'orient de Dnèpre.

On lit dans les Mémoires de Strahlemberg que cette trève fut conclue par les boyards plus tôt que le tsar ne le désirait; la puissance suprême souffrait donc encore sous Alexis quelques limites, et même une sorte de partage.

Ces avantages qu'obtenait la Russie étaient bien balancés par les fléaux dont elle avait été la victime pendant la durée, et en partie par l'effet de cette guerre. Dix ans entiers, la peste et différentes épizooties avaient dépeuplé des provinces

entières d'hommes et de bestiaux; l'épuisement du trésor, d'imprudentes opérations de finances, imaginées pour y subvenir, la misère du peuple, le mécontentement, puis la rébellion, avaient précédé ou suivi. J'entre dans quelques détails sur la liaison de ces évènemens.

Pour pouvoir, sans établir de nouveaux impôts, fournir aux dépenses extraordinaires que la guerre occasionait, le conseil du tsar n'avait su trouver d'autre moyen que de remplacer les kopeiks d'argent par des pièces de cuivre du même poids, auxquelles, malgré l'infériorité de leur valeur intrinsèque, on assignerait le même taux.

Cet expédient, qui tourne toujours à la confusion des gouvernemens qui y recourent, ne produisit pas en Russie la stagnation et ensuite la chute du crédit, aussi promptement qu'il l'eût fait ailleurs; le peuple, peu éclairé sur la valeur vraie des choses, prit d'abord les kopeiks de cuivre pour le prix qu'on les lui donnait; mais bientôt l'ardeur que mirent les courtisans, et, plus que tous, le beau-frère du souverain, à retirer à eux toute l'ancienne monnaie, fit mépriser et tomber la nouvelle : la misère devint extrême, et la nation, accusant avec raison la cour de l'avoir trompée, se livra à un mécontentement sourd d'abord, mais qui enfin, après six ans de patience, éclata par une sédition. Dix-huit mille habitans de Moscou, tous des dernières classes, tous comme voués, par la privation du

plus indispensable nécessaire, à une mort affreuse, se partagent en deux bandes ; l'une reste dans la ville pour en imposer à ses tyrans, l'autre se rend à la maison de campagne du tsar, dans le but de lui demander justice des auteurs des privations qui l'accablent, surtout d'Ilia-Miloslavskoï, celui qui a le plus contribué à les causer. Alexis, avant de se résoudre à employer la force, tâche de calmer les révoltés par le raisonnement et la douceur ; il promet de faire rechercher et punir les coupables, et n'omet rien de ce qui peut ramener des hommes dont, sans doute, il sent au fond de son cœur qu'il a à se reprocher l'infortune, puisqu'elle est l'œuvre de ceux auxquels il laisse le plus d'autorité sous lui. Tous ses efforts sont vains ; l'emploi des troupes devient nécessaire, et c'est un crime du pouvoir que cette nécessité même. Les strélitz font un carnage affreux de cette multitude, munie pour toutes armes de couteaux et de haches. Une troupe de trois mille autres malheureux, un peu mieux armée, n'arrive à son aide que pour avoir le spectacle de sa défaite ; tous ces nouveau-venus jettent leurs armes, et se trouvent heureux d'échanger la mort dont on les menace pour un exil au fond de la Sibérie. On pend plusieurs centaines de ceux qui étaient demeurés à Moscou, et qui s'y préparaient, assure-t-on, mais sans assez de preuves, à piller les maisons des riches. C'est ainsi que les gouvernemens despotiques en agissent avec les peu-

ples. Ils les punissent cruellement de s'être abandonnés à un désespoir dont ils ont accumulé autour d'eux toutes les causes.

Tant de rigueur ne prouvait pas dans le tsar une grande indulgence, et porterait presque à penser que les exhortations paternelles qu'il daigna faire aux insurgés, avant d'en venir au déploiement de la force, étaient, quoi qu'en dise Lévêque, moins l'effet de son humanité que de ses terreurs. Quelle douceur de faire pendre des centaines de malheureux, sur le soupçon ou la supposition peut-être qu'ils projettent de piller les richesses de leurs tyrans, de dépouiller du fruit de leurs exactions ces hommes qui, du sein de l'abondance qu'elles leur ont faite, considèrent d'un œil dur et méprisant le spectacle des angoisses publiques; de reprendre, en un mot, la moindre partie d'un superflu composé de leurs privations et source unique de leur misère. Dans l'iniquité du châtiment qui leur fut infligé on reconnaît le génie féroce de leur plus rapace spoliateur, de Miloslavskoï.

Le tsar, après avoir ainsi vengé le despotisme, n'en supprima pas moins la monnaie odieuse à ses sujets. C'était consacrer la légitimité de leurs plaintes, et ç'eût été justifier leur révolte, si jamais révolte pouvait paraître à certains hommes et dans certains systèmes susceptible d'aucune justification. Mais, d'un autre côté, c'était montrer quelque courage d'esprit, en bravant la mauvaise honte de revenir

sur ses pas. Ceci n'est pas le seul évènement intérieur arrivé pendant le cours de la guerre. Un peu avant qu'elle fût terminée, ce Nicon, dont j'ai décrit la résistance aux insurgés de Novgorod, avait vu s'ouvrir devant lui la carrière des persécutions. D'une origine obscure, marié d'abord et entré dans un monastère, du vivant même de sa femme décidée par ses exhortations et par son exemple à imiter sa résolution; agité depuis de fortunes diverses, vénéré du peuple à cause de son austérité, mais envié, haï de ses pareils, expulsé par eux de plusieurs retraites, cet homme, dans un voyage qu'il fit à Moscou, se concilia la faveur du tsar. Successivement directeur d'un couvent de la capitale et archimandrite métropolite de Novgorod, il s'était vu, en 1652, porté au patriarchat. Il méritait cette haute dignité par ses vertus bienfaisantes; ses revenus étaient moins son bien que le bien du pauvre : les veuves, les orphelins, les vieillards lui devaient des asiles, les prisonniers des consolations, et, quand ils le méritaient, la délivrance : Alexis avait remis dans ses mains l'exercice de la suprême autorité sous ce rapport : il en avait fait comme sa providence.

Heureux s'il se fût borné à des soins si louables! si, exclusivement occupé du but utile de sa profession, il en eût davantage négligé la forme; s'il n'en avait pas pris l'esprit remuant et tracassier! Convaincu par une étude assidue des livres saints

qu'ils avaient été altérés en beaucoup d'endroits, il crut devoir entreprendre d'en rétablir la pureté. Un concile, assemblé à sa demande par le tsar, et auquel se rendit, entre autres ecclésiastiques étrangers, le patriarche d'Antioche, compara les différens textes, et, après un long examen, décida, conformément à l'avis du patriarche moscovite, que l'ancienne bible slavonne était seule fidèle, les éditions plus récentes offrant diverses altérations, effets presque inévitables de la multiplicité des copies. Ce concile arrêta, en outre, quelques modifications au rituel, et l'adoption définitive du chant en parties, déjà suivi par Nicon, lorsqu'il n'était que métropolite. Toute innovation religieuse, même la plus indifférente, est difficile à populariser. On viendrait plus aisément à bout de changer le fond d'un culte que sa forme, car c'est à la forme seule que s'attachent les masses; l'abstraction n'est accessible et palpable qu'à quelques esprits rêveurs par nature ou par profession. Aussi, les masses, moins raisonnables encore en Russie qu'ailleurs, crièrent à l'hérésie et presque au sacrilége. Il se forma alors dans l'Église russo-grecque un schisme qui subsiste même aujourd'hui : ceux qui le suivent sont flétris du titre de raskolniki, *schismatiques;* mais ils s'appellent entre eux staroï-vertsi, *anciens-croyans.* Ils sont divisés en plusieurs sectes. Ils mettent la suprême perfection à faire le signe de la croix avec deux doigts seulement, pour mar-

Réformes de Nicon.

Les Raskolniki.

quer que, selon leur croyance, le fils ne procède que du père; à ne se servir que des versions antérieures à la réforme, à ne révérer que les vieilles images, et à d'autres particularités tout aussi importantes. Leur prédilection pour les anciennes formes ne se borne pas aux matières religieuses, elle embrasse les mœurs, les usages, les vêtemens. Ils sont stationnaires en toutes choses : ils semblent penser que rien ne peut changer sans se corrompre; ils se font gloire de l'imperfectibilité. Leur nombre, d'abord immense, a bien diminué dans la suite, mais est encore considérable, malgré les persécutions actives et sanglantes qu'ils ont essuyées, surtout, il le faut dire à la charge de Nicon, dans les commencemens de la réforme; l'on assure qu'Alexis faisait couper les mains à ceux qui s'obstinaient à ne pas vouloir faire le signe de la croix avec tous les doigts. Encore aujourd'hui les raskolniki, quoique toute violence ait cessé contre eux, ne jouissent pas de l'exercice public de leur culte, et souffrent de plusieurs autres interdictions. Ils se perpétuent surtout parmi les marchands, et se distinguent par une probité rare parmi les Russes.

On sent assez que la haine des raskolniki pour le nouveau cérémonial religieux dut s'étendre à celui qui en avait provoqué l'établissement. Ses bienfaits ne purent l'exempter du ressentiment d'une foule fanatique, car le fanatisme est essen-

tiellement ingrat. D'abord la faveur du prince le soutint contre l'animadversion publique, et le vengea même d'une manière atroce. Mais la faveur des souverains n'est pas moins instable que celle du peuple ; Nicon, qui avait eu le tort de conseiller la guerre de Pologne, reçut, tant que durèrent les succès de cette guerre, des remercîmens que, moralement parlant, il ne méritait point; et quand les revers succédèrent, des reproches, que sa conduite n'avait pas assez justifiés, et qui étaient inopportuns au moins. Trop fier pour supporter de près l'aspect de sa disgrâce, ou trop prudent pour en braver les suites, il demanda à redescendre aux simples fonctions monastiques, n'emportant dans sa retraite que le titre de patriarche, ses talens, j'ajouterais la conscience du bien qu'il avait fait et celle du bien qu'il avait voulu, si les horribles rigueurs qu'il provoqua ou toléra contre les raskolniki n'effaçaient pas tout le mérite de sa vie passée, celui même de ses intentions, et laissaient à un cœur honnête la possibilité de le louer.

Disgrâce de Nicon.

Tandis qu'il employait ses loisirs à rassembler les vieilles chroniques, et à en composer la première histoire régulière de la nation russe, ouvrage estimé, même aujourd'hui, ses ennemis, au nombre desquels se distinguaient par leur ardeur l'épouse et le beau-père du tsar, mettaient tout en œuvre pour que sa retraite ne lui fût pas un asile. Ils l'accusèrent d'irréligion parce qu'il avait fait enle-

ver des églises les images particulières qu'ils y entretenaient et qu'ils vénéraient autant et plus peut-être que l'idée du Souverain-Être : ils lui firent un crime d'avoir institué des colléges où l'on enseignait le latin et le grec ; ils prétendirent qu'il conspirait contre les intérêts du tsar, calomniait sa conduite, et l'avait peint sous des couleurs odieuses dans une lettre au patriarche de Constantinople. Alexis, obsédé chaque jour davantage, satisfit la haine d'une partie de sa cour, acharnée à venger sur un solitaire le crime de sa faveur passée : il assembla un nombreux concile, qui, juge docile aux directions du pouvoir, dépouilla Nicon de la dignité patriarcale, le réduisit à l'état de moine, et l'exila dans un couvent voisin du Bélozéro, sous le climat le plus rigoureux de la Sibérie; compensation insuffisante de la persécution soufferte par les raskolniki, mais châtiment immérité à ne considérer que les motifs qui déterminèrent sa condamnation. On a souvent lieu de remarquer cette bizarrerie dans l'histoire. Des coupables y sont condamnés sur les griefs les plus frivoles, et l'on ne songe pas même à leur reprocher des crimes véritables, mais qui, dans l'esprit corrompu des juges, n'ont pas ce caractère.

Sa condamnation.

C'est alors que parut de nouveau la fermeté de Nicon. Il dédaigna d'implorer la clémence du tsar, et, tant que vécut ce prince, fut soumis à la captivité la plus dure. Son sort s'adoucit sous le règne sui-

vant, et même sembla un moment devoir totalement changer. Il venait d'être appelé à prendre, à Moscou, la direction d'un couvent de sa fondation; mais le jour du repos absolu était venu pour cet homme d'une carrière si agitée. Il mourut près d'Yaroslaf, en revenant de l'exil et sur le chemin de sa prison à l'ancien théâtre de ses honneurs; morte image de sa vie, presque toujours suspendue entre la disgrâce et la faveur. Telle est l'histoire de Nicon, homme illustre chez une nation pauvre en réputations de tout genre : j'épuise ici cette histoire, pour n'être pas obligé à y revenir, au préjudice du meilleur enchaînement de mon récit.

Tandis qu'Alexis se laissait ainsi aller à sévir contre le patriarche, un brigand s'armait pour venger ce prélat. L'infortune de Nicon était du moins un des prétextes de la révolte et des excès de Stenka-Razin, simple cosaque, dont l'audace fit trembler le tsar, et dont je vais raconter les entreprises et la fin. Stenka-Razin.

Razin était né parmi les peuples nomades qui bordent les rives de l'ancien Tanaïs, et qui, pour cette raison, joignent au nom générique de cosaques celui de Donskoï. Cet homme avait reçu de la nature l'ambition, le courage et la férocité d'un Tamerlan : de cosaque il se fit voleur, et de voleur devint conquérant. La transition était naturelle : il ne changeait pas son but; il ne faisait qu'y marcher par une voie plus large.

Jusqu'alors, les brigands qui infestaient la route des caravanes s'étaient fait un scrupule de piller les effets du tsar : Razin, du premier pas, traite d'égal avec le souverain ; il s'empare d'un convoi que la cour dirige sur Astrakhan, et fait pendre quelques gentilshommes qu'on a chargés de former l'escorte. Fortifié d'un grand nombre de complices, que le bruit de ce succès attire sous sa bannière, il s'embarque sur le Volga, entre dans la Caspienne, longe les côtes de cette mer, faisant de fréquentes descentes, enrôlant ceux qui consentent à partager son brigandage, égorgeant les autres, pour qu'ils ne puissent indiquer la direction qu'il aura prise, et parvient ainsi à l'embouchure du Yaïk, qu'il remonte quelque temps. Il fait massacrer, dans sa barque, un stolnik (1), et quelques soldats qui sont venus lui apporter, de la part du voïévode d'Astrakhan, des propositions d'amnistie, et qu'il a d'abord reçus avec tous les dehors de la bienveillance. Il défait ensuite un corps assez nombreux de strélitz, que le voïévode indigné envoie contre lui. Puis, il conquiert par surprise un quartier d'hiver sur l'Yaïk, la petite place d'Yatskoï, dont les habitans et la garnison sont pêle-mêle massacrés et brûlés dans une fosse commune. Au printemps, il se dispose à se

(1) Officier de la table du tsar. On voit souvent ainsi des officiers du palais employés à toute autre chose qu'aux fonctions que leur titre semble leur assigner.

jeter sur la Perse, comme sur une proie plus facile et plus abondante que la Russie. Avant qu'il commence à exécuter ce projet, une autre troupe de cosaques, partis des mêmes lieux que lui, sous un chef non moins féroce, du nom de *Krivoi Serguei*, ayant suivi la même route et avec un succès à peu près semblable, vient s'offrir à partager ses entreprises. Ces brigands s'embarquent tous ensemble, pillent, massacrent, incendient sur la terre et sur les eaux; jettent partout l'épouvante, et enfin, reculant devant la résistance générale qu'ils ont soulevée, rabattent sur la Russie, où, heureusement, des forces suffisantes sont disposées pour les réduire. Le stolnik Lvof, dépêché par le prince Prosorofskoï, nouveau voïévode d'Astrakhan, se met à leur poursuite, les enveloppe, et, plutôt que de livrer au hasard d'un combat le fruit de cet avantage, les admet à capituler. Razin et ses principaux complices promettent d'employer désormais à servir fidèlement le tsar les talens et le courage qu'ils ont déployés au milieu de leurs coupables excès. Sur cette promesse, Lvof s'engage à leur faire obtenir un entier pardon. Alexis, à qui le voïévode en référa, ne crut pas pouvoir se permettre de violer un engagement pris en son nom, par un de ses officiers; il fit renvoyer les grâciés dans leur patrie : c'était une imprudence dont les peuples de ces contrées ne tardèrent pas à porter la peine. Sans doute, il était louable au tsar de

garder la foi jurée, mais il pouvait, sans y manquer, prendre des précautions capables de tranquilliser l'État contre des entreprises ultérieures; il pouvait disperser Razin et ses complices dans différens exils, ou mieux leur donner à chacun, selon sa capacité, des emplois qui leur eussent ôté jusqu'à l'intérêt de recommencer leurs brigandages. Une autre faute fut de les laisser emporter, dans leurs steppes, des richesses propres à exciter la cupidité d'un peuple, qui déjà n'était que trop entretenu par ses mœurs dans la passion du pillage. Rien, du reste, n'est plus corrupteur que le spectacle de la prospérité du crime. Des multitudes de cosaques, en voyant d'anciens compagnons, sortis pauvres de leur village, y rentrer chargés d'or et brillans de pierreries, ne songèrent qu'à imiter des entreprises qui avaient si bien réussi à ces derniers. Razin acquit bientôt parmi eux une considération et une autorité supérieures à celles de leur attaman; pressé par leurs instances de se mettre à leur tête, il ne se fit pas prier long-temps. Il prit encore sa route sur le Volga, et marqua son passage par le pillage, l'incendie, et, comme la première fois, par le meurtre de tous ceux qui refusaient de se joindre à lui. Tsaritsin, livré par les strélitz qui le devaient défendre, voit payer, des richesses et du sang de ses principaux habitans, le prix de cette perfidie. Le stolnik Lvof, qui avait précédemment reçu la soumission de Razin, fut

de nouveau envoyé d'Astrakhan pour le combattre; mais les strélitz qu'il conduisait, séduits comme ceux de Tsaritsin, égorgèrent leurs chefs, et passèrent au camp des brigands. Un officier, échappé seul à ce massacre, vint, avec un soldat fidèle, en porter à Astrakhan la fâcheuse nouvelle.

Cette ville parut, dès-lors, menacée elle-même du sort le plus déplorable. Enveloppée au loin de partis révoltés, ayant toutes ses communications coupées, elle voyait, pour comble, s'altérer la bonne volonté des troupes commises à sa défense. Le métropolite, et avec lui les moines du couvent de la Trinité d'Astrakhan, paient de leurs propres deniers aux soldats mutinés l'arriéré de solde que ceux-ci réclament avec insolence. On n'achète pas la fidélité. Le même jour l'armée de Razin paraît sous les remparts, et les escalade avec l'aide de ceux qui devaient l'en repousser. Tous ensemble pillent, égorgent, principalement les chefs militaires et la noblesse; noient les uns, font expirer les autres sous le bâton, pendent ceux-ci par les pieds, accrochent ceux-là par les côtes, mutilent le plus grand nombre en leur coupant les deux mains. Razin lui-même se promène dans les rues, ivre d'eau-de-vie, et poignarde de sa main presque tous ceux qu'il rencontre. Il fait précipiter du haut d'une tour le prince Prosorofskoï, et n'épargne pas même le fils, à peine adolescent, de ce voïévode. Prosorofskoï avait, du reste, sinon mé-

Razin maître d'Astrakhan : ses cruautés.

rité, du moins provoqué cette rigueur, en faisant pendre sur le haut des murs un ancien esclave de Lvof, que Razin lui envoyait en parlementaire, avant la prise de la place.

Razin quitte enfin le théâtre de tant d'excès. Il retourne à Tsaritsin, et part ensuite pour Saratof. Les habitans de cette ville étaient divisés en deux partis. Le plus fort ouvre les portes à l'armée rebelle, et l'aide à massacrer le plus faible. Ici se révèle le caractère politique des entreprises de Razin; et, en effet, s'il n'avait eu, ou du moins paru avoir, que le brigandage pour objet, comment aurait-il entraîné à favoriser ses desseins la totalité des troupes et la majorité des bourgeois? Non, c'est une réaction contre la tyrannie qu'il semble avoir pris à tâche de diriger; c'est un appel à la liberté qui fait ses succès, appel puissant, même dans la bouche d'un brigand : tant le sentiment qu'il provoque est prompt à s'éveiller dans les cœurs! On voit, en effet, Razin maltraiter de préférence les fonctionnaires publics et les nobles. Bientôt même, excitée par ses manifestes, toute la population, et surtout les serfs, se soulève contre ces derniers, depuis Nijni-Novgorod jusqu'aux murs de Kazan, seule exempte des excès qui, partout ailleurs, dans cette étendue, entachent le triomphe éphémère de la plus juste des causes.

Je crois pourtant que ces excès ont été exagérés par les historiens, tous, nécessairement, du parti

contraire aux rebelles, ceux-ci n'ayant pas été assez long-temps heureux pour en avoir de propres, et qui leur fussent dévoués. Comment croire, en effet, que toute une population s'allie aux raffinemens de cruauté d'un brigand? Une circonstance du récit qu'on fait des violences de Razin vient à l'appui de mon opinion. On dit qu'il fit, à Astrakhan, accrocher par les flancs un jeune homme qu'il avait pris dans son expédition contre la Perse, le fils d'un gouverneur du Ghilan. Mais comment, après la capitulation de Razin, ce jeune homme n'avait-il pas été rendu à son père? Alexis avait-il permis que le brigand qu'il grâciait l'emmenât prisonnier dans ses steppes? ceci n'est pas croyable. Ce jeune homme avait-il négligé de retourner dans son pays? cette autre hypothèse n'est guère plus vraisemblable. Je suis porté à croire que ce fait, inventé par la passion du moment, aura été raconté comme certain par quelque écrivain peu attentif; et quelle garantie aurait-on alors qu'un grand nombre d'autres n'aient pas été tout aussi légèrement accueillis?

Comme les idées de révolte ne sont jamais, en Russie, séparées d'un changement de souverain, Razin répandit qu'il avait auprès de lui le second fils du tsar, prétendu mort depuis quelque temps, mais qui, échappé aux mauvais traitemens dont on l'accablait, était venu chercher un refuge dans son armée. Il annonçait, en même temps, le dessein de marcher sur Moscou.

Mais le terme de ses succès était marqué près de cette menace. Forcé de s'éloigner de Simbirsk, vigoureusement défendu par une garnison inaccessible à ses séductions, il se trouva attaqué de deux côtés à la fois, par les princes Dolgoroukof et Bariatinskoï. Réfugié avec des débris sur les bords du Don, il fut livré par l'attaman de cette contrée, son rival d'influence et par conséquent son ennemi. Conduit à Moscou, il y fut écartelé. Avec lui finit la révolte ; les cosaques rentrèrent dans leurs steppes, et les paysans furent aisément remis sous le joug de leurs oppresseurs, qu'un moment ils avaient fait trembler.

Pendant l'intervalle de calme qui avait suivi la capitulation de Razin, l'épouse d'Alexis était descendue au tombeau. Ce prince, quoiqu'il en eût eu plusieurs enfans, ne tarda pas à désirer de la remplacer ; il choisit pour ce nouvel hymen une jeune princesse, Natalie, fille de Nanikin.

Avec la vie de Razin s'étaient, comme je l'ai dit, terminés les troubles qui, depuis près de cinq ans, désolaient la Russie; le règne d'Alexis s'écoula ensuite dans une paix et dans un calme que rien n'interrompit. Cependant les Suédois, en lutte avec la Hollande, et, en Allemagne, avec plusieurs électorats et principautés, mis au ban de l'empire par la diète de Ratisbonne, battus dans le Brandebourg, qu'ils venaient d'envahir, n'avaient pour alliés que la Bavière et la France, peu à même de

les secourir. Le désavantage de cette position offrait un appât bien séduisant à l'ambition de leurs voisins, de ceux du moins qui se trouvaient assez puissans pour en profiter. Déjà le Danemark leur avait déclaré la guerre; Alexis se disposait, dit-on, à l'imiter et à tout tenter pour trouver dans la Suède une seconde Pologne; mais la mort le prévint. Il n'avaït que quarante-huit ans, et en comptait trente-un de règne : règne glorieux, dit Lévêque ; pour moi, je n'y vois rien qui justifie assez une telle épithète. Sans doute Alexis fut un prince moral, mais mou dans le bien, faible, impulsible aux passions d'autrui et faisant par elles le mal qu'il n'eût pas fait par les siennes propres ; plus doux dans les châtimens que la plupart de ses prédécesseurs, mais non au point qu'on puisse le donner comme un modèle de clémence, ainsi que l'ont fait quelques historiens, entre autres celui que je viens de nommer.

Selon lui, ce prince « n'a jamais puni qu'à regret. Il n'employa jamais le fer des lois, tant qu'il se crut permis de se livrer à la clémence. » Pesons ces allégations : Alexis poursuit avec acharnement, pendant plusieurs années, l'extradition d'un insensé qui s'est laissé imposer plutôt qu'il n'a pris le rôle d'un imposteur, et qui, dépouillant ce rôle dangereux, n'aspire plus, rentré dans son obscurité première, qu'à voir les autres oublier comme lui-même ses extravagantes prétentions. Il obtient, au

prix d'une créance de l'État que cet homme lui soit livré, et il ordonne qu'il subisse l'affreux supplice des cinq quartiers : est-ce-là ne punir qu'à regret ? Il fait pendre plusieurs centaines de ses sujets malheureux, dévorés par la faim, sur la supposition qu'ils sont décidés, pour avoir du pain, à piller les maisons des riches : est-ce là de la clémence ? Enfin, il institue la chancellerie secrète, horrible tribunal devant lequel tout Russe peut, en proférant seulement ces mots *Flavo i diélo* (à la lettre, *paroleet action*, formule qui signifiait : *je vous accuse du crime de lèze-majesté, en parole et en action*), conduire une victime, le fils son père, le père son fils, et, sans apporter aucune preuve, aucun indice, sans le moindre élément de présomption, lui faire infliger les plus cruelles tortures, après, il est vrai, s'y être soumis lui-même : est-ce là de la douceur ?

« Jamais, dit Lévêque, il ne chercha à s'enrichir de la fortune de ses sujets ? » Peut-être ; mais il la laissa en proie à ses avides courtisans, surtout à Morozof, et au vieux Ykoi Miloslavskoï, son beau-père. Enfin, toujours selon Lévêque, « Alexis aimait » à secourir ses sujets malheureux. Il assignait même » une subsistance aux coupables qu'il reléguait en » Sibérie. Souvent les exilés *tiraient avantage même* » *de leur punition*, et amassaient des richesses dans » le lieu de leur exil. » Eh bien ! voilà presque l'apologie de l'exil en Sibérie ; je doute pourtant que les malheureux qui ont eu à subir cette peine l'aient jamais considérée comme un bienfait du pouvoir.

L'éducation la plus libérale, se rencontrant avec le jugement le plus sain et l'esprit le plus élevé, viendrait à peine à bout d'empêcher de croître, dans le cœur d'un jeune prince, le sentiment despotique. Que doit-ce être lorsque les principes inculqués aux enfans des souverains, les maximes qu'ils entendent, les spectacles d'abjection que leur donnent ceux qui les entourent, concourent continuellement à faire naître et à fortifier en eux ce sentiment?

Alexis ne fut pas plus qu'un autre exempt de cette influence. Indulgent assez pour les crimes étrangers à son intérêt propre, il punit rigoureusement les moindres fautes qui attaquent directement son pouvoir, ou s'écartent du respect qu'il croit dû à son rang. Il maltraite, frappe, dans sa colère, ses courtisans et jusqu'à son beau-père. Un jour, selon Mayerberg, s'étant fait saigner pour une indisposition, il témoigna le désir de voir ses courtisans l'imiter; et toute cette tourbe d'êtres vils de se faire aussitôt ouvrir la veine! Un seul, vieillard respectable, parent de la mère du tsar, s'excusa sur son âge et sur sa faiblesse : horrible rébellion contre un caprice du despote! L'orgueil d'Alexis s'en indigne; il injurie, il menace, il va jusqu'à frapper ce vieillard. Puis, quelques instans après, confus, repentant, sans doute, il lui fait de riches présens. Ceci prouve qu'Alexis était né sensible, mais en même temps montre à quel point le des-

potisme peut corrompre et égarer les cœurs que la nature a le plus heureusement formés.

Alexis fut, de tous les souverains moscovites, le premier qui tourna avec quelque suite ses regards vers l'horizon de la civilisation européenne. Il en comprit les avantages, mais il se contenta d'en importer le produit, sans s'attacher assez fortement, comme, depuis, son fils, à en implanter la souche. Ce fut sous son règne que se fabriqua, à Dédilof, le premier vaisseau régulier qu'eût vu lancer un port moscovite ; mais les constructeurs de ce vaisseau, tous étrangers, ne déposèrent chez les nationaux aucun germe de leur industrie. Il en fut de même à peu près de son dessein de faire participer ses États au bénéfice des progrès faits par les autres peuples dans l'art de la guerre ; il n'employa à ce but qu'une attention molle et des efforts sans persistance. Il se pocura des régimens d'étrangers, mais il les fit trop servir comme combattans, et pas assez comme instructeurs ; sept de ces régimens se fondirent devant Smolensk, tandis qu'à peine quelques officiers étaient occupés dans la Sibérie à former aux manœuvres quatre à cinq mille cosaques ou strélitz. Il eut aussi l'idée d'importer des populations dans ses provinces les plus désertes ; il y déversait tous les prisonniers qu'il faisait dans les guerres. Il rechercha l'amitié des rois de l'Europe, en secourut un dans ses malheurs, Charles II, et néanmoins, persista à ne point

accorder à ce prince, remonté sur le trône, le renouvellement, déjà refusé à Cromwell, d'un traité qui eût continué aux Anglais le monopole du commerce de la Russie. Alexis entreprit aussi, à diverses reprises, d'établir des relations intimes avec la Chine; amateur des sciences et des lettres, il les voulut introduire dans son empire; il fonda un gymnase où l'on enseignait différentes langues, surtout la slavonne, la latine et la grecque; il fit en outre faire diverses traductions pour son usage. Enfin il anticipa presque en tout sur Pierre Ier, mais il n'essaya qu'en petit et du sein de son palais ce que celui-ci exécuta en grand, descendant de son trône, et mettant lui-même la main à l'œuvre pour connaître et diriger de plus près.

Ce qu'Alexis fit de plus complet que son fils, c'est son code, connu dans l'histoire sous le nom de l'*Oulagenié*. Ce code, quoique bien imparfait encore, fixait au moins la législation, autant que cela se peut dans un gouvernement despotique; il coordonnait et accordait les oukases, rendus depuis le code d'Ivan IV, le *Soubdenik*, que, du reste, il améliorait peu. Le sentiment le plus général est que les boyards concoururent à sa rédaction. L'histoire n'en eût rien dit que cela se verrait, au soin qu'on y prend de leurs intérêts. C'est dans ce code que se trouve la disposition qui interdit aux paysans opprimés de porter plainte contre leurs tyrans.

Quoiqu'Alexis eût tenté d'ouvrir ses États au jour de la civilisation méridionale, il y protégeait bien encore la barbarie, même à l'égard de ces étrangers dont il voulait faire servir les lumières à éclairer ses peuples. Les Russes, quand même ils ne les eussent pas regardés comme des profanes, comme des parias, n'auraient osé, dans la crainte du ressentiment du souverain, approcher de leurs demeures. Les ministres étrangers surtout étaient l'objet d'une surveillance rigoureuse : ils avaient à leur porte des sentinelles qui congédiaient la plupart de ceux qui venaient pour les visiter. Il n'y avait pas jusqu'aux médecins à qui l'on n'interdît de les aller voir, quand ils étaient malades ; enfin, leur correspondance n'était pas libre même avec leur cour; du reste, cette défiance de barbares ignorans survécut à Alexis. Sous Sophie, et au commencement du règne de son successeur, les fonctionnaires et, en général, les boyards n'osaient communiquer avec les étrangers qu'en secret et pendant la nuit.

En aucun lieu et dans aucun temps le vol avec violence, le meurtre, n'avaient été si communs qu'ils l'étaient alors en Russie, fruit funeste de l'excès de l'opulence chez les uns et du dernier degré de la misère chez les autres. Les brigands infestaient, le jour, les grands chemins, la nuit, les rues des villes. Alexis pour rétablir au sein de la capitale au moins quelque sécurité, défendit d'y sortir sans lanterne après

le soleil couché. Cette défense donna lieu à des scènes plaisantes : les soldats arrêtaient des habitans qui se faisaient éclairer par leurs domestiques, et marchaient quelques pas devant ; ils les conduisaient à la police, par le motif qu'ils n'étaient pas personnellement porteurs de la lanterne obligée ; Alexis décida qu'on ne serait pas tenu de la porter soi-même. L'obéissance littérale a toujours caractérisé les peuples esclaves. Ce fut encore un Russe qui, plus tard, dans un naufrage, ayant entendu son colonel s'écrier : Sauvez les soldats aux gardes, s'avisa de demander à un malheureux qui, hors d'haleine, lui tendait la main : *Es-tu soldat aux gardes ?* et, n'en recevant pas de réponse, le laissa replonger pour toujours.

Alexis laissait, de son premier mariage, deux fils, Fédor et Ivan, et six filles, dont une seule, nommée Sophie, doit prendre rang dans l'histoire. Il n'avait eu de sa seconde épouse que deux enfans, une fille appelée Natalie, et un fils : ce fils sera Pierre Ier.

FÉDOR ALEXIÉVITCH.

1676.

Alexis eut pour successeur l'aîné de ses fils, Fédor, alors âgé de dix-neuf ans, prince, disent les historiens, plus sain de cœur et d'esprit que de corps. La faiblesse de sa constitution ne l'empêcha pas, suivant eux, de se livrer avec ardeur à l'exécution du plan de civilisation conçu par son père. Il s'efforçait de vaincre par le courage les infirmités de sa nature, et le peu qu'il a fait pendant un règne très-court peut servir à prouver la puissance d'une âme forte, même dans une frêle enveloppe. Ceci est le jugement de mes prédécesseurs; je donnerai plus tard mon opinion personnelle. D'abord, je ne louerai pas Fédor d'avoir suivi, du côté de l'Ukraine, les vues d'agrandissement d'Alexis : un monarque qui a sa nation à réformer, doit s'interdire toute conquête qui ne tend pas directement à ce but; or, l'accession des cosaques Zaporogues

ne pouvait assurément influer en rien sur la régénération du peuple russe.

Ces cosaques, dans le temps de la réunion des Ukrainois à la Russie, avaient passé sous la protection du grand-seigneur; mais, las déjà de cette protection, trop restrictive encore de la licence de leurs excursions, ils prirent, par le conseil de leur attaman Dorochenco, dévoué aux vues du cabinet de Moscou, la résolution de se placer sous la suzeraineté de Fédor. Ils lui livrèrent toutes les places qu'ils possédaient sur le Dniéper, entre autres Tchiguirin, la principale, que bientôt les Turcs vinrent assiéger. Un échec considérable, éprouvé par les Tatars avancés au-devant des Russes qui marchaient pour secourir cette ville, détermina les troupes ottomanes à une retraite précipitée. Il n'y avait pas eu encore entre la Porte et la Russie de rupture formelle; le divan, dont le dessein était de reprendre bientôt l'offensive en Hongrie contre l'empereur, chargea le khan de Crimée de ménager, à tout prix, un accommodement; mais ce Tatar, au lieu de prévenir, comme on le voulait, des hostilités plus sérieuses, ne fit, au contraire, par son inflexibilité et par sa hauteur, qu'en hâter l'explosion. Fédor, qui ne souhaitait pas plus que le sultan de rompre la paix, crut que ce prince avait résolu de l'y contraindre; ainsi, l'on se précipita des deux côtés, faute de s'entendre, dans une guerre qu'on avait un égal désir d'éviter : remarquable exemple

de la légèreté avec laquelle les gouvernemens exposent le sang et la prospérité des peuples! crime horrible cependant aux yeux de l'appréciateur radical, et certainement, après celui de la corruption systématique d'une nation, le plus grand de tous par ses conséquences! Tchiguirin fut aisément pris par une armée de cent mille Turks; mais les succès furent ensuite mélangés; et cette guerre devint bientôt, comme presque toutes les guerres, une série de meurtres, d'incendies et de dévastations inutiles. Fédor fit, mais en vain, proposer à l'Autriche une alliance offensive et défensive. L'empereur, malgré les instances de Montécuculli, brûlant, dans un âge plus qu'avancé, de rentrer en lice contre les Turks, voulut rester fidèle à la foi qu'il avait jurée à ces peuples, et refusa l'alliance qu'on lui demandait : moins difficile, la Pologne offrit la sienne; et le tsar, qui d'abord avait eu le plus grand éloignement à l'accepter, s'y résigna cependant, déterminé à tous les sacrifices, plutôt qu'à celui d'une prétention insensée à des bicoques, éparses dans un désert. La Porte, à cette menace de coalition, consentit à des conférences : elle renonça à la suzeraineté des cosaques. Comme il n'y avait à cette suzeraineté ni sécurité, ni avantage bien réel, elle ne sacrifiait que de l'amour-propre : ici encore, comme dans beaucoup d'autres cas, la sagesse fut du côté des Turks.

Rendu au soin de l'administration intérieure de

ses États, Fédor exécuta, par les conseils de Galitzin, une mesure politique des plus importantes. Un abus à peine concevable s'était introduit en Russie. Nul n'y croyait pouvoir, sans honte, être dans le service public le subordonné ni même l'égal d'un homme dont les ancêtres n'auraient pas exercé des charges aussi élevées que celles qu'avaient eues les siens. Ceci faisait une nouvelle sorte de noblesse dans la noblesse, une addition aux distinctions de naissance, addition qui, sans être plus absurde que le préjugé dont elle était une filiation, portait des fruits encore plus visiblement et plus immédiatement funestes. Ce point d'honneur, particulier aux mœurs moscovites, avait pour juge le sénat, et pour code des registres steppenniyé-knighi, *livres de généalogies*, où étaient inscrits héréditairement les emplois et les rangs de tous les membres d'une même famille. Les punitions contre ceux qui élevaient, à ce grave sujet, des réclamations non fondées, se distinguaient par une grande sévérité : c'étaient la prison au moins, les battogues, le knout, l'exil, la confiscation des biens. Malgré cela, il n'y avait pas de guerre où toute l'économie du commandement ne fût dérangée par des prétentions d'une justice fort équivoque ; il n'y avait pas de cérémonie publique ou de cour qui ne fût troublée par des discussions de prééminence. Lévêque rapporte plusieurs exemples pour prouver que l'ancienneté de race, ni le titre nobiliaire, n'in-

fluaient point dans le jugement de ces sortes de contestations. Plusieurs tsars déjà avaient, dans des guerres importantes, écarté momentanément, mais avec beaucoup de difficulté, cette entrave ; Fédor s'y prit, pour s'en débarrasser entièrement et à jamais, d'une manière fort adroite. Il commença par s'assurer de l'assistance du patriarche. Ensuite il prétexta l'intention de vérifier les copies que les familles nobles faisaient tirer des steppenniyé-knighi ; il voulait, disait-il, faire rectifier celles où il s'était glissé des erreurs, remplir dans d'autres les lacunes qui pourraient s'y trouver, et donner à toutes une authenticité qui prévînt beaucoup de contestations. En conséquence, ceux qui avaient des registres particuliers de leur généalogie, reçoivent ordre de les apporter au sénat; tous obéissent aveuglément : le tsar convoque dans son palais les principaux boyards et les chefs du clergé; il leur adresse un discours hérissé de citations ascétiques, et dont le but est de prouver l'inconvénient des prérogatives fondées sur l'extraction, particulièrement de celles qu'il a en vue de détruire; les boyards applaudissent : le patriarche entre à son tour dans l'arène ; il prétend et il soutient, le texte de l'Écriture en main, que ces prérogatives sont essentiellement opposées à l'amour du prochain, source de tous les biens, et il assure qu'il n'y a que la médiation du Saint-Esprit qui puisse avoir inspiré au tsar l'idée de renverser cet obstacle. Les boyards applaudissent

encore. Fédor, alors, ayant fait approcher de lui tous les livres généalogiques, s'écrie : « Je rends grâces à Dieu, qui a daigné disposer ainsi les cœurs; et, *me rendant à vos vœux unanimes*, j'ordonne à jamais l'abolition des rangs héréditaires ; et, pour en anéantir jusqu'au souvenir, je veux que les registres en soient livrés au feu. » Aussitôt ces registres, portés sur la place du palais, y sont brûlés en présence d'un prince Dolgoroukof, d'un conseiller-d'État et de tous les prélats. Les boyards s'indignèrent, mais ils déguisèrent leur émotion; esclaves obéissans, ils applaudirent quoiqu'avec rage. Après cet acte de vigueur, le tsar fit établir d'autres registres destinés à recevoir les noms de tous les nobles. Ils y furent, d'après Lévêque, inscrits selon leur rang : qu'est-ce à dire? Était-ce d'après leur rang de titre, leur rang d'ancienneté de race, leur rang actuel d'emploi? Dans tous les cas, c'était raviver le tronc d'un abus dont on venait d'élaguer seulement une excroissance monstrueuse.

Tel fut le seul fait énergique et la seule réforme capitale du règne de Fédor, réforme bien incomplète néanmoins. Le tsar eut le bon sens et la fermeté de s'en faire l'exécuteur; mais elle fut proposée, préparée et mûrie par Galitzine : c'est donc à ce ministre qu'en revient principalement l'honneur. Je sais bien qu'il est d'usage de rapporter au souverain la gloire du bien que font leurs ministres; mais cet usage n'est, pour l'impartiale philosophie,

attentive à répartir à chacun l'éloge ou le blâme suivant ses mérites et non point suivant sa place, qu'un abus de plus à combattre.

Je ne vois rien, du reste, qui justifie la réputation de capacité et de lumière que les écrivains s'accordent à faire à Fédor. Ils ne rapportent aucun fait, excepté celui de la destruction des généalogies, aucunes institutions à l'appui d'un tableau presqu'enthousiaste qu'ils font des qualités de ce prince : je ne découvre point par quelle voie il marche, comme ils le prétendent, sur les traces de son père. Il ne lui a manqué, disent-ils, qu'une constitution plus robuste et un règne plus long; malheureusement il est impossible à l'histoire, plus encore qu'à la société, de tenir compte au génie de ses plans, à la vertu de ses intentions, lorsqu'ils ne les ont point produits. Plus que personne, je déplore cette impossibilité. C'est une des prises nombreuses que la fortune a sur le mérite; mais rien prouve-t-il remarquablement que Fédor ait eu ces intentions louables et surtout ce génie? Les écrivains qui le prétendent n'ont-ils pas provoqué le doute, en négligeant de motiver leur opinion? Fédor projeta de créer une académie, où l'on eût enseigné la grammaire, la rhétorique, la philosophie dans toutes ses branches (la philosophie scholastique sans doute), enfin le droit ecclésiastique et le droit civil; eh bien! l'édit réglementaire de cette fondation même dépose contre les lumières de Fédor. Cette prétendue uni-

versité ou académie n'eût été, au vrai, qu'un tribunal inquisitionnel, digne du saint-office espagnol. Tout professeur devait suivre invariablement la religion orthodoxe, grecque-orientale; et, s'il penchait vers les autres cultes, subir la destitution et un châtiment d'abord, puis, en cas de persistance, être *brûlé sans miséricorde;* devait aussi être *brûlé sans miséricorde*, et, ce qui est encore plus inconcevable, *avec ses écoliers*, tout professeur qui enseignerait *la magie naturelle;* le même supplice était aussi appliqué à quiconque, Moscovite ou étranger, parlerait, même à table et avec ses amis, contre le dogme ou la tradition, mépriserait les images, manquerait de respect aux reliques des saints. Pour tous ces prétendus crimes, on devait être conduit devant l'administrateur et les chefs de l'académie, constitués *juges des consciences.* A ces inquisiteurs de création nouvelle il fallait bien des relaps : le supplice du feu était étendu aux nouveaux convertis qui garderaient quelque attachement à leur ancienne croyance : des peines moindres, l'amende ou l'exil en Sibérie, étaient réservées aux fautes moins considérables. En vain l'apologétique Lévêque, pour décharger de l'odieux et du ridicule de cet acte la mémoire de Fédor, insinue qu'il pourrait bien avoir été l'ouvrage d'un certain Sylvestre Medvédef, qui, trois ans après, en demanda à Sophie l'exécution, suspendue par la mort du tsar; ceci prouve seulement qu'un oukase où respi-

rait un aussi ignare fanatisme n'avait pas été rendu de l'avis de Galitzine, qui jouissait alors, sous Sophie, d'une autorité presque absolue, et qui ne fit aucune attention à la requête de Medvédef. La mesure reste tout entière à la charge de Fédor, qui, vraisemblablement, y persista contre l'avis de son ministre, et elle donne à croire que ce qu'il imita le plus exactement de son père fut sa bigoterie et son fanatisme. Dire encore avec Lévêque que ce règlement, promulgué par oukase, n'était sans doute qu'un projet étranger au tsar, et que ce prince en eût eu horreur quand il l'aurait examiné, est un trop faible moyen d'apologie : ce n'est pas que je réfuse à Fédor du mérite; il montra un véritable courage, peu raisonné d'abord, dans sa guerre contre les Turcs, mieux motivé ensuite, dans son coup-d'État au sujet des généalogies. L'histoire même nous apprend qu'il luttait autant qu'il pouvait, par la force de la volonté, contre la faiblesse de sa nature; mais on ne voit pas assez, à ce courage et à ces efforts, louables en eux-mêmes, un but qui justifie les louanges excessives qu'on a faites de ce tsar. Je ne trouve à ces louanges qu'une explication, c'est que le commun des écrivains, éblouis, comme le reste des hommes, de la puissance des rois, leur font bon marché de tout, même de la gloire.

Fédor mourut à l'âge de vingt-un ans, après cinq ans et demi de règne, ne laissant, de deux mariages, le premier avec une princesse Grouchetski,

l'autre avec une fille du secrétaire-d'État Apraxin, aucune postérité. On dit que, frappé de l'ineptie d'Ivan, il l'exclut, par son testament, de sa succession au trône, et y appela directement son plus jeune frère, ce Pierre, dont il semblait préjuger le génie actif. Ceci serait une nouvelle preuve que, vers la fin de son règne, il s'isolait de Galitzine, ministre tout dévoué à Sophie, qui, elle-même, était ou paraissait tendrement attachée à Ivan. Il paraît que cette princesse avait fait d'abord le crédit de Galitzine, et s'était ensuite exercée avec lui au maniement de cette autorité dont on va la voir se montrer si ambitieuse.

FIN DU TOME TROISIÈME.